

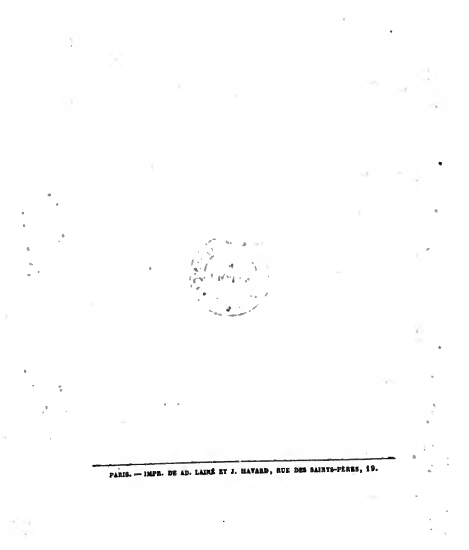

FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA
NAZIONALE
B. Prov.
V
408
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

LES HABITANTS PRIMITIFS

DE LA

SCANDINAVIE





PARIS. — IMPR. DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

LES HABITANTS PRIMITIFS

DE LA

SCANDINAVIE

ESSAI D'ETHNOGRAPHIE COMPARÉE

MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT DE L'HOMME

PAR

SVEN NILSSON

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'UNIVERSITÉ DE LUND
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE L'ÉTOILE POLAIRE ET DU DANNEBROG
CHEVALIER DE L'ORDRE DE WASA ET DE LA LÉGION D'HONNEUR

PREMIÈRE PARTIE

L'AGE DE LA PIERRE

TRADUIT DU SUÉDOIS

SUR LE MANUSCRIT DE LA 3[e] ÉDITION PRÉPARÉE PAR L'AUTEUR



PARIS
C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1868



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

M. le professeur Nilsson, l'un des fondateurs de l'archéologie préhistorique, a publié en langue suédoise, en 1866, la seconde édition de la première partie « L'Age de la pierre » de son ouvrage sur les *Habitants primitifs de la Scandinavie.*

Une traduction de ce livre en anglais a été publiée à Londres, au commencement de cette année 1868.

Nous en donnons aujourd'hui une traduction française, faite à Stockholm, par M. Kramer, licencié ès lettres de l'académie de Neuchâtel (Suisse), sur le manuscrit préparé par l'auteur pour une nouvelle édition.

A la prière de M. Nilsson, M. Hébert, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Paris, et M. de Mortillet, attaché au Musée archéologique de Saint-Germain, ont bien voulu revoir

cette traduction et la corriger. Ils se sont attachés à respecter scrupuleusement la pensée de l'auteur, et, de crainte de l'altérer, ils ont parfois préféré conserver des locutions quelque peu étrangères.

L'éloignement de l'auteur ne lui a pas permis de revoir la traduction, qui nous est arrivée directement de Stockholm, ni de la relire sur les épreuves. Il ne doit donc pas être rendu responsable des fautes qui auraient pu nous échapper.

PRÉFACE.

En soumettant au public cet essai d'ethnographie archéologique, je crois devoir, pour prévenir tout malentendu, placer ici quelques observations préliminaires. Le lecteur voudra bien se rappeler que cet ouvrage n'est qu'un essai, où l'on se propose de traiter d'après la méthode comparative les antiquités préhistoriques du Nord scandinave (1). Qu'il me soit donc permis de donner quelques renseignements sur l'origine de cet essai et sur la cause de sa forme actuelle.

Dès ma jeunesse j'ai eu la passion d'étudier tant les objets de la nature, que ceux de l'antiquité, et d'en faire des collections. De bonne heure, j'unis ces deux études; mais, en ma qualité de docteur en zoologie, il me fallait donner la préférence à cette science.

(1) Je dois avertir que les mots *Scandinave* et *Scandinavie*, dans mes écrits, ne signifient que la péninsule contenant la Suède et la Norvége, le Danemark différant en partie par sa faune et par ses antiquités.

Après avoir fait des voyages en vue des recherches zoologiques dans presque toutes les provinces de la péninsule scandinave, je publiai en 1820 le premier volume (les mammifères) de la *Faune scandinave*. Mon premier essai archéologique fut l'*Esquisse de l'histoire de la chasse et de la pêche dans la Scandinavie* (Utkast till jagtens och fiskets historia på Skandinavien, Lund, 1834) (1). D'après le peu de matériaux que j'avais à ma disposition, j'appliquai déjà dans cet ouvrage la méthode comparative, qui avait été introduite dans les études zoologiques par l'illustre George Cuvier, pour les *Recherches sur les ossements fossiles*, et qui depuis a jeté de la lumière sur tant de sciences différentes (2). Mais trouvant que les matériaux que j'avais sous la main étaient insuffisants pour un ouvrage d'archéologie un peu détaillé, j'entrepris en 1836 un assez long voyage, dans le but principal de visiter les musées étrangers, où sont conservés en grand nombre des outils et des armes de pierre, parfaitement ressemblants à ceux dont se servent les peuples qui, encore de nos jours, se trouvent à un

(1) Quelque temps auparavant, M. Thomsen, de Copenhague, avait publié dans *Nordisk Tidskrift for Oldkyndighed* (1er vol., 2e partie, Copenhague, 1833), un traité sur les antiquités en pierre du Nord (*Om Nordiske Oldsager af Steen*) dont je n'eus connaissance que lorsque ma dissertation était déjà sous presse.

(2) Je suis heureux de voir que cette méthode, actuellement, est de plus en plus adoptée dans l'étude de l'archéologie.

degré si bas de civilisation qu'ils ignorent l'usage des métaux, ne se servant pour leurs armes et ustensiles que de pierres, d'os et matières dures. Je fis ce voyage par Copenhague et Hambourg à Londres, Bristol et Paris, où (surtout à Londres et à Paris) se trouvaient dès ce temps-là les plus riches collections dans le genre que je désirais d'étudier, et dont l'usage me fut accordé avec une bienveillance et une libéralité toutes particulières.

Je visitai en outre nombre de collections privées. Je fis dessiner quelques objets, j'en achetai d'autres.

De retour en Suède, je préparai la publication d'un ouvrage plus complet que l'essai précité, et illustré de nombreuses figures, sous le titre : *les Habitants primitifs du Nord scandinave*, dont le premier cahier parut en 1838, le quatrième et dernier en 1843 (1).

Outre les collections étrangères, j'avais déjà visité toutes les collections publiques et privées des capitales et des villes universitaires de la Péninsule, à Stockholm, à Upsal, à Christiana, à Bergen, à Lund, etc., ainsi que celles de divers savants ou amateurs. Je m'étais en outre formé, successivement, une collection particulière, et très-considérable, d'antiquités.

(1) Je rappelai déjà, dans l'Avant-Propos du premier cahier, que la détermination de *primitifs* s'appliquait à tous les peuples préhistoriques de la Scandinavie.

Cet essai fut, comme le premier, accueilli en général avec beaucoup de bienveillance, et, à mon insu, traduit en allemand par M. Masch, qui avait l'intention de publier cette traduction. Je le priai toutefois d'attendre une seconde édition suédoise, que j'espérais bientôt faire paraître, où tous les quatre fascicules seraient joints ensemble en une suite continue. Mais d'autres occupations me retardèrent, et M. Masch mourut peu de temps après, ayant légué sa traduction à la bibliothèque du Musée de Schwerin, où M. le professeur Morlot, de Lausanne, la vit et en fit différents extraits, qu'il fit connaître, en insistant pour que l'ouvrage fût intégralement publié; mais je désirais attendre qu'il eût été refondu. Plusieurs thèses ethnographiques, qui actuellement sont partout adoptées, étaient alors (en 1838-43) fortement combattues; et je voulais les défendre dans la nouvelle édition. Par exemple, on ne voulait absolument pas admettre que les premiers habitants de nos contrées eussent commencé par être sauvages (1), et on prétendait que les haches de pierre, etc., que l'on trouvait dans la terre, n'avaient pas été, comme je l'avais soutenu, des usten-

(1) Déjà, dans mon premier essai de 1834, je fais expressément mention de la chasse chez les *peuples sauvages* de la Scandinavie, et j'y essaye de prouver que nos antiquités de pierre, etc., n'étaient pas exclusivement des armes de guerre comme on se l'était figuré auparavant, mais principalement des ustensiles et des outils en usage dans l'économie domestique.

siles et des outils employés par un peuple sauvage dans son économie domestique, mais des armes et des couteaux sacrés employés par nos ancêtres, les Goths. D'autres me blâmaient d'avoir essayé d'interpréter historiquement l'origine des *Dvergar* (nains), *Jotnar* (géants), *Alfer*, etc., de nos anciennes légendes, et d'avoir fait de ces êtres, réputés jusqu'alors uniquement mythologiques, des peuples de races différentes.

Dans cet ouvrage, nos antiquités les plus anciennes furent, je crois, pour la première fois comparées pièce par pièce avec les ustensiles et les armes des sauvages de notre temps. Différents objets, que l'on avait jusqu'ici ou mal expliqués ou tout à fait ignorés chez nous, y furent déterminés et décrits; tels sont, entre autres, les *poids de ligne*, que l'on nommait auparavant *pierres de fronde*. Des figures de vraies pierres de fronde y furent données, ainsi que des figures de harpons et de fouines de plusieurs espèces, de houes en pierre et en corne d'élan; et enfin, pour la première fois, une longue série de percuteurs (pierres à casser), instruments au moyen desquels se façonnaient les objets de pierre, y fut exposée.

L'attention du lecteur y est aussi appelée, non-seulement sur la ressemblance ou plutôt sur l'identité des instruments de pierre et d'os que l'on observe chez les peuples les plus divers et les plus

éloignés les uns des autres de l'ancien et du nouveau monde, qui se trouvent au même niveau de culture (pl. V), mais encore parfois entre des outils et des armes d'une construction plus compliquée (1).

Mais quoiqu'on observe une si grande ressemblance entre les ustensiles et les armes des peuples sauvages de l'Europe ancienne et ceux de l'Amérique ou de l'Australie actuelle, on observe aussi cependant des différences bien sensibles dans les différentes contrées du même pays.

Il semble que ce soit une loi générale que les hommes, placés à un degré égal de civilisation se conduisent partout à peu près de la même manière. C'est ainsi qu'on peut constater à différentes époques la haine du sauvage pour le colon, et l'instinct de destruction qui fait qu'entre les races incultes, la mieux douée par la nature poursuit et cherche à anéantir la race moins favorisée à cet égard. Des preuves diverses en sont données au cinquième chapitre de ce livre.

Il existe à peine un pays possédant autant de légendes et de traditions populaires que la Scandinavie. La cause en doit sans doute être dans les longues soirées d'hiver, pendant lesquelles les ré-

(1) Depuis que ceci fut écrit, j'ai reçu de M. Strobec un exemplaire de son ouvrage *Materiali di paleontologia comparata*, où se trouvent, planche II, deux figures de flèches en silex de la Patagonie et du Chili, identiques à celles qui se trouvent sur notre planche V.

cits des temps passés faisaient, comme ils font encore, le charme du peuple; de plus, le séjour dans les immenses forêts primitives de nos contrées remplissait l'esprit d'images et de pensées mystiques.

J'ai essayé de montrer, dans le chapitre V, la manière dont naissent les légendes, parfois les plus fabuleuses, chez un peuple plus ou moins sauvage; et, dans ces légendes, on trouvera peut-être la clef de nos sagas nationales. Dans les Eddas, la légende populaire est déjà transformée par la poésie. Ces chants-là ne nous apprennent pas notre antiquité païenne; il faut la chercher dans les relations données par les premiers missionnaires chrétiens de notre pays, dans le récit de l'histoire sur les expéditions, les usages et les cruautés des Vikings scandinaves, et peut-être aussi dans les rapports qui nous ont été transmis sur les mœurs des Hérules, lesquelles étaient presque les mêmes que celles qu'introduisit Odin avec ses Asar, d'après les récits de Sturleson.

Je n'ai pas osé diviser, d'après leur âge relatif, les objets de notre période de la pierre en deux classes, comme l'a fait M. Worsaae pour le Danemark, où la première classe renferme les « Kjökkenmöddings » et les trouvailles faites sur les côtes à Egö et ailleurs, et la seconde les monuments mégalithi-

ques (1), car je n'ai pas trouvé des caractères assez différents pour justifier une telle division. Certainement, nous avons aussi en Scanie, le long du littoral de la Baltique, des trouvailles dites *côtières*, que l'on reconnaît ordinairement par leurs formes. Ce sont des pierres en forme de haches triangulaires, grossièrement travaillées, au tranchant large et épais, mais quelquefois on y aperçoit un premier essai de polissage, et on rencontre très-souvent parmi ces haches des débris de poterie grossière.

Toute différente de cette classification est celle de sir John Lubbock, qui distingue entre les pièces en pierre un âge *palæolithique* et un âge *néolithique;* parce que les pièces de silex appartenant au premier âge n'ont pas seulement une forme assez distincte pour qu'on puisse à l'instant les reconnaître des autres silex — elles sont grosses, rudement travaillées et d'une forme ovale ou ovate (2); — mais elles se distinguent aussi des autres en ce qu'on ne les trouve jamais réunies avec des débris de poterie ou d'animaux domestiques.

Il n'est pas douteux que cette classification ne soit

(1) Voir *Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, 1859, page 3, etc.

(2) Voir *Flint-Implements in the drift*, by John Evans. London, 1860. — Le même, 1862, avec plusieurs figures en grandeur naturelle, et pl. IV, beaucoup d'autres à demi-grandeur. — Sir Charles Lyell : *Antiquity of man*, p. 114, 115. — Sir John Lubbock : *Pre-Historic Times*, p. 268, 272, 273. — *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, Ier fascicule.



très-applicable aux antiquités de la France et de l'Angleterre; mais, quant aux antiquités de pierre de la Scandinavie, je n'ai pu m'en servir, par la simple raison que nous n'avons rien chez nous qui appartienne au premier âge (palæolithique) de sir John Lubbock. Tout ce qui se trouve en Suède appartient à l'âge *néolithique*, même nos plus anciennes anquités de pierre, celles qui se trouvent au fond de la tourbière qui est au-dessous du *Järavallen*, à une grande profondeur au-dessous du niveau de la mer.

Ce qui prouve aussi que nos silex ne sont pas aussi anciens que ceux qui appartiennent à l'*âge palæolithique* de sir J. Lubbock, c'est qu'ils ne se trouvent jamais avec des os de mammouth, de rhinocéros et d'autres animaux dont on n'a jamais aperçu les traces chez nous, et qui n'ont probablement jamais vécu dans le nord scandinave.

Au chapitre VII, page 301, j'ai dit qu'un peu avant le temps où le renne, l'urc, et quelquefois l'ours des cavernes, arrivaient du continent germanique en Scanie, la péninsule scandinave était inhabitable aux hommes ainsi qu'aux animaux. Page 198, j'ai dit aussi que les sépultures à galerie, en Suède, sont postérieures aux habitants primitifs du Périgord (1).

(1) Je ne comprends donc pas comment un critique, dans la gazette anglaise *the Spectator*, du 22 février 1868, a pu m'accuser de vouloir exagérer l'ancienneté des antiquités scandinaves aux dépens de celles de l'Angleterre.

Mais quoique je suppose que les silex, appartenant à l'âge palæolithique de sir John Lubbock, soient beaucoup plus anciens que les silex les plus anciens de notre pays, je n'admets pourtant pas qu'on n'en puisse trouver quelque part de plus anciens encore, travaillés par des êtres humains; car il semble qu'on les ait trouvés seulement jusqu'ici sur certains territoires restreints, et on ne peut supposer que le reste du globe fût alors inhabité.

On suppose généralement que l'Asie a été le berceau de l'humanité, et on sait bien que l'homme, peu de temps après son apparition sur la terre, s'est appris à se faire des armes pour son soutien et sa défense; et il est difficile de croire que les premiers hommes aient apparu sur la terre de France et d'Angleterre. Ces pièces de pierre, qui appartiennent à l'âge palæolithique de sir John Lubbock, se trouvent dans le nord-ouest de la France, en Picardie, etc., et de là, il me semble, elles sont arrivées par le Canal (qui peut-être n'existait pas alors) dans le sud-est de l'Angleterre, par l'île de Wight, jusqu'à Southampton et vers le haut de la région orientale de ce pays. Elles sont sans doute des produits d'une horde sauvage qui avait colonisé ces territoires. C'était un peuple très-barbare, qui ne connaissait ni l'art de polir ses armes de silex, ni la poterie, et qui peut-être ignorait même l'usage du feu. C'é-

tait, par conséquent, une des races les plus sauvages et les plus anciennes de l'Europe.

Une autre horde barbare, mais d'un caractère tout différent, est venue d'un autre côté, et s'est établie dans la partie de sud-ouest de la France, dans la Dordogne, probablement à la même époque que l'autre race, car, elle aussi, était contemporaine des éléphants et des rhinocéros. Cette horde, que nous font connaître les fouilles remarquables de MM. Lartet et Christy, se distingue par son talent à dessiner, sur des os et sur des ardoises, des animaux qu'il est très-facile de reconnaître (1). A ces trouvailles nous devons la preuve la plus sûre de l'âpreté du climat de l'Europe centrale et de l'existence des plus grands mammifères dans ces régions, après que l'homme était apparu sur la terre.

Une horde toute différente des autres est, selon moi, celle qui s'est établie au nord-ouest de la France, aux environs de l'embouchure de la Loire, dans le Morbihan, etc. Elle se distingue aussi bien par ses monuments que par ses instruments. Nous en voulons seulement citer le monument de Gavr-Innis. Celui-ci, aussi bien que les antiquités qu'il a renfermées, se trouve au musée de Saint-Germain. Les haches sont excessivement bien polies et se distinguent par une forme différente des nôtres; elles

(1) On a comparé ce peuple avec les Esquimaux du Groënland, mais la ressemblance ne me paraît pas grande.

sont évidemment beaucoup plus récentes que celles dont nous avons parlé auparavant. Les pierres du tombeau sont couvertes de figures bizarres qui y sont gravées et ont été figurées dans le premier fascicule de l'ouvrage précieux : *Dictionnaire archéologique de la Gaule*. Sous le n° 9 se trouvent aussi des haches (1). Sur les autres monuments de la contrée, par exemple sur celui de Mauné-er-Hrock, on voit aussi une foule de figures étranges, mais elles diffèrent un peu de celles du monument de Gavr-Innis.

Il me semble qu'on peut conclure de tout cela que des hordes sauvages de races diverses sont venues, dans un temps reculé, s'établir dans le pays à différentes époques.

Ces races avaient des aptitudes différentes. On ne sait pas si celles qui occupaient la vallée de Somme et l'île de Wight, en Angleterre, ont eu quelque industrie, celle du Périgord a eu, comme je l'ai déjà mentionné, une grande habileté à dessiner et à graver sur des os et sur des ardoises, et celle du Morbihan se distingue par ses haches parfaitement bien polies, et par ses monuments de granit avec des figures. Avec quels instruments on a gravé ces figures, c'est ce qui n'est pas facile à dire, car on ignorait l'usage des métaux.

(1) On a voulu reconnaître des fougères parmi ces figures, et on a dit qu'elles ressemblaient au palmier de New-Grange, mais en cela on se trompe complètement.

En Suède ont eu lieu de semblables immigrations, et de points tout différents, mais pour la plupart en des temps moins reculés. Dans le chapitre V, nous avons parlé d'un combat entre un peuple cultivateur e une horde sauvage de chasseurs. Après ce temps, plusieurs immigrations ont eu lieu, d'où sont venus les différents dialectes dans les contrées diverses du pays, aussi bien que les différentes lois provinciales, qui, au commencement, n'étaient que des conventions faites mutuellement entre les membres de chaque horde.

L'archéologie n'est pas encore étudiée de ce point de vue, c'est-à-dire en observant que des races diverses et douées de dispositions différentes se sont établies çà et là dans un pays; je le recommande aux archéologues plus jeunes.

Je prends aussi la liberté de présenter ici quelques observations. Ces observations contiennent diverses règles, que je suis toujours moi-même dans l'appréciation des travaux ethnographiques des autres auteurs, règles que, je l'espère, on suivra aussi à mon égard; et je tiens d'autant plus à les voir admises que l'unique but de toute étude doit être la recherche de la vérité.

1° Dès que ma conviction me force à rejeter les opinions d'un autre auteur, je regarde comme de mon devoir de fournir toutes mes raisons, et de formuler l'opinion qu'en vertu de ces raisons je considère comme la vraie.

2° Chaque fois que je me trouve obligé de réfuter une opinion quelconque, je me fais une loi de mentionner toute preuve donnée à l'appui de cette opinion.

3° Comme preuves parfaitement autorisées, je place non-seulement les antiquités et les monuments avec leurs formes diverses et les figures qui peuvent y être représentées, mais encore les coutumes du peuple et surtout les usages religieux et les sagas populaires, et les légendes qui ont leur base dans la tradition, et qui, par conséquent, sont des traditions historiques de l'antiquité.

4° Quand une saga, ou tradition populaire, fait mention d'un esprit nuisible ou malfaisant, j'y vois toujours la réminiscence d'un être adoré comme dieu dans un culte alors détruit. Il est censé favorable à ses adorateurs, mais nuisible aux adeptes d'une foi religieuse différente. L'homme grossier attribue et confère toujours sa propre intolérance au dieu fait à son image.

5° La méthode comparative devrait toujours être employée pour expliquer les objets préhistoriques. Des ressemblances plus ou moins réelles ne prouvent pas toujours la même origine, mais seulement le même niveau de culture, ce qui s'applique aux flèches de silex de la Scandinavie et de la Terre de Feu. Pour tirer des déductions sûres de faits quelconques, il faut un esprit judicieux, et cet esprit se

développe dans chaque science par un long exercice.

Rien n'est plus difficile à déterminer, dans l'ethnographie, que le nom du peuple ancien qui nous a laissé ses souvenirs. Nous ne pouvons pas conclure de la ressemblance des antiquités qu'elles ont été faites par le même peuple, mais seulement par des peuples qui se trouvaient au même degré de civilisation. Malgré la grande ressemblance qui existe entre nos tombes à galerie et les demeures d'hiver des Esquimaux, je ne crois pas que les Esquimaux aient bâti ces tombes; mais je crois seulement qu'elles ont été bâties par un peuple au même degré de civilisation que les Esquimaux. Dans mon *Esquisse de l'Histoire de la chasse et de la pêche dans la Scandinavie,* j'ai dit que c'était le même peuple, mais depuis j'ai changé d'opinion (dès 1844), et un auteur a bien le droit de corriger ses propres fautes. Jamais on n'a trouvé chez nous un seul crâne d'Esquimau. Quant aux Lapons, les plus anciens habitants de notre pays, ils n'ont pu laisser de monuments puisqu'ils n'en ont jamais eu. Ils passaient la journée dans les forêts, en pêchant et en chassant, et ils n'avaient pas de demeures fixes. De temps en temps, on a trouvé de leurs crânes; mais parmi toutes les armes de chasse que nous avons trouvées, on ne peut savoir celles qui ont appartenu à ce peuple. Quant au peuple qui a fait les sépultures à galerie,

je présente ici un crâne figuré (Pl. XIII, fig. 236, 237, 268) d'après une photographie. Il ne diffère pas beaucoup des crânes de nos habitants actuels de race indo-germanique. On peut suivre ces sépultures à galeries sous des noms divers, à travers les pays de l'Europe occidentale et, si je ne me trompe, par le Sud de l'Europe jusqu'en Afrique et même en Crimée.

Pour faciliter les recherches futures sur la question de savoir si la race qui a construit ces tombes en Suède est la même que celle qui les a bâties dans les autres pays, j'ai fait faire ces photographies de crânes, trouvés dans les sépultures de Westergöthland.

J'avais eu l'intention de donner ici l'*Esquisse de l'Histoire de l'Archéologie suédoise pendant les trente-cinq dernières années,* que l'on retrouve dans l'avant-propos de la seconde édition, principalement destinée à servir de contre-épreuve au travail de M. Hindenburg : *Bidrag til den danske archæologies Historie*, inséré dans le *Dansk Maanedsskrift, Andet Række* (seconde édition, 1859, pag. 149), pour montrer la part qu'ont eue les archéologues des deux côtés du Sund, dans le développement de l'archéologie scandinave et de ses progrès actuels. Le manque d'espace me force d'ajourner ce travail à une autre occasion, peut-être à la publication de la seconde partie du présent ouvrage.

Je désire que mes essais ethnographiques soient soumis à une critique juste et équitable. Tout point qui, après un examen sérieux, sera trouvé inadmissible ou incorrect, doit sans doute être rejeté; mais il pourra, par le fait même qu'il a été mis au jour et examiné sous toutes ses faces, fournir à de plus habiles l'occasion de produire des travaux plus profonds et plus parfaits, dans ce genre de science, que ne sont les miens.

S. NILSSON.

Lund (Suède), avril 1868.

LES HABITANTS PRIMITIFS

DE LA

SCANDINAVIE

INTRODUCTION

J'ai essayé de me frayer une voie nouvelle pour parvenir à la connaissance des habitants primitifs du Nord et contribuer pour ma part à l'histoire du développement incessant de l'humanité. Cette voie m'était tracée par la conviction suivante, de plus en plus arrêtée en mon esprit : de même que nous ne pouvons complétement saisir la signification et l'importance d'objets épars du domaine de l'histoire naturelle, sans avoir un aperçu clair et complet de la nature envisagée dans son ensemble, par la même raison nous pouvons tout aussi peu comprendre la signification des monuments archéologiques d'un pays, sans avoir clairement saisi l'idée que ce sont des phases d'une évolution permanente de développement, et que le genre humain a toujours été et est encore dans une progression continue. Nous arrivons à ce résultat par la double voie

de l'expérience et de l'analogie, et en nous appuyant sur les faits suivants empruntés aux sciences naturelles.

La géologie nous enseigne que les êtres organiques qui se trouvent sur notre terre n'ont progressé que successivement et par une lente évolution divisée en un grand nombre de périodes; elle nous enseigne que les premiers-nés de la nature ont été les organismes les plus inférieurs et les moins complets, et qu'ils furent graduellement remplacés par des organismes toujours plus élevés jusqu'à ceux de l'époque actuelle, qui sont les plus complets que nous connaissions.

La physiologie nous apprend que tout organisme individuel, sans en excepter l'homme, se développe, encore de nos jours et sous nos yeux, de la même façon que la nature organique tout entière, et passe de l'état le plus infime à la forme la plus parfaite que la nature lui a permis d'atteindre.

Ce développement n'est sans doute que corporel et matériel, tandis que le développement de l'humanité est moral et intellectuel; mais rappelons-nous que la matière n'est ni la force agissante ni l'essence, que ces qualités appartiennent seules au principe immatériel qu'elle recouvre, et dont la matière n'est, par conséquent, que l'enveloppe sensible à notre perception externe. Tout developpement progressif dans la nature n'est donc que le développement de sa partie immatérielle, de l'esprit, de l'intelligence, quoique l'enveloppe matérielle, l'écorce, en soit seule visible à nos yeux.

En abordant notre sujet de ce point de vue, nous

arrivons forcément à la conclusion que voici : De même que toute la nature organique s'est développée depuis la phase cosmogonique dont les plus anciennes productions sont conservées dans les roches de transition, jusqu'aux formes supérieures de la période actuelle ; de même que chaque être humain se développe successivement, tant au moral qu'au physique, depuis son état le plus rudimentaire et le moins complet jusqu'à celui de sa pleine maturité; de même l'humanité tout entière, malgré des pas rétrogrades partiels et seulement apparents, se trouve dans un développement progressif incessant. Ce fait nous est prouvé par les témoignages de l'histoire; elle nous apprend que les races, incultes et barbares à l'époque où elle en constate pour la première fois la présence, se sont successivement élevées à une civilisation supérieure. Il arrive sans doute parfois que l'histoire fournit des preuves d'un fait opposé et qu'elle montre que des races, jadis supérieures à d'autres en civilisation, sont tombées plus tard dans un état plus grossier. Néanmoins soyons bien persuadés que la culture acquise une fois par un peuple ne périt pas, mais qu'elle se répand chez d'autres et devient la propriété de l'humanité tout entière, quoique ses premiers possesseurs aient disparu. C'est une semence qui se développe dans un sol plus fécond, dès que le premier n'est plus propre à lui fournir une alimentation pure et vigoureuse. Les races s'élèvent ou s'abaissent, mais la civilisation et l'humanité marchent incessamment en avant, se répandant toujours de plus en plus. La civilisation fécondera un jour tous les

points de la terre où les hommes ont établi leur demeure.

C'est de ce point de vue que j'ai saisi et que j'essayerai de développer le sujet que j'aborde.

J'ai pensé que, pour étudier l'histoire du développement des races humaines, l'on doit commencer par aller à la recherche des plus anciennes traces de la présence de l'homme dans chaque pays ; qu'il faut ensuite suivre ces traces pour voir où elles aboutissent, et se bien rappeler d'en séparer les traces plus récentes qui peuvent se trouver accidentellement mêlées avec elles. C'est de cette manière seule que l'on parviendra peu à peu à la connaissance des migrations primitives des peuples, et que l'on découvrira la voie qu'a suivie la civilisation dans sa marche progressive sur la terre. Mais je n'ai pu ignorer qu'il est impossible de parvenir par la voie historique ordinaire à la connaissance de l'état primitif de l'espèce humaine ou de ses subdivisions, par la raison toute simple que l'histoire de chaque peuple ne commence ses annales que du moment où la civilisation de ce peuple est parvenue à une certaine hauteur. Tout ce qui se trouve au delà est tradition, mythe, légende ou ténèbres. La légende elle-même n'a pu commencer que dès l'instant où les besoins les plus grossiers ont été satisfaits, où les individus épars constituant enfin un peuple, une société, sont entrés en relations hostiles avec d'autres peuples. Nous ne pouvons donc attendre ni de l'histoire ni de la tradition la connaissance de la race sauvage qui, la *première* et *seule*, a fait son apparition dans un pays quelconque.

Pourtant il n'est pas impossible d'étendre nos recherches sur l'homme au delà des limites de l'histoire et de la légende. Si l'étude de la nature a pu évoquer du sein de la terre les débris d'une faune et d'une flore disparues longtemps avant l'arrivée de l'homme ; s'il lui a été possible, en les comparant avec les êtres de l'époque actuelle, de les reconstruire et de les présenter à nos regards, palpitantes de vie, pour ainsi dire, pourquoi la même méthode ne pourrait-elle pas, réunissant les débris des races humaines éteintes, des ouvrages et des monuments laissés par ces races, comparant le tout avec ce qui se rencontre de nos jours sur divers points du globe, parvenir de la sorte à la connaissance de ce qui a été par la comparaison avec ce qui est ?

C'est en suivant cette méthode que je vais, dans la matière qui nous occupe, entreprendre des recherches pour lesquelles nous possédons heureusement des bases comparables à celles que la paléontologie est à même de fournir, car nous avons devant nous non-seulement des squelettes et des crânes, mais encore des ustensiles, des armes, des édifices, etc., à mettre en présence de ceux qui existent actuellement et qui sont encore employés (1). A mesure que nous avancerons dans nos recherches, nous rencontrerons en outre la tradition, puis la superstition, cette tradition religieuse ayant perdu, comme le plus souvent la tradition

(1) Malheureusement, l'on n'a pas encore, aussi souvent qu'on l'aurait dû et qu'on l'aurait pu, recueilli et conservé ces monuments des générations éteintes.



profane, la conscience de sa vraie signification. Grâce à la combinaison de ces nombreux éléments, je parviendrai, je l'espère, à n'être pas trop au-dessous de la tâche que je me suis proposée : apporter ma faible part à l'histoire du développement social et intellectuel de l'espèce humaine.

Mais quoique des recherches incessantes dans un grand nombre de pays nous donnent sans aucun doute l'espoir de pénétrer par cette voie bien en arrière dans l'histoire la plus reculée de l'humanité, elle ne nous amènera toutefois jamais à la connaissance de la première apparition de l'homme sur le globe terrestre. Les lumières de la science n'iront jamais jusque-là. Il en est à cet égard de l'espèce entière comme de l'individu. Personne ne sait comment la vie commence. La nature a jeté sur cet acte un voile impénétrable à tout œil humain. Jamais les recherches des sciences naturelles ne nous apprendront comment l'homme a été créé. Si le naturaliste essaye une démonstration, il n'aboutit qu'à de simples jeux d'imagination ou à des suppositions toutes gratuites. Comme naturaliste, il ne peut pas même répondre, au moyen de ses recherches, à la question de savoir s'il ne fut créé dans le principe qu'un seul couple humain, ou si des milliers de couples furent appelés simultanément à la vie par la main toute puissante du Créateur; il ne peut pas dire si cet événement a eu lieu sur un seul point du globe et en une seule et même fois, ou si les rayons vivifiants de la toute-puissance divine sont tombés sur la poussière à divers endroits et à diverses époques. A ces graves questions, il

ne peut répondre que par des conjectures plus ou moins spécieuses, mais dénuées de toute base scientifique. Pourtant le naturaliste comprendra, sans nul doute, que, d'après l'idée attachée ordinairement par lui au terme de *genre*, l'humanité tout entière, d'un pôle à l'autre, ne constitue qu'un seul genre, quelque divisée qu'elle soit en races sensiblement différentes et plus ou moins séparées les unes des autres, tant au physique qu'au moral, tant au point de vue des forces extérieures qu'à celui des aptitudes intellectuelles.

La première apparition de l'homme sur la terre ne peut donc être l'objet des recherches de la science. Ces recherches ne peuvent pénétrer que jusqu'au temps où l'homme se trouve déjà répandu à la surface du globe, et c'est de cette époque seulement qu'elles doivent suivre son développement progressif jusqu'au temps actuel.

La marche de l'humanité est tout à fait comparable à celle d'un seul individu. Le genre humain se présente, en effet, à la pensée tout d'abord comme un *enfant*, avec l'innocence de cet âge, mais aussi, au fur et à mesure de son rapide developpement, avec ses défauts dont il n'a pas la conscience (1). Vient ensuite l'*adolescent*,

(1) Si cette manière de voir est juste, l'on pourrait aussi croire que pour l'espèce, comme pour l'individu, il y a eu un temps où l'homme ne possédait pas encore de langue articulée *, et que la langue s'est formée peu à peu comme chez l'enfant, soit par des interjections au commencement,

* *Remarque.* J'ai trouvé plus tard cette idée déjà émise par Diodore de Sicile (livre I, ch. 8, 3) : « Voce autem adhuc confusa et nihil significante, pedetentim verba « articulata pronuntiando, et signis unquamque rem subjectam notando, elocutionem « tandem rerum omnium sibi notam fecerunt. »

avec les libres aspirations, la générosité et l'honnêteté franche et sincère, mais aussi avec l'imprudence, la légèreté, la témérité de la jeunesse. L'*homme fait* le remplace avec le courage de défendre son droit et celui de ses semblables, avec le sérieux et la force nécessaires pour mettre à exécution les plans qui constituent les objets de son activité. En dernier lieu apparaît le *vieillard*, coordonnant de plus en plus ses occupations, calculant avec prudence ses entreprises et veillant soigneusement à la conservation de ses biens terrestres. Nous allons voir maintenant si cette rapide description des différentes phases du développement de l'individu peut aussi s'appliquer à l'espèce.

Les plus anciennes races d'hommes dont on retrouve la trace dans chaque pays montrent, autant que l'on en peut juger jusqu'ici par les débris et les

soit en imitant les sons des objets que l'on voulait désigner. On pourrait dire à l'appui de cette opinion, d'un côté que les langues les plus anciennes sont les plus pauvres en mots et n'ont qu'un seul et même terme pour un grand nombre d'idées différentes, de l'autre, que les langues sont nées à peu près de la même manière que l'enfant essaye de se former une langue, en trouvant des sons (mots) pour ses sentiments et ses perceptions. L'enfant suédois appelle le chien *Vo-wouow*, le mouton *Baë*, la vache *Boû*, etc. En grec, le mouton se nomme *Mélon*, la vache *Boû(s)*, etc. Il existe dans toutes les langues un nombre plus ou moins grand de mots imitateurs des sons (onomatopées), qui paraissent indiquer la manière dont s'est formé le langage. La circonstance que ces mots ne constituent qu'une faible partie du vocabulaire, ne réfute en aucune façon l'opinion émise ici, car il est uniquement question de la manière dont le langage a commencé, et ici, comme partout, le commencement a été ce qu'il y a eu de plus difficile.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il est du moins ridicule d'admettre que la première langue ait été de la poésie. Je crois devoir me prononcer ouvertement contre une opinion si fantastique, et j'essayerai, dans le cours de cet ouvrage, d'en montrer l'absurdité.

monuments qu'elles nous ont laissés, qu'elles se trouvaient au plus bas degré de l'échelle de la civilisation : pour demeures, des cavernes, des tanières en terre ou en pierre; des pierres grossièrement taillées pour armes de chasse ou pour ustensiles de pêche; à l'exception plus ou moins générale du chien, pas d'animaux domestiques, pas de bétail, pas d'agriculture; nulle trace de langue écrite; nulle connaissance de l'usage du feu (1). Entre cet infime degré de culture, le plus bas auquel il soit possible de se figurer des hommes, et l'état social le plus parfait auquel nous pouvons atteindre, il se trouve de grands et nombreux degrés intermédiaires.

Toute race a eu ou a *quatre* phases à parcourir avant de parvenir à son plus haut développement social : chaque peuple est ou devient successivement, *sauvage*, *nomade*, *agriculteur*, puis enfin *possesseur d'une langue écrite*, *d'une monnaie frappée*, et voyant grandir chaque jour la sphère de son activité morale et matérielle, il établit la division du travail entre les membres de la communauté.

I. Le *sauvage* (2) ne connaît guère que des besoins physiques, et il ne cherche à les satisfaire que pour le

(1) On prétend que la foudre et les volcans enseignèrent à l'homme l'usage du feu. Cela est croyable; mais il apprit lui-même à allumer le feu en voyant dans les forêts des branches s'allumer par la friction sous les coups de la tempête. Cet usage est attesté, pour les anciens Grecs, par leurs poëtes et leurs historiens. Les peuples sauvages ont encore la coutume de se procurer du feu par la friction de deux morceaux de bois.

(2) Voy. mon *Esquisse de l'histoire de la chasse et de la pêche* (*Utkast till iagtens och fiskets historia*), p. 1.

moment présent. Apaiser la faim qui le tourmente, protéger son corps contre la chaleur des étés et le froid des hivers; se chercher ou se préparer un refuge pour la nuit; satisfaire les appétits de la reproduction et soigner par instinct sa progéniture, ce sont là tous ses soins et toutes ses jouissances. Il ne pense et il n'agit que pour le jour présent et non pour le lendemain. Dans cet état, l'homme est inévitablement chasseur et pêcheur, surtout sous des climats où les fruits des arbres et les baies des forêts manquent pendant une grande partie de l'année. Le sauvage n'a point d'autre choix : il doit chasser et pêcher, ou périr. Quand la nécessité le presse, l'homme possède de grandes ressources en lui-même, le sauvage trouve partout des matériaux pour ses ustensiles de chasse et de pêche, et la nécessité lui apprend à les préparer et à s'en servir. Les plus anciennes armes de chasse en pierre de chaque pays sont contemporaines de la première apparition de l'homme sauvage dans ce pays; il eut immédiatement besoin de la chair des animaux sauvages pour sa nourriture, de la peau des bêtes fauves pour ses vêtements et d'eau pour sa boisson. On trouve déjà chez le sauvage les premiers rudiments de la religion. Insensiblement l'expérience fait naître la réflexion; la faim est un hôte incommode et elle se présente impitoyablement le jour où il n'a pas réussi à abattre une pièce de gibier; il lui vient alors la pensée prudente d'épargner le superflu de la journée pour les besoins du lendemain; il arrive à la pensée encore plus raisonnable d'élever le jeune bœuf ou le jeune renne dont il a tué la mère dans

l'une de ses chasses; il en conserve d'autres encore et se procure successivement un troupeau : l'on voit paraître alors le pasteur ou le nomade.

II. Le *nomade* vit en majeure partie du produit de ses troupeaux : la viande des animaux domestiques lui sert de nourriture, leur lait de boisson, leur peau de vêtements. La chasse et la pêche, qui jadis étaient le principal, deviennent maintenant un accessoire. On distingue plusieurs espèces de nomades : les uns ont des demeures permanentes pour toutes les saisons, et font paître leurs troupeaux dans les champs et les forêts du voisinage; les autres n'ont que des habitations d'hiver, et pendant l'été errent de lieu en lieu avec leurs tentes; d'autres encore n'ont pas de demeures fixes, mais voyagent continuellement avec leurs troupeaux, et habitent dans des demeures mobiles, des tentes sur des roues, traînées lors des migrations par les bestiaux, ou des tentes sur des piquets portées de la même manière. Dès que les herbages de l'endroit où ils se trouvent ne suffisent plus, les nomades lèvent leur camp et conduisent leurs troupeaux dans une autre localité. Nulles limites territoriales, le droit de propriété restreint à la tente et au bétail. Des migrations lointaines ont lieu, souvent même des expéditions de pillage : les nomades attaquent plus facilement qu'ils ne sont attaqués (1). Chaque famille forme peu à

(1) On peut considérer comme un fait positif que les premiers nomades conservèrent leurs outils et leurs armes en pierre, car l'art de fondre et de forger les métaux ne peut guère avoir pris naissance chez les peuples pasteurs. Toutefois le cuivre natif peut être employé par le nomade tout

peu une horde distincte, dont le doyen d'âge (le père de famille) devient le chef; c'est l'origine du gouvernement patriarcal.

Tradition et légende; la poésie fleurit; la vie nomade est l'élément de la poésie ; le nomade est *l'adolescent* de la race humaine. Les premiers rudiments des sciences apparaissent : médecine, botanique, astronomie (?) (1); aucune langue écrite (2), nulle monnaie frappée; tout le commerce consiste en échanges.

Enfin l'homme se lasse de la vie errante, ou plutôt cette vie doit cesser dès que la localité devient trop étroite pour la population et pour les troupeaux. Il construit un hangar pour son troupeau, il recueille du fourrage qu'il conserve dans des granges; il incendie une certaine étendue de forêt et sème des cé-

aussi bien que par le sauvage. Mais il est certain que les nomades, entourés de près ou de loin par des races plus civilisées, en obtiennent, par voie d'échange ou par le brigandage, des armes aussi bien que d'autres instruments.

(1) J'ai lu quelque part que les pâtres de la Chaldée, qui reposaient pendant la nuit, avec leurs troupeaux, dans les plaines immenses de leur pays, inventèrent l'astronomie en observant la marche des étoiles.

(2) Ce qui me paraît toutefois le plus probable, c'est que les signes alphabétiques, comme marques du propriétaire sur son bétail ou sur ses tentes, ont été inventés au milieu d'une tribu nomade. Dans l'alphabet hébraïque, la figure de la première lettre a été empruntée au *bœuf*, la seconde à la *maison* (ou peut-être à la *tente*), la troisième au *chameau*, ce qui paraît signifier la vie nomade ou peut-être les caravanes mercantiles de la Phénicie. Mais l'immense différence qui existe entre les divers alphabets, montre indubitablement qu'ils sont nés dans diverses tribus qui n'ont pas eu le moindre contact entre elles. Dans la Scandinavie, où les premières lettres furent sans doute des *runes*, elles paraissent n'avoir commencé que chez l'agriculteur. On ne rencontre de langue écrite dans le Nord ni pendant l'âge de la pierre ni pendant celui du bronze.

réales dans la cendre. Son premier *champ* est une terre appropriée par le feu et par sa première *charrue*, une houe. C'est de la sorte que le nomade entrant dans un état social plus stable se métamorphose en agriculteur.

III. Chez l'*agriculteur*, la tente légère devient une demeure solide et permanente ; le champ cultivé donne de plus riches moissons, à mesure que les procédés de culture s'améliorent, la forêt qui entoure l'habitation fournit le bois de chauffage et de construction ; la prairie donne ses herbages et du foin pour l'hiver; les eaux fournissent aussi leur tribut en poisson. Le propriétaire cultive et soigne son terrain ; il y a déposé les sueurs de son intelligente activité : il lui appartient; il veut et doit pouvoir le conserver pour lui et pour ses descendants. D'autres agriculteurs s'établissent dans son voisinage; chacun construit sa demeure, cultive son champ et s'empare de tout le sol dont il a besoin et qu'il peut se procurer; les diverses exploitations reçoivent des limites, et des bornes fixent et indiquent ces limites : le droit de propriété devient plus stable et comprend aussi la terre. Le régime patriarcal disparaît, chaque propriétaire terrier devient un *homme indépendant*. Afin de désigner ce qui lui appartient, le propriétaire de toute demeure fixe choisit une *marque* (suédois *bomärke,* marque du domicile, du domaine), qui est par conséquent un essai, un rudiment de langue écrite (1). Ainsi le premier

(1) J'ai vu, il y a nombre d'années à Stockholm, chez le défunt conseiller à la Cour royale (tribunal de 2e instance) *Silfverstrale*, un in-folio dans lequel ce dernier, pendant le temps qu'il avait rempli les fonctions

signe graphique (qu'il soit né chez le nomade ou chez l'agriculteur) a été une marque désignant le droit ou le titre de propriété (1), et probablement la première ligne d'écriture fut une convention entre voisins sur la question du mien et du tien, par conséquent un *contrat*, premier essai d'une loi future qui se développera sous un état social plus stable.

Le champ et la prairie, la forêt, la mine, le district de pêche du propriétaire suffisent à la plupart de ses besoins, mais non à tous, et ils lui laissent du superflu. Ce superflu peut être échangé et les besoins en souffrance seront ainsi satisfaits; mais cela exige sa surveillance constante et par conséquent sa présence sur les lieux. Le commerce d'échange devient incommode et bientôt impossible; une marchandise généralement recherchée constituant une grande valeur en tenant peu d'espace, devient le moyen d'échange entre toutes les autres : cette marchandise se trouve dans les métaux précieux. Au commencement elle se vend au poids, mais ce moyen de transaction devient gênant à son tour : une quantité de cette marchandise déterminée par son poids et son aloi, et portant l'indica-

de juge territorial, à ce que je crois en Gestricie (Suède du nord), avait rassemblé les *marques* appartenant aux propriétés des paysans de celle localité et que ces derniers apposaient aux documents légaux en place et lieu de leur nom. Une partie de ces marques présentaient une ressemblance plus ou moins grande avec les *runes*. — Des recherches dans celle direction nous conduiraient peut-être à une connaissance plus spéciale de l'origine de l'écriture dans la Scandinavie.

(1) Chaque caractère fut au commencement hiéroglyphique et désignait tout un mot, tant en hébreu que dans l'alphabet runique.

tion de sa valeur intrinsèque, devient la *monnaie frappée*. Avec cette monnaie et les signes graphiques, l'agriculteur entre dans la quatrième phase de développements.

IV. État social doué d'une organisation plus parfaite; division du travail entre les membres de la société; des métiers différents (parfois même des castes) commencent à naître : les uns se chargent de cultiver la terre, d'exploiter les mines, de soigner les troupeaux, etc. ; d'autres se réservent le soin de vendre le superflu et de procurer ce qui manque par l'échange ou le commerce avec d'autres lieux ou d'autres sociétés; un certain nombre assument la tâche de protéger les biens et les personnes de la société naissante contre les troubles intérieurs et contre des incursions ennemies ; le reste enfin a la mission de soigner et de développer les lumières, l'instruction et le progrès moral. Un chef suprême est choisi pour surveiller le tout et défendre les droits de chacun, et la nation nouvelle devient, grâce à son organisation sociale, toujours plus en état de s'approcher de son idéal terrestre, qui est le plus haut degré de culture et le plus grand développement moral.

J'ai cru devoir présenter cette petite esquisse, afin de donner un aperçu de la marche du développement qui, selon moi, a été, dans ses traits généraux, suivie par le genre humain depuis sa première dispersion sur la terre jusqu'au temps actuel. Il arrive souvent qu'on laisse de côté l'état sauvage, l'enfance de l'humanité pour commencer par la phase poétique de son

développement, c'est-à-dire par son adolescence. Cet oubli a provoqué, j'en ai la conviction, bien des opinions erronées, dont le résultat a été de mettre obstacle à l'étude de ce sujet si important pour l'histoire de la civilisation.

C'est ce premier état, et l'état encore peu avancé qui suivit immédiatement après, que je vais essayer de décrire dans la limite de mes forces. J'espère que le lecteur voudra bien me pardonner et corriger partout où il le jugera nécessaire les erreurs que je pourrai commettre, et qui sont, pour ainsi dire, inséparables de travaux de la nature de celui-ci. Par ces corrections mêmes, mes erreurs serviront au développement ultérieur de la matière par de plus savants et de plus habiles que moi.

CHAPITRE PREMIER.

Étude comparative des armes et des ustensiles dont se servent les peuples sauvages de l'époque actuelle, et des antiquités en pierre, en os, etc., trouvées en Suède.

Personne n'ignore qu'en Suède, comme dans beaucoup d'autres pays, l'on retire assez souvent du sein de la terre des pierres affectant des formes plus ou moins étranges, dues évidemment à la main de l'homme, pierres travaillées en vue d'un usage spécial. En examinant de plus près une collection de ces antiquités, l'on y rencontre dès l'abord des formes ressemblant à divers ustensiles qu'emploient encore aujourd'hui ou qu'employaient de mémoire d'homme les paysans et les pêcheurs. De ces formes, les plus fréquentes rappellent différentes espèces de haches, le ciseau, le harpon, la flèche, etc. Il est à peine possible de s'y méprendre, quand on connaît l'aspect de ces instruments travaillés en fer, et que l'on peut ainsi se faire une idée de leur apparence en pierre.

Ce fait une fois constaté, il est facile de comprendre que les hommes qui ont employé la pierre à la confection de ces ustensiles presque journellement nécessaires, doivent avoir ignoré l'usage des métaux, et qu'ils se trouvaient par conséquent à ce degré inférieur de culture qui les faisait ressembler aux peuples généralement qualifiés de sauvages (1). Mais, ce point établi, et il ne peut guère être contesté, il devient évident que la seule méthode pour parvenir à une connaissance certaine et complète de tous ces ustensiles, de la manière dont ils étaient emmanchés, de la façon dont on les maniait, des travaux qu'ils servaient à exécuter, etc., est de rechercher si des ustensiles en pierre analogues sont encore en usage chez les peuples sauvages de l'époque actuelle, et de voir comment ils y sont employés. Si nous trouvons chez ces peuples des instruments identiques de forme et de matière, nous pourrons sans hésiter admettre un emploi semblable, et nous courrons tout aussi peu le

(1) Ce mot est pris dans son acception la plus étendue, et comprend les différents degrés de culture depuis le vagabondage sans domicile dans les forêts, jusqu'à la vie en hordes avec des demeures et des sépultures fixes. Le fait que les habitants primitifs de la Scandinavie se sont trouvés jadis dans l'un de ces degrés infimes de la civilisation, est prouvé selon moi par la circonstance que l'on ne trouve aucune trace de métaux parmi les outils et les armes qu'ils nous ont laissés, tandis que ceux de pierre se rencontrent en foule. Ces habitants primitifs ont donc ressemblé à une quantité de races sauvages actuelles, placées à un degré si bas de civilisation, qu'elles ignorent encore la fabrication et l'usage des métaux, confectionnant et employant pour cette raison des ustensiles en pierre, os de poissons, test de coquillages et autres matières dures à leur portée. Mais elles les abandonnent, dès qu'elles peuvent se procurer des ustensiles en métal. C'est ce qu'ont fait aussi les habitants de la Scandinavie.

risque de nous tromper, si nous en concluons une manière de vivre et un degré de culture essentiellement analogues, chez ceux qui depuis des milliers d'années ont cessé d'exister dans le Nord scandinave. Je vais essayer cette comparaison autant qu'elle est possible. Malheureusement l'on se heurte ici à un grave obstacle; c'est qu'autant que je sache, l'on n'a pas encore étudié ni décrit d'une manière vraiment scientifique, c'est-à-dire sous le point de vue de l'ethnographie comparée, une seule des peuplades sauvages encore existantes (1). Tout ce que l'on connatt jusqu'ici à leur égard n'est que fragmentaire, et tout ce que les Musées de l'Europe contiennent de leurs ustensiles et de leurs armes ne consiste qu'en pièces éparses que le hasard a fait tomber dans les mains des voyageurs, et dont on ne connatt pas toujours l'usage particulier ou principal. J'ai été à même d'étudier, pour la question qui m'occupe, des collections ethnographiques très-considérables, en Danemark, en Allemagne, en Angleterre, en France, etc., mises partout à ma disposition avec une parfaite générosité; mais je dois avouer que je n'ai trouvé nulle part *tout* ce que je cherchais. J'ai fait à l'étranger la connaissance de plusieurs hommes éclairés et doués de connaissances scientifiques, qui avaient séjourné plus ou moins longtemps chez des peuples sauvages. J'ai reçu d'eux plus d'un éclaircissement important concernant la matière, et j'en

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage (1838) a paru la magnifique publication de *Scholcraft : Indian Tribes*, que je n'ai toutefois pas en main pour le moment.

profiterai pour ce travail; mais de ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, aucun n'a pu me renseigner sur tous les détails à l'égard desquels j'eusse désiré recevoir des données à titre de comparaison. La réponse finale a toujours été que l'on n'avait pas fait attention à telle et telle chose que je demandais. C'est ainsi que jusqu'ici je n'ai pu trouver dans aucune collection ethnographique, ni recevoir de personnes qui ont visité les pays où l'on se sert d'ustensiles en pierre, des renseignements sur la forme et la nature de l'outil dont le sauvage doit nécessairement se servir pour confectionner ses lances et ses pointes de flèche, ainsi que pour les retailler lorsqu'elles se sont émoussées par un long usage.

Il existe donc, d'un côté, des lacunes considérables dans notre connaissance des ustensiles des peuples sauvages qui habitent l'Australie et l'Amérique, tandis que, de l'autre, nous découvrons continuellement de nouvelles formes parmi les objets en pierre que les fouilles ou le hasard font presque journellement sortir chez nous du sein de la terre. Les matériaux de comparaison étant donc encore incomplets des deux côtés, je ne puis prétendre donner ici un ouvrage complet, pas même dans une spécialité quelconque de l'ethnographie comparée. Ce ne sera donc qu'une simple esquisse, servant toutefois à prouver, j'en ai la conviction, que grâce à des efforts suivis et collectifs, cette science ouvrira tout un nouveau champ de connaissances, et que, si nous parvenons jamais à connaître d'une manière certaine les ramifications et les demeures

primitives des races humaines, ce sera justement par le moyen et sous les auspices de l'ethnographie comparée.

Je ne puis admettre l'opinion que j'ai souvent entendu exprimer, que toute tentative dans cette direction est prématurée; les premiers essais sont toujours incomplets, mais ils provoquent de nouvelles découvertes, dirigent les regards vers des perspectives nouvelles, et précisément par ce qu'ils ont d'incomplet servent de base à des travaux plus profonds et plus étendus (1).

J'ai dit plus haut que personne n'a pu me montrer dans sa forme actuelle l'instrument employé par celle des races primitives du Nord qui était placée au plus bas degré de l'échelle de la civilisation, dans la fabrication de ses haches et de ses pointes de lance en pierre. Depuis longtemps on avait trouvé de ces armes, la plupart en silex, dans le sol et les marais tourbeux de la Suède méridionale, mais on ne pouvait comprendre comment il avait été possible de les confectionner, d'autant plus que souvent ces objets trahissaient une grande habileté de facture et une certaine élégance.

Si l'on s'était fait les idées les plus curieuses sur l'usage de ces objets en pierre, on se livrait à des hypothèses encore plus étranges sur les procédés de leur fabrication. On s'imaginait que les races de ces époques reculées avaient un moyen quelconque d'amollir

(1) Je crois devoir prévenir le lecteur que ces lignes ont été écrites en 1838, lors de la première édition de cet ouvrage.

le silex, de manière à le pouvoir travailler comme du bois ou des matières encore plus tendres, et qu'on lui pouvait donner de la sorte toutes les formes que l'on désirait. On trouve même des divagations de ce genre dans d'anciens ouvrages d'archéologie. Lorsque l'on eut enfin compris que cela était impossible, on supposa que les ouvriers qui avaient travaillé le silex de ces armes ou de ces instruments d'une facture si parfaite et parfois munis de remarquables détails d'ornementation s'étaient du moins servis d'outils en acier; mais cette erreur, qui, dit-on, n'a pas encore entièrement disparu, empêchant non-seulement une classification correcte des antiquités, mais encore une idée vraie du degré de culture du peuple auquel on les doit, je crois devoir m'inscrire positivement en faux à son égard. Nous pouvons montrer en Suède des couteaux de silex d'un travail exquis et d'autres instruments découverts dans les tombeaux mégalithiques ou à galerie (*ganggrifter*) de la Vestrogothie, qui appartiennent à une époque remontant bien au-delà de celle où commença l'usage d'un métal quelconque et surtout de l'acier. Cela peut servir de preuve irréfutable que ces objets en silex, quelle que soit leur élégance, n'ont pas été faits avec un outil d'une autre matière que la pierre. Il faut donc chercher cet outil parmi les antiquités en pierre.

Depuis l'époque, quarante ans à peu près nous en séparent, où j'ai commencé à rassembler des antiquités, j'ai rencontré plus d'une pierre qui paraissait évidemment façonnée pour un usage spécial par la main de

l'homme, et qui portait des traces sensibles de chocs contre une pierre d'égale dureté, mais plus cassante. Si j'ai pu reconnaître dans ces objets les outils au moyen desquels se fabriquaient les armes en pierre de l'antiquité, c'est que je m'étais habitué, dès ma première jeunesse, à travailler le silex et à lui donner la forme que je voulais.

Le lecteur me permettra de mentionner ici les résultats d'une expérience personnelle de plusieurs années, d'autant plus qu'accidentellement j'ai été, autant que je le sache, le premier qui ait montré l'outil de pierre servant à la confection des objets en silex, et l'on attachera sans doute une certaine importance à connaître cet instrument pour se faire une juste idée du degré de culture du peuple auquel ils doivent leur origine. Je prends donc la liberté de raconter la manière dont je suis parvenu à cette connaissance.

J'ai eu, dès les premières années de ma jeunesse, un goût irrésistible pour la chasse, et je me suis servi pendant plus de vingt ans d'un fusil à batterie à silex. Je n'achetais jamais mes pierres à feu, d'autant plus que j'avais, comme enfant, un petit fusil de chasse auquel ne s'adaptait aucun silex du commerce. La vis qui retenait la pierre, était en particulier construite de telle sorte qu'il me fallait pratiquer préalablement à l'arrière du silex une concavité hémisphérique destinée à recevoir la pointe de la vis. Pour cette raison je fabriquais toujours moi-même mon silex pour l'occasion, le plus souvent lorsque j'étais dans une de mes excursions de chasseur, lesquelles, dans ma jeunesse,

avaient toujours pour théâtre la Scanie méridionale, où les silex ne sont pas rares. Dès que j'avais besoin d'une pierre à feu, je trouvais facilement une concrétion siliceuse de la grosseur de deux poings ou au-dessous. Je cherchais ensuite un caillou de dimensions convenables, d'un granit ou d'un grès quartzeux à grain dur et serré. Au moyen de cette pierre, je fracturais mon silex en éclats plus ou moins minces, mais toujours à arêtes aiguës; je choisissais l'éclat le plus propre à mon but; j'allais ensuite à la recherche d'un bloc de granit, j'y appuyais l'éclat de silex que je retenais de la main gauche, tandis que je maniais de la droite la pierre avec laquelle le travail avait lieu, et au moyen d'une arête ou d'une pointe de cette pierre, je cassais les rebords du silex jusqu'à ce qu'il prît la forme d'une pierre à feu. Ma dernière tâche était de pratiquer de la même manière l'évidement destiné à recevoir la pointe de la vis. Une condition nécessaire était que le point du silex où portaient les coups, reposât en plein sur l'appui, sans cela le silex se brisait. Ce procédé, pour donner au moyen d'un quartz ou d'un grès quartzeux la forme désirée à un silex, fut la cause que je reconnus l'espèce de marteau de pierre dont les habitants primitifs de notre pays se servaient daus le travail de leurs instruments en silex. Le premier sur lequel se fixa mon attention fut celui qui est reproduit à la planche I, fig. 6. Il est d'un grès quartzeux très-dur, et portait, à l'époque de sa découverte dans le lac de Kranka en Scanie, des marques, aussi fraîches que si elles dataient du jour même, des

chocs qu'il avait reçus de la pierre dure et compacte contre laquelle il avait été frappé. Il est actuellement au Musée de Lund, et l'on y peut voir encore les traces très-sensibles de la manière dont il a été employé.

Le besoin m'enseigna l'art; il en a été de même chez les premiers habitants de la Scandinavie. Ils ont taillé, par le moyen d'une pierre plus grande, avant de les polir, toutes leurs haches en silex, et parfois d'une manière singulièrement élégante (Pl. VII, fig. 157). Ce procédé de confection se peut reconnaître sur tous les instruments en pierre. Si nous prenons, par exemple, le hameçon, planche II, fig. 28, on voit que l'artisan l'a d'abord séparé, sous forme d'éclat, d'un rognon de silex, qu'il l'a ensuite tenu contre un appui solide, et a taillé chaque côté séparément. Son premier soin fut sans doute de pratiquer l'évidement destiné à former le crochet; c'était la partie la plus délicate du travail, car s'il ne prenait suffisamment garde que le point sur lequel il frappait se trouvât en plein sur la pierre d'appui, l'hameçon se brisait à l'instant. C'est de la même manière qu'avec des lamelles de silex il fabriquait ses flèches à tranchant transversal (Pl. II, fig. 36, 37), en divisant premièrement l'éclat en deux par le travers, puis en taillant chaque fragment séparément; c'est encore par le même procédé qu'il façonnait la queue de ses flèches.

Par contre, les tranchants des javelines, des lances et des couteaux (Pl. III et V), ont été faits à main franche, et sans appui. Quoique je ne puisse me vanter de pouvoir façonner un couteau en silex supérieur

à ceux des premiers habitants du pays, il me semble très-probable que toute personne qui s'y serait exercée depuis sa jeunesse parviendrait encore actuellement à atteindre l'habileté de ces sauvages. Il serait intéressant de savoir si les personnes qui croient que l'on avait besoin d'instruments en fer et en acier pour la fabrication des objets en silex, croient aussi qu'il fût possible, avec des instruments de ce genre, de fabriquer un couteau en silex semblable à ceux de la planche III, fig. 64 et 66. Quant à moi, ce n'est pas mon avis; ce n'est pas l'outil, c'est l'exercice et la main qui font défaut.

La cause pour laquelle on a si rarement reçu, avec les objets en pierre apportés en Europe par les navigateurs et provenant des sauvages de l'Amérique et des îles de la mer du Sud, l'outil qui a servi à la confection de ces objets, doit être probablement attribuée à ce que le sauvage s'est ordinairement servi d'une pierre toute commune, ramassée pour l'occasion, et qu'il a jetée après s'en être servi. Je jetais aussi la pierre que j'avais employée, étant bien sûr d'en toujours trouver une autre au besoin. J'ai toutefois constaté que chez plusieurs races sauvages, sinon chez toutes, quelques individus se sont fabriqué comme marteau des outils spéciaux, et, fait remarquable, ces outils ont partout une certaine ressemblance entre eux.

Ces observations préliminaires terminées, il me reste maintenant à faire la description détaillée des ustensiles, armes et objets en pierre qui appartiennent soit à des races éteintes, soit à des races sauvages encore existantes.

PREMIÈRE SECTION.

Outils qui ont servi à la fabrication des ustensiles et des armes en pierre.

J'ai dit plus haut que ces outils doivent avoir été de pierre, ceux qui les ont fabriqués et employés ayant ignoré l'usage des métaux. J'ai dit encore que tous les ustensiles en pierre ont été taillés avant de subir l'opération du polissage. Je montrerai plus loin que le sauvage rafraîchissait, au moyen de la retaille, le tranchant usé de ses lances, de ses couteaux et d'autres ustensiles chez lesquels ce tranchant était simplement fait au choc mais non poli; nous verrons aussi qu'il aiguisait de nouveau par la friction les tranchants émoussés qui avaient été polis. Il faut donc que le sauvage ait eu deux espèces d'instruments, l'une pour aiguiser, l'autre pour former les tranchants par des chocs successifs. L'instrument dont il avait besoin pour ce dernier effet, devait être, comme je le ferai voir plus bas, portatif, afin qu'il pût le prendre avec lui dans ses chasses. L'on pouvait donc s'attendre à retrouver ces deux instruments parmi les objets en pierre que les fouilles ou le hasard nous ont fait découvrir. Ils sont toujours d'une pierre dure, souvent quartzeuse, parfois d'un quartz cristallin pur ou de grès quartzeux, jamais de silex ou de gneiss. Nous appellerons la première espèce *pierres percutrices* ou *percuteurs* (suédois :

knackstenar), la seconde, *pierres à aiguiser* (suédois : *slipstenar*).

§ 1. *Pierres percutrices* ou *percuteurs* (Pl. I, fig. 1 à 14 [1]). — Toutes ces pierres, et principalement les originaux des figures 1, 4, 6, 11, présentent à leurs parties anguleuses des traces si évidentes de leur emploi primitif, que l'on ne peut avoir le moindre doute à cet égard dès que l'on y a porté son attention. Pour des raisons que je développerai plus bas, j'admets que tous les percuteurs sans exception ont été portatifs, et que le sauvage les emportait avec lui à la chasse. A cet effet plusieurs ont à leur circonférence une cannelure à laquelle se fixait une courroie pour les pendre à la ceinture; d'autres sont percés d'un trou dans le même but (fig. 12). D'autres encore, qui ne sont ni percés ni cannelés, se portaient probablement dans un sachet ou dans une poche attachée à la ceinture.

(1) Plusieurs archéologues se sont refusés à admettre que les outils en pierre que je vais décrire aient été employés à l'usage que j'indique. Mais je ne sache pas qu'ils aient pu jusqu'ici même dire l'usage qu'ils auraient eu sans cela. Ils ne peuvent servir à aiguiser le fer, et les marques ou traces de chocs qu'ils présentent, montrent à quiconque n'est pas positivement ignorant, que ces chocs ont eu lieu contre une pierre dure et non contre un métal quelconque. En outre, des pierres percutrices identiques se retrouvent encore aujourd'hui, des pôles à l'équateur, chez tous les peuples qui emploient des ustensiles en pierre. La seule objection quelque peu valable que l'on puisse faire, c'est que des pierres semblables se sont rencontrées parmi des antiquités en fer. J'indiquerai, plus loin, qu'elles ont peut-être servi d'amulettes. Je le répète, il est impossible qu'elles aient servi à aiguiser des armes en fer. Il appartient donc aux personnes qui ont des doutes à leur égard, d'indiquer à quel autre usage ils étaient destinés.

Je disais plus haut que cet outil se retrouve partout où habitent et où ont habité des peuples qualifiés de sauvages. La figure 2, Pl. I, est la reproduction d'un percuteur venant du Groënland et conservé au Musée de Copenhague. Il ressemble par sa forme à la pierre fig. 6, trouvée en Scanie, et par ses stries latérales à celle fig. 1, provenant également de la Scanie. La figure 3 de la planche I a été dessinée d'après une reproduction en plâtre reçue de M. Thomsen de Copenhague. Affectant la forme d'un navet, légèrement comprimée à la circonférence et d'un travail inférieur, elle présente une strie peu sensible sur l'un de ses flancs. Elle était accompagnée d'une étiquette portant la même légende que l'original : *Tool for making arrow points*. Il y est en outre indiqué que cette pierre a été trouvée sur les rives de la Delaware, avec une grande quantité d'objets en pierre.

Des percuteurs se rencontrent même déjà parmi les objets en silex et en os découverts par MM. Christy et Lartet dans les grottes du Périgord, et qui appartiennent sans nul doute à l'époque la plus ancienne où il y ait eu des hommes en Europe. La figure 13 de la planche I est dessinée d'après une reproduction en plâtre, faisant partie de la collection considérable d'antiquités donnée par ces messieurs à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Stockholm. C'est tout simplement un caillou rond ramassé sur le sol, mais l'on aperçoit aux angles arrondis de cette pierre des marques très-nettes de chocs contre un corps dur, probablement de silex, et qui montrent non-seulement

quel a été son emploi, mais encore que cet emploi a eu lieu avec un certain déploiement de force.

Tous les percuteurs qui seront décrits ci-dessous proviennent de la Suède et principalement de la Scanie.

Je les diviserai en deux groupes.

Premier groupe. — A ce groupe appartiennent les pierres ayant à chacune de leurs surfaces planes une encoche ou rainure plus ou moins apparente, produite par l'usure ou la friction. Sur toutes les pierres munies d'une cannelure, cette encoche est plus ou moins oblique, et se dirige ordinairement de droite à gauche (Pl. I, fig. 8, 9 et 10); elle a donc précisément la direction qu'elle devait prendre, si la pierre était attachée à la ceinture par une courroie, et si l'homme qui la portait, la tenant de la main gauche, appuyait de la droite le tranchant de son couteau ou de sa lance contre la pierre. Toutefois, je ne crois pas que cette encoche soit le résultat d'un aiguisage proprement dit, car la pointe n'est aiguisée ni dans les flèches, ni dans les lances, ni dans les couteaux ou autres instruments pointus à tranchant formé par la retaille; elle me paraît plutôt avoir été faite de la manière suivante : après avoir taillé le tranchant au moyen du percuteur, on l'a passé sur le plat de la même pierre pour l'égaliser et en réduire les dentelures à une longueur à peu près uniforme. Si l'on regarde, à la loupe, un couteau ou une lance en silex qui paraissent n'avoir jamais servi après la formation du tranchant, on est porté à admettre cette supposition. Ce n'est, toutefois,

qu'une simple probabilité, jusqu'à ce que l'on puisse montrer quelque chose de pareil dans les instruments de pierre dont, par exemple, les sauvages de l'Amérique du Nord doivent encore se servir pour former leurs lances et leurs flèches en silex, objets qui, comme nous le verrons, sont parfaitement identiques avec ceux trouvés dans la Suède. Mais, quelle que soit l'origine de cette encoche, il est certain que la pierre a été employée à façonner des ustensiles en silex; cela se voit clairement sur toutes et particulièrement sur celles qui, n'ayant pas de cannelure à la circonférence, n'ont, par conséquent, pas été attachées à la ceinture par des courroies, et avec lesquelles on pouvait frapper des coups plus forts.

Les originaux des figures 1, 7, etc., de la planche I, n'ont pas de cannelure; mais leurs côtés étroits présentent une surface plane et polie, formant un angle arrondi avec les surfaces planes des côtés larges. Ce sont précisément ces bords (voir surtout fig. 1, 4, 6, 9, 11, etc.), qui montrent les traces évidentes des coups portés par l'instrument sur les ustensiles en silex, roche sans doute tout aussi dure, mais infiniment plus cassante que le quartz des percuteurs. Les traces de ces chocs se voient surtout sur les côtés, et sont particulièrement accentuées aux angles, avec lesquels ont été portés les coups les plus violents. L'examen de ces instruments prouvera le fait jusqu'à l'évidence. Une seconde circonstance digne d'attention, est celle-ci : tandis que, comme nous l'avons vu, l'encoche est toujours plus ou moins oblique sur les instruments cannelés à la cir-

conférence, et que l'on suppose avoir été attachés à la ceinture par une courroie, elle est entièrement parallèle à la longueur sur ceux dépourvus de cannelure, et qui par conséquent étaient libres lorsqu'on s'en servait (Pl. I, fig. 6 et 7). Ces percuteurs à encoche latérale affectent des formes diverses; tantôt ils sont, comme je viens de le dire, munis d'une cannelure (fig. 8 à 10). Parfois, mais très-rarement, cette cannelure est double. Le plus souvent, les deux côtés sont d'égale longueur; mais parfois aussi l'un est plus long que l'autre (fig. 8). Ils sont ordinairement elliptiques et plus ou moins amincis aux deux bouts, ou encore ils présentent une forme ovale et arrondie. D'autres fois ils manquent de cannelure, et toute leur surface est entièrement plane (fig. 7). Ils affectent alors une forme tantôt ovoïde (fig. 7), tantôt carrée (fig. 6).

Certaines personnes ont dit que les percuteurs de ce groupe appartiennent à l'âge du fer, vu qu'on ne les a jamais trouvés dans les sépultures de l'âge de la pierre. Mais il est certain, je le répète, que ces outils faits d'une roche très-dure, le plus souvent de quartz ou de grès quartzeux, n'ont jamais pu servir à l'aiguisage des instruments en fer. En outre, ils présentent des traces évidentes de chocs contre une pierre dure.

Second groupe. — Je place dans ce groupe de percuteurs portatifs ceux qui sont munis de deux ou de plusieurs évidements ou enfoncements circulaires, afin de pouvoir tenir plus fortement la pierre par le bout des doigts pendant que l'on s'en servait (Pl. I, fig. 1 à 5). Si l'on examine de plus près une pierre de

ce genre, comme par exemple l'original de la figure 4, il est à peine possible de se méprendre sur sa destination. On aperçoit aux deux bouts les marques les plus patentes de chocs violents contre une pierre très-dure, tandis que les côtés sont parfaitement lisses et intacts. Cela saute tellement aux yeux qu'il est impossible de ne pas s'en apercevoir quand une fois l'attention a été dirigée de ce côté-là.

On trouve de ces pierres n'ayant qu'un seul évidement de chaque côté. Les unes sont ovales (fig. 1); chez elles l'évidement traverse souvent toute la pierre (fig. 12). D'autres sont ou sphériques ou carrées (fig. 2). Certaines sont munies de plusieurs enfoncements; quelques-unes sont des sphéroïdes presque parfaits ou des cubes à angles arrondis, avec évidements (fig. 5); d'autres, enfin, forment un cube allongé (fig. 4).

Tous ces instruments sont d'une pierre dure et pesante, et, à tous, le sauvage a donné, par la percussion, le polissage et le forage, la forme qu'il jugeait convenable. J'essayerai de montrer les procédés dont il s'est servi pour polir et forer ces pierres.

Parfois il a simplement cherché, au bord des eaux où il pêchait, un silex de forme comprimée, arrondi par l'eau, et l'a employé comme percuteur. Il lui est arrivé de pratiquer un enfoncement aux flancs de cette pierre; un silex de ce genre (un caillou roulé) se trouve dans ma collection. Souvent il ne s'est pas même donné cette peine, il a employé le caillou tel quel et sans la moindre modification. Tel est l'original de la figure 11. Cet objet trouvé au fond d'un marais tour-

beux de la Scanie, avec une hache en pierre et une lance en silex, porte des traces évidentes qu'il a servi au but indiqué. Le percuteur (fig. 13) découvert dans les grottes du Périgord semble avoir appartenu à cette catégorie (1).

§ 2. *Pierres à polir ou polissoirs.* — Ils sont, comme je l'ai dit, d'une roche contenant du quartz, ordinairement de grès quartzeux appartenant au vieux grès dit de transition, dont on trouve, en Scanie, des gisements à Cimbrishamn, Gladsax, Andrarum, Hardeberga, et dans une foule d'autres localités. Ces pierres, qui portent toujours des traces sensibles de surfaces polies, sont de formes et de grandeurs très-diverses. La plupart n'ont pas été portatives, et le sauvage les conservait sans doute dans sa demeure ou non loin de là. Quelques-unes sont petites, plates ou subarrondies, et le sauvage les emportait probablement à la chasse. L'on voit parfois d'assez grands blocs d'un grès très-dur, sur lesquels se trouvent des encoches ou rainures polies, qui, ne pouvant être dues à l'action d'un métal, la pierre étant trop dure pour cela, doivent avoir été produites par une autre pierre. On voit une pierre de ce genre à Barsebäck (Scanie) dans la collection du défunt pasteur Hofverberg.

Ces pierres à polir n'ont, comme l'on peut s'y at-

(1) J'apprends avec beaucoup d'intérêt que l'on a aussi trouvé une pierre de ce genre dans la grotte d'Aurignac, et j'éprouve un grand plaisir de voir que les archéologues danois paraissent donner enfin à ces pierres la même signification que moi. — Voir à cet égard : LYELL, *Antiquity of Man*, p. 184, et la traduction française du même ouvrage, p. 195.

tendre, aucune forme constante et fixe ; mais elles présentent de l'intérêt en ce que partout où elles sont restées sans déplacement, on peut être persuadé que les habitants primitifs, qui se servaient d'instruments en pierre, avaient leur demeure dans le voisinage.

La plus grande pierre à polir qui ait été en ma possession, est du grès dur mentionné plus haut, et a été trouvée près d'Andrarum (Scanie). Elle a environ 60 centimètres de longueur sur 27 centimètres de large et 18 d'épaisseur. Elle porte, à l'un de ses côtés larges, une encoche lisse allant dans le sens de la longueur et résultant de la friction produite par le polissage. Cette encoche est presque aussi longue et aussi large que la pierre. La plupart des polissoirs sont des polyèdres oblongs, amincis vers le milieu et renflés aux extrémités (1). On en trouve qui mesurent de 35 à 37 centimètres de longueur (Pl. II, fig. 15). Les surfaces polies sont dans le sens de la longueur et sont planes, concaves ou convexes. On trouve parfois, à côté du polissoir, des gouges ou ciseaux à tranchant convexe qui s'adaptent exactement aux encoches concaves, de sorte que l'on peut clairement constater que ces dernières ont été produites par ces outils. Ces polissoirs imitent parfois la forme d'un fémur gigantesque, et l'on peut être assuré que, lorsque l'on entend dire que quelqu'un a trouvé dans la terre un grand os pétrifié, ce n'est qu'un polissoir de l'espèce ci-dessus.

(1) Ils sont souvent brisés par le milieu, où ils ont le moins d'épaisseur, et l'on remarque parfois que dans ce cas les fragments en ont été employés comme percuteurs.

Parfois les polissoirs sont plus courts et leur surface forme presque un carré parfait; mais ils sont toujours plus ou moins minces au milieu et circonscrits dans le sens de la longueur par des surfaces planes ou concaves (Pl. II, fig. 16). L'original de la planche II mesure 22 centimètres de longueur. J'en possède un autre d'environ 10 centimètres seulement sur environ 3 centimètres d'épaisseur, avec quatre surfaces planes et légèrement bombées. Parfois le sauvage s'est servi d'un gros caillou roulé de forme allongée (fig. 17). Toutes les pierres décrites ici sont du grès quartzeux que j'ai déjà mentionné; mais j'en possède aussi une de quartz cristallin, laquelle mesure 21 centimètres de longueur.

Il est évident que des ustensiles en pierre ont été non-seulement employés, mais encore confectionnés dans les localités où ces polissoirs ont été découverts. Il ne sera donc pas inutile de mentionner qu'on les trouve dans la terre, au fond des marais et des tourbières, dans les cours d'eau, les lacs, etc., des plaines et du littoral de la Scanie, à Hardeberga, Flädie, Hög, Ahlstad, Yngsjö, etc., ainsi que dans l'intérieur des terres, comme à Blekemåsa, où toutefois l'on n'a pas encore, que je sache, découvert jusqu'ici d'ustensiles en pierre. Ce type de polissoirs n'existe pas seulement en Scanie. J'en possède un provenant des environs de la petite ville de Grenna (Småland), de l'espèce de grès dont l'on trouve des gisements dans l'île voisine de Visingsö (lac Vetter). Il a une longueur d'environ 14 centimètres sur une épaisseur de près de 5 centimètres.

On rencontre aussi des blocs de granit de 7 à 14 ou

15 centimètres d'épaisseur, sur une longueur de 64 à 69 centimètres et une largeur de 30 à 34 centimètres, dont la surface présente une dépression unie plus ou moins sensible, occasionnée par la friction d'un autre corps. Ces pierres que l'on trouve de temps en temps dans la terre, sont parfois employées par les paysans comme auges pour leurs chiens de garde. Il est hors de doute que ce sont des antiquités, et l'on croit que les grandes haches en silex (Pl. VII, fig. 158) et les coins à douille (Pl. IX, fig. 183) ont été polis sur ces pierres.

Au groupe d'instruments décrits § 2 peuvent s'ajouter, selon moi, les pierres portatives nommées pierres de touche (Pl. II, fig. 18 à 20). Malgré cette dénomination, elles n'ont jamais été employées à éprouver des métaux, car on les trouve dans des sépultures bien antérieures à l'usage des métaux dans le Nord. Si l'or et l'argent avaient été en usage chez le peuple qui employait les haches et les ciseaux en pierre, les ornements en ambre et les vases en argile qui vont être décrits, ces métaux auraient sans doute été trouvés avec ces divers objets, ce qui ne s'est jamais présenté. Il est, en outre, facile de se convaincre que ces prétendues pierres de touche ont servi de polissoirs : quelques-unes portent des ornements en relief le long des bords, et ces ornements sont tous plus ou moins effacés vers la pointe, assurément par l'effet de la friction, comme chez les instruments analogues décrits plus haut. Le moindre examen suffira à démontrer ce fait. Une usure pareille n'a pu provenir de l'épreuve d'un métal quelconque, car, dans ce cas, c'est le mé-

tal et non la pierre qui s'use. Ainsi cet objet a dû être une espèce de polissoir. Il est facile de voir qu'il a été portatif. Il présente toujours, à son extrémité carrée coupée horizontalement, un enfoncement conique percé avec une tarière; un ou deux enfoncements pareils se trouvent sur les côtés, et tous les trois se réunissent à l'intérieur. Cela semble indiquer qu'une corde, ou quelque chose d'analogue, a dû passer par chacun de ces trous latéraux, qu'elle y était probablement fixée par un nœud, et qu'enfin la pierre était suspendue à la ceinture au moyen de cette corde. Parfois le haut de la pierre est le plus mince et percé d'un seul trou. Des découvertes ultérieures montreront peut-être que ces prétendues pierres de touche ont été employées par les femmes comme pierres à appointer leurs aiguilles, qui probablement étaient en os. Une connaissance plus complète des ustensiles dont se servent les sauvages de l'Amérique du Nord, et particulièrement les Esquimaux, nous donnera assurément à cet égard des renseignements encore plus décisifs. Des pierres presque identiques aux précédentes ont été envoyées du Groënland au Musée archéologique de Copenhague, où on les conserve sous les numéros 3872, 3925. Je les ai fait reproduire planche II, fig. 21 et 22.

Remarque. — Depuis que les lignes précédentes ont été écrites, M. Thomsen, de Copenhague, m'a communiqué que les Groënlandais emploient ces pierres au polissage des aiguilles en os dont se servent les femmes. Ainsi est constaté ce que j'ai dit plus haut sur la destination de cette classe d'objets trouvés dans la terre.

DEUXIÈME SECTION.

Instruments et ustensiles de pêche et de chasse.

Après avoir étudié les outils au moyen desquels le sauvage de la Scandinavie donnait la forme et le tranchant à ses instruments de pierre, nous allons maintenant rechercher quels étaient ces instruments et ce qu'ils nous apprennent sur le genre de vie de leurs propriétaires.

Je consacrerai une description spéciale à chaque classe, et, afin de montrer que ces objets n'étaient pas plus ou moins exclusivement des armes de guerre, comme on le croyait jadis, je commencerai par ceux indiquant clairement un usage pacifique, et qui, destinés à des besoins domestiques, ne pouvaient servir d'armes de guerre. Ils prouvent indubitablement que les sauvages primitifs du Nord vivaient de pêche et de chasse.

§ 1. *Hameçons.*

Nous avons vu dans la section précédente que les sauvages actuels ou leurs aïeux se servent ou se servaient, pour la confection de leurs instruments, des mêmes outils employés dans les temps reculés par les sauvages de la Scandinavie. Guidé par cette précieuse indication, je commencerai par la description des hameçons, etc., dont se servent les sauvages de l'époque

actuelle, et montrerai ensuite ceux que l'on a découverts chez nous, appartenant à nos habitants primitifs.

1° Hameçon en test de coquillage (Pl. II, fig. 26). Vient d'Otahiti; conservé au British Museum.

2° Hameçon en bois, avec une pointe en os (Pl. II, fig. 27). Vient des Iles Kouriles.

On comprendra sans peine que, dans les pays situés sous des zones froides, et n'ayant pas de coquillages assez épais ni assez durs pour être travaillés en hameçons, ces derniers doivent être confectionnés avec d'autres matières, du bois, des os ou de la pierre. Aussi trouve-t-on des hameçons en os dans des tombes d'Esquimaux au Groënland, et en Laponie on avait encore, de mémoire d'homme, la coutume de pêcher la perche au moyen d'hameçons faits de bois de genévrier (*lehm*). Il nous est déjà permis de conclure de ce fait que, dans leur ignorance de l'usage des métaux, les habitants primitifs de la Scandinavie doivent avoir confectionné leurs hameçons de matières dures qu'ils avaient sous la main; mais l'on comprendra aussi que ceux qui ont été faits en bois doivent être pourris depuis longtemps; par contre, ceux faits en silex, pierre que le sauvage travaillait de main de maître, ont pu résister à l'action du temps dans les marais tourbeux ou dans les eaux. La circonstance que la plupart des hameçons étaient probablement de bois avec une pointe en os ou en pierre, explique parfaitement la cause de l'extrême rareté de ces objets parmi les antiquités des temps primitifs que nous possédons. Toutefois, ces dernières années, depuis que

l'on a commencé à porter une attention plus dégagée de préjugés sur cette classe d'antiquités, on a trouvé en Scanie au moins deux hameçons en silex, tous les deux au bord des eaux où ils ont été employés.

3° Hameçons en silex. Le premier (Pl. II, fig. 28) fut trouvé près du village de Lomma (environs de Lund), au bord du Sund. Il mesure, depuis le milieu du crochet, une longueur d'environ 35 millimètres, sur une largeur d'environ 34 millimètres de l'extérieur de la tige à l'extérieur du crochet. Son extrémité supérieure, épaisse et coupée horizontalement, est munie en dessous d'un étranglement peu sensible, destiné à l'attache de la ficelle. La tige s'amincit en descendant, et a été retaillée *des deux côtés,* ainsi que le crochet. L'on voit donc que cet instrument en silex est habilement adapté au but voulu.

Personne, après avoir vu les hameçons en os, en bois ou en test de coquillage de l'époque actuelle, et les ayant comparés avec l'hameçon en silex que je viens de décrire ne peut avoir le moindre doute qu'il n'ait servi au même usage. Ses dimensions et le lieu de sa provenance permettent même d'apprécier, avec assez de probabilité, l'espèce de poisson à la pêche duquel il était principalement destiné. Parmi les poissons voraces du Sund, sur les bords duquel cet hameçon a été trouvé, on peut citer l'anguille, la raie et le merlan, tous de trop petite taille pour cet engin; mais il convient parfaitement à la pêche de la morue du Sund (*Gadus calarias* Lin.). Le même poisson se pêche encore à la ligne dans ces eaux et ailleurs. Il est donc à peu

près certain que l'hameçon de Lomma a été employé dans des temps reculés à la pêche de la morue du Sund.

Le second hameçon en silex (Pl. I, fig. 29) a été trouvé par M. le pasteur Akerman, sur les rives du petit lac de Kranke (Krankesjö), près du domaine de Silfåkra (Scanie centrale). Il est plus petit que le précédent, mesure à peine 27 millimètres de longueur sur une largeur de 12 millimètres entre les bords extérieurs de la tige et du crochet. Il est, comme le précédent, retaillé sur les deux flancs, et le haut de la tige forme un renflement destiné à l'attache de la ligne. Il a donc été employé à la pêche de poissons voraces à bouche plus petite que la morue. Le lac de Kranke héberge encore des perches et des anguilles, et un homme expert dans cette partie, qui a pêché lui-même beaucoup à la ligne, m'a assuré que l'hameçon des temps anciens pourrait encore servir à la pêche des poissons mentionnés ci-dessus.

On a découvert tout récemment, dans une vieille tourbière de la Scanie, un hameçon en os (Pl. II, fig. 30) d'une longueur totale de 74 millimètres, dont à peu près 43 millimètres depuis l'extrémité de la pointe jusqu'à la tige. Cette dernière, ainsi que le crochet, est subarrondie. L'hameçon est légèrement aplati vers le haut, et l'extrémité supérieure est dilatée pour retenir la ligne.

Comme il a été trouvé dans une tourbière d'eau douce, il a sans aucun doute servi à la pêche du brochet, poisson dont l'on découvre encore d'énormes squelettes dans les marais tourbeux de la Scanie. Je

ne connais en Scanie aucun autre poisson vorace d'eau douce pour lequel on ait pu employer utilement un hameçon de cette grosseur.

§ 2. *Poids de ligne.*

Toute personne connaissant la pêche à la ligne sait que l'on y emploie, outre l'hameçon, un poids destiné à retenir la ligne perpendiculaire dans l'eau, et que ce poids est surtout nécessaire pour la pêche dans la mer ou dans une eau profonde ayant un courant. De nos jours, on se sert ordinairement de plomb; mais, avant que l'on connût l'usage des métaux, l'on a dû employer la pierre (1). Un fait remarquable et qui montre avec quel manque de méthode les collections ethnographiques ont ordinairement été faites, c'est qu'au milieu de centaines d'hameçons ayant appartenu aux insulaires de la mer du Sud, il m'a été impossible d'y découvrir un poids appartenant à ces hameçons (2). Je n'en ai vu qu'un, d'Otahiti, au British Museum, pour la pêche de la sèche.

Au Groënland on pêche actuellement le chabot avec une tige en os (suédois *pilk*) armée de plusieurs ha-

(1) Le fait que les poids en pierre ont été longtemps en usage dans la pêche à la ligne, est constaté par un chant des îles Färö, inséré dans le Journal d'Archéologie (*Antiquarisk Fidskrift*) pour 1852, p. 312, où il est dit d'un pêcheur à la ligne qu'il perdit « et l'hameçon et la pierre ».

(2) J'écrivais ces lignes en 1838.— Peut-être en trouve-t-on maintenant dans les Musées. — J'ai reçu plus tard la pierre reproduite planche XI, fig. 217, qui a été sans aucun doute un poids de ligne, et qui vient de la Pensylvanie.

meçons de fer et ayant une pierre forée pour poids. Je n'ai jamais vu de ces poids groënlandais, mais une personne qui a vécu longtemps dans ces parages, me décrivit, il y a quelques années, la forme des pierres faisant l'office de poids, et m'en fit un dessin que je conserve encore. Quelque temps après, un étudiant me remit une pierre (Pl. II, fig. 31) ayant exactement la même forme que celle de l'esquisse. Cette pierre avait été trouvée dans le sol, en Bleking (S.-E. de la Suède). On ne peut douter qu'elle n'ait été employée comme poids de ligne; mais il est facile de comprendre que cette classe d'objets doit se présenter sous des formes très-diverses. Cependant tous ces poids doivent avoir ceci de commun, qu'ils sont ou munis d'une cannelure pour y attacher la ligne, ou percés d'un trou pour le même objet; au reste ils peuvent être oblongs ou sphériques.

La forme la plus commune de ces poids de ligne primitifs est celle reproduite planche II, fig. 33 et 34, et planche XI, fig. 216. Ils sont ovales ou arrondis, et munis d'une cannelure transversale médiane. On les a appelés *pierres de fronde,* mais seulement à titre de supposition, car l'on n'a montré, ni même essayé de montrer des pierres de fronde de la même forme chez les peuplades qui se servent encore de cette arme. Je ferai voir plus tard qu'il existe parmi nos antiquités en pierre un type resté inobservé jusqu'ici, et qui ressemble à tous égards aux projectiles en plomb des frondes des anciens Grecs, et à ceux en pierre des sauvages actuels de l'Amérique. Restera toutefois à déci-

der si ces pierres de fronde appartiennent à l'époque préhistorique dont nous nous occupons.

D'autres poids de ligne portent une cannelure longitudinale (Pl. II, fig. 32); d'autres encore non-seulement en ont une transversale au milieu de la pierre, mais encore deux longitudinales faisant angle droit avec la précédente (Pl. II, fig. 35). Ces derniers poids sont ordinairement de grande dimension, et ont probablement servi à tenir en place des tramaux ou autres filets. On en rencontre encore sur les rivages des îles et des îlots du gouvernement de Bohus (Bohuslän, Suède occidentale).

Tous les poids de ligne, ainsi que toutes les pierres de fronde, ont sans doute été des silex arrondis, qu'il est facile de se procurer. Il est impossible de croire que l'on ait employé à ces deux fins des silex taillés à bords aigus, ce qui aurait été d'autant plus inutile, qu'ils eussent bientôt coupé la ligne et la fronde.

Après la pêche à la ligne, il nous reste à étudier la pêche et la chasse au harpon.

§ 3. *Harpons.*

Le harpon est un instrument de chasse et de pêche fort commun chez les peuples sauvages qui habitent les îles et les côtes maritimes. Il ne peut guère être employé que sur l'eau. On le fixe, par le jet, dans le corps de l'animal que l'on veut capturer. Sa destination n'est pas de tuer la proie, mais de retarder sa fuite dans l'eau, afin de l'atteindre plus facilement, et

de l'achever au moyen d'une autre arme de chasse, la *lance,* dont je parlerai plus tard.

Les harpons affectent une grande diversité de formes, mais tous se ressemblent toutefois en ce qu'ils sont armés de barbes ou crochets au moyen desquels l'arme reste fixée dans la blessure de l'animal qui en a été atteint. Au demeurant, les harpons peuvent être divisés en deux groupes : ceux à *pointe mobile* et ceux à *pointe fixe.*

Au premier groupe appartiennent ceux reproduits Pl. III, fig. 52, 53; au second, ceux des figures 41, 42, 43, 50, 51, etc.

Nous commencerons par les plus simples, savoir ceux à pointe fixe.

1°. *Harpons à pointe fixe.*

A. *Harpons à pointe de silex* (Pl. III, fig. 50, 51, demi-grandeur naturelle).— Les originaux de ces deux figures ont été trouvés au Groënland dans de vieilles tombes d'Esquimaux; le dernier (fig. 51) entièrement en os, le premier (fig. 50) en os, avec une tête de pierre lancéolée et à bords retaillés. Par deux trous percés au côté et se rejoignant à l'intérieur, passe, fixée au manche du harpon, une lanière de cuir longue de plusieurs brasses et munie à son extrémité d'une grosse vessie (une peau de veau marin gonflée). Au bas de l'os est une cavité dans laquelle la pointe du manche s'engage de telle sorte, que le harpon entré dans le corps de l'animal, le manche se détache et flotte sur l'eau. L'animal harponné plonge et s'enfuit entre deux eaux, mais la vessie à laquelle

est attachée la corde du harpon et qui continue à flotter à la surface, indique la direction de l'animal. Bientôt celui-ci se fatigue et remonte pour se reposer ou pour respirer. Le chasseur le poursuit dans sa légère embarcation et cherche à lui porter le coup mortel avec sa lance (Pl. III, fig. 65, 66) munie d'une hampe très-longue.

La figure 41 de la planche III représente un harpon des îles Kouriles; il est en os, armé d'un côté de deux barbes récurrentes, et porte à la pointe une pierre acérée ou un morceau de test de coquillage engagé dans une entaille. *A* est la corde qui retient le harpon au manche, *b* l'endroit où s'adapte le bout du manche. On rencontre en Scanie des pointes de harpon en silex parfaitement identiques à celles des îles Kouriles (Pl. III, fig. 47, 48).

Les sauvages possèdent une grande variété de ces harpons, soit en os, soit en bois, mais ayant toujours sur l'un de leurs côtés un nombre plus ou moins grand de barbes. Les pointes en pierres présentent aussi des formes différentes. Parfois elles ressemblent aux figures 45 et 47 de la planche III. On en trouve de pareilles en Scanie, surtout dans le sable des bords de la mer, entre Ystad et Ahus (du S. à l'E.-S.-E. de la Scanie). La largeur de la soie, ou pédoncule, montre qu'elles ont été plutôt des harpons que des têtes de flèche. On verra planche V, fig. 100, une pointe de harpon de cette espèce, provenant du nord de l'Irlande, et, fig. 99, une pointe pareille, de l'Amérique du Sud.

Il me paraît indubitable que l'original fig. 203 de la

planche X, a jadis été la pointe en silex d'un harpon construit à peu près de la même manière. Une personne, qui a longtemps habité le Groënland, le reconnut immédiatement pour tel, et, voulant me montrer comment la pointe de pierre avait été fixée dans le harpon et celui-ci au manche, cette personne munit le harpon du complément en bois reproduit Pl. III, fig. 49 (1). En *b* est une ouverture dans laquelle pénètre le manche du harpon. Plus haut, l'on voit l'œillet par lequel passe la corde à l'extrémité de laquelle est attachée une vessie, et au bout la ficelle qui fixe le harpon en silex à la monture en os. Cette pointe de harpon (Pl. X, fig. 203) est en silex ; elle a été trouvée dans la terre, sur les bords du Sund, près de Lomma (Scanie occidentale). Les figures 42 et 46 de la planche III me paraissent aussi avoir été des pointes de harpon. J'ai reçu les originaux du roi Chrétien VIII de Danemark, pendant qu'il n'était encore que prince royal ; dans le riche musée de ce prince se trouvait aussi une collection d'antiquités en pierre venant de l'Amérique du Nord, et ayant appartenu, d'après les renseignements communiqués du lieu de la découverte, à une peuplade chassée de là, il y a 80 ou 100 ans (2).

B. Harpons entièrement en os.— Ces armes pointues

(1) On trouve aussi des têtes de flèche affectant la même forme, Pl. V, fig. 104.

(2) C'est un fait curieux de trouver, comme je l'ai déjà dit, dans l'Amérique du Nord, toutes ces antiquités parfaitement identiques à celles recueillies chez nous. Une inspection archéologique des localités de l'Amérique où on les rencontre, serait probablement d'un grand intérêt pour l'ethnographie comparée.

et barbelées d'un seul côté se rencontrent de temps à autre dans les vieilles tourbières de la Scanie. Telle est celle reproduite Pl. IV, fig. 71. Cette pointe de harpon paraît, à l'instar de celles du Groënland, s'être adaptée à un long manche, de manière à s'en détacher dès qu'elle était entrée dans le corps de l'animal harponné, car le point d'attache présente une dilatation servant sans doute à retenir la corde. Elle a été trouvée, comme je viens de le dire, dans une ancienne tourbière de la Scanie, près des bords de la mer, où ce harpon peut avoir été employé à la chasse des veaux marins, des petites baleines, etc.

C'est un fait très-remarquable que, parmi les objets découverts par MM. Christy et Lartet dans les grottes-abris du Périgord, grottes que l'on peut regarder à juste titre comme contenant les plus anciennes traces de l'homme en Europe, on a aussi trouvé des harpons en os qui paraissent avoir été emmanchés de la même manière que les nôtres (Pl. IV, fig. 72). La seule différence consiste en ce que les harpons scaniens ne sont barbelés que d'un côté, tandis que ceux du Périgord sont armés de barbes des deux côtés.

On trouve en outre, dans les marais tourbeux de la Scanie, des harpons en os (Pl. IV, fig. 69) analogues à celui de la figure 71, qui paraissent avoir été emmanchés d'une autre façon, le stylet en os étant fixé à demeure dans le manche. Une quantité de harpons en os, plus ou moins pareils à celui-ci, sont conservés au British Museum (Pl. IV, fig. 70), tous venant de la Terre de Feu, et portant l'étiquette :

Heads of fishing spears, used by the natives of Tierra del Fuego. Cela montre que ces pointes en os sont des *fichures* ou harpons à poissons. La longueur des exemplaires de la Terre de Feu est de 229 à 380 millimètres, celle des exemplaires scaniens, de 241 à 309 millimètres Ainsi les deux espèces sont de forme et longueur égales. On a donc toute raison de supposer que l'emploi en a été à peu près identique. Toutefois je ne sais pas encore comment s'emploient ceux de la Terre de Feu, si on les décoche avec un arc, si on les lance à bras franc, ou si on les enfonce à la main; car je n'ai vu, au British Museum, aucun exemplaire muni de manche (1).

On peut encore classer parmi les harpons en os ceux reproduits Pl. IV, fig. 73, 74, tous deux trouvés dans des marais tourbeux, le premier en Scanie, le second en Sélande (Danemark). Un troisième presque pareil a été retiré d'une tourbière de la paroisse de Freijde en Scanie; il est conservé au Musée de Lund, dans mon ancienne collection.

2° Harpons à pointe mobile (Pl. III, fig. 52, 53).

Ces harpons sont d'une construction plus com-

(1) Le capitaine suédois Werngren raconte que les sauvages des îles du Pacifique pêchent soit à la ligne, soit avec des filets fabriqués avec beaucoup d'art, ou même qu'ils tirent le poisson avec des flèches. Dès que de leur canot ils aperçoivent un poisson, ils le percent de leur lance et plongent immédiatement dans la mer pour s'en emparer. On peut croire que les harpons du genre décrit, trouvés en Scanie, ont aussi pu servir à être lancés contre le poisson de l'intérieur d'un canot, d'autant plus qu'ils proviennent de tourbières qui, jadis, étaient des eaux vives, et dans lesquelles on rencontre parfois des squelettes d'énormes brochets qui ont fort bien pu être l'objet d'une pêche au harpon.

pliquée que les précédents. La tête de silex, lancéolée, est fixée dans une monture en os, arrondie, terminée par deux pointes; derrière ces pointes est une cavité dans laquelle entre un os effilé en pointe *bc*. Par des trous latéraux *a* passe une forte corde de tendons d'animaux, au moyen de laquelle l'os de la garniture *df* est lié à l'os *bc;* autour de ces deux os et de la corde *a* est attaché en *g* un fil très-fort pour les tenir droits tous les deux, et une cheville transversale est passée entre *c* et *d*. La pointe de *bc* entre dans la monture du harpon, et la corde se relie à celle portant la vessie à son extrémité. Lorsque le harpon a pénétré jusqu'en *g* dans le lard de l'animal (on l'emploie principalement dans la chasse des phoques et des cétacés), la cheville transversale en bois conduit le fil par-dessus la pointe *c*, qui entre aussi dans la blessure. La pointe *c* se dégage, et tout l'os *df* prend, grâce à la force d'impulsion de *bc,* une position perpendiculaire à l'égard de ce dernier (fig. 52). Tout l'os de la monture *df* reste donc en travers dans la blessure et agit de la sorte come une puissante barbe de harpon. L'original de ces figures se trouve dans mon ancienne collection et vient des îles Kouriles. Les Esquimaux du Groënland se servent aussi, dit-on, de harpons analogues (1).

D'après l'analogie qui existe entre les sauvages de la Scandinavie et ceux de tous les autres pays, le bois

(1) C'est un fait assez remarquable, que des harpons en fer à pointe mobile et ayant à peu près la même construction, sont encore en usage sur la côte occidentale de la Norvége pour la pêche du grand squale (*Squalus maximus* Brygden). J'en ai vu de semblables lors de mon premier voyage en Norvége, en 1816.

a sans nul doute servi tout aussi souvent que l'os à la fabrication des harpons; dans ce cas ils étaient toujours armés d'une pointe en silex. Il est facile de comprendre que le bois du harpon doit avoir pourri, et que la pointe en silex seule est restée. Il vaut donc la peine de voir si, dans le nombre des pointes en silex qui se trouvent parmi nos antiquités, il n'en est pas qui ressemblent à celles dont sont armés les harpons des sauvages, car elles étaient probablement emmanchées de la même manière.

Nous avons déjà vu que l'on trouve dans la Suède méridionale des formes de silex parfaitement identiques à celles des îles Kouriles et du Mexique. Il faut en outre remarquer qu'il est difficile, sinon impossible, de fixer une limite entre les pointes en silex qui ont été des harpons et celles qui ont servi de flèches, vu que la même pointe a pu avoir les deux emplois.

§ 4. *Fichures ou Fouines.*

Après le harpon simple, nous allons étudier la *fichure* ou *fouine,* harpon à plusieurs pointes, en commençant par celle (Pl. IV, fig. 75) que je vis et que je fis dessiner, en 1836, au Musée de Bristol, et qui, d'après l'étiquette, vient de la côte N.-O. de l'Amérique du Nord. J'ai fait reproduire tout auprès la moitié d'une fichure semblable (fig. 76), provenant aussi de cette partie de l'Amérique. Voici la manière dont est agencé cet instrument : au bout d'une longue hampe sont deux os effilés, d'une certaine longueur,

à pointes légèrement recourbées en dehors, et le côté intérieur muni de dents recurrentes destinées à retenir le poisson engagé entre elles. Ces os sont fixés au manche de telle sorte que, indépendants l'un de l'autre, ils peuvent se mouvoir légèrement tant en avant qu'en arrière. Ils sont, à cette intention, aplatis vers le bas et munis à leur flanc intérieur d'une ou de plusieurs dents droites pour retenir les liens et empêcher les stylets d'être arrachés par le poisson. Enfin, pour qu'ils ne s'écartent pas trop l'un de l'autre, ils sont, à une certaine distance du point d'attache, entourés et liés ensemble par une corde.

Une *fichure* à peu près identique (Pl. IV, fig. 77), provenant des territoires américains situés au nord de la baie d'Hudson, est conservée dans la section ethnologique du Musée de Copenhague. Elle mesure une longueur de 94 centimètres, dont 79 centimètres pour le manche en bois; les pointes en os, longues de 272 millimètres, sont attachées au manche sur une longueur de 124 millimètres, et le dépassent de 148 millimètres. Le manche, d'environ 12 millimètres de diamètre, est arrondi, légèrement aplati vers l'extrémité inférieure, laquelle, coupée horizontalement, porte une large encoche arrondie indiquant qu'une épaisse corde d'arc devait servir à lancer l'instrument. Cette même extrémité est armée d'une triple empenne longitudinale. On pourrait croire que cet instrument était plutôt destiné à tirer les oiseaux dans l'air qu'à harponner les poissons dans l'eau. La figure 78 le reproduit sur une moindre échelle.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il est curieux que la moitié d'un instrument sensiblement identique au précédent, venu de l'extrême nord de l'Amérique, ait été trouvé dans un marais tourbeux de la Scanie, le Fälsmosse, situé à 5 kilomètres de Lund.

Je donne l'instrument scanien Pl. IV, fig. 79. Ce stylet en os, de 173 millimètres de longueur, comprimé, à dos quelque peu renflé, finit en une pointe arrondie; il est légèrement recourbé en dehors, faiblement aplati en dedans, et porte 5 entailles obliques, formant des dents récurrentes. L'extrémité inférieure est aplatie et un peu plus large; le flanc intérieur est muni d'entailles obliques formant des dentelures destinées à retenir le stylet dès qu'une force quelconque cherche à le tirer en avant. Mais ce qui montre encore plus l'identité parfaite entre les deux instruments, c'est que, si l'on examine attentivement le stylet scanien, on s'aperçoit qu'il est rayé, impressionné en travers, tant à l'endroit où les liens de l'instrument américain fixent les stylets au manche, qu'un peu plus haut, à celui où cesse le manche et où les stylets sont liés entre eux; tout le reste du stylet scanien est parfaitement lisse et uni. On voit par là que l'instrument scanien était le même que celui de la baie d'Hudson, quoiqu'il soit difficile de comprendre qu'un instrument si compliqué ait pu être construit d'une manière si complétement identique par les Esquimaux actuels de l'extrême nord du continent américain, et par les habitants primitifs de l'extrême sud de la Scandinavie, races si différentes

d'origine et séparées par des distances telles, qu'il est impossible d'admettre entre elles des relations quelconques. Le fait qu'un objet aussi simple qu'une lance de silex est entièrement identique dans la plupart des pays, même, comme nous le verrons plus tard, dans des régions aussi éloignées l'une de l'autre que la Scanie et la Terre de Feu, peut être expliqué par une espèce d'instinct qui se retrouve partout chez l'homme, aussi longtemps qu'il est encore dans l'état de nature et au plus bas degré de l'échelle de la civilisation; mais une identité si parfaite dans des instruments si compliqués que ceux en question, est, selon moi, au nombre des énigmes encore indéchiffrées de la science ethnologique.

§ 5. *Lances*.

Cette arme de chasse peut fort bien s'employer sur l'eau pour tuer les animaux aquatiques harponnés. La lance que j'ai fait dessiner, Pl. III, fig. 54, est de silex; elle est conservée au British Museum sous l'étiquette de « *Flintheaded spear* ». Elle vient de la Pointe de Barrow (*Point Barrow*). Le même musée en possède une autre, venant du détroit de Kotzebue. Toutes deux sont fixées à de longues hampes, assez minces, en bois de pin; elles mesurent de 1 mètre 48 centimètres à 1 mètre 63 centimètres de longueur, et s'amincissent légèrement vers les extrémités, particulièrement l'extrémité inférieure. La pointe en silex pénètre fort

avant dans l'extrémité supérieure, où elle est fixée par du fil enroulé.

Des pointes de lance du même type ne sont pas rares chez nous. J'en possède une foule de grandes et de petites, trouvées dans différentes localités de la Scanie (Pl. III, fig. 61, 62, etc.).

Nous avons en outre des lances d'un type plus grêle et d'une plus grande longueur; elles sont ordinairement très-minces (Pl. III, fig. 55, 57). Parfois elles présentent une longueur, une largeur et une ténuité excessives. Le Musée archéologique de Stockholm en possède une, mesurant 362 millimètres de longueur, sur 56 millimètres de largeur, et fort mince. La plus grande que j'aie vue mesurait 371 millimètres de longueur, 62 millimètres de largeur, mais seulement 9 millimètres d'épaisseur. Il est plus que probable que ces lances étaient, comme les précédentes, munies de longues hampes en bois. C'étaient d'excellentes armes de chasse contre les grands mammifères, tels que l'aurochs, le bison, l'élan, le cerf, le renne, le sanglier, etc., qui, à l'époque où ces armes étaient en usage, hantaient et peuplaient la Scandinavie méridionale. Leur fragilité les rendait par contre inutiles comme arme de guerre contre un ennemi armé. La seule différence, dans ce type, entre la lame et la soie de la lance, c'est que les bords de cette dernière sont moins tranchants. On voit au Musée de Bristol une lance en os (Pl. III, fig. 56) du même type, munie de l'étiquette : *Head of an Esquimaux spear. E. coast of Greenland, lat. 74, 32 N.*

On a aussi trouvé chez nous quelques lances en os (Pl. III, fig. 58; Pl. IV, fig. 68), mais elles sont faites d'os tubulaires, de sorte que c'était la hampe qui entrait dans la lance et non la lance dans la hampe. Elles étaient en outre fixées avec une cheville en bois traversant la lance et la hampe. Ces lances en os sont certainement contemporaines des lances en silex, car on les trouve dans de vieux et profonds marais tourbeux qui contiennent aussi des instruments en pierre, comme par exemple, la tourbière des environs de Högsmölla, et dans d'autres localités de la Scanie.

Le British Museum possède une lance venant de l'intérieur du Chili. Elle est en fer, mais a la même forme que la lance en silex reproduite Pl. III, fig. 44. La hampe est un bambou d'environ 7 mètres de longueur.

Il n'est pas douteux que les lances en silex du même genre trouvées chez nous n'aient été aussi munies de longues hampes en bois. C'étaient donc, je le répète, d'excellentes armes pour la chasse des grands mammifères. Ce type affecte des longueurs très-diverses, variant entre 7 et 20 centimètres (Pl. III, fig. 62). Une variété a la soie plus courte et plus large (Pl. III, fig. 61), et ressemble à l'exemplaire reproduit Pl. III, fig. 54. D'autres n'ont pas de soie; elles étaient liées à la hampe au moyen de deux entailles latérales pratiquées vers leur extrémité inférieure, comme celle, Pl. VI, fig. 120, trouvée dans la terre au nord de Cincinnati (Ohio). La figure 121 de la même planche représente une lance dont la soie a été brisée, et dont

les côtés étaient munis près de la partie endommagée d'une entaille destinée à fixer cette lance à la hampe. Elle vient de la Scanie méridionale.

On verra, Pl. III, fig. 59, un type de lance tout particulier. On ne l'a jamais trouvé jusqu'ici dans la Suède méridionale ni en Danemark, mais on la rencontre dans la Suède moyenne et septentrionale. L'exemplaire reproduit ici vient du Kolmården (Ostrogothie). Le Musée d'archéologie à Stockholm en possède un exemplaire identique venant du Norrland (Suède septentrionale), mesurant 179 millimètres de longueur, sur une largeur de 4 centimètres. Ce type n'est jamais de silex, mais d'un schiste très-dur (1).

§ 6. *Couteaux.*

1° Couteaux-lances ou couteaux de chasse.

Ce type se rapproche le plus de la lance, qui n'est autre chose qu'un couteau fixé à un long manche. Aussi est-il souvent impossible de décider d'après la lame seule si elle a eu un manche long ou court, si elle a été lance ou couteau.

Je commencerai par la description d'uu couteau en

(1) Il n'est probablement pas de date aussi ancienne que les lances en silex. Les parties de notre pays dans lesquelles on les trouve n'étaient, d'après une conviction que j'essayerai de justifier plus loin, pas encore habitées, ni même habitables, à l'époque où les instruments en pierre devinrent en usage en Suède et en Danemark.

Une pointe de lance toute pareille, en bronze, et de la même longueur à peu près, savoir 25 à 27 centimètres, a été trouvée en Angleterre; elle est reproduite dans les *Primeval Antiquities of Denmark*, p. 30.

pierre de la Nouvelle-Zélande, conservé au British Museum (Pl. III, fig. 65). La lame, d'une espèce de jaspe, mesure, en dehors du manche, 87 millimètres de longueur sur une largeur de 43 millimètres. Elle est lancéolée, pointue, dentelée sur les bords. Elle est fixée au moyen d'un ciment noir dans un manche en bois, entouré au point d'insertion d'un lien très-serré, probablement de *Phormium tenax*. Le manche, d'environ 12 centimètres de longueur, est sub-arrondi, dilaté en arrière, fendu à l'extrémité, et percé d'un petit trou rond par lequel passe un lien très-fort, formant une ganse de 341 millimètres de longueur, probablement afin de pouvoir porter le couteau à la ceinture.

Des lames de couteau, pareilles à la précédente, se rencontrent fort souvent chez nous; elles sont en silex. Il va sans dire que, pour les couteaux qui ont eu un manche en bois, ce manche est détruit, de sorte que la lame seule reste. A cette catégorie appartiennent sans aucun doute les figures 80 de la planche V et 60 de la planche III, et peut-être aussi la figure 83 de la planche V. Cette dernière lame, en silex, se distinguait évidemment par la largeur de son manche.

Dans d'autres couteaux en silex, qui ne sont nullement rares en Suède, le manche même est de pierre (Pl. III, fig. 63, 64, 66, 67, et Pl. V, fig. 81, 82). Ces manches ont souvent la même forme que le manche en bois reproduit planche III, fig. 65; ils sont plus ou moins arrondis, dilatés en arrière, même légèrement concaves.

On ne peut douter que le couteau de la Nouvelle-Zélande et le couteau en silex paléo-scandinave, qui se ressemblent dans leurs caractères principaux, n'aient été affectés aux mêmes usages.

Au point de vue de la forme du manche, les couteaux scandinaves qui en sont munis présentent les quatre variétés suivantes.

A. Manche plus ou moins arrondi, aplati sur les bords et dilaté en arrière, mais n'ayant pas de dentelures arrondies en festons (Pl. V, fig. 82).

B. Manche de la même forme que le précédent, mais dont les côtés, constituant la continuation des tranchants, forment des dentelures festonnées (Pl. V, fig. 81).

C. L'un des côtés larges, relevé en arête, est dentelé le long de sa partie médiane, l'autre est plat (Pl. III, fig. 67).

D. Les deux côtés, relevés en arête, sont dentelés ou festonnés dans le sens de la longueur, ainsi qu'à leurs bords extérieurs (Pl. III, fig. 66). Les dentelures de ce dernier type, faites avec beaucoup d'art, sont souvent fort élégantes.

Outre ces *couteaux à manche dilaté en arrière,* nous possédons encore un type assez commun, à manche quadrangulaire, équilatéral, d'une largeur uniforme, à extrémité inférieure coupée horizontalement. Il est représenté par les figures 63 et 64 de la planche III. Ces couteaux sont le plus souvent ornés d'une bordure festonnée plus ou moins élégante le long des côtés. Nous en avons les deux variétés suivantes :

A. Celle à lame plus longue que le manche, lancéolée et pointue (fig. 64);

B. Celle à lame plus courte que le manche, moins pointue et plus ovale (fig. 63). Dans la première, le plus grand diamètre du manche est dans le plan du tranchant, dans la seconde il lui est perpendiculaire.

2° Couteaux à trancher ou à un seul tranchant.

Je donne ce nom à un type en silex assez rare parmi nos antiquités. Il est à tranchant aigu, et à dos courbe et très-large (Pl. V, fig. 84, 85). Il ressemble par conséquent très-fort à ce que l'on nomme chez nous un couteau hollandais, ou, mieux encore, à un couteau de cuisine. Il mesure ordinairement 12 à 15 centimètres de longueur, sur 37 à 43 millimètres de largeur. Le tranchant est toujours dû au procédé de la retaille, mais il n'est ni poli ni dentelé; le dos est taillé à facettes. Il était, selon toute probabilité, muni d'un manche en bois. Le tranchant en est toujours à droite, ce qui dénote qu'il était destiné à couper *depuis* et non *contre* celui qui s'en servait. Le couteau de la fig. 85 est muni d'une large entaille servant à y fixer le manche. Les deux couteaux, fig. 84 et 85, viennent de la Seanie.

3° Couteaux à tranchant courbe.

Jusqu'ici je n'ai, parmi les instruments des sauvages actuels, rencontré ce type que chez la race polaire américaine, chez les Esquimaux, où il paraît être fort commun. Le Musée de Bristol en possède un exemplaire (Pl. V, fig. 86), figurant au Catalogue sous l'étiquette de *Knife obtained from Esquimaux Indians,*

E. coast of Greenland, lat. 74, 44 *N.* Il est en fer et tronqué aux deux extrémités. Mais le capitaine Ross et le docteur Richardson, qui se trouvaient en 1836 à Bristol en même temps que moi, et qui, comme on le sait, ont vécu longtemps parmi les Esquimaux de l'Amérique du Nord, s'accordèrent à me dire que la forme de ce couteau d'Esquimaux venait de ce qu'il avait été fait d'un morceau de fer tronqué. Le docteur Richardson m'assura qu'il avait souvent vu des couteaux en pierre chez les Esquimaux de l'Amérique du Nord, et qu'ils appartenaient au même type que les couteaux courbes dont je parlerai plus bas. Sir J. Ross en avait vu en os chez les Esquimaux de Boothia.

Le manche en bois est souvent analogue à celui dont je donne le dessin, mais parfois il affecte une forme un peu différente. Le manche reproduit ici est en bois d'une espèce de pin, mal façonné, et entouré d'une lanière de veau marin pour retenir la lame dans la fente du manche où elle est engagée. Les Esquimaux nomment ces couteaux *Olomik* ou *Ulomik*, ce qui est, dit-on, le pluriel de Olo ou de Ulo.

Des couteaux du même type sont fréquents parmi nos antiquités nationales; ils présentent une foule de variétés et de grandeurs (Pl. V, fig. 87). Les uns sont plus courts, plus larges; l'un des côtés est courbe, l'autre droit (Pl. V, fig. 88); longueur : 98 à 110 millimètres; largeur : 46 à 50 millimètres. Souvent ils sont simplement retaillés sur les bords. D'autres sont plus minces et plus allongés (16 à 17 centimètres). Dans ceux-ci, le côté le plus large et le

plus courbe est toujours celui qui est retaillé; l'autre côté est parfois légèrement courbé en dedans (fig. 87), parfois droit ou quelque peu courbé en dehors et dentelé (fig. 91). L'instrument paraît donc avoir pu être employé comme *couteau* et comme *scie*. Enfin on rencontre de temps à autre des exemplaires de ce type, grossièrement dentelés sur les deux bords (fig. 90). Ils paraissent avoir servi de scies. Certaines raisons portent à croire que le manche de quelques-uns recouvrait entièrement l'un des bords, qui y était fixé dans une fente longitudinale. C'est de la sorte qu'était probablement emmanché le couteau courbe, Pl. V, fig. 91. On trouve parfois ces couteaux munis d'une soie à l'une des extrémités (fig. 89).

§ 7. *Flèches*.

Tout le monde sait que la flèche est lancée au moyen d'un arc muni d'une corde. Elle est fixée dans ce but à une tige en bois, ronde, mince, plus ou moins longue. Les flèches à pointe de pierre sont encore en usage comme armes de chasse et de guerre chez les sauvages de l'Amérique du Nord et de l'Australie. Les collections ethnographiques contiennent presque toutes de ces flèches, de formes et de grandeurs très-diverses.

Je diviserai les flèches en deux groupes :

1° Flèches munies de soie ;

2° Flèches dépourvues de soie.

Premier groupe : Flèches ayant une soie.

Ces armes se présentent sous deux types, le type long et le type court. On voit au British Museum une flèche du premier type (Pl. V, fig. 102). La tige en est mince, légère, longue de 79 centimètres, et comme d'ordinaire empennée. L'original du second type (Pl. V, fig. 107), jadis en ma possession, venait de la Terre de Feu. Deux autres, munies de leur tige (Pl. V, fig. 104, 105), étaient de la Californie. La tige mesurait environ 59 centimètres de longueur, et la tête en silex y était fixée au moyen de cordes à boyau qui s'étaient, en séchant, resserrées autour de la tige.

Chez nous, on trouve assez souvent de longues flèches en pierre munies d'une soie. Elles sont faites d'éclats de silex plus ou moins minces. Tantôt l'éclat n'a été façonné que pour former la soie (Pl. II, fig. 38), tantôt les bords aussi ont subi l'opération de la retaille (fig. 39), parfois encore ils sont dentelés (Pl. V, fig. 92). Ces flèches se rapprochent de plus en plus du type triangulaire, jusqu'à devenir enfin des triangles parfaitement réguliers, à côtés et à angles égaux, ébréchés et parfois plus ou moins distinctement dentelés (Pl. II, fig. 40). Une pointe de flèche de ce genre ressemble à une petite baïonnette.

On rencontre de temps à autre des flèches confectionnées avec un os oblong; elles sont triangulaires, pointues aux deux extrémités, portant sur chaque flanc une étroite entaille longitudinale (Pl. XIII, fig. 241). Je

ne connais ce type que de l'île d'Öland, côte E. de la Suède méridionale, et il n'est pas constaté qu'il appartienne à la période dont nous nous occupons.

Le type court des flèches ayant une soie est plus mince et plus plat. A ce type, dont les plus grands exemplaires ne peuvent se distinguer des harpons, appartiennent les figures 45, 47, etc., de la planche III, venant de la Scanie. L'original de la figure 47 est de quartz, celui de la figure 45, de silex. La flèche reproduite planche V, figure 103, est d'obsidienne. Elle vient de la Terre-de-Feu, où, suivant les renseignements reçus, elle est employée comme couteau.

Second groupe. Flèches dépourvues de soie.

Ces flèches, toujours assez minces et d'une certaine largeur, sont retaillées sur les deux côtés, plus ou moins échancrées à l'extrémité inférieure (Pl. V, fig. 94, 98), rarement droites et seulement amincies à cette extrémité (fig. 113, 114). Parfois elles sont munies d'entailles latérales servant à les fixer à la tige (Pl. V, fig. 104). Ce type de flèches s'approche fort du harpon (Pl. X, fig. 203), et n'en peut être distingué que par ses dimensions plus petites. Le plus souvent elles n'ont pas d'entailles latérales, mais sont pincées dans une fente au bout de la tige (Pl. V, fig. 94, 98). En 1856, je vis à Londres, chez M. Stokes, des flèches de la Californie armées d'un morceau triangulaire de métal, d'une forme parfaitement identique à celle de la flèche trouvée en Scanie, reproduite planche V,

figure 113, et, dans la collection du prince Chrétien, actuellement roi de Danemark, j'ai eu l'occasion de voir aussi des flèches du même type, venant de l'Amérique du Nord.

§ 8. *Epieux.*

A côté de la lance et de la flèche se trouve un groupe d'armes en pierre toutes caractérisées par leur double tranchant et leur pointe peu acérée. Elles sont très-larges et amincies à l'extrémité inférieure pour être placées dans une entaille au bout d'un manche de bois. A cette forme typique appartient l'épieu planche VI, figure 119. Il est subarrondi, à bords rendus tranchants par la retaille, pointu à son extrémité supérieure, retaillé et aminci vers le bas pour être fixé au manche. Sa longueur est de 25 à 30 centimètres, sa largeur de 31 à 35 millimètres. Souvent on en trouve qui sont plus courts et plus minces, avec l'extrémité infé ieure droite ou échancrée, mais toujours retaillée, et la partie antérieure toujours pointue (Pl. VI, fig. 118). Longueur : 189 millimètres ; largeur : 49 millimètres ; ou longueur : 148 millimètres et largeur : 40 millimètres ; ou encore : longueur 99 millimètres et largeur 34 millimètres. Ces derniers forment la transition aux harpons et aux flèches.

§ 9. *Javelots.*

Le javelot appartient comme la lance et la flèche aux armes de jet. Il est encore en usage chez les habitants

des îles Kouriles et du Groënland. Celui reproduit planche VI, figure 122, vient de la première de ces localités. Il est d'os ou de bois et mesure de 15 à 25 centimètres de longueur. Il est arrondi, mais ordinairement muni le long d'un de ses côtés d'une arête échancrée en deux ou plusieurs pointes récurrentes, formant barbes. L'extrémité supérieure est parfois armée d'un petit éclat de silex très-aigu, parfois seulement taillée en pointe ; l'extrémité inférieure est pointue pour être introduite dans un manche en bois d'environ 1 mètre 48 centimètres de longueur. Au Groënland, cet instrument de chasse est actuellement de fer, et muni d'une ou deux barbes (Pl. VI, fig. 123 ; voir en outre : Cranz, *Historie von Grönland*, tab. V, fig. 6 et 7). Jadis il était d'os, et l'on en trouve encore en cette matière dans de vieilles tombes d'Esquimaux groënlandais. Hans Egede dit à cet égard dans son ouvrage : *Grönland Perlustration* (p. 56) : « Sur l'eau, le Groënlandais ne tue pas les oiseaux avec la flèche, comme sur terre, mais avec des javelots armés d'un os ou d'un fer très-acéré. » Ainsi l'on voit que, même encore au temps d'Egede, le javelot du Groënlandais était parfois d'os.

On trouve de temps à autre, en Suède, le plus souvent dans d'anciennes tourbières, un instrument (Pl. VI, fig. 124, 125, 126), qui évidemment a été employé au même usage que le javelot kourile dont j'ai donné ci-dessus la description. Cet instrument est d'os, long de 15 à 25 centimètres, large de 5, 6 ou 8 millimètres, parfois rond, mais ordinairement un peu com-

primé, pointu aux deux bouts, muni sur les deux flancs (fig. 125, 126) d'une rainure longitudinale profonde, dans laquelle sont insérés de minces éclats de silex fort tranchants, tenus en place au moyen d'un ciment noir qui ressemble à de la poix de cordonnier (1). Dans d'autres, la rainure et les éclats de silex ne se voient qu'à l'un des flancs (fig. 124). Ces éclats sont, je le répète, fort tranchants, et en outre plus proéminents à l'extrémité inférieure qu'à l'extrémité supérieure de l'os; souvent cet élargissement est fortement prononcé (2). L'extrémité supérieure est pointue et parfois dilatée en forme de lance, de sorte que l'os tout entier ressemble en diminutif à une lance avec sa longue hampe; la rainure avec ses éclats de silex se termine vers la dilatation. Telle est la forme première de la pointe supérieure, mais à mesure qu'elle s'use et qu'on l'affile à neuf, la dilatation lancéolée disparaît, et les rainures latérales vont jusqu'à la pointe. L'extrémité postérieure est aussi pointue, et a évidemment été enfoncée dans un manche de bois. Ordinairement cette extrémité est, sur une certaine longueur, moins lisse que le reste de l'os, et parfois la résine, au moyen de laquelle l'arme était retenue dans le manche, s'y voit encore sur environ 3 centimètres d'étendue. Cet ins-

(1) Ce ciment brûle avec une forte flamme; c'est une résine parfaitement analogue à celle qui constitue la masse principale des *pains* dits de *pygmées* (pysslingabröden), ou petits pains odoriférants que l'on trouve en Suède dans la terre ou dans les marais tourbeux, et que Huhnefeld désignait sérieusement comme du pain de Scanie pétrifié. (Voir Isis, 1836, p. 718.)

(2) On doit avoir trouvé parfois la pointe même armée d'un éclat de silex, comme dans le javelot kourile.

trument se rencontre principalement dans les marais tourbeux de la Scanie méridionale, ainsi que dans l'île de Tjörn, gouvernement de Bohus (Suède occidentale). On doit en avoir aussi trouvé dans l'île d'Öland, et le Musée archéologique de Stockholm en possède un exemplaire de la longueur de 25 centimètres, trouvé en Ostrogothie lors du creusement du canal de Gothie, entre Pofvelstorp et Tâtorp, à une profondeur de près de 2 mètres 1/2, dans de la tourbe, sous un lit d'argile. Or toute formation tourbeuse indiquant la présence d'anciennes eaux libres, tout ce qui se trouve dedans, et surtout dessous la tourbe, est donc tombé au fond d'une ancienne nappe d'eau. Par suite il me paraît probable que l'arme en question a été perdue et a disparu au fond de l'eau pendant son emploi sur cet élément. Afin de se faire une idée claire de la manière dont s'en servaient les habitants primitifs de la Scandinavie, il est opportun d'étudier comment le manient les peuples chez lesquels il est encore en usage.

Le Groënlandais emploie cette arme à la chasse des oiseaux, mais seulement sur l'eau. Elle est munie d'un manche de 1 mètre 1/2 de longueur, et dont l'extrémité postérieure se termine par un ornement quelconque, ordinairement un pied de renne. Elle se jette à la main sur l'oiseau en train de nager. Elle atteint communément son but à une distance de 15 à 18 mètres. Egede prétend que le Groënlandais s'en sert à une distance assez grande presque aussi sûrement que nous du fusil. Dès son enfance, le Groënlandais s'exerce à

tuer les oiseaux avec le javelot à l'aide d'une *palette* ou *planchette de bois* (suéd. *kastbräde*); la vitesse imprimée par la propulsion est si grande, que l'arme siffle dans l'air, et l'habileté du chasseur est telle, que le javelot transperce ordinairement, d'outre en outre, la tête de l'eider, espèce de canard.

Il est à peu près certain que les armes antiques reproduites ici ont été des armes de chasse employées d'une manière et servant à des usages identiques. On découvre facilement qu'elles ont été des armes de jet; mais elles n'ont pu être employées que sur l'eau, car, si l'on s'en fût servi sur la terre, elles se seraient infailliblement brisées. Aussi les retrouve-t-on toujours dans les lieux jadis occupés par des bassins d'eau d'une étendue considérable, transformés actuellement en marais tourbeux. Elles ne sont pas rares dans la Suède méridionale, et nos musées en contiennent un grand nombre. Elles sont moins fréquentes en Danemark.

Nous arrivons maintenant à une autre arme de jet, à la fronde.

§ 10. *Pierres de fronde.*

La fronde est une arme de chasse et de guerre chez plusieurs peuplades sauvages de l'époque actuelle. Les récits des voyageurs en font foi, ainsi que les frondes et les pierres rapportées par eux et conservées dans plusieurs musées ethnographiques de l'Europe.

Les descriptions de batailles et de combats consignées dans les anciennes légendes du Nord prouvent

que les habitants de la Scandinavie se sont servis de cette arme jusqu'à une époque assez récente, celles des premiers temps du fer, tout aussi bien que les Grecs dans leurs guerres contre les barbares de l'Asie. Selon toute probabilité, l'emploi de la fronde doit être reporté aussi en Suède jusqu'à la période la plus pure de l'âge de la pierre.

Deux espèces de frondes ont été en usage dès les temps les plus reculés : les *frondes à manche de bois*, et les *frondes à courroie* ou *à lanière* (1).

Les premières consistent en un bâton fendu à son extrémité supérieure, ou percé, près de cette extrémité, d'un trou dans lequel on place la pierre. On en voit, si je ne me trompe, une reproduction dans le grand ouvrage de Lepsius sur l'Égypte; un homme y est représenté ayant à ses pieds un tas de pierres et tenant à la main une fronde à manche dont il paraît faire un usage actif dans le combat(2). Les enfants s'en servent encore, dans leurs jeux, pour voir qui jettera la pierre le plus haut.

La seconde espèce, ou la fronde à courroie, consiste en une courroie ou lanière de 3 centimètres ou deux doigts

(1) Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai eu l'occasion de voir l'ouvrage intitulé *Antike Schleudergeschosse, von Wilh. Vippen* (gr. in-4°; Bâle, 1866).L'auteur paraît avoir ignoré qu'il existe d'autres espèces de frondes que *celle à courroie*; mais outre les frondes à manche que j'ai employées, comme bien d'autres enfants, je puis citer encore la figure de l'ouvrage de Lepsius mentionnée plus bas dans le texte.

(2) Il est probable que ce fut avec une fronde pareille que David lança la pierre au front de Goliath ; car celui-ci lui demanda s'il le prenait pour un chien, puisqu'il venait à sa rencontre avec des bâtons (la houlette du berger et le bois de fronde). Voir *Livre de Samuel*, XVII, 43.

de largeur et d'une longueur d'environ 89 centimètres. L'un des bouts est fixé autour de l'index de la main droite, l'autre est tenu entre ce doigt et le pouce; la pierre se place dans l'œillet formé de la sorte; on fait tourner la fronde au-dessus de la tête jusqu'à ce que la pierre ait acquis une force d'impulsion suffisante; on lâche alors l'un des bouts de la courroie, et la pierre mise en liberté vole en sifflant à travers l'air. Celui qui s'est longtemps exercé à cette arme peut acquérir une rare habileté.

On comprend par ce que je viens de dire que les pierres de fronde doivent être lisses et de préférence ovales; mais elles n'ont nullement besoin d'être formées avec autant d'art qu'on a paru le croire. Il n'y a pas longtemps que l'on prenait pour des pierres de fronde presque toutes les antiquités en pierres arrondies [*Journal d'archéologie du Nord* (*Nordish Tidskrift for Oldkyndighet*), I, 33, 2e cahier, tab. XIV, figure 47, etc.], même celles reproduites planche I, figures 11, 14, etc., et planche XI, figure 216, et presque tous les poids de filets. Mais la moindre réflexion suffit pour montrer qu'il est absurde de supposer qu'on se soit donné tant de peine pour confectionner des pierres qui doivent se perdre au premier emploi, d'autant plus qu'on pouvait sans peine s'en procurer d'infiniment plus convenables. Les *flintknuder* ou rognons de silex des archéologues danois n'ont pas plus été des pierres de fronde que mes *percuteurs* ou mes poids de filet; ils sont par trop raboteux pour cela, et ils auraient bientôt coupé la fronde, même celle en peau. Les fragments anguleux

de silex ont été sans doute les premières armes de jet à la main des sauvages placés le plus bas sur l'échelle de la civilisation, armes qu'ils employaient contre les animaux des forêts et autres ennemis. Plusieurs preuves sont venues corroborer l'idée que le type planche V, figure 115, donné il y a vingt-huit ans, dans la première édition de cet ouvrage, à titre de simple supposition, comme une pierre de fronde, en était vraiment une. Lors de mes voyages en France et en Angleterre, j'ai vu, tant au Musée du Louvre qu'au British Museum, quelques pierres de ce genre venant de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande, confectionnées d'une roche très-pesante, d'un blanc grisâtre passant souvent au bleu, et que je pris pour du *tungspath*. On trouvera, planche V, deux de ces pierres (fig. *a*, *b*), reproduites à côté de la pierrre suédoise. Je mesurai la pierre de la Nouvelle-Calédonie, elle avait 5 centimètres de longueur sur 3 de diamètre transversal; une autre, de la Nouvelle-Zélande, mesurait 4 centimètres de longueur sur 3 de diamètre. Elles sont toutes plus petites que celles trouvées en Suède, dont trois sont conservées au Musée de Lund et deux à Stockholm; la cause en est sans doute qu'elles sont d'une roche plus pesante. On voit dans ces musées non-seulement les pierres, mais encore les frondes. Elles sont faites de filaments d'écorce tressés avec beaucoup d'art en longues cordes très-fortes, élargies au milieu; élargissement sur lequel se place la pierre. M. de Longperrier, du Musée du Louvre, m'a dit que l'on voit parfois des frondes à courroie reproduites sur les

monuments grecs et sur les vases étrusques (1). On trouve aussi au Louvre des balles de fronde en plomb avec des incriptions grecques; elles sont ordinairement, vu leur pesanteur, un peu plus petites que les balles en pierre; la longueur ordinaire est 31 millimètres. Une seule mesure 43 millimètres; toutes ont la même forme que les pierres, quoiqu'elles soient plus aplaties que ces dernières (2).

On ne peut guère douter que des frondes identiques, probablement faites de lanières de cuir, n'aient été en usage chez les sauvages du Nord. Cette arme de guerre et de chasse était sans doute. dans leurs mains exercées, un engin formidable manquant rarement son but. Si des pierres de fronde façonnées par la main de l'homme se rencontrent si rarement, c'est qu'à l'instar de David allant, lors de sa lutte avec Goliath, se choisir des pierres unies dans le ruisseau, le sauvage pouvait facilement rassembler des pierres convenables au bord des eaux qu'il fréquentait, et les emporter avec lui à la chasse. Il est probable que ces pierres lisses, arrondies par la nature, servirent aussi aux guerriers d'une époque relativement récente.

Remarque.—La preuve de la dextérité à laquelle on peut atteindre dans le jet de la pierre à la main ou

(1) C'est probablement cette espèce de fronde que décrit Homère dans l'*Iliade* (XIII, v. 599, 600), par les mots : ἐϋστρέφῳ οἰὸς ἀώτῳ σφενδόνῃ, c'est-à-dire une fronde faite d'une courroie de laine flexible.

(2) Les Romains les nommaient, d'après leur forme, *glands* (*glandes*); et les fondaient en plomb : *Glandes liventis plumbi* (*Enéide* de Virgile, VII, v. 687).— Voy. v. 586-589, où le poëte décrit comment le gland de plomb est lancé, et comment il tue l'infortunée victime.

avec la fronde, se trouve dans ce que dit Strabon (liv. V, cc. 17. 18; édition de Casaubon, p. 168, *b*), des habitants des îles Baléares, qui doivent leur nom au mot grec Βαλλειν (jeter, lancer). « Ils lancent, dit-il, avec des frondes de grandes pierres mieux que tous les autres hommes. La cause de cette habileté est un exercice continuel depuis leur plus tendre jeunesse; pour y parvenir, les mères forcent leurs enfants à cet exercice, en plaçant leur pain (nourriture) sur un poteau élevé; et ils doivent jeûner jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but et jeté bas le pain, qu'il leur est seulement alors permis de manger. »

TROISIÈME SECTION.

Outils et instruments de travail, à tranchant transversal.

Les instruments tranchants dont nous nous sommes occupés jusqu'ici sont tous munis d'une pointe; leur tranchant, unilatéral ou bilatéral, est formé par la retaille, jamais poli par le frottement. Nous arrivons maintenant à des instruments qui se distinguent des précédents en ce que l'extrémité opposée au manche en est large, dirigée perpendiculairement à ce dernier, retaillée, puis le plus souvent polie par le frottement. A ces instruments appartiennent le ciseau, la hache, etc. Je les diviserai en deux classes, ceux qui ne présentent pas de perforation pour y adapter un manche, et ceux qui en ont une.

PREMIÈRE CLASSE.

Instruments dépourvus de trou pour y adapter un manche.

§ 1. *Ciseaux.*

Cet instrument si connu, de pierre ou d'os, se présente sous des formes identiques chez les insulaires d'Otahiti et de la Nouvelle-Zélande, ainsi que dans les anciennes chambres sépulcrales de la Scandinavie. Je diviserai les ciseaux en *ciseaux étroits* et *ciseaux larges*, chacune de ces espèces se subdivisant à son tour en *ciseaux à tranchant droit* et *ciseaux à tranchant courbe* ou *gouges*. Nous allons étudier séparément ces divers types.

1° *Ciseaux étroits à tranchant droit.*

L'instrument de ce type que j'ai fait reproduire est de néphrite, roche voisine de la serpentine ; il vient de la Nouvelle-Zélande et se trouve au British Museum. Il y a moins d'un siècle qu'il était encore employé comme ciseau par les habitants de cette île. Les figures 129 et 130 de la planche VI montrent comment cet outil de pierre était emmanché et la manière dont on s'en servait. Le ciseau même, qui mesure une longueur d'environ 11 centimètres, est carré, légèrement arrondi, principalement sur les deux côtés les plus étroits ; le tranchant est droit et en biseau double. Le manche, qui est de bois, porte à son extrémité supérieure un prolongement assez long contre lequel s'appuie le bout du ciseau ; le dos de ce pro-

longement contient une petite entaille destinée à maintenir le lien d'attache. Ce lien consiste en un gros fil tors de *phormium tenax*. Il est facile de voir à la tête écrasée et écorchée du manche, que cet instrument était, de même que nos ciseaux de fer actuels, employé à être chassé à coups de maillet dans le bois, pour y pratiquer des mortaises ou des évidements.

On exhume fort souvent en Suède, du sein de la terre, des ciseaux de pierre parfaitement identiques à ceux de la Nouvelle-Zélande. Ils sont habituellement de silex, mais parfois aussi d'autres roches. J'en ai vu un de quartz, et ma collection en contient un de diorite. Les plus nombreux et les plus beaux sont toutefois de silex. Leurs dimensions varient beaucoup, allant d'une longueur de 10 à 12 centimètres jusqu'à 25, et d'une largeur de 10 à 28 millimètres (Pl. VI, fig. 127). Parfois ils sont entièrement carrés et à côtés plats, parfois à bords et à côtés légèrement arrondis. Comme tous les instruments de silex à tranchant produit par le frottement, ils ont d'abord été taillés puis polis. Pour cette cause on en trouve qui sont simplement taillés et qui n'ont jamais subi l'opération du polissage; ceux-là n'ont jamais servi. La partie supérieure, qui était cachée par le manche de bois, est ordinairement raboteuse; celle qui était à nu est ordinairement plus unie et plus lisse; le tranchant est droit et en biseau double. Les figures 129 et 130, décrites plus haut, montrent le procédé par lequel cet instrument était emmanché et la manière dont on l'utilisait.

On retrouve aussi cet instrument, mais en os, dans les anciennes chambres sépulcrales de la Suède. La figure 128 (Pl. VI), due à l'obligeance de M. Thomsen, en représente un venant du Danemark, et conservé au Musée de Copenhague; un autre, plus arrondi, conservé au Musée archéologique de Stockholm, est reproduit figure 131 de la même planche. Le ciseau en os d'Otahiti, que je mentionnerai un peu plus bas, a eu un manche analogue à celui des ciseaux de pierre, et a servi, comme eux, enfoncé à coups de maillet dans du bois tendre.

2° *Gouges étroites.*

Ce type de ciseau ne se distingue du ciseau droit qu'en ce que l'un des côtés de la partie inférieure est évidé et l'autre arrondi, de sorte que le tranchant décrit une courbe. A peu près des mêmes dimensions que le ciseau droit, il est ordinairement arrondi et à angles abattus. On n'en a jusqu'ici trouvé en Suède qu'en silex (Pl. VI, fig. 134). Tout fait présumer qu'il était emmanché comme le précédent et employé aux mêmes usages que lui.

Je n'ai pas encore vu cet instrument *de pierre* parmi ceux qui ont appartenu à des races encore vivantes des îles de la mer du Sud; mais il est fort probable qu'on l'y rencontre aussi en cette matière, d'autant plus que l'on possède de là le même instrument en os. On voit au British Museum une gouge étroite en os, venant d'Otahiti (Pl. VI, fig. 132, 133). Elle est munie d'un manche en bois entouré d'un lien. Mais ce qui mérite le plus l'attention, c'est que ce manche porte

des traces irrécusables des coups de maillet au moyen desquels il était chassé dans le bois. Ainsi les *ciseaux d'os* ont été, tout aussi bien que *ceux de pierre*, employés à travailler le bois.

3° *Ciseaux à poignée.*

Le British Museum possède un ciseau à poignée du détroit de Nootka, que j'ai fait reproduire planche VI, figure 135. Cet instrument n'est pas de silex, mais d'une roche voisine de la diorite. La poignée remplace évidemment ici le manche de bois et reçoit les coups de maillet sur sa tête dilatée. Il n'est pas douteux que cet instrument ne s'emploie de la même manière que les ciseaux de pierre à manche de bois de la Nouvelle-Zélande.

On verra planche VI, figure 136, un instrument qui, tant par sa forme générale que par la pierre dont il est fait, ressemble à celui que je viens de décrire. Il n'est pas rare en Suède. Il a été trouvé plusieurs fois en Danemark, et l'on en voit des exemplaires au musée des antiquités à Copenhague (voy. le travail de Thomsen : *Om Nordiske Oldsager af Sten*, inséré dans le *Nordisk Tidskrift for Oldkyndighet*, I. B. p. 427-463, fig. 17). Cet instrument étant confectionné d'une pierre talqueuse ou dioritique qui se désagrége facilement, en rendant la surface friable et en détruisant le tranchant, on a supposé qu'il n'a pu être employé à travailler le bois ; on a émis, pour cette cause, la conjecture « que l'on s'en servait dans les sacrifices à détacher la peau de la victime après qu'elle avait été entamée au moyen d'un instrument plus tranchant. » Mais après avoir vu

que même des *ciseaux d'os* ont été employés comme outils, cette conjecture cesse d'être admissible. L'outil en question servait probablement aux mêmes usages que son congénère de Nootka et tous les ciseaux précédents.

Très voisine de la série des ciseaux étroits se trouve une autre série d'instruments qui ne s'en sépare presque que par un plus grand élargissement. J'appellerai ces instruments *ciseaux larges*, et je les distinguerai, comme les précédents, en *ciseaux à tranchant droit* et en *ciseaux à tranchant courbe* ou *gouges*.

1° *Ciseaux larges à tranchant droit* (Pl. VI, fig. 137, 138).

Ce type est carré, toujours fort épais, l'extrémité supérieure, qui est plane et horizontale, présente la figure d'un carré tronqué perpendiculairement au plan de l'axe. Le tranchant est façonné en courbe des deux côtés, toutefois le plus souvent principalement d'un seul.

Comme tous les instruments de silex, ces ciseaux ont été d'abord taillés avec le percuteur ; ensuite on les a polis par le frottement. De là vient que l'on en trouve des exemplaires simplement taillés, d'autres polis des deux côtés les plus larges, d'autres encore polis sur toutes les faces. On en possède deux variétés : *a*, celle dont les côtés perpendiculaires au tranchant sont droits (fig. 137) ; *b*, celle ayant ces mêmes côtés concaves (fig. 138). La première est la plus nombreuse; elle passe au ciseau étroit par des formes intermédiaires. J'en possède deux exemplaires pouvant appartenir indifféremment à l'une ou à l'autre de ces catégories.

La dernière variété (fig. 138) n'est pas précisément rare, mais elle est pourtant moins fréquente et en général de taille plus petite que la première.

Tout porte à croire que cet instrument était muni d'un manche de bois, adapté de la même manière que celui du ciseau de pierre de la Nouvelle-Zélande (Pl. VI, fig. 129, 130). Il devait être chassé dans le bois à coups de maillet. L'extrémité supérieure est à cet effet épaisse et coupée perpendiculairement, afin de ne pas s'enfoncer dans le manche par suite des coups reçus.

2° *Gouges à tranchant large* (Pl. VI, fig. 139, 140). Je n'ai jamais rencontré, dans les musées de l'Europe, ce type de ciseau parmi les instruments de pierre des races sauvages encore vivantes, mais l'on voit à Copenhague, dans l'ancienne collection du roi actuel de Danemark, des objets de silex parfaitement identiques à ceux-ci, envoyés de l'Amérique du Nord, avec une foule d'autres instruments de pierre, et qui *offrent la plus parfaite ressemblance avec nos instruments scaniens.* Tous provenaient d'anciennes chambres sépulcrales ayant appartenu, dit-on, à une race chassée de ses foyers, il y a près d'un siècle. Quelle qu'en soit au reste l'origine précise, il est facile de voir la manière dont les anciens posse seurs en faisaient usage. Ces instruments sont subarrondis, lisses, le plus souvent inégalement tronqués à l'extrémité supérieure. Ils ont donc évidemment été faits pour être saisis de la main gauche, et de la main droite chassés à coups de maillet dans le bois que l'on voulait travailler. On voit

presque toujours à l'extrémité supérieure des traces de ces coups de marteau. Mais parfois cet instrument est très-court, même plus ou moins pointu ; dans ce cas, il paraît avoir été muni d'un manche de bois sur lequel portait l'action du maillet.

A cette catégorie appartient indubitablement l'instrument reproduit planche VII, figure 146. Il est oblong, de forme conique, rétréci vers l'extrémité supérieure, assez épais à l'extrémité inférieure, et présente une surface latérale plane obliquant sur le côté opposé, ce qui produit un tranchant légèrement arrondi. Cet instrument, qui n'est jamais de silex, mais ordinairement de *trapp* (serpentine), se rencontre souvent en Scanie et en Vestrogothie, surtout au fond ou sur les bords d'anciennes eaux ou d'eaux encore existantes. Lorsque l'on creusa le grand canal de Gothie (Göta kanal), on en trouva un grand nombre dans le Billström, cours d'eau de la Vestrogothie. Il a probablement été emmanché comme le ciseau, et employé à creuser des troncs d'arbre pour canots, ainsi qu'à d'autres usages plus ou moins analogues.

Un instrument complétement identique se trouve au British Museum parmi les collections ethnographiques de la côte N.-O. de l'Amérique du Nord. On n'a indiqué ni son usage ni la manière dont il était emmanché, mais il ne serait pas impossible de se procurer à ces deux égards des renseignements au lieu d'origine; l'on serait ainsi édifié sur l'emploi de celui qui se rencontre en Suède.

§ 2. *Haches.*

Des ciseaux aux haches la transition est si peu sensible qu'il est souvent difficile de distinguer entre ces deux types. Dans tous les deux, l'extrémité inférieure est large, transversale et tranchante. Mais dans le ciseau le manche suit la même direction que l'instrument dont il n'est que la continuation, tandis que le manche de la hache forme un angle tantôt droit, tantôt aigu avec l'instrument. L'extrémité supérieure du ciseau est limitée par un plan horizontal, celle de la hache est comprimée.

Je diviserai, d'après la direction du tranchant relativement au manche, les haches en *haches droites* ou *ordinaires*, à tranchant longitudinal ou parallèle à l'axe du manche, et en *doloires* ou haches à tranchant transversal, perpendiculaire à ce même axe.

1° *Doloires, ou haches à tranchant transversal perpendiculaire à l'axe du manche.*

Immédiatement après le ciseau large dont j'ai parlé plus haut, vient la doloire, ou hache de tonnelier, de matière, de forme et de dimensions les plus diverses. De tous les instruments d'une facture primitive, la doloire présente les formes les plus variées, tant pour ce qui concerne les exemplaires conservés dans les collections ethnographiques, que pour ceux dont les fouilles ou le hasard amènent la découverte en Suède.

a. Doloire à tranchant droit en biseau simple (Pl. VII, fig. 147).

Cette hache vient de la Californie, mais l'on ne sait pas au juste l'usage qu'en font les habitants. Faite d'un test de coquillage dur et épais, elle est de forme oblongue avec deux côtés étroits; le côté large antérieur est légèrement arrondi, le postérieur aplani; l'extrémité inférieure est un plan formant avec le côté postérieur un angle très-ouvert, faisant tranchant contre le côté antérieur; le tranchant est, pour cette cause, légèrement bombé.

La figure que je viens de décrire, ainsi que la figure 150 de la même planche (VII), montrent l'emmanchement le plus commun de cette espèce de haches. J'en possède une de pierre parfaitement identique à la figure 147; elle me vient du district de Villand (Villands Härad), en Scanie, où elle a été trouvée parmi d'autres antiquités de l'âge de la pierre (Pl. VII, fig. 148). Elle est de basalte noir. Longueur : environ 15 centimètres; plus grande largeur : 5 centimètres; épaisseur : 2 centimètres. Elle a, selon toute apparence, été emmanchée et employée de la même manière que les précédentes.

Une *doloire* (Pl. VII, fig. 149) de schiste argileux, trouvée près de Böke (Scanie) et appartenant au même type, en diffère toutefois en ce qu'elle a les deux côtés larges plans, et que son tranchant est en biseau double; les deux biseaux sont plans. La circonstance qu'elle est si courte provient sans doute de ce qu'elle a perdu par l'usure et des polissages successifs une par-

tie plus ou moins grande de sa longueur primitive. On voit très-souvent dans les collections ethnographiques des hachettes identiques de forme et tout aussi petites, venant de l'Amérique.

C'est un fait remarquable que le sauvage de la Scandinavie, disparu depuis des milliers d'années, employait pour ses outils tranchants, tout comme le sauvage de l'Amérique dans le siècle passé, des matières tantôt dures, tantôt tendres, pierre, os, etc., auxquelles il donnait les mêmes formes.

Au même groupe de doloires appartient aussi celle reproduite, planche VII, figure 150, à 1/6 de sa grandeur naturelle. L'original, qui se trouve au Musée de Londres, vient de Nootka. La hache est de basalte noir. L'étude de la figure fera facilement voir comment elle est fixée au manche et la manière dont elle est employée.

b. Doloire à tranchant courbe en biseau double produit par le frottement ; biseaux de largeur inégale.

Je possède une hachette de pierre, de l'île Pitcairn, dans la mer du Sud (Pl. VI, fig. 142), qui, tant par la roche dont elle est confectionnée que par sa forme et ses dimensions, ressemble à quelques-unes de celles (Pl. VI, fig. 143) que l'on trouve en Suède dans des chambres sépulcrales primitives de la région côtière, entre Åhus et Cimbrishamn (Scanie orientale)? Il ne me paraît pas douteux que les deux types ne soient des doloires. A cette catégorie appartient encore la figure 145, planche VI. Ce type est toujours de *trapp*, et se rencontre dans la même région côtière de la Scanie. Il est petit; comprimé, légèrement convexe sur les côtés larges, n'a

pas de côtés étroits, diminue de volume et forme parfois une pointe vers le haut. Le tranchant est en biseau double. On trouve assez souvent dans les collections ethnographiques ces hachettes munies de leur manche. Une forme de silex presque analogue est reproduite planche VII, figure 161. Toutefois les côtés larges en sont plats et les côtés étroits retaillés. Ces objets ne sont pas rares dans les sépultures mégalithiques et les marais tourbeux de la Scanie méridionale et occidentale.

A ce type se rattache de très-près la forme, planche VI, figure 141, provisoirement nommée *ciseau à glace*. (Voir plus loin, 4e *section; Antiquités en pierre dont l'usage ne peut être déterminé avec certitude.*)

2° *Haches droites ou ordinaires à tranchant parallèle à l'axe du manche.*

Dans ce type, c'est le manche qui reçoit la hache. On le reconnaît donc à ce que cette dernière est amincie à son extrémité supérieure, et n'a pas de *dos* proprement dit, ou, si l'on préfère, de surface plane plus ou moins large du côté opposé au tranchant. Celui-ci, qui est droit et formé en biseaux à peu près égaux, s'use, par des raisons faciles à comprendre, plus facilement à sa pointe antérieure qu'à sa pointe postérieure; c'est pourquoi, vu de côté, il paraît oblique (Pl. VII, fig. 159, 160).

On voit au British Museum une hache de la Terre-de-Feu que j'ai fait dessiner, planche VII, figure 155, à 1/6 de sa grandeur naturelle, afin de montrer comment ces haches étaient emmanchées. Le manche de la hache

en question est en forme de massue et d'un bois dur et pesant; il est fort grossièrement fait, probablement au moyen d'une doloire de pierre à tranchant courbe, car les traces des coups de hache sont légèrement concaves.

La hache même, qui est de fer, paraît avoir été aplatie et forgée entre deux pierres; elle est enfoncée fort avant dans le manche et légèrement dilatée vers le bas. Le tranchant émoussé est en biseau quelque peu bombé.

On rencontre parfois en Scanie une forme parfaitement identique de cuivre (Pl. VII, fig. 154, 156). Comme la précédente, elle a deux côtés larges et deux côtés étroits, tous plats et les premiers dilatés vers le tranchant; elle se rétrécit à son extrémité supérieure, sans doute afin de pouvoir être enfoncée dans le manche à l'instar de la précédente. Il est donc impossible de se méprendre sur la manière dont elle était emmanchée, ni sur son emploi : elle servait aux mêmes usages que les haches actuelles des bûcherons et des charpentiers (1).

La Suède possède des haches de silex parfaitement semblables à ces haches de cuivre. La figure 153 de la

(1) Je possède trois haches de cuivre semblables, toutes venant de la Scanie; mais j'ignore si elles ont été trouvées seules ou avec d'autres antiquités. Quoiqu'elles soient de cuivre, il me paraît probable qu'elles datent de la même période primitive que les haches de silex polies par le frottement, et qu'elles sont plus anciennes que les glaives de bronze. Bien qu'elles fussent évidemment destinées à trancher et à tailler, elles sont de cuivre pur sans traces d'étain. Elles auront donc appartenu à des peuples ignorant l'art de durcir le tranchant au moyen de la fonte et d'alliages avec d'autres métaux. Peut-être sont-elles de cuivre natif, comme les haches de cuivre des sauvages de l'Amérique du Nord ?

planche VII est la reproduction de l'une des premières. Ce type, assez commun en Suède, est 3 ou 4 fois plus long que large. Il était sans nul doute emmanché de la même façon que les haches précédentes, c'est-à-dire que le bout supérieur aminci était enfoncé dans un épais manche de bois. Il servait, en outre, évidemment aux mêmes usages.

Une forme de hache de silex fort commune en Suède est celle reproduite planche VII, figure 158. Elle ressemble à la précédente en ce que l'extrémité supérieure en est amincie et retaillée (mais non tranchante) pour être reçue dans un manche de bois de la même manière que la hache de la Terre-de-Feu; mais elle en diffère en ce que les côtés larges, qui sont plats chez la précédente, sont ici subconvexes, et que les côtés étroits qui, chez la première, sont recourbés en dehors vers le bas, sont droits chez celle-ci. En outre, cette dernière hache est toujours plus grande et plus épaisse que la précédente. Sa longueur est parfois de 31 centimètres et au delà; sa largeur, vers le milieu, de 87 millimètres, et son épaisseur de 38 millimètres. La longueur moyenne de ce type est au reste de 22 centimètres.

La hache de silex de la figure 158 n'a pas été usée, ni son tranchant refait; mais j'en possède plusieurs ayant exactement les mêmes dimensions de largeur et d'épaisseur, qui ont été plus ou moins usées ou raccourcies par l'emploi. La figure 159 montre le restant d'une hache de ce genre, presque entièrement détruite par l'usure et par des polissages successifs. Ce

tronçon ressemble complétement à la partie supérieure de la hache figure 158, et il est indubitable qu'il avait primitivement la même longueur.

L'examen attentif de la forme du tranchant de ces haches usées et soumises à plusieurs polissages successifs fait voir, sans peine, le mode de leur emmanchement et la nature de leur destination. Vu de côté, ce tranchant n'est jamais droit, mais oblique. Il affecte la courbe d'une verge légèrement ployée dont l'une des extrémités est plus mince et plus flexible que l'autre. La cause en est que le coup porte principalement sur la partie du tranchant la plus éloignée de la main qui tient le manche. Citons comme exemple le tranchant de la figure 160 représentant une hache qui a fourni un long usage et subi des aiguisages répétés. Nous pouvons donc apprendre de là : 1° Que ces haches étaient munies d'un long manche comme nos haches de bûcheron ; 2° Qu'elles étaient d'un emploi journalier sous l'effet duquel elles s'émoussaient et s'usaient, puis étaient soumises à des aiguisages successifs jusqu'à leur usure totale.

Il est en outre assez probable que, dans le principe, la hache (fig. 158) était enfoncée au haut du manche, dans la coulisse duquel elle était retenue par des courroies passées en croix, et qu'à mesure que la hache diminuait, on l'enfonçait plus bas dans le manche, ce qui correspondait à une diminution dans la longueur de ce dernier.

La figure 157 de la planche VII est une hache de silex identique à celle de la figure 158; elle n'a pas été

polie, mais seulement taillée. J'ai déjà fait observer que tous les outils de pierre polis par le frottement ont subi l'opération préalable de la taille. Aussi, dans tous les instruments de silex, quelque fini qu'en soit le polissage, aperçoit-on toujours des traces plus ou moins nombreuses de cette première opération. J'ai examiné une foule d'exemplaires, les uns polis sur toutes les faces, d'autres seulement taillés, d'autres déjà polis sur deux côtés et encore taillés sur les deux autres (cette différence n'est donc point essentielle); mais je n'en ai vu aucun où je n'aie trouvé les traces d'une taille préalable. Le dernier type mentionné est parfois mince et large, de manière à ressembler à la figure 153 de la planche VII, à l'exception, toutefois, que les côtés larges sont légèrement convexes (voir en outre Pl. VII, fig. 161).

Les haches à tranchant droit d'une autre pierre que le silex, ordinairement de trapp, ne sont pas rares, surtout dans les localités où le silex manque. Le tranchant en est taillé en biseau double égal des deux côtés. Au point de vue de la forme, elles ressemblent le plus souvent à la figure 158 de la planche VII ; leurs côtés larges sont subconvexes et les côtés étroits plats, ou parfois concaves, ou même encore subconvexes, ce qui donne à la pièce une apparence cyliudrique comprimée. Parfois, enfin, elles sont assez minces et d'une certaine largeur.

On voit de temps à autre des échantillons de cette forme plus comprimés que l'original de la figure 151 ; les côtés étroits sont alors remplacés par des bords ar-

rondis (Pl. VII, fig. 152). D'autres fois cette forme est plus petite et se rétrécit vers le haut.

Ces diverses variétés de forme, soit polies, soit simplement taillées, proviennent principalement de la partie N.-O. de la Scanie, et la matière dont elles sont formées est ordinairement la diorite (trapp). Parfois ces haches sont parfaitement cylindriques (Pl. VII, fig. 162). Elles ressemblent alors à la variété précédente, en ce qu'elles se rétrécissent vers l'extrémité supérieure, qui va même jusqu'à se terminer en une pointe véritable ; l'extrémité inférieure est en biseau double subconvexe. Une hache de ce genre a été, dit-on, trouvée une fois dans un marais tourbeux de la Scanie, implantée encore dans son manche grossier.

Les haches à tranchant droit du même type général que la figure 158, mais toujours plus petites et perforées au côté large près de leur extrémité supérieure (Pl. VIII, fig. 165), sont assez rares. On en trouve toutefois dans la Suède méridionale et en Danemark. Elles ne sont jamais de silex, toujours d'une pierre talqueuse ou voisine de la diorite (j'ai déjà mentionné plus haut que l'on ne trouve jamais de trou foré dans les outils de silex). Ces haches ont été emmanchées comme celle de la figure 158, et à travers le trou était passée une courroie ou une cheville de bois pour les retenir encore plus solidement dans le manche (*Nord. Tidskrift for Oldkyndighed*, I, p. 425, tab. II, fig. 11). J'ai vu une hache analogue trouvée en Scanie, ayant comme un resserrement commençant

à une faible distance du milieu ; une autre, non perforée, portait un resserrement identique (Pl. VIII, fig. 164).

A cette catégorie appartiennent probablement les outils tranchants autour desquels est pratiquée une cannelure subconcave (Pl. VIII, fig. 166, 167), à moins qu'ils n'aient été plutôt des coins (suéd. *Viggaz*) à fendre le bois. La cannelure était destinée au manche, qui consistait peut-être en une verge ronde et flexible d'osier, liée autour de l'outil pour le tenir, tandis que l'on enfonçait à coups de maillet le coin dans le bois. Ce type n'est jamais de silex. L'original de la figure 167 est de hornblende et a été trouvé dans un marais tourbeux des environs de Lund. Celui de la figure 166 est de trapp et a été découvert à Gadderöd, paroisse de Hörröd, également en Scanie.

SECONDE CLASSE.

Instruments à douille ou munis d'un trou d'emmanchure.

Les outils appartenant à cette classe ne sont jamais de silex, mais ordinairement de basalte ou de trapp, parfois de gneiss, de pierre ollaire ou de bois de cerf. Ils ne sont pas aussi nombreux que les précédents dans les collections ethnographiques que j'ai eu l'occasion de voir. La cause en est peut-être qu'ils sont plus ou moins rares chez les sauvages actuels ou plutôt qu'ils n'ont pas été recueillis par les voyageurs européens. En général, ce sont les armes des sau-

vages plutôt que leurs outils journaliers, que l'on a rapportées aux musées de l'Europe. La preuve toutefois que ces instruments forés pour y passer un manche ont appartenu aux habitants primitifs de la Scandinavie, c'est qu'ils se rencontrent en compagnie des outils décrits précédemment, même dans les sépultures à galerie de la période la plus pure de la pierre.

On peut les diviser *en outils à tranchant, poli ou simplement taillé, longitudinal, c'est-à-dire parallèle à l'axe du manche, et en outils à tranchant perpendiculaire à ce même axe.*

A. *Outils à tranchant longitudinal.*

§ 1. *Marteaux.*

Les marteaux planche VIII, figures 171 (bois de cerf) et 172 (pierre) ont été trouvés avec des antiquités de pierre dans des marais tourbeux.

Dans les marteaux, le trou destiné au manche est placé près du milieu de l'outil. Ces marteaux se terminent d'un côté par une surface plane ou subconvexe, de l'autre par un tranchant en forme de coin. Ils affectent des formes très-diverses. L'original de la figure 171, fait d'un bois de cerf, porte un trou rectangulaire, pratiqué sans doute au moyen d'un ciseau à taillant droit. Celui de la figure 172, de diorite et d'une forme parfaitement appropriée à sa destination, a été trouvé dans une tourbière de la Scanie; il tomba aux mains d'un menuisier qui le pourvut d'un manche et

s'en servit longtemps en guise de marteau dans son atelier.

§ 2. *Merlins ou Marteaux-haches.*

Comme dans les précédents, la perforation destinée au manche se trouve près du milieu de l'outil, mais ceux-ci se distinguent par d'autres formes. C'est à ce type qu'appartient, selon moi, la figure 179 de la planche VIII. Affectant presque les contours d'un bateau, elle est subarrondie, et présente sa plus grande largeur au milieu; le bord latéral en est tantôt aigu ou arrondi, tantôt coupé par une surface plane; son extrémité inférieure se termine en un bouton plus ou moins apparent, et la perforation pour le manche est entourée au point d'introduction d'un rebord très-prononcé. Cet outil est souvent fait d'une pierre dioritique grise, parfois de basalte. La perforation destinée à recevoir le manche est petite en comparaison du poids du marteau, ce qui paraît indiquer que le manche était court.

La preuve que ce type appartient à l'âge le plus pur de la pierre, peut être tirée du fait que l'original de la figure ci-dessus a été trouvé gisant parmi d'autres objets de pierre, savoir une hache de silex, une hache de diorite, une gouge étroite et un polissoir à plusieurs faces, dans une colline de gravier, à Arendala, près de Lund.

En 1842, on découvrit, près de Katslösa (Scanie), un marteau-hache du même type avec trois gouges larges de silex. Tous ces objets étaient

renfermés dans une tombe de 7 mètres de longueur, sur 1 mètre 19 centimètres de largeur, et 1 mètre 19 centimètres de hauteur, murée en pierres brutes si grosses, qu'elles pouvaient à peine être soulevées par un homme. Dans une tombe de la même construction, on trouva un ciseau large et de nombreux éclats de silex.

Parfois les marteaux-haches sont d'un travail très-élégant, comme l'on peut s'en convaincre par l'inspection de la figure 178, planche VIII. L'original de cette figure est de basalte soigneusement poli. Il provient d'un amas (*stenrös?*) de pierres des environs de Hurfva (Scanie). Un autre fut trouvé dans le tumulus dit du roi Roe (*kung Roes hog*) également en Scanie (Pl. VIII, fig. 169). Il se distingue particulièrement par le coin proprement dit ou tranchant, muni d'une carène ou arête latérale, et par la perforation destinée au manche, qui n'est pas entourée d'un rebord ; l'extrémité opposée est façonnée en une grande tête de boulon convexe. Cet instrument est de diorite.

La forme, figure 163, planche VIII, me paraît aussi appartenir au type des marteaux-haches. Un fait curieux, c'est qu'elle est toujours d'une pierre porphyrique qui ne se trouve pas en Scanie, où cet outil est assez fréquent.

Les figures 176 et 177 de la planche VIII, également emmanchées vers le milieu et par conséquent plus faciles à manier avec un long manche que les haches dites de jet, me paraissent avoir été des haches de combat, employées tant durant la période de la pierre

proprement dite qu'à une époque postérieure, et même peut-être pendant celle du fer. La preuve du premier fait, c'est qu'on trouve ces marteaux dans les sépultures mégalithiques ou à galerie (*Ganggrifter*); la preuve du second fait, c'est qu'ils figurent parmi les armes de guerre représentées sur les *Hallristningar* ou glyptes de l'âge du fer des rochers du Bohuslan (NILSSON, *Age du Bronze*, édit. suéd., p. 56).

§ 3. *Haches d'Amazone* (fig. 173, etc.).

Cette arme de pierre affecte souvent une forme quelque peu divergente (fig. 174 (1)), en ce que la partie du milieu est beaucoup plus ramassée que dans la figure 173. Toutefois, cette hache se reconnaît toujours à ses deux extrémités fortement dilatées et plus ou moins tranchantes. Elle présente une ressemblance parfaite avec les haches dont sont armées les Amazones des monuments classiques. Sur un sarcophage en marbre du Musée du Louvre, sarcophage venant de Salonique en Macédoine, les soldats portent des haches à un tranchant et à côté opposé pointu. Toutes les Amazones ont par contre des haches à deux tranchants comme celle reproduite ici. On voit encore ailleurs les Amazones avec les mêmes armes, entre autres sur des frises antiques conservées au British Museum. On trouve en outre dans une *Dissertation sur*

(1) L'original de cette figure vient de la Scanie; il est conservé dans mon ancienne collection à Lund. Il n'a jamais été achevé, car le trou du manche fait défaut.

le glaive de Tibère (en allemand, in-4°, avec figures coloriées), une Amazone tenant une hache semblable. Aussi cette hache est-elle partout désignée sous le nom de *hache d'Amazone*. Xénophon en fait mention dans sa *Retraite des Dix mille* (livre IV, 4), et Horace parle de l'*Amazonia securis* dans son *Carmen* (livre IV, 4, vers 20) (1).

§ 4. *Coins à manche* (Pl. IX, fig. 183, 184).

Type généralement de grandes dimensions, épais, carré, fait d'une roche pesante. L'une des extrémités est taillée en coin, l'autre forme un dos rond et convexe, ou carré et plat. La douille ou trou d'emmanchure se trouve beaucoup plus près du dos que de l'extrémité taillée en coin.

On a nommé ces outils *haches de jet*, et on les a

(1) Ce type se présente en Suède, durant la période de la pierre, tant de grandeur naturelle, de pierre, que sous la forme de petites parures d'ambre, à l'usage des femmes. (Fig. 175, pl. VIII, grandeur naturelle.) Dans une sépulture à galerie à Synnerål Lockegård en Vestrogothie, on a trouvé une hachette de ce genre parmi d'autres parures d'ambre (voir *Journal d'archéologie suedoise* (*Antiqvarisk Fidskrift for Sverige*) I, p. 271, 7 : 0); une autre, trouvée avec divers bijoux de femme, en ambre, à Asagraf (Scanie), est décrite dans le neuvième cahier (p. 332, tab. I, fig. 14) du journal suédois *Iduna*.

Le même type d'ambre servant, pendant la période de la pierre, de parure aux femmes du Nord, se retrouve d'or chez les femmes grecques, ce qui me paraît être un fait ethnologique très-remarquable. Dans la comédie de Plaute, *Rudens* (*le Naufrage*), acte IV, scène 4, vers 112-116, il est dit que la jeune fille Palaestra, d'Athènes, avait, parmi les parures reçues de ses parents dans son enfance, une hachette d'or du même type en miniature (*securicula anceps*, Plaut.), sur laquelle était gravé le nom de sa mère. Il ne sera pas facile d'expliquer la raison de cette conformité, et ce fait me paraît mériter l'attention des ethnographes.

considérés comme ayant été lancés sur l'ennemi, en cherchant à appuyer cette opinion sur diverses données. Ainsi l'on a dit que le marteau de Thor, le Mjolner, était lancé de la sorte ; mais on a oublié de se rappeler que le Mjolner avait la propriété de retourner de lui-même à celui qui s'en servait. On a cherché aussi à s'étayer sur un passage de l'histoire de Guillaume le Conquérant par Guillaume de Poitiers, où il est dit : *Jactant Angli cuspides et diversorum generum tela, sævissimasque secures et lignis imposita saxa*. Or l'on devrait se rappeler que le verbe *jactare* ne signifie pas toujours *jeter* ou *lancer au hasard,* mais souvent *brandir de tous côtés,* par exemple : *jactare cæstus*, brandir la massue ; *jactare brachia*, jeter les bras de côté et d'autre. Ainsi Virgile a dit dans l'*Énéide* (V, 376) :

. . . . Alternaque jactat
Brachia protendens et verberat ictibus auras.

Ces instruments de pierre n'ont jamais pu être employés avec un long manche comme les haches ordinaires, car ils sont trop lourds, trop massifs, et le trou d'emmanchure est trop étroit. Le manche qui s'adaptait à ce trou était nécessairement trop grêle pour que l'on pût brandir par son moyen une hache si pesante, soit comme arme de guerre, ou, dans l'économie domestique, comme hache à fendre le bois, etc. Sa fonction la plus probable, selon moi, a été de servir de coin. On la tenait de la main gauche par un manche très-court, tandis que de la droite on frappait

sur le dos à coups de maillet. C'est pour cette raison que je lui ai donné le nom de *coin à manche*.

Au même type paraît se rapporter encore l'original de la figure 170, planche VIII, de bois de cerf.

B. *Outils à tranchant perpendiculaire à l'axe du manche*.

Houes.

Il est sans doute possible qu'il se trouve, dans la catégorie des outils à tranchant perpendiculaire à l'axe du manche, des haches, qui ont alors dû être des *doloires*. Jusqu'ici, je n'ai toutefois jamais vu aucune de ces dernières munie d'une perforation pour le manche. Les seuls outils à tranchant perpendiculaire à l'axe du manche que j'aie vus, ont évidemment été des *houes*. J'en ai eu en ma possession deux (Pl. VIII, fig. 180, 181), qui se ressemblent en ce que le tranchant est arrondi sur le devant, qu'elles sont d'ailleurs convexes et assez épaisses, et enfin en ce que le trou d'emmanchure est plus près de l'extrémité qui n'est pas tranchante. L'une, de basalte (fig. 180), a le trou obliquant vers le haut, afin que la personne qui s'en servait n'eût pas besoin de trop se courber. Dans l'autre, qui est de corne d'élan (fig. 181), le trou d'emmanchure est ovale et perpendiculaire à l'axe de l'outil. Elle n'est pas forée, mais évidée au moyen d'un instrument pointu, probablement de silex. Ces deux houes ont été trouvées dans des marais tourbeux de la Scanie, celle de pierre dans le marais d'Oja, près de

la ville d'Ystad, celle de corne d'élan dans une tourbière des environs de Sjörup.

Une troisième houe faite d'un bois de cerf (Pl. XV, fig. 256, 257) a été trouvée dans une tourbière de la Scanie méridionale. Sur cette houe polie par l'emploi, on aperçoit les premiers essais de l'art glyptique dans la reproduction au trait d'un animal, probablement une biche (Pl. XV, fig. 258, 259).

Il n'est pas encore certain que ces outils aient appartenu aux temps dont nous nous occupons, ni au peuple qui a construit les sépultures à galerie. Il est tout aussi peu constaté que ces houes aient servi à des travaux agricoles quelconques.

L'on concédera toutefois que si, comme il paraît probable, l'agriculture a commencé par l'incendie des forêts, suivie du semis dans la cendre de graines de navet, etc., ces houes étaient parfaitement appropriées à cette culture. Des découvertes ultérieures répondront sans doute à l'une et à l'autre de ces questions.

La figure 186 de la planche IX représente un instrument en basalte qui ressemble assez à une houe, mais qui n'a pas de perforation pour le manche. Il a peut-être été attaché par le moyen de cordes ou de courroies à un manche recourbé vers le bout, à peu près comme les doloires du sauvage (Pl. VII, fig. 150). Il a donc pu être une houe en dépit du manque de trou ou douille.

QUATRIÈME SECTION.

Antiquités en pierre dont l'usage ne peut être déterminé avec certitude.

1° *Massue* ou *Casse-tête* (Pl. IX, fig. 189).

Cet instrument perforé à l'effet d'y adapter un manche, est divisé en quatre branches pointues à directions opposées. Il a été découvert dans le Bohuslän et se trouve actuellement au Musée des antiquités de l'Université de Lund. Je l'ai pris d'abord pour une ancre, mais il est plus probable qu'il a servi de massue. Je ne donne pas toutefois cela pour certain.

Un objet presque semblable, orné de diverses lignes en zigzag, est reproduit et décrit par le peintre G. Brusewitz dans son bel ouvrage : *Souvenirs historiques de l'Elfsyssel* (*Elfsyssels historiska minnen*). Trouvé comme le précédent dans le Bohuslän et conservé au Musée de Gothembourg, il me paraît aussi avoir été une massue. Toutefois je n'ai pas encore rencontré ce type parmi les armes des sauvages actuels.

2° *Éclats de silex* (Pl. II, fig. 24).

Ils sont longs, minces, parfois légèrement recourbés en dedans vers le bas, munis de deux tranchants très-aigus, plats à l'intérieur, se distinguant à l'extérieur par une arête ou carène médiane simple ou double. Ils ont évidemment été produits par la percussion et détachés d'un seul coup frappé avec une

pierre dure sur l'extrémité supérieure d'un rognon de silex que l'on retrouve assez souvent. La figure 23 de la planche II représente un de ces rognons dont on a enlevé des éclats. Il est facile de comprendre que l'on trouve à peine deux de ces éclats ayant entre eux une parfaite ressemblance. Ils sont parfois d'une longueur considérable. Ce sont les ustensiles de silex les plus vieux et les plus simples que l'on connaisse. On croit qu'ils ont servi de couteaux. Ils ont souvent été transformés en d'autres instruments. La tête de flèche, planche III, figure 38, est un de ces éclats de silex auquel on a simplement fait une soie. Il en est de même pour la figure 39. Les *flèches à tranchant transversal*, planche II, figures 36, 37, sont faites de ces éclats brisés par le travers et dont les fragments ont été retaillés sur les bords.

3° *Grattoir* (Pl. IX, fig. 188).

Cet instrument de silex affecte des formes diverses. Toutefois l'une de ses extrémités est toujours arrondie par une retaille transversale, l'autre est allongée et forme parfois un petit manche ; d'un côté il est subconvexe, l'autre, contre lequel oblique le tranchant, est subconcave ; c'est un éclat de pierre séparé du rognon d'un seul coup. Ces pierres sont en usage chez les Groënlandais et chez d'autres peuples, qui s'en servent en guise de *grattoirs* pour enlever les poils des peaux qui doivent être apprêtées, et qui ont été préalablement immergées dans un liquide quelconque, afin de faciliter l'opération du grattage.

Le Musée de Copenhague possède un grattoir de ce genre venant de l'extrême nord de l'Amérique. Il est

muni d'un manche de bois, et présente une dépression destinée à y placer les doigts quand on s'en sert.

4° *Quiosse ou instrument à frotter le cuir.*

Au grattoir se rattache d'assez près, selon moi, l'objet reproduit planche IX, figure 186. La partie dilatée qui correspond au tranchant est arrondie par l'usure, sans doute par suite de frottements contre de la peau, etc. Un ouvrier, qui a habité longtemps le Groënland, a cru voir une grande ressemblance entre cet instrument et l'outil d'os muni d'un manche que l'on y emploie pour *quiosser* les peaux et leur donner la flexibilité voulue. Un outil de fer, assez voisin, est encore en usage, pour la même opération, dans les localités de la Scanie, où les paysans portent en hiver des pelisses de peau de mouton.

5° *Ciseau à glace.*

L'outil reproduit planche VI, figure 141, ressemble aux ciseaux à glace des Groënlandais, aussi lui ai-je donné ce nom jusqu'à nouvel ordre. Il appartient aux trouvailles dites côtières, et se rencontre principalement sur la colline de Lindorm (*Lindormabacken*), non loin des rives de la Baltique, en dessous du domaine de Vidsköfle (Scanie orientale). C'est peut-être une hache. La plupart des exemplaires de cet outil sont plus grossiers que celui figuré et présentent des formes telles qu'il est impossible de bien apprécier leur emploi.

6° *Flèches à tranchant transversal* (Pl. II, fig. 36 et 37).

Ces petites pièces de silex retaillées se rencontrent

principalement sur la colline de Lindorm, parmi les précédentes, dont elles ont la forme, mais elles sont infiniment plus petites. Comme les précédentes aussi, elles sont très-rares en Suède dans d'autres localités. On était depuis longtemps incertain sur leur emploi, quand on trouva dans une tourbière du Danemark un silex identique muni d'un étroit manche en bois montrant que cet objet avait servi de flèche.

Ce fait m'amène à la remarque que la division égyptienne du British Museum possède un grand nombre de flèches armées d'une tête en métal se dilatant en un tranchant transversal. Les manches ou tiges sont de bois et très-longs, présentant à leur extrémité postérieure une encoche pour la corde de l'arc. Une de ces flèches porte un éclat de silex à direction transversale.

Dans les *Monumenti*, etc., de Resellini, est représenté, planche XV, un homme décochant une flèche parfaitement identique à celles du British Museum. On voit en outre, planche CXVII du même ouvrage, plusieurs guerriers armés d'arcs et cinq d'entre eux munis de flèches à tranchant transversal.

7° *Perçoir* (Pl. II, fig. 25).

Plusieurs des antiquités dont nous venons de faire la revue, même celles appartenant à l'âge pur de la pierre, sont munies de trous pratiqués au perçoir. Le sauvage des temps préhistoriques connaissait donc aussi l'art de perforer ses outils. Toutefois les instruments soumis à cette opération, ne sont jamais de silex; mais le plus souvent de basalte ou de trapp,

parfois de gneiss ou de serpentine. On rencontre pourtant, de temps à autre, dans les collections d'antiquités, des haches de silex ayant un trou pour le manche: un examen attentif fait bientôt voir qu'elles n'ont pas été percées par l'homme et que la perforation dont elles sont munies trahit la présence antérieure de quelque pétrification entourée du rognon ou noyau de silex, lorsque cette matière était encore à l'état mou. Ce noyau de silex devint plus tard une hache sous la main de l'homme. L'ancien sauvage n'a pas percé le trou, il l'a seulement plus ou moins retaillé sur les bords afin d'y pouvoir adapter le manche. J'ai vu plusieurs haches de ce genre.

La manière dont l'ancien sauvage a percé le trou de ses haches, ne nous est connue jusqu'ici que par voie de suppositions; suppositions qui, appuyées des résultats de l'expérience, paraissent toutefois s'approcher de la vérité. Je visitai, il y a plusieurs années, la station de pilotes d'Orö dans le Skärgård (archipel côtier d'Ostrogothie, Suède orientale); j'y vis un jour un pêcheur occupé à percer des trous dans des galets de schiste, dont il voulait faire des poids pour ses filets. L'outil dont il se servait était un vilebrequin à mèche de fer, à tranchant large et transversal comme celui d'un ciseau, et non pointu comme on l'aurait pu croire. Le fond de la cavité pratiquée dans la pierre n'était pas horizontal, mais concave et parfaitement pareil aux cavités des outils de pierre qui ne sont pas entièrement percés ou aux dépressions à l'usage des doigts que l'on observe sur les percuteurs. Je tire de

ce fait la conclusion que l'ancien sauvage se servait d'un appareil semblable ou d'un drille, et que ses perçoirs de silex avaient la même forme que celui du pêcheur d'Orö, et présentaient l'apparence d'un ciseau étroit. Si, comme je l'ai supposé, la pierre planche II, figure 25, a été un perçoir, l'extrémité pointue constituait la tige et l'extrémité dilatée la tête de la mèche.

On trouve de temps à autre des haches de basalte ou de diorite qui ont été percées au moyen d'une tarière à tranchant circulaire, et qui, lorsque la perforation est incomplète, conservent toujours un tampon dans le trou resté inachevé. Ces outils en pierre, qui n'ont jamais été trouvés ni dans les sépultures à galerie ni dans les plus anciens marais tourbeux de la Suède, appartiennent, selon moi, aux temps où les métaux étaient déjà en usage, et fort probablement à l'âge du fer (1).

8° *Enclume.*

L'objet reproduit planche IX, figure 187, grossièrement travaillé, est en grès quartzeux très-dur; il est représenté renversé. L'extrémité inférieure est amincie, quadrangulaire, avec deux côtés larges et deux côtés étroits; la partie supérieure, plus large, est arrondie et se termine en une surface plane et unie. On croit, mais jusqu'ici sans pleine certitude, que cet

(1) Quelqu'un a dit que le trou se faisait au moyen d'une cheville de bois et d'un peu de sable humide, mais je regarde cela comme impossible. J'ai devant moi une hache de diorite sur laquelle on aperçoit le rudiment d'un trou. Ce rudiment consiste en un évidement circulaire qui ne peut avoir été fait que par un instrument de métal.

objet a été une enclume. Il est difficile aussi de déterminer l'âge auquel il appartient.

9° *Sifflet de chasse.*

La figure 214 de la planche XI paraît représenter un *sifflet de chasse*. Il est fait de bois de cerf et a été trouvé au foud d'un marais tourbeux de la Scanie. Il est évident que c'était un *sifflet* et probablement un sifflet de chasse, d'autant plus que nous savons que le chien existait en Suède pendant l'âge pur de la pierre, et était fort probablement le compagnon de l'homme dans ses chasses.

10° *Poinçon.*

La figure 204 de la planche X reproduit un *poinçon* ou alène, fait d'un andouiller de cerf et trouvé dans uue tourbière de la Scanie.

11° *Scie* (Pl. V, fig. 93).

Cet instrument ressemble fort à une espèce de tête de lance, retaillée et évidée pour l'adapter à un manche. Mais les dentelures souvent profondes, régulières et distinctes de cet outil, semblent indiquer qu'il a servi de scie; toutefois ce n'est pas encore certain.

12° *Parallélipipède rectangle* (Pl. X, fig. 205). Usage inconnu. L'original de cette figure est un ustensile de silex dont il m'est impossible de deviner l'usage. C'est un parallélipipède rectangle très-mince, retaillé sur deux côtés et tranchant sur tous les quatre. Il est assez rare.

13° *Toupie ou sabot* (Pl. X, fig. 208).

Instrument fait d'un grès fort dur, oblong, arrondi, avec six rainures latérales, séparées par des arêtes ar-

rondies. Peut-être était-ce une *toupie* ou *sabot*, instrument de corderie, servant à tenir les torons séparés quand on faisait des cordes de tille ou fibre d'écorce. Trouvé dans une tourbière de la Scanie méridionale.

14° *Rondelles ou disques en pierre.*

Antiquités ordinairement d'un grès assez tendre et munies d'un trou rond au centre. Ces disques, d'une grandeur variant entre 3 et 4 centimètres de diamètre, sont tantôt plats des deux côtés et dans ce cas le plus souvent lisses (Pl. IX, fig. 199); tantôt amincis vers le haut, et alors communément munis de stries horizontales ; d'autres sont convexes des deux côtés, avec un rebord autour du trou (Pl. IX, fig. 192).

Les rondelles de la première variété sont d'un travail moins soigné et me paraissent être les plus anciennes. On les trouve dans les terrains tourbeux, et partout où elles se présentent, on les rencontre ordinairement en grand nombre. Je crois qu'elles ont servi de poids à des filets dont elles garnissaient le pourtour : elles avaient le même usage que les balles de plomb employées actuellement. Pourtant, quelques-unes de ces rondelles, infiniment plus grandes, me paraissent avoir été des pesons de fuseau.

15° *Lissoir* (Pl. XV, fig. 260).

Instrument de silex, oblong, arrondi, aplani par le frottement sur l'un de ses côtés. Il me paraît avoir été employé comme *lissoir* pour presser et lisser les coutures. J'ai vu plusieurs antiquités de ce type.

CINQUIÈME SECTION.

Objets de parure.

§ 1. *Parures d'ambre affectant différentes formes.*

A la section des parures appartiennent tous les grands ou petits morceaux d'ambre travaillés et percés d'un trou. Ils affectent des formes variées : tantôt ils ressemblent aux disques en pierre, quoique ordinairement plus petits (Pl. IX, fig. 194, 197), parfois pourtant aussi grands qu'eux (Pl. IX, fig. 199, original de pierre, et 198, d'ambre); tantôt ils présentent d'autres formes leur donnant l'aspect d'outils de pierre en miniature. Ainsi, l'on en a qui simulent des haches, des marteaux, des coins à manche, des merlins, des haches d'amazone, etc. Le type reproduit planche IX, figure 195, est, selon toute probabilité, l'imitation d'un instrument de pierre qui n'a pas encore été découvert. Il est hors de doute que ces perles en ambre ont été employées comme colliers, car l'on en a trouvé au cou de squelettes découverts dans des sépultures à galerie. (*Mémoires de la Société des sciences de Gothembourg*, 1806 : *Antiquités de la bruyère d'Axevalla* (*Axevalla hed.*)

§ 2. *Perles de verre.*

Outre les ustensiles de pierre et les objets d'ambre que je viens de décrire, et mêlées avec eux, on trouve

parfois dans les marais tourbeux et dans les sépultures à galerie des perles de verre (Pl. IX, fig. 201, 202), d'une facture singulièrement grossière. Le trou n'en est pas foré, mais simplement produit par la soufflure ou par l'action, sur le verre en fusion, d'un instrument plus dur, de métal ou de terre cuite. Il n'y existe de trace de polissage que sur le rebord ou bourrelet qui se trouve à l'une des issues du trou, qui parfois même a été enlevé. Ces perles trahissent donc l'enfance de l'art ; cependant il n'est guère admissible qu'elles aient été faites par le peuple qui se servait de haches et de ciseaux de pierre. Elles dénotent sans nul doute un peuple étranger qui entretenait des relations commerciales avec les habitants primitifs de la Scandinavie, et qui, pour des verroteries et autres objets de peu de valeur, se procurait de l'ambre, des pelleteries et d'autres produits, à l'instar de ce qui se pratique encore de nos jours entre les Européens et les sauvages des îles de la mer du Sud ou de l'Amérique du Nord. Le commerce d'échange a sans doute consisté principalement en étoffes brillantes, pour lesquelles le sauvage de la Scandinavie donnait des fourrures, de l'ambre, etc.

§ 3. *Objets de parure de pierre et de terre cuite, etc.*

Le type excessivement rare reproduit planche IX, figure 196, est d'un grès très-fin. Les objets représentés même planche, figures 192, 193, sont tantôt de pierre, tantôt de terre cuite.

Je crois encore devoir classer dans la catégorie des parures la rondelle d'os avec ornements, figure 200 de la même planche. Elle a été trouvée dans la terre près de Bjellerup (Scanie). Au Musée de Copenhague on en voit une pareille d'ambre, ornée des mêmes dessins.

§ 4. *Boutons d'ambre* (Pl. IX, fig. 190, 191).

Il est facile de reconnaître l'usage auquel ils ont servi. A travers le trou passait une courroie munie d'un nœud, fixée à l'un des côtés du vêtement en peau dont le sauvage était couvert ; de l'autre côté du vêtement une seconde courroie formait un œillet, que l'on passait autour du bouton. On trouve parfois une foule de ces boutons réunis au même endroit. Peut-être les objets en pierre reproduits planche IX, figures 192, 193, ont-ils servi au même usage ?

§ 5. *Dents perforées d'animaux* (Pl. XVI, fig. 261, 262).

Incisives d'ours et de loup perforées. Trouvées parfois dans les cryptes à galerie, elles étaient sans doute portées en collier. (Voir *Journal d'archéologie suédoise*, I, p. 264.)

SIXIÈME SECTION.

Vases de terre cuite ou de pierre.

Les vases de terre cuite, que l'on rencontre avec les outils de pierre et les squelettes dans les plus anciens

tombeaux de la Suède, ne sont pas des vases cinéraires ou ossuaires, la coutume de brûler les morts n'existait pas à cette époque éloignée. Évidemment ils ont été déposés dans les tombes pour la même cause que d'autres ustensiles de ménage ayant appartenu au défunt. Ils étaient donc aussi d'un emploi journalier, quoique l'on n'en connaisse pas au juste la destination, qui a dû être multiple. Les plus grands ont sans doute servi de pots à cuire la viande, car celui qui connaît l'art de la fabrication des vases en terre cuite, doit aussi savoir cuire la viande dont il fait sa nourriture. La plupart des peuples sauvages de l'époque actuelle savent aussi cuire la viande dans des vases, quoique le plus souvent ils se contentent de rôtir leurs aliments. Personne n'ignore que les naturels du Brésil possèdent des vases en terre cuite qu'ils fabriquent eux-mêmes sans autres outils que leurs mains. Après avoir formé le fond, ils roulent l'argile en un long et mince cylindre dont ils font un anneau qu'ils appliquent sur le fond. Un second cylindre est superposé au premier, avec lequel il est relié au moyen d'un peu d'eau ; un test de coquillage sert à lisser les deux côtés. Ces Indiens du Brésil continuent le même procédé jusqu'à ce qu'ils aient donné au vase la forme et la grandeur voulues. Ensuite ils gravent au trait les ornements d'usage sur la surface du vase. Ce vase ainsi achevé, est cuit au feu en plein air. (Renseignements verbaux donnés par M. le Dr Natterer.) Le vase en argile, planche X, figure 209, trouvé par M. le pasteur M. Bruzelius, dans la chambre sépulcrale du tumulus d'Asa (Asahögen), près de

Gristofta (Scanie), a probablement été travaillé à la main, sans tour, de la même façon que ceux des sauvages de l'Amérique du Sud. Les ornements que l'on distingue à sa surface, paraissent y avoir été gravés au moyen d'un poinçon en bois ou d'un instrument analogue. Le vase n'a pas d'oreilles, mais le renflement ou filet central est percé de deux trous latéraux ; deux plus petits se trouvent au rebord supérieur. Il est probable qu'une courroie traversant les perforations du renflement central, formait une espèce d'anse arrêtée au rebord supérieur au moyen d'une autre courroie plus mince passant par les deux trous plus étroits. Ce vase ne mesurant pas plus de 12 centimètres de profondeur et ayant à peu près la même dimension à sa plus grande largeur, n'a pas dû servir d'ustensile à cuire les aliments, mais de cruche à eau. Il paraît avoir fort bien convenu à cet usage, et c'est probablement celui auquel il a été employé.

On rencontre des vases en terre cuite chez la plupart des peuples actuels, tant sauvages que civilisés ; on les trouve aussi dans tous les genres possibles de tumulus depuis ceux des siècles les plus reculés jusqu'à ceux des derniers temps du paganisme. J'ai vu, par exemple, de l'Amérique du Nord, des fragments de vases parfaitement semblables à ceux de la Suède, enjolivés des mêmes ornements et accompagnés d'outils en pierre identiques à ceux de la Scandinavie.

Je n'ai pas eu l'occasion de faire une étude approfondie des vases en argile qui se trouvent dans les plus anciennes sépultures à galerie de la Suède. Je laisse à

d'autres les recherches ultérieures auxquelles doit être soumise cette matière.

La figure 210, planche X, représente un vase grossièrement creusé dans un bloc de calcaire à grain fin, appartenant à la formation crétacée. Il est de forme plus ou moins circulaire, peu profond, et muni d'un épais rebord arrondi. D'un côté est une petite oreille évidée. Il est impossible de savoir s'il y a eu une oreille semblable de l'autre côté, le vase étant ébréché. Il a été trouvé dans une colline de gravier ; son âge est par conséquent incertain.

SEPTIÈME SECTION.

Instruments détruits par l'usure ou brisés par l'emploi.

En étudiant avec attention la manière dont les outils se sont usés, on peut souvent en déduire avec certitude la façon dont ils ont été employés. J'ai déjà fait remarquer le tranchant oblique des haches droites usées et soumises à des aiguisages successifs, et j'en ai tiré la conclusion qu'elles avaient été munies d'un long manche, à peu près comme nos haches de bûcheron.

J'ai fait voir ensuite que dans un grand nombre des outils perforés pour y adapter un manche, cette perforation est insignifiante en comparaison du poids de la pièce, et j'en ai déduit que le manche n'a pu être bien long. Il a dû être très-court pour les marteaux, planche VIII, figures 169, 172, 178, 179 ; pour les

merlins, planche VIII, figures 176, 177; très-court aussi pour les coins à manches, planche IX, figures 183, 184. Il a été par contre assez long pour la hache d'amazone, planche VIII, figure 173, et fort long pour les houes, planche VIII. figures 180, 181, et planche XV, figures 256, 257. Les marteaux présentent ensuite des traces évidentes d'une forte usure, tant au dos que sur les côtés. Il en est de même des coins à ce dernier égard. Cette usure ne s'explique pas si ces divers instruments ont été seulement employés comme armes de guerre. Quelques-uns des coins à manche sont tellement usés qu'il n'en reste plusqu'un tronçon autour du trou (Pl. IX. fig. 184). Nous en pouvons conclure avec une pleine certitude qu'ils ont été employés journellement, et qu'ils n'auraient pu être usés comme ils le sont s'ils avaient été des massues, et encore moins s'ils avaient figuré comme symboles dans des temples païens. Cette usure est d'autre part fort naturelle, s'ils ont servi à fendre du bois et à d'autres usages analogues. La même observation s'applique aux haches planche VII, figures 157, 158, 159, 160 et 151, 152. Le tranchant oblique des haches figures 159, 160, usées et souvent aiguisées à nouveau, prouve qu'elles ont servi à travailler le bois.

Parfois les outils avec perforation pour le manche, se sont, pendant leur confection, brisés transversalement, mais ils ont été ensuite munis d'un nouveau trou. (Pl. X, fig. 206, 207.)

La manière dont la lance planche XIII, figure 225, a été usée par l'emploi est très-propre à élucider la

question qui nous occupe. Cette lance a évidemment eu la longueur, la grandeur et l'aspect de celle planche III, figure 55. Elle entrait de 4 centimètres dans la hampe, au voisinage de laquelle elle a été cassée; la soie brisée, le fragment le plus large de l'arme a été à son tour enfoncé d'environ le même nombre de centimètres dans la hampe. Plus tard, émoussée par l'usage, elle a été retaillée sur les deux côtés jusqu'à la hampe, au moyen d'un percuteur du type planche I, figures 6 à 10 ou 1 à 5. Naturellement la partie large insérée dans la hampe, n'a pu s'user, et pour cette cause la lame porte sur ses deux tranchants un évidement sensible au point d'insertion dans la hampe. Ma collection contient plusieurs lances semblables brisées par un accident ou usées par la retaille. Ce dernier mode d'usure prouve que l'ancien sauvage formait toujours par la retaille le tranchant de ses armes de chasse, et il n'est pas douteux qu'il n'emportât à cet effet dans ses chasses un instrument destiné à retailler ses armes. C'est évidemment avec un instrument pareil qu'a été retaillée la lance planche XIII, figure 226, qui, après avoir ressemblé à celle planche III, figure 44, est devenue presque aussi mince qu'uu poinçon. Les lances usées de la sorte ne sont pas rares dans les collections.

Tout ce qui vient d'être dit est en pleine conformité avec l'explication donnée (page 12), des antiquités de la planche I, nommées par moi *pierres percutrices*, ou *percuteurs*, c'est-à-dire pierres à dégrossir et à retailler; dénomination qui m'a été inspirée par les traces

positives qu'elles portent de chocs contre un corps très-dur.

On voit dans plusieurs musées archéologiques de l'Europe des couteaux et des harpons de silex appartenant aux sauvages actuels, et qui ont été usés, puis aiguisés à nouveau par le même procédé. Nous savons en outre que leurs propriétaires emploient le même genre de pierres percutrices que celles dont on s'est servi en Suède dans des temps reculés.

On observe souvent à l'extrémité supérieure des gouges larges, comme celles planche VI, figures 139, 140, des traces parfaitement apparentes des coups de maillet reçus par elles.

HUITIÈME SECTION.

Outils transformés en d'autres outils.

Il se rencontre assez souvent des outils de pierre, qui ont été, à ne pouvoir s'y tromper, formés de fragments ayant appartenu à des outils tout différents. Je mentionnerai entre autres les suivants, qui se trouvent dans mon ancienne collection conservée au Musée de Lund. Mais, comme il serait difficile d'en donner des figures suffisamment claires, je renonce à toute tentative de le faire.

1° Ciseau droit, étroit, fait d'une soie de lance. Personne, après l'avoir vu, ne peut se méprendre à son égard;

2° Hache faite d'une grande lame de couteau brisée;

3° Hache étroite et arrondie à son extrémité supérieure formée d'une hache à tranchant large usée ;

4° Lance ressemblant assez à celle planche III, figure 44 ; elle est faite d'une grande lame de couteau ;

5° Flèche ressemblant à celle planche III, figure 48 ; faite de la pointe d'une lame de couteau ;

6° Couteau courbe transformé en scie ou en lance dentelée (Pl. V, fig. 90).

Ces divers faits contribuent aussi pour leur part à prouver, ce qui toutefois est maintenant généralement admis, que ces objets ont été journellement employés comme outils, qu'ils ont été pendant cet emploi, usés, retaillés, brisés et leurs fragments transformés en d'autres outils.

Avant de terminer ce chapitre, je ne dois pas oublier de mentionner les rares spécimens de glyptique trouvés en Suède, dus aux peuplades primitives de l'âge de la pierre, et dans lesquels ils s'essayaient à reproduire sur les matières à leur disposition quelques-uns des animaux leurs contemporains. J'ai parlé plus haut (page 100) d'une houe de bois de cerf, planche XV, figures 256, 257, trouvée dans une tourbière de la Scanie méridionale, et sur laquelle étaient gravés au trait les deux animaux reproduits même planche, figures 258, 259. Ce sont évidemment les premiers essais de glyptique faits dans le Nord, et ils ne peuvent lutter en aucune façon avec l'habileté supérieure déployée par les anciens sauvages du Périgord dans la reproduction artistique de leurs rennes et d'autres animaux.

APPENDICE.

Planche XVI. — J'ai fait ajouter cette planche principalement dans le but de présenter des stylets d'os, figures 263, 264, 265, trouvés presque simultanément en Suède et en Danemark. En Suède, ils ont été décrits dans le *Journal d'Archéologie* (*Antiqvarisk Tidskrift*), I, page 262, figure 17, et en Danemarck, dans les *Annales d'archéologie du Nord* (*Aarböger for Nordisk Oldkyndighet*), IIIe cahier, page 213, planche III, figures 7 et 8.

Il est parfaitement certain qu'ils ont appartenu à l'âge de la pierre, l'original du premier (fig. 263), a été trouvé avec divers autres objets dans une sépulture mégalithique des environs de Luttra en Vestrogothie, et les deux derniers, dans une autre sépulture à galerie (en danois : *Jättestue*, chambre de géants), de l'île de Seeland. Il est toutefois remarquable que l'on découvrit dans la même *Jättestue* une parure d'or et un poinçon de bronze. Sans doute ces stylets ou poinçons d'os étaient destinés à pratiquer des trous dans la peau et autres matières semblables; mais le bouton proéminent qui termine l'extrémité supérieure de ces objets, montre qu'ils n'ont pu servir d'aiguilles. Quant à la perforation allant du sommet à l'un des côtés, elle dénote que ces poinçons étaient à l'instar des polissoirs d'aiguilles, portés à la ceinture par une attache.

M. Jensen, qui a ouvert la chambre sépulcrale dans laquelle les deux derniers stylets furent trouvés, au milieu d'une foule de squelettes humains et de différents objets de pierre, etc., partage avec MM. Boye (*Annales d'archéologie du Nord*, 1862, ch. IV, p. 6) et Hildebrand (*l. c.*, p. 8, note) l'opinion que la chambre sépulcrale en question était trop étroite pour une telle quantité de corps. Ces savants pensent donc que les squelettes n'y ont été introduits qu'après que les chairs eurent été entièrement séparées des os. Ils paraissent par conséquent n'avoir pas réfléchi au fait que les corps n'y avaient pas tous été déposés à la fois, mais successivement, et peut-être, en règle générale, à dix ou vingt ans d'intervalle, temps pendant lequel le corps précédent s'était déjà décomposé ne laissant que ses os.

En outre, l'on ne peut guère admettre que la coutume de placer des ustensiles ou des objets de parure (figures 261, 262, incisives perforées d'ours et de loup; *voir* § 5, p. 111) se soit pratiquée pour de simples squelettes.

Les figures 266, 268 ont été décrites précédemment. Je les reproduis ici seulement pour montrer la différence des formes.

La figure 269 représente un fragment de hache polie, puis retaillée en ciseau d'une façon très-grossière. On comprendra sans peine que des pièces de ce genre mettent le classificateur des antiquités de silex dans un grand embarras : placera-t-il lesdites pièces parmi les silex polis ou les silex seulement taillés,

parmi ceux de la date la plus ancienne, ou parmi ceux d'une date plus récente.

La figure 270 reproduit une rondelle munie de sillons circulaires, et probablement jadis employée comme bouton.

Les figures 271, 272, 273, seront décrites chapitre III.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Aperçu rétrospectif des antiquités de pierre, etc., décrites dans le chapitre précédent. — Résultats positifs qu'elles fournissent au point de vue de l'ethnographie du Nord.

Je commencerai cet essai par mentionner quelques opinions émises sur les antiquités suèdoises de l'âge de la pierre, opinions que, pour ma part, je ne puis partager.

Aussi longtemps que, sans plus mûr examen, l'on tenait pour un fait positif que ces antiquités avaient toutes appartenu à la même race, c'est-à-dire à la dernière venue dans le pays, à la race envahissante, belliqueuse et sanguinaire des Goths, dont les Suédois descendent, on ne vit en elles que des armes de guerre, des instruments de sacrifice ou des symboles du culte du dieu des Goths, Asa-Thor. On ne paratt pas s'être rappelé, à cet égard, que les plus anciens monuments historiques de cette race, mentionnent de la manière la plus précise des races encore plus barbares occu-

pant le pays, et auxquelles les Goths ont dû livrer des combats sanglants. On ne paraît pas non plus s'être rappelé que ces peuples plus anciens et plus barbares ont, pour subvenir à leur subsistance, nécessairement possédé des instruments qui devaient rappeler leur civilisation des plus primitives. De deux choses l'une : ou l'on doit admettre que jamais aucune race que la race actuelle n'a habité la Suède, ou l'on est forcé de concéder qu'il doit nécessairement exister encore des outils de la plus ancienne race. Nous examinerons dans le chapitre suivant si plusieurs races différentes ont habité nos contrées et quelles étaient ces races.

J'arrive maintenant aux interprétations diverses auxquelles j'ai fait allusion en commençant, et vais donner les raisons qui me les font paraître inexactes (1).

Abordant en premier lieu la supposition que tous ces objets n'ont été que des armes de guerre, nous allons les passer en revue depuis les premiers jusqu'aux derniers, afin de décider lesquels ont été exclusivement affectés à cet usage.

Personne ne peut voir des armes offensives ou défensives dans les hameçons, planche II, figures 28, 29 et 30. Les poids de ligne, planche II, figures 31 à 35, pourraient, sans doute, fixés au bout d'une lanière, servir d'armes au besoin ; mais la preuve que c'étaient tout simplement des poids de ligne, c'est que, d'une

(1) Ces lignes ont été écrites il y a vingt ans, époque où l'auteur était forcé d'établir et de prouver bien des choses qui sont maintenant acquises à la science, et de réfuter des allégations auxquelles personne ne songe plus maintenant.

part, des poids identiques sont encore employés par les peuples sauvages, et que, de l'autre, l'on n'a jamais vu d'armes de ce genre chez les sauvages, quoique de tous les objets appartenant à ces races incultes, ce soient précisément les armes qui ont le plus attiré l'attention des Européens.

Les figures 36 à 40 de la planche II et 43, 45, 47, 48 de la planche III représentent des harpons tellement pareils à ceux encore employés par les sauvages actuels, qu'il est impossible d'avoir le moindre doute sur leur destination. Les petites flèches de silex, planche V, figures 94 à 98, ressemblent à celles encore en usage pour la chasse, principalement pour celle des oiseaux. Elles ont toutefois pu servir d'armes au besoin, ce que, par contre, l'on ne peut dire ni du couteau droit (Pl. V, fig. 84, 85), ni du couteau courbe (Pl. V, fig. 87 à 90), ni du ciseau, ni de la hache droite, de la doloire, etc. Il ne viendra, sans doute, à l'idée de personne, qu'un seul de ces outils ait été fait pour servir d'arme de guerre. Reste donc à examiner la lance, le couteau-lancette, la flèche massive (Suéd. *broddpil,* flèche-crampon) (1), la hache droite, le marteau et le coin à manche.

(1) Un de mes compatrioles qui visita il y a quelques années le champ de bataille de Marathon, où les Perses furent battus par les Athéniens, sous les ordres d'Alcibiade, m'a dit que l'on y avait trouvé des flèches massives identiques à celles reproduites, planche II, figures 39 et 40. Mais cette espèce de flèche a aussi été employée à la chasse des grands quadrupèdes, et il est fort probable que c'est avec une flèche semblable qu'a été blessé (mais non tué) l'aurochs dont le squelette se trouve au Musée zoologique de Lund.

1° *La lance* (Pl. III, fig. 55, 57). Elle paraît à première vue avoir été une arme formidable; mais en y regardant de plus près, nous arrivons à une conclusion différente. Un homme qui prend part à une expédition guerrière, n'y va pas, comme un assassin, tuer une victime sans défense, mais il doit se mesurer, en combat franc et loyal, contre des adversaires munis d'armes. Il est donc clair qu'un guerrier armé d'une lance de silex si fragile et si mince, la verrait se briser au premier choc et serait désarmé. Ainsi cette longue et mince arme n'a pu servir dans une guerre effective. On a dit qu'elle était d'autant plus terrible qu'elle se brisait dans la blessure : ici l'on a de nouveau pensé au meurtre et non à la guerre. Mon intention n'est pas de nier que cette lance ait pu être employée parfois comme arme de meurtre, bien des objets de différente nature ont pu servir à cet usage. Mais nous établissons qu'elle a principalement servi d'arme de chasse. Au fait, les sauvages de l'Amérique du Nord se servent encore dans leurs chasses de lances de silex identiques (Pl. III, fig. 54).

2° *La hache de bûcheron*. Cet objet est si nécessairement un outil d'usage journalier, même pour le sauvage, qu'il nous est impossible de nous le figurer comme exclusivement destiné à la guerre. Le sauvage des pays septentrionaux avait besoin comme nous de bois pour se chauffer, de bois pour bâtir sa hutte, d'un bateau pour pêcher, etc. La hache lui était donc indispensable. J'ai déjà montré (Pl. VII, fig. 159, 160), comment elle s'usait à l'emploi, comment aiguisée à

neuf, puis usée de nouveau, le tranchant en devenait oblique, précisément comme dans nos haches ordinaires. Il est totalement impossible qu'une hache que l'on n'emploie qu'à la guerre ait pu s'user ainsi jusqu'au bout, et que son tranchant soit devenu oblique. Cela n'a pu se faire que par un emploi de tous les jours, à couper et à tailler du bois.

3° *Le coin à manche* (Pl. IX, fig. 183, 184). On a appelé cet outil une massue, et le marteau (Pl. VIII, fig. 172, 179, etc.), un marteau de bataille ou casse-tête. Comme si les hommes de ces temps reculés n'eussent pas eu besoin d'ustensiles destinés à l'économie domestique et aux nécessités journalières de la vie, mais seulement d'engins pour s'exterminer les uns les autres, on leur a refusé tous les outils possibles et on ne leur a accordé que des armes. La manière dont tous ces outils ont été usés et détruits par l'emploi (surtout le coin à manche), montre du reste pleinement qu'ils ont servi à être enfoncés dans le bois au moyen d'un maillet. Il serait toutefois ridicule de nier que l'on n'en ait pu faire usage au besoin pour se défendre contre une attaque.

4° *Le couteau-lancette.* Cet instrument présente une identité parfaite avec le couteau de pierre de la Nouvelle-Zélande, reproduit planche III, figure 65, qui sans doute a été d'un usage journalier.

5° *La flèche massive* (Pl. II, figures 39 et 40). Elle a effectivement pu être employée pour la guerre, mais elle constitue aussi une arme pour la chasse des mammifères de grande et moyenne taille.

On voit donc par ce que je viens de dire : que tous les outils de silex décrits et reproduits ici, sont des instruments parfaitement appropriés aux besoins d'une race inculte vivant, dans le Nord, de chasse et de pêche; que la plupart de ces outils n'ont pas même pu servir à des usages guerriers, et que presque tous les autres ont été usés par l'emploi d'une manière trahissant qu'ils ont servi aux paisibles mais habituels travaux de l'économie domestique (1).

D'autres ont cru que toutes les lances et tous les couteaux-lancettes servaient de couteaux de sacrifice dans les fêtes religieuses du culte d'Odin. Il n'est pas impossible que quelques-uns de ces objets aient été affectés à cet usage, et que les sectateurs d'Odin, qui, le fait est prouvé, possédaient déjà des armes et des outils de métal, se soient servis de couteaux de silex dans leurs sacrifices (2). Le même fait s'est produit

(1) Je dois toutefois rappeler, de nouveau, qu'une grande partie de ces instruments ont aussi été employés en cas de guerre. Il est à présumer que toutes les races placées au plus bas degré de l'échelle de la civilisation se sont servies du silex partout où elles l'ont trouvé, comme outils et comme armes. Même les Égyptiens paraissent s'être, aux temps les plus reculés de leur histoire, servis de flèches et de lances de silex. M. Brugsch en a trouvé sur le Sinaï, où d'après la tradition, une garnison égyptienne était stationnée dans l'antiquité (*Wanderungen nach den Turkis-minen und der Sinai-Halbinsel*. Leipsig, 1866, p. 71).

(2) Il est possible et même probable que des couteaux de silex ont été parfois employés dans ces sacrifices, mais je ne sache pas que l'histoire ni les sagas en fassent mention. Il est parlé dans la Saga de Sturlöger (Ch. XVIII), d'un temple ou lieu de sacrifices dans le Bjarmaland (Russie), dans lequel on voyait les statues de Thor et d'Odin. La prêtresse brandissait une épée courte à deux tranchants, peut-être un couteau de sacrifice; de ces tranchants paraissaient sortir des étincelles. Ce couteau était donc poli et de métal. Nos sources historiques ne font nulle part mention de

chez plusieurs races de l'antiquité, et l'histoire nous en a conservé d'assez nombreux témoignages. Quand les enfants d'Israël sortirent d'Égypte, ils avaient déjà des armes en fer, et néanmoins Zipora, femme de Moïse, circoncit son fils au moyen d'une pierre tranchante (1). Lorsque Josué rétablit la circoncision tombée en désuétude pendant le séjour des Israélites dans le désert, il remit en usage les instruments employés jadis à cette opération, savoir des couteaux en pierre (2). Nous savons que les prêtres égyptiens pratiquaient la circoncision, qui appartenait aux cérémonies de l'initiation, et, d'après Hérodote (3), les Égyptiens se servaient dans les embaumements d'une pierre éthiopienne aiguë (un silex). Cette dernière donnée est en tout conforme au fait que dans les collections d'antiquités égyptiennes que j'ai vues à Berlin, chez Passaloqua, et au Louvre, à Paris, se trouvaient, outre des flèches et d'autres armes de métal, quelques outils de silex fort tranchants, qui ont servi à l'embaumement des morts.

Les Phéniciens, qui connaissaient aussi l'usage des métaux, avaient la coutume d'engager leur parole par un serment sacré sur l'autel de leur divinité. Celui qui le prêtait, tenait un agneau de la main gauche et un couteau de silex de la droite, jurait par les dieux

couteaux de sacrifice de silex ; toutefois, comme je l'ai dit, il est possible qu'il y en eût.

(1) Exode, ch. IV, v. 25.

(2) Livre de Josué, ch. V, v. 2.

(3) Hérodote, II, ch. 86.

et les hommes que s'il rompait avec intention et à bon escient la parole donnée, il voulait que la divinité le frappât de la même façon qu'il immolait l'agneau (1). Lorsque les Horaces et les Curiaces allèrent, par leur classique combat, décider du sort de Rome et d'Albe, les Romains avaient sans nul doute des armes de métal, et pourtant Tite-Live raconte (*Hist.* I, ch. 24) que le grand-prêtre, dans le sacrifice qu'il fit, frappa la victime, un porc, avec un couteau de silex. Je pourrais citer encore de nombreux exemples. Il est donc possible que les sectateurs d'Odin, qui, suivant le témoignage positif de l'histoire, sacrifièrent, jusqu'à l'introduction du christianisme, des victimes humaines à leurs dieux (2), coutume horrible ayant sans doute sa racine dans l'antiquité la plus barbare et la plus reculée, il est possible, dis-je, qu'ils aient employé dans ces sacrifices des couteaux de silex, quoique, si cela a été le cas, l'on puisse s'étonner qu'il n'en soit parlé nulle part. Mais si je suis prêt à le concéder, cela ne peut s'appliquer néanmoins en aucune manière aux couteaux et aux lances de silex que l'on trouve dans les sépultures à galerie, ce serait tout au plus ceux que l'on a rencontrés parfois, avec des armes de métal et

(1) Corn. Nep. *Hannibal*. Édition Keuchen, note.

(2) Il est cependant extraordinaire que les Eddas ne fassent pas la moindre mention de sacrifices humains. (Voy. Finn Magnuson, *Edda de Saemud.*) C'est une preuve parmi tant d'autres, que les Eddas sont infiniment peu sûres pour la connaissance historique des sectateurs d'Odin et de leur culte. Nous avons des sources plus authentiques dans les récits des premiers missionnaires et dans l'histoire des excursions des sectateurs d'Odin dans les pays étrangers.

des os calcinés, dans les tumulus païens d'une époque plus récente. Les premières de ces armes, de silex, ont sans aucun doute, comme nous l'avons prouvé au moyen de la comparaison, été principalement employées pour la chasse.

D'autres auteurs se sont plu à voir dans ces ustensiles des symboles d'un antique culte du feu, etc. On a dit, par exemple, que la hache de silex a été un symbole religieux représentant le feu sacré dans sa matière, le *silex*, et dans sa forme, le *coin*, indiquant la propriété de la foudre, de fendre et de diviser. Des explications de ce genre peuvent être regardées comme ingénieuses, mais elles manquent de tout caractère ou preuve historique et ethnographique. Elles trahissent en outre une pauvreté de matériaux qui aurait dû empêcher les auteurs de hasarder des explications. Quiconque voudra tout simplement se donner la peine de parcourir une collection de ces objets de haute antiquité, pourra facilement constater que les mêmes types que l'on rencontre en silex, sont également reproduits en serpentine, en basalte, en schiste, etc., même en os, en bois de cerf et en d'autres matières qui, assurément, ne contiennent pas le feu sacré, et pourtant tous ces objets ont évidemment eu la même importance et la même destination que les pièces de silex avec lesquelles on les rencontre ordinairement. Cette circonstance si simple réfute complétement l'hypothèse susdite. Les formes plus petites que l'on trouve, toutes semblables aux autres, et dans lesquelles on voit aussi des symboles, étaient peut-être faites

pour de jeunes garçons, afin de les exercer. C'est ainsi, dit-on, que les Groënlandais donnent à leurs enfants de petites cajakes et des javelines appropriées à leur âge. Quant aux antiquités d'ambre, façonnées en miniatures de haches, etc., elles ont été des objets de parure pareils à ceux que les anciens Grecs confectionnaient en or.

Après avoir décrit et reproduit, pièce à pièce, dans les pages précédentes, les plus anciennes antiquités suédoises de pierre, d'os, etc., et après les avoir, autant que nous avons pu, comparées avec les outils et les ustensiles de matières identiques qui s'emploient encore de nos jours sur divers points de la terre, nous allons maintenant jeter un coup d'œil rétrospectif sur la collection dans son ensemble, afin de concentrer, de réunir comme en un seul faisceau, les données éparses que nous possédons sur la culture et la vie du peuple qui s'est servi de ces divers objets.

I. Nous trouvons des outils identiques chez tous les peuples qui sont encore au plus bas degré de la civilisation humaine, mais seulement chez eux. Nous avons vu que des outils semblables à ceux trouvés en Suède étaient encore, dans le siècle passé, en usage chez les sauvages de la Nouvelle-Zélande, d'Otahiti, de l'île de Pâques, de Nootka, de la Californie, de Boothia, du Groënland et d'autres régions de l'Australie et de l'Amérique du Nord. Mais nous avons aussi vu que partout où la civilisation a pénétré, ils ont été jetés comme inutiles, ne laissant après eux que des débris enfouis dans la terre, antiques épaves d'une

barbarie éteinte. Nous pouvons tirer de ce fait, la conclusion positive que le peuple, qui employa jadis en Scandinavie les mêmes genres d'outils, se trouvait à un degré de culture tout aussi bas que les sauvages des pays énumérés ci-dessus.

II. Nous avons vu des ciseaux parfaitement identiques de pierre et d'os, provenant, les uns de la Nouvelle-Zélande (Pl. VI, fig. 129, 130, 132, 133), les autres de la Scanie et de l'île danoise de Moën (Pl. VI, fig. 126, 127, 131); des ciseaux à manche identiques, l'un de Nootka (Pl. VI, fig. 135), l'autre du Danemark, (Pl. VI, fig. 136); des lances de silex et d'os de la Scanie (Pl. III, fig. 55, 57, 58) et des régions les plus septentrionales de l'Amérique du Nord (Pl. III, fig. 54, 56); des hameçons de silex et d'os de la Scanie (Pl. II, fig. 28, 29, 30) et d'autres semblables d'os et de test de coquillage venant d'Otahiti (Pl. II, fig. 26, 27); des haches à tranchant longitudinal, de la Terre-de-Feu (Pl. VII, fig. 155) et d'autres, entièrement semblables, de silex (Pl. VII, fig. 153) et de cuivre (Pl. VII, fig. 154, 156), de la Suède méridionale; une hache à tranchant transversal, en diorite, de la Scanie (Pl. VII, fig. 148), et une autre toute pareille en test de coquillage, de la Californie (Pl. VII, fig. 147); des marteaux trouvés en Scanie, faits de diorite (Pl. VIII, fig. 169, 172) et de bois de cerf (Pl. VIII, fig. 171), etc. Tout cela nous conduit à la conclusion certaine que le sauvage de la Scandinavie, comme celui des îles de la mer du Sud et de l'Amérique, ne s'est pas restreint à une seule matière dans la confection de ses outils et

de ses ustensiles, mais qu'il a employé toutes les matières convenables qui se trouvaient à sa portée.

III. Cette collection complète d'instruments, d'outils et d'ustensiles nous permet d'assister en quelque sorte à la vie et aux mœurs domestiques du peuple qui s'en est jadis servi. Les hameçons et les localités où ils ont été trouvés, nous montrent que ce peuple pêchait à la ligne dans la mer et dans les eaux douces. Des instruments identiques à ceux du sauvage de l'Amérique du Nord nous font voir qu'il a chassé comme lui sur les eaux, armé du harpon et de la lance. Il s'est servi comme lui de la javeline ou de la flèche destinée à chasser l'oiseau, arme qui ne peut être utile que sur l'eau. Le sauvage de la Scandinavie a donc eu des bateaux. Ces bateaux paraissent avoir été des troncs d'arbre creusés, car la gouge large (Pl. VI, fig. 139, 140) a certainement été employée à creuser le bois (1). Ce sauvage scandinave a connu l'usage du feu, car il savait cuire les poteries grossières en argile. Le sauvage des deux Amériques connaît le même art. Le Scandinave avait sans doute aussi, comme ce dernier, une cabane qui lui servait de refuge. Ces demeures primitives avaient probablement la même forme que les chambres sépulcrales (Pl. XIV, fig. 243 à 246

(1) Il est curieux que le nom de *Ika* donné encore en Norvége et en Scanie (où on les appelle aussi *eka*) à un bateau creusé de la sorte, provient, à ce qu'il paraît, de la langue laponne. Christie a trouvé une foule de mots lapons dans les dialectes norvégiens, et un grand nombre de ceux qu'il cite existent aussi dans plusieurs dialectes de la Scanie.

ou 249, 250), où il reposait, après la mort, dans la position que, vivant, il prenait dans sa demeure. Pour construire ces habitations, il a dû employer plusieurs espèces d'outils : la hache (Pl. VII, fig. 158 à 160, 153) pour abattre les arbres et débiter les troncs; le ciseau (Pl. VI, fig. 127, 134) pour y pratiquer des mortaises, etc. Pour fendre le bois, il a sans doute employé le coin à manche (Pl. IX, fig. 183, 184), qu'il enfonçait au moyen d'un maillet en bois, car on trouve des traces de cet emploi tant sur le tranchant même qu'au dos de l'instrument. Il connaissait l'usage des boutons (Pl. IX, fig. 191); par conséquent il avait des vêtements taillés et ne se couvrait pas simplement de peaux laissées entières. Ces vêtements étaient sans doute confectionnés des peaux des bêtes qu'il tuait à la chasse (1). Pour en faire des habits, il a dû se servir de couteaux, peut-être principalement du couteau courbe (Pl. V, fig. 87, 88, 91), ou peut-être aussi d'un instrument du genre reproduit planche VII, figures 151, 152. Il avait, comme tous les autres peuples sauvages, le chien pour commensal et pour compagnon; mais comme eux, aussi, il possédait à peine d'autres animaux domestiques, car on ne peut pas dire avec certitude que l'on ait trouvé dans les sépultures à galerie des os d'autres animaux domestiqués. On y a

(1) En fouillant avec précaution l'humus qui entoure les squelettes de nos sépultures à galerie, on y trouvera peut-être des poils venant des peaux dont on les avait recouverts en les mettant dans la crypte. On pourrait alors voir si ces peaux étaient de cerf, de veau marin, etc.

rencontré le chien et différents animaux sauvages, tels que le sanglier, le hérisson, le chat sauvage (?), le cerf, l'élan. L'ancien peuple de la Scandinavie ne nous a laissé aucune représentation d'être vivant, et il n'a évidemment pas eu connaissance de la langue écrite, soit sous forme de signes phonétiques ou d'hiéroglyphes, car jamais on ne rencontre trace de caractères graphiques sur les monuments qui nous restent de lui, ses chambres sépulcrales, ses urnes et ses ustensiles (1). On ne trouve pas non plus chez lui de métaux fondus ou forgés; il est évident qu'il ne les connaissait pas.

IV. On se trouve, dans cette branche de l'ethnographie, en présence d'un fait remarquable sur lequel je crois devoir appeler l'attention des observateurs. Ce fait est la grande ressemblance qui existe entre les armes en pierre chez des peuples de différentes races, appartenant à des temps différents et placés dans les régions du globe les plus éloignées et les plus diverses. A la question : est-il permis, en s'appuyant sur la ressemblance de ces outils, de conclure qu'ils ont appartenu à une race unique ? après mûr examen on répondra par la négative. Cette ressemblance trahit seulement un degré de culture égal. Pour donner quelques preuves décisives à l'égard de ce fait important, j'ai fait reproduire, planche V, figures 99, 103, 106, 111, des têtes de flèche de pierre, munies de leur soie,

(1) Les exceptions apparentes qui existent seront expliquées dans un chapitre suivant. Elles n'appartiennent pas au temps dont il est ici question.

identiques entre elles, venant de plusieurs parties du globe, fort éloignées les unes des autres ; j'ai donné en outre, figure 113, une flèche triangulaire de la Scanie et, figure 114, une flèche analogue, de la Pensylvanie. Mais j'appellerai principalement l'attention sur les petites flèches cordiformes, l'une (fig. 106) de silex, venant de la Scanie, et l'autre (fig. 107) d'obsidienne, venant de la Terre-de-Feu. Dans leur forme, dans les procédés de leur confection, dans leurs moindres détails, et même examinées à la loupe, elles se ressemblent d'une manière si frappante qu'on les croirait faites de la même main et le même jour (1). Et toutefois, les lieux de leur origine sont séparés par l'immense distance qui sépare la Suède de la Terre-de-Feu, et entre les époques respectives de leur fabrication existe un abîme tel, que l'une fut façonnée il y a peut-être un peu plus de vingt ans à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud, et l'autre, en Scanie, il y a pour le moins deux ou trois milliers d'années.

Il est à peu près impossible d'expliquer cette ressemblance parfaite entre les ustensiles de pêche ou les armes de chasse de peuples sauvages séparés par *le temps*, *l'espace* et *la race*, sans admettre que tous, placés au même degré infime de civilisation, ont façonné ces armes guidés par leur instinct et sous le poids d'une espèce de nécessité naturelle, pour subvenir aux

(1) La ressemblance est encore plus grande qu'on ne l'a pu rendre dans les figures.

besoins de leur alimentation (1). Cette hypothèse s'impose à nous déjà par le fait seul que l'on voit même des instruments de pêche et de chasse très-compliqués, parfaitement identiques chez tous les peuples sauvages d'un pôle à l'autre. Ainsi la flèche et l'arc, arme qui n'est rien moins que simple, se trouve chez tous les sauvages, même les plus incultes ; et, comme je viens de le dire, non-seulement on y rencontre cette arme, mais encore elle offre partout une étonnante identité. Voici comment je m'exprimais jadis à cet égard dans un autre travail (2) : « J'y vois la présence d'une Sagesse supérieure qui a donné aussi à l'homme des armes naturelles; mais ces armes sont telles qu'il faut les jeter comme inutiles au fur et à mesure de ses progrès dans la voie de la civilisation. Le lion a reçu de la nature ses griffes acérées, l'ours ses puissantes pattes, le loup ses dents meurtrières ; mais ils les ont reçues attachées à leur corps et ne pouvant se séparer de l'individu. Celui-ci ne peut se perfectionner. Tout lion est encore, au point de vue de ses aptitudes et de ses mœurs, ce qu'était le lion dont il tire son origine depuis des milliers d'années. L'homme seul est perfectible ; lui seul peut

(1) Si quelqu'un objecte que la différence des outils, résultant de la différence des matériaux, prouve qu'ils ont été faits au gré du caprice humain, et que cette différence réfute la thèse de l'instinct, je rappellerai seulement que, quoique le castor construise sa demeure et l'oiseau son nid par instinct, chaque zoologiste sait toutefois que chez la même espèce animale, la demeure ou le nid se modifie et varie plus ou moins d'après la différence des matériaux de construction et d'autres circonstances locales.

(2) Discours prononcé au Congrès des naturalistes scandinaves à Stockholm, en 1842.

jeter ses premières et rudes armes et les modifier d'après son activité, grandissant et se transformant avec les progrès de la civilisation. » J'ajouterai ici : « Pour devenir le plus puissant, l'homme devait commencer par être le plus faible. C'est de cette manière seule qu'il a été amené à développer ses aptitudes supérieures. Ce ne pouvait pas être par sa force corporelle, mais par sa force morale, qu'il devait un jour devenir le roi de la création et le maître de la terre. »

CHAPITRE TROISIÈME.

Etude comparative des crânes des habitants primitifs de la Suède et de ceux des races actuelles de ce pays.

Avec les ustensiles en pierre, décrits au chapitre Ier, on trouve assez souvent dans les sépultures primitives de la Suède, les squelettes des hommes qui se sont servis de ces antiques ustensiles, déposés en même temps qu'eux dans le sein de la terre. On retire aussi parfois, des plus anciens marais tourbeux du pays, des crânes de ces temps préhistoriques, accompagnés d'ustensiles de pierre.

La détermination de la race et du peuple auxquels ont appartenu les hommes qui, en Suède, se sont servis d'ustensiles de pierre, d'os, etc., devant nécessairement se baser sur l'étude des squelettes et surtout des crânes que l'on rencontre avec ces ustensiles, je vais entreprendre une recherche de ce genre, appuyée sur les matériaux dont je dispose. Je vais comparer les

crânes des temps préhistoriques de la Suède avec ceux des races encore existantes dans ce pays.

Mais avant d'entreprendre cette comparaison, je dois faire observer que c'est un Suédois, justement célèbre, le professeur Anders Retzius, qui a posé les véritables bases de la craniologie, étude si importante pour l'ethnographie comparée. Son système sur la division des crânes humains fut présenté pour la première fois, dans un remarquable discours prononcé au Congrès des naturalistes scandinaves, à Stockholm, en 1842, et intitulé : *Des Formes crâniennes des habitants du Nord* (1). Les races humaines y sont classées d'après la forme de leurs crânes. Il les divise en *races (gentes) Dolychocéphales* ou à têtes longues, et en *races Brachycéphales* ou à têtes rondes. Chacune de ces divisions est subdivisée à son tour en *Orthognathes*, à dentition verticale, et en *Prognathes*, à dentition inclinée en avant. Dès cette année de 1842, Retzius travailla jusqu'à sa mort, avec un zèle infatigable et une admirable perspicacité, à compléter son système sur les bases établies par lui, et la crâniologie fut désormais, grâce au savant professeur de Stockholm, une science reposant sur des fondements sûrs et solides (2). Avant

(1) Actes du troisième Congrès des naturalistes scandinaves, à Stockholm en 1842, p. 157.

(2) A la mort d'Anders Retzius, son fils, le Dr Gustave Retzius a réuni et publié, en allemand, les dissertations de son père sur ce sujet, dans un magnifique ouvrage illustré de gravures, sous le titre de *Ethnologische Schriften von Anders Retzius, nach dem Tode des Verfassers gesammelt*, Stockholm, 1864, véritable monument élevé par la piété filiale à la mémoire du savant illustre qui a laissé tant de regrets.

la publication de ce travail qui fit époque dans les études craniologiques, il était, par exemple, généralement admis que les Lapons et les Esquimaux appartenaient à la même race (1). Retzius a démontré qu'ils étaient de races toutes différentes, que les Lapons sont des *brachycéphales orthognathes* et les Esquimaux, des *dolychocéphales prognathes*.

Les deux races différentes qui vivent actuellement dans la péninsule scandinave, appartiennent aux *orthognathes*, mais les Lapons sont, comme on vient de le voir, *brachycéphales*, tandis que toutes les variétés de l'autre race sont *dolychocéphales*.

Cette dernière race étant de beaucoup la plus nombreuse, je vais m'en occuper en premier lieu.

Le crâne suédois, reproduit plancheXII, figures 227 à 229, me paraît représenter d'autant mieux le vrai type de la race germano-gothique actuellement la plus répandue en Suède, qu'Anders Retzius l'a déclaré lui-même dans son discours mentionné plus haut (pag. 166; édition allemande, pag. 6). Cette figure est tout à fait conforme à celle donnée par lui (*Ethnologische Schriften*, pl. I, fig. 1). En 1838, dans la première édition de mon ouvrage, je décrivais de la manière suivante ce crâne, que je reproduis aujourd'hui sur une échelle un peu diminuée :

Vu d'en haut (fig. 228), il forme un ovale ou plutôt un ovale allongé, légèrement plus large en arrière qu'en avant, mais arrondi des deux côtés. La plus

(1) Cuvier l'admettait encore dans son *Règne animal*, Paris, 1829, I, p. 84.

grande longueur, de la protubérance frontale à la protubérance occipitale, est à la plus grande largeur passant par les pariétaux, environ comme 4 est à 3 ou comme 9 est à 7. Le contour des côtés du frontal est dirigé en avant et non obliquement en arrière. La suture coronale (formée par la réunion du frontal et des pariétaux), divise la calotte en deux parties, dont celle placée en arrière de la tête est beaucoup plus longue que la partie antérieure. Vu de côté (fig. 227), le contour supérieur de la tête forme un arc à courbe égale, subverticale vers le front, et de même un peu plus prononcée en arrière, parfois avec une faible dépression au-dessus de la protubérance occipitale. On voit dans cette dépression un caractère par lequel le *Goth* ou Suédois méridional se distingue de l'*Upsvéar* ou Suédois du Nord. La hauteur du trou auditif externe au sommet du crâne constitue les 2/3 de la longueur depuis les arcs sourciliers jusqu'à la protubérance occipitale. Vu de face (fig. 229), le front est haut et irrégulièrement voûté; les os jugaux vont obliquement en arrière. Le visage paraît avoir été plutôt long que rond, forme produite par l'élévation du front et surtout par la longueur des os maxillaires supérieurs. Cette longueur constitue plus d'un tiers de la largeur passant par l'arcade zygomatique.

La forme plus ou moins saillante des arcs sourciliers, la dépression plus ou moins profonde au-dessous de ces arcs, et au-dessus de la racine du nez, la plus ou moins grande longueur et la courbe plus ou moins prononcée de l'os nasal, la plus ou moins grande lar-

geur de l'ouverture de cet os, etc., ne constituent que des différences individuelles et accidentelles. Il en est de même des inégalités plus ou moins grandes des os de la face, aux endroits où les muscles sont attachés; les plus grandes dénotent des muscles faciaux très-forts, celles qui le sont moins des muscles plus faibles, et à cet égard nous trouvons des différences individuelles très-marquées, même dans la race qui vit de nos jours en Suède.

La méthode crâniographique, employée par Retzius, étant indubitablement la meilleure et la plus généralement adoptée, je donne ci-dessous un extrait de sa description d'un crâne identique à celui que je viens de décrire. Voici comment s'exprime cet auteur (1):

« La forme de la calotte, vue d'en haut, est ovale. La plus grande longueur est à la plus grande largeur comme 1000 est à 773, soit à peu près comme 9 est à 7. En moyenne, la plus grande longueur, depuis la glabelle jusqu'au sommet de la protubérance occipitale (*tuber occipitale*), est de 190 millimètres; la largeur de la face, entre les fosses temporales antérieures, est de 117 millimètres; la plus grande largeur de la nuque, immédiatement derrière les tempes, de 147 millimètres; le plus grand contour crânial, par la glabelle et la protubérance occipitale, mesure 540 millimètres; la hauteur du crâne, de la partie antérieure du trou occipital (*foramen magnum*) au sommet du crâne, 135 millimètres.

(1) Actes du Congrès des naturalistes scandinaves, à Stockholm en 1842, p. 162.

« Le contour du crâne est subvertical à l'avant-front; les protubérances orbitaires sont en général fortement développées; par contre le crâne, en arrière de sa plus grande largeur, se rétrécit vers la nuque, où il s'allonge, par suite d'une protubérance occipitale à saillie très-prononcée, sous forme de projection arrondie.

« La plus grande largeur du crâne se présente, le plus souvent, au-dessous et un peu en avant des protubérances pariétales, lesquelles apparaissent à leur tour en avant de la pointe de l'occipital et un peu plus sur les côtés du crâne; ces protubérances toutefois manquent souvent, ou bien encore elles sont arrondies et peu sensibles.

« La partie postérieure des pariétaux et la suture sagittale intermédiaire, s'inclinent en arrière. Le sommet de l'occiput est placé très-bas; les bords ou franges de la suture lambdoïde passent de la surface de l'occiput jusqu'aux surfaces latérales du crâne. Les limites de l'attache des muscles de la nuque (*lineæ semicirculares majores*) se réunissent en un angle presque droit, placé en dessous et en avant de la protubérance occipitale fortement développée. Cet angle est à l'ordinaire saillant, et forme chez les mâles adultes une protubérance occipitale externe très-visible.

« Même quand le crâne est vu de côté, la protubérance occipitale est singulièrement grande, formant une saillie à bord supérieur limité par une dépression placée en dessus du sommet de la suture lambdoïde, ou à l'endroit où la grande fontanelle était située, ce qui constitue un caractère essentiel des crânes de ce type.

« Par suite de cet allongement considérable de la nuque, le trou auditif externe est placé plus en avant que dans les crânes à nuque courte. Si l'on se représente un plan traversant les deux trous auditifs externes et coupant à angle droit l'axe longitudinal du crâne, ce plan rencontrera cet axe près du milieu, souvent au milieu même, mais rarement en avant et parfois quelques millimètres en arrière. Un second résultat de l'allongement de la nuque, c'est que les lignes sémicirculaires (*lineæ semicirculares*) des tempes ne s'étendent pas aussi loin en arrière que dans les crânes à nuque courte, mais se trouvent, ainsi que l'angle mastoïde des pariétaux, exclusivement sur les côtés du crâne, sans passer à la surface de l'occiput. Il faut remarquer que, vers l'arrière, ces lignes se séparent de la limite des points d'attache des muscles temporaux, laquelle s'approche davantage de la suture écailleuse et passe à l'apophyse jugale.

« Vu de dessous, le crâne des Suédois se fait remarquer par ce même allongement de la nuque qui en rend les contours elliptiques. Pour déterminer cet allongement, nous supposerons une ligne droite reliant entre eux les trous auditifs externes. Si l'on décrit sur cette ligne, prise comme corde, un arc autour du plus grand renflement de la nuque, la hauteur de l'arc sera à peu près égale à la corde. L'on doit remarquer que la ligne ci-dessus atteint le bord antérieur du trou occipital, et que l'arc commence par suivre le bord des apophyses mastoïdes. La distance entre les pointes de ces apophyses fait donc connaître, de la manière

la plus facile, la longueur de la corde; la distance entre le bord antérieur du trou occipital et le sommet du renflement de la nuque exprimant la hauteur de l'arc. Entièrement en dedans de ce segment d'arc, se trouve la surface d'insertion des muscles de la nuque, surface limitée par les grandes lignes sémicirculaires (*lineæ semicirculares majores*). Cette surface ou réceptacle du cervelet (*conceptaculum cerebelli*), sur laquelle ce dernier repose, est presque horizontale chez les Suédois; elle ne remonte pas sur le côté de la nuque; elle est placée au fond du crâne et présente une convexité peu sensible.

« La protubérance occipitale, qui constitue le réceptacle des pointes ou sommets des lobes postérieurs du cerveau, est placée considérablement en arrière de la marge du réceptacle du cervelet. La forme du trou occipital est ovale, sa longueur moyenne est de 36 millimètres; sa largeur, de 29 millimètres; daus quelques crânes il est en pointe, tant en avant qu'en arrière; chez d'autres, seulement à l'une ou à l'autre de ces extrémités. Les apophyses mastoïdes sont dans la plupart des cas grandes et fortes, et même fendues en dedans par une incision profonde et étroite pour l'attache des muscles digastriques (*incisuræ mastoïdeæ majores*). Les apophyses ptérigoïdes sont presque verticales.

« Passant maintenant à la forme de la charpente faciale, nous observons que cette charpente, vue d'en haut, fait une saillie peu considérable en dehors du contour de la boîte du cerveau; ainsi les bords or-

bitaires extérieurs sont petits, et le bord orbitaire inférieur est placé presque perpendiculairement sous le supérieur. Les protubérances zygomatiques (*tubera zygomatica*, *os. zygom.*) sont placées immédiatement au-dessous des bords sourciliers extérieurs. Les arcades zygomatiques sont chez les uns presque directement en arrière, et ne commencent à se dilater que près de leur insertion sur les temporaux; chez d'autres, elles forment un arc presque régulier dont la plus grande convexité tombe au milieu. La distance entre la plus grande convexité des arcades zygomatiques est ordinairement de 130 à 135 millimètres. L'os zygomatique lui-même est aplati en dehors, parfois arrondi; il présente une protubérance zygomatique descendant perpendiculairement, ce qui donne à toute la partie inférieure de l'arcade la forme d'un S, et il en résulte souvent une dépression sous l'apophyse zygomatique toute voisine, appartenant à l'os maxillaire supérieur.

« Le contour des orbites varie de forme; dans certains crânes, il décrit un rhombe oblique, dirigé en bas et en avant, à angles arrondis; dans d'autres, un parallélogramme à angles également arrondis; tantôt ce contour est ovale, tantôt presque circulaire; le plus souvent toutefois, il se dirige obliquement en dehors, entraînant avec lui l'angle ou la pointe de l'os zygomatique.

« La distance entre les orbites, qui est occupée par la racine du nez et la lame criblée, est en général assez grande, comme dans les autres races septentrionales.

« Le palais forme généralement une voûte élevée;

toutefois on le voit aussi aplati vers l'avant dans un grand nombre de sujets.

« L'apophyse alvéolaire de la mâchoire supérieure est élevée; la distance de l'épine nasale externe (*spina nasalis externa*) au bord alvéolaire varie de 20 à 25 millimètres. Une ligne (tracée) en arrière, dans la direction du bord inférieur de l'apophyse alvéolaire, tombe légèrement en dessous de la pointe de l'apophyse mastoïde et au milieu de la branche montante de la mâchoire inférieure, la face s'allonge par cela même. Chez les hommes, la longueur moyenne de la jonction des os du nez avec le frontal, au bord alvéolaire des dents de devant, est de 77 millimètres. La fosse malaire (*fossa malaris*) est assez profonde dans la plupart des crânes. »

A l'exception des Lapons, qui appartiennent aux races brachycéphales, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tous les habitants de la Scandinavie ont appartenu à la division dolichocéphale. Ils se sont composés en majeure partie, depuis l'époque du paganisme, de *Svéars* et de *Goths*. Ces derniers, sont de beaucoup les plus anciens dans le pays; leur arrivée en Suède remonte au-delà des plus anciens documents historiques, où on les voit déjà répandus dans les régions méridionales et occidentales du pays. La colonie des Svéars est venue à une époque infiniment plus récente, et a commencé par s'établir dans le bassin du Maëlar, ou ce que l'on nomme en Suède la vallée du Maëlar, d'où les Svéars se sont étendus successivement, même jusqu'en Norwége.

La différence entre ces deux races est encore fort sensible, tant au point de vue du dialecte qu'à celui du caractère; mais je dois avouer que, quant à la forme du crâne, cette différence ne me paraît pas suffisamment appréciable, pour pouvoir être distinguée.

On trouve aussi, dans diverses parties du Götha rike (ou *Göthaland*, comprenant la Suède au-dessous du cinquante-neuvième degré de latitude N.), des différences plus ou moins sensibles de dialecte et de caractère, comme, par exemple, dans les environs de Cimbrishamn (Scanie), dans certaines parties du Småland, etc. Elles sembleraient indiquer que les hordes qui ont envahi ces diverses régions y sont, quoique appartenant à la même race, arrivées de différents points et à des époques différentes.

J'ai essayé de montrer ailleurs (1), que des colonies de peuples sémitiques, ayant des ustensiles et des armes en bronze, se sont établies dans différentes localités du sud et de l'ouest du pays. Mais leurs crânes n'appartiennent pas à la période dont nous nous occupons.

Un type crânial; datant de l'âge de pierre, est celui que l'on trouve dans les sépultures à galerie de la Vestrogothie, et que j'ai reproduit planche XIII, figures 236, 237 et 238.

Dans quelques crânes de ce type, que j'ai eu l'occasion d'examiner, je n'ai pas trouvé de différences bien re-

(1) S. Nilsson, l'*Age du bronze*.

marquables avec les crânes de la race qui habite actuellement le Svéaland ou Svéa rike (Suède au nord du cinquante-neuvième degré de latitude septentrionale) et le Göthaland, mais M. le baron G. de Düben, professeur d'anatomie à l'École de médecine ou Institut Carolin (*Carolinska Institut*) de Stockholm, qui en a étudié un plus grand nombre, a donné les différences suivantes (1).

« Dans la race suédoise actuelle, la longueur et la largeur du crâne sont entre elles comme 1000 est à 771,87. Dans douze des crânes retirés des sépultures vestrogoths, ces rapports sont de 1000 à 731,45. La plupart de ces derniers crânes ont le front relativement étroit, mais présentent au reste les conditions d'élévation frontale, la largeur des arcades zygomatiques au-dessus des protubérances occipitales, etc., ordinaires chez les Suédois, ainsi qu'une nuque très-allongée. *Ce qui permet de distinguer facilement ces crânes de ceux des Suédois actuels, c'est l'ensemble de la face et la grandeur des arcs sourciliers.* Les protubérances orbitaires, formant chez la plupart d'énormes saillies, sont épaisses et élevées. Le nez paraît avoir été fortement proéminent. Le diamètre vertical des orbites est moindre que dans les crânes de la race actuelle ; le diamètre horizontal est de grandeur ordinaire. »

Je crois devoir parler d'un type de crâne ancien différent de tous les autres, et surtout remarquable par la localité où il a été trouvé. Lors du Congrès des

(1) Journal d'archéologie suédoise, I, p. 279.

naturalistes scandinaves à Christiania en 1844 (voir *les Actes du Congrès*, p. 101), je mentionnai les squelettes humains trouvés à différentes reprises dans les bancs de coquillages du Bohuslän, à une grande hauteur au-dessus du niveau actuel de la mer. La position de ces squelettes, jointe à l'état intact des couches coquillères qui les recouvraient, semble indiquer qu'ils n'y ont pas été enterrés, mais qu'ils y ont été enfouis accidentellement à l'époque où ces bancs constituaient encore le lit de la mer. Deux squelettes humains furent trouvés en 1843 dans un lit de coquillages à Stängenäs, paroisse de Bro, à une faible distance du rivage actuel de la mer. Ils étaient à 89 centimètres au-dessous de la surface du lit; les coquillages, au-dessus comme au-dessous des squelettes, formaient des couches horizontales qui n'avaient pas subi le moindre dérangement. Les crânes se trouvaient à environ 50 centimètres l'un de l'autre, mais les corps allaient dans des directions opposées. Les jambes de l'un étaient écartées, celles de l'autre étendues en avant. Tout paraît indiquer qu'ils représentaient des individus morts violemment, et qu'une partie du banc de coquillages s'était ensuite formée sur eux. Ce banc est actuellement à une hauteur d'au moins 100 pieds au-dessus du niveau actuel de la mer. Les deux crânes, malheureusement brisés, et un fémur seulement furent conservés. J'en ai déposé les fragments au musée de Lund. J'ai fait reproduire, planche XV, figures 253, 254, 255, une partie du plus grand. Il diffère sensiblement des crânes de toutes les races actuelles de la

Suède, et parmi tous les crânes que j'ai vus, il se rapproche le plus de celui d'O'Connor, dernier roi de l'Irlande, dont il existe un moulage en plâtre à l'École de médecine (Institut Carolin) de Stockholm et un autre au Musée zoologique de Lund.

Le crâne de Stångenäs est considérablement plus grand que tous ceux mentionnés ci-dessus. La longueur, du front à la protubérance occipitale fortement développée, est de 200 millimètres; le contour, de cette protubérance à la glabelle, de 550 millimètres. Vu d'en haut (fig. 253), le crâne est long et presque d'égale largeur, et ses côtés sont convexes, même à la fosse temporale, de sorte que le contour latéral forme jusqu'au front une ligne sub-arquée non interrompue. (Dans tous les autres crânes on aperçoit un pli plus ou moins sensible au-dessus des fosses temporales.) Le contour supérieur est légèrement bombé, le front bas. Les arcs sourciliers sont peu saillants et la glabelle peu sensible (fig. 255). Le fémur, qui fut conservé avec les crânes, mesure 52 centimètres de longueur, et indique un homme d'une taille d'un peu plus de 1 mètre 78 centimètres. Ce fémur est en outre d'une épaisseur dénotant que l'homme était fort et robuste.

Si l'on était sûr que le sol de la paroisse de Bro s'est élevé chaque siècle d'une manière uniforme, et autant que dans les environs de Fjellbacka (port de mer du Götheborgslän, à 6 myriamètres au sud de la frontière norwégienne), et si l'on savait d'une manière certaine à quelle hauteur les squelettes se trouvaient au-dessus du niveau actuel de la mer, il ne serait pas dif-

ficile de calculer depuis combien de temps ils sont ensevelis, mais je considère comme fort incertains tous les calculs de ce genre faits jusqu'ici. Rien ne nous autorise à décider si les squelettes appartiennent ou non à la période de la pierre.

Le type crânial de Stångenäs présente une analogie assez frappante avec un crâne conservé au Musée zoologique de Lund et trouvé il y a bien des années dans une niche des catacombes de Malte. Ce crâne, fort altéré, se brisa dans le transport en plusieurs fragments qui, toutefois, furent habilement réunis et rejoints.

Quoique ce crâne n'appartienne pas à l'âge de la pierre, j'en donne, planche XVI, figures 271 à 273, une reproduction photographique, que je crois devoir accompagner d'une courte description.

Le front, haut et proéminent, présente une dépression au-dessus des arcs sourciliers peu saillants, ainsi qu'entre ces arcs; la dépression au-dessus de l'os nasal est insignifiante. Le contour supérieur est subvertical au front, puis sub-arqué, avec une légère dépression au-dessus de la glabelle; la calotte est très-déprimée vers la bosse occipitale, qui est assez peu accusée; *la partie basilaire de l'occiput presque horizontale*. Les dents de la mâchoire supérieure paraissent avoir été légèrement proéminentes.

Le second type crânial principal trouvé en Suède est le brachycéphale, auquel appartient la race polaire européenne des *Lapons*.

Les figures 233, 234 de la planche XII et 235 de la planche XIII, représentent un crâne lapon de la pa-

roisse de Stensele (33° à 35° de longitude E.; 63° 1/2 de latitude N.). La figure 234 en montre le contour, vu d'en haut. Si nous le comparons avec la figure 228, nous apercevons immédiatement plusieurs différences essentielles entre les deux types. Le crâne lapon forme un ovale beaucoup plus court et plus dilaté en arrière, et qui, par conséquent, se rapproche bien davantage de la forme sphérique. Il est plus ou moins fortement arrondi en arrière et manque toujours de la bosse occipitale saillante des crânes du type précédent. La plus grande longueur, depuis la plus grande saillie du front jusqu'à la plus grande saillie de la nuque, est à la plus grande largeur environ comme 6 est à 5 et quelquefois comme 8 est à 7; en mesurant la largeur sur les arcs sourciliers, ce rapport est à peu près de 5 à 4. Les contours latéraux du frontal sont dirigés obliquement en dedans; la suture coronale divise la calotte en deux parties, dont la postérieure est beaucoup plus large et beaucoup plus courte que l'antérieure. Vu de côté (fig. 233), le contour supérieur de la tête forme un arc plus oblique sur le front, plus vertical à l'occiput, par conséquent entièrement l'opposé de ce qui a lieu dans les crânes de la race gothique. La hauteur, du trou auditif externe au sommet du crâne, est de plus des 2/3 de la longueur totale de la tête. Si l'on tire une ligne horizontale du trou auditif externe à la partie la plus saillante de la marge alvéolaire supérieure, et une seconde du même endroit à la partie la plus saillante de la nuque, la première de ces lignes est sensiblement plus longue que la dernière. Vu de devant (fig. 235),

le front est généralement plus bas et obliquant davantage vers l'arrière, les os jugaux sont aussi légèrement plus saillants. La face paraît, par rapport à sa largeur, beaucoup plus courte que chez le Goth, ce qui est surtout produit par l'abaissement du front, la saillie des os jugaux et le peu de longueur des os de la mâchoire supérieure, dont la hauteur ne constitue que les 2/7 de la largeur aux arcades zygomatiques.

Parfois, mais très-rarement, on rencontre des crânes de ce type dans des tombeaux de pierre parmi des crânes dolichocéphales. Celui que j'ai fait reproduire planche XII, figures 230 à 232, a été trouvé il y a nombre d'années dans une sépulture à galerie de l'île de Moën. Il ressemble beaucoup au crâne lapon (fig. 233 à 235) décrit plus haut, venant de la paroisse de Stensele.

Le crâne dessiné planche XIII, figure 240, et que j'ai reçu jadis de M. le professeur Thunberg, a appartenu à une Laponne de la paroisse de Lycksele (au nord de la précédente) ; il est conservé au Musée de Lund. Celui qu'on voit figure 239 de la même planche, est dessiné d'après un moulage en plâtre que j'ai reçu, il y a bien des années, de M. le conseiller d'État Eschricht, de Copenhague. Ce crâne présente une ressemblance évidente avec le crâne de la femme laponne mentionné ci-dessus. L'original, venant d'une sépulture à galerie de l'île de Moën, a été décrit par Eschricht dans le *Dansk Folkeblad* du 15 septembre 1837 (page 111, avec figure).

Ainsi l'on a trouvé de temps à autre des crânes bra-

chycéphales dans les tombeaux de pierre. Pourtant les recherches et les découvertes de ces dernières années ont démontré que les constructeurs de ces tombeaux appartenaient à l'un des peuples dolichocéphales qui habitent encore la majeure partie du pays. Mais nous pouvons admettre que le peuple lapon a été jadis plus répandu qu'il ne l'est actuellement. Ce fait résulte de ce que nous trouvons parfois dans nos tourbières des crânes qui paraissent avoir appartenu à cette race, et que différents noms de localités semblent être d'origine laponne.

Les différences qui existent entre les divers types de crânes que nous venons d'étudier se résument ainsi :

	Longueur.	Largeur.	Largeur du front.	Contour ou circonférence
1° Crâne suédois. . .	(7,5) 18,8 (1)	(5,7$\frac{1}{2}$) 14,5	(3,7$\frac{1}{2}$) 9,7	(21,6) 53,5
2° Crâne de l'âge de pierre.	(7,5) 18,8	(5,4$\frac{1}{2}$) 13,5	(3,6) 9,6	(21) 51,8
3° Crâne des plages soulevées	(8,1) 20	(6) 14,7	(4,5) 11,4	(22,2) 55
4° Crâne lapon. . . .	(6,5) 16,2	(5,5) 13,7	(4$\frac{1}{2}$) 10	(20,3) 50,3

Il reste encore beaucoup à faire dans l'examen des crânes des divers peuples qui ont habité la péninsule scandinave ; mais il y a tout lieu d'espérer que cette partie de la science ethnographique se développera rapidement, par suite de l'ardeur mise aujourd'hui à l'exploration scientifique des diverses espèces de monuments funéraires de la Suède.

(1) Les chiffres entre parenthèses représentent des pouces et des lignes, les autres, des centimètres et des millimètres.

Tableau synoptique des dimensions des crânes décrits dans ce chapitre.

	CRÂNE SUÉDOIS.	CRANE WESTROGOTH.	O'CONNOR.	CRANE du lit coquillier de Stangenäs.	CRANE de l'île de Malte.	CRANE LAPON.
Longueur du front à la bosse occipitale (1).	188-185	189-187	209	196	187	179-160
Largeur du crâne	148-146	138-136	153	147	147	150-140
Largeur frontale	98- 97	98- 90	118 (?)	117	118	100- 91
Largeur par les arcades zygomatiques	142-134	126-127	—	—	122	136-120
Largeur entre les pointes de l'apophyse mastoïde	112-102	107-105	—	—	110	110- 95
Longueur de l'épine nasale à la marge alvéolaire	24- 19	24- 19	22	24	24	17- 17
Longueur des orbites au bord inférieur de l'os jugal	40- 40	47- 40	—	—	23	—
Contour de la glabelle à la nuque	542-535	530-527	573	556	538	530-480

(1) Les mesures sont en millimètres. Partout où la même colonne contient deux mesures différentes, la première appartient probablement à un homme, la seconde à une femme.



CHAPITRE QUATRIÈME.

Sépultures mégalithiques de l'âge de la pierre; comparaison entre une variété de ces monuments et les habitations des Esquimaux.

Les tombes des premières populations arrivées dans le Nord scandinave sont tout aussi peu connues que leurs demeures. Ces populations erraient probablement éparses dans les forêts, sans habitations permanentes ni sépultures fixes. Les tombeaux que je vais décrire sont construits de grosses pierres réunies à force de bras. Ils présentent deux types distincts, dont les noms varient d'après les langues et les pays. J'appellerai le premier, *sépultures à galerie,* le second, *dolmens* (suédois *dösar*).

Nos recherches porteront en premier lieu sur les *sépultures à galerie.*

Les monuments de ce type étaient, selon toute probabilité, destinés à l'inhumation de hordes entières ou de familles de chefs pendant un temps indéterminé, mais dont la longueur a sans doute été consi-

11

dérable. Ils n'appartiennent donc pas à la première phase de l'état sauvage, et nous trouvons les hommes qui les ont construits en possession d'un état social relativement stable, quoiqu'ils soient en plein dans la période de la pierre qui a précédé l'usage des métaux. Ils avaient probablement leurs demeures dans le voisinage de leurs lieux de sépulture. Mais de ces temps lointains où l'on n'employait encore, en Scandinavie, que des ustensiles de pierre, l'on peut à peine espérer de trouver, avec chance de certitude, des restes de demeures habitées. Plus ou moins élevées au-dessus du sol, construites sans doute de pierres de petites dimensions ou de terre et de bois, les ravages du temps en ont, depuis des siècles, fait disparaître toute trace.

Mais si nous ne trouvons plus les demeures des vivants, il nous reste celles dont les morts prenaient successivement possession. Comme, ainsi que je viens de le dire, il est à supposer que ces lieux de sépulture servaient à une ou à plusieurs familles formant une horde, il est plus que probable qu'elles étaient construites sur le même modèle que les habitations ordinaires, quoique les matériaux en fussent différents et choisis en vue d'une plus grande durée.

On verra planche XIV, figures 243, 244, 245, 249 et 250, des dessins de ces monuments sépulcraux primitifs, contenant des outils de pierre et des squelettes, avec les crânes décrits dans le chapitre précédent.

Ils présentent une architecture si particulière qu'il est impossible de la confondre avec celle d'aucune race

européenne actuellement connue. Néanmoins, elle est loin d'être accidentelle et de ne se rencontrer qu'à de rares intervalles. Bien au contraire, toute une classe de tombeaux primitifs appartiennent à ce type, et l'on n'y rencontre que des ustensiles et des armes de pierre, jamais de métal. Ces tombeaux ont des noms qui leur sont propres, tels que *Hunenbetten* (*lits des Huns*), dans l'Allemagne du Nord; *Jättestuer* (chambres ou demeures de géants), en Danemarck; *Gång-grifter* (sépultures à galerie), en Suède. Quant aux hommes qui les ont construits et qui y ont été déposés, les crânes découverts dans ces monuments montrent qu'à part quelques exceptions peut-être accidentelles, ces hommes appartenaient tous au type dolichocéphale.

Afin de faciliter, dès l'entrée en matière, les moyens de reconnaître ces sépultures primitives et de les distinguer de toutes les autres, je dirai qu'elles présentent en général la construction et l'aspect suivants :

Elles forment le plus souvent un carré long, parfois un cercle à toit plat, et ont pour débouché une longue et étroite galerie allant ordinairement vers le sud ou vers l'est. Cette galerie, qui dans les sépultures carrées part du milieu d'un des longs côtés, est plus basse que la chambre sépulcrale proprement dite.

Les sépultures à galerie varient dans leurs dimensions, mais toutes étaient construites pour recevoir un nombre assez considérable de corps, parfois même 20 et au delà, de différents âges et des deux sexes, à mesure que décédaient les membres de la famille ou de la horde.

Une des sépultures à galerie les plus complétement décrites et les plus fidèlement rendues par le dessin, est celle ouverte, en 1805, dans la grande bruyère d'Axevalla (*Axevallahed*), en Ostrogothie. [Voir les *Mémoires de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Gothembourg* (*Götheborgs Wetensk. Och. Witterh. Samhallets Handlingar*), année 1806, page 82, avec planche; *ibid.*, 1808, page 87, avec planche. — Voir en outre les figures citées planche XIV du présent ouvrage.] Deux sépultures présentant identiquement la même forme que les précédentes, furent ouvertes, en 1836, par M. Hage, négociant, près de Stege, île de Moën, où j'eus l'occasion de les voir lors d'un voyage que je fis la même année dans cette localité.

Les parois de ces chambres sépulcrales consistent toujours en grandes pierres granitiques posées de champ et plates, du moins à l'intérieur. Placées aussi près que possible l'une de l'autre, les interstices sont en outre comblés par des éclats de pierre, destinés à empêcher les animaux carnassiers de pénétrer dans l'intérieur et de s'attaquer aux cadavres. Le mur présente une surface partout unie à l'intérieur, quoique l'on ne remarque jamais que les pierres aient été taillées ou polies (1). Le sol de la chambre est tantôt pavé

(1) Les blocs grossiers dont sont construites les parois de ces édifices, ne sont jamais taillés. Si parfois ils ont été divisés ou brisés par la main de l'homme, cela a sans doute eu lieu de la façon suivante : on les entourait et on les recouvrait de bois, auquel on mettait ensuite le feu. Après les avoir chauffés, par ce moyen, à une température très-élevée, on les fendait en les refroidissant subitement avec de l'eau que l'on versait dessus. Les populations des régions forestières se servent encore assez souvent de ce procédé.

de dalles, tantôt seulement couvert de sable, et le toit est formé par d'immenses dalles de granit dont le côté plat repose transversalement sur les murs de la chambre (fig. 145 ; hauteur du sol au toit : 1 mètre 48 à 1 mètre 77 centimètres). Au milieu de l'un des murs latéraux est une ouverture, d'où part vers l'est ou vers le sud (c'est-à-dire du côté du soleil, mais jamais dans une autre direction) la longue galerie en blocs de granit posés de champ, mentionnée ci-dessus, mais toujours plus basse que les parois de la chambre. Cette galerie est couverte en dalles de granit de moindres dimensions, placées aussi transversalement. Elle mesure ordinairement 4 mètres 75 centimètres à 5 mètres 94 centimètres de longueur, sur 75 à 89 centimètres de largeur et environ 89 centimètres de hauteur. A l'issue extérieure, la galerie est fermée par une dalle plate faisant porte (1). La chambre proprement dite mesure ordinairement de 7 mètres 12 centimètres à 9 mètres 60 centimètres de longueur, sur 2 mètres 8 centimètres à 2 mètres 67 centimètres de largeur; en général, la largeur est environ le tiers de la longueur.

Dans ces chambres sépulcrales, les corps sont assis ou couchés le long des parois, on les rencontre plus rarement au centre de la chambre. Jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants reposent les uns à côté

(1) Nous trouvons ici une conformité remarquable avec la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne) découverte par M. Lartet. (Voir LYELL, *Antiquity of Man*, p. 182, et LE HON, *l'Homme fossile*, p. 41), grotte à laquelle une dalle semblable servait de porte.

des autres; ils y ont donc évidemment été déposés à des époques différentes et sans doute pendant une longue suite d'années; la chambre a été construite et couverte de son toit avant que l'on commençât à la peupler de ses hôtes, et ces derniers y étaient introduits par la galerie, que l'on tenait fermée entre cha que enterrement.

Le plus souvent, la chambre paraît avoir été divisée en cellules ou compartiments établis le long des parois, et chaque corps était placé dans l'une de ces alvéoles ou niches mortuaires. Parfois, quand les circonstances le permettaient, les cloisons entre les cellules étaient des dalles, comme, par exemple, dans la sépulture mégalithique d'Axevalla; ces cloisons sont ordinairement restées intactes, de sorte que les corps y ont été retrouvés dans la position accroupie où ils avaient été placés, les jambes ployées sous le corps et les avant-bras portés dans la direction du menton.

La plupart des cloisons cellulaires paraissent toutefois avoir été de bois; celles-ci pourries, le squelette s'est affaissé sur le plancher. Mais le fait que le corps était assis dans le principe et non couché, peut se déduire de la circonstance que les os du squelette sont ordinairement entassés les uns sur les autres en un monceau surmonté de la tête. C'est la position qu'occupaient les squelettes dans la chambre sépulcrale de Stege (île de Moën), dont j'ai fait mention ci-dessus. Néanmoins, mon intention n'est pas de nier que l'on n'ait pu trouver aussi des corps couchés de leur long. Ainsi, il paraît que les enfants, du moins, étaient pla-

cés dans cette position. Et enfin la même race peut avoir, dans des localités et à des temps différents, introduit à cet égard de légères modifications dans son mode de sépulture.

On trouve ordinairement près de chaque squelette un ou deux, et parfois un plus grand nombre encore d'ustensiles de pierre, ou des morceaux d'ambre travaillés pour parure ; les premiers accompagnent les hommes; les seconds, le plus souvent, sinon toujours, les femmes. Avec un squelette assis dans une cellule remplie de sable, on a trouvé des perles d'ambre, encore placées autour du cou ; elles avaient donc indubitablement formé un collier (*Mémoires de la Société*, etc., de Gothembourg, p. 93).

Je ne connais aucune de ces constructions sépulcrales à l'air libre. Elles sont toujours complétement couvertes tant au sommet que sur tout leur périmètre, de sorte que l'on ne voit pas les dalles du toit, et, sur les côtés, à peine les premières pierres de la galerie (1). Mais la matière dont elles sont couvertes diffère suivant les localités. Sur l'île de Moën, c'était de la terre, l'ensemble ressemblait alors à des tertres ou à de petits tumulus ; en Vestrogothie, elles sont ordinairement cachées sous des amas de pierres roulées de diverses dimensions, et présentent à l'extérieur l'apparence de petits monticules de pierre (suédois : *stenrös*, *stenkummel*, amas de pierres). (Voir les *Mémoires*

(1) Depuis que j'ai écrit les lignes ci-dessus, j'ai vu de ces chambres sépulcrales entièrement à découvert, et de dimensions gigantesques sur l'ancienne bruyère d'Ekorravall en Vestrogothie.

de la Société, etc., *de Gothembourg*, 1806, page 84; *ibid*, 1808, page 87, et *Iduna*, huitième cahier, p. 110, Pl. II, fig. 1.) Mais l'on se tromperait fort en croyant que tous les tertres de terre et tous les monticules de pierre contiennent des salles sépulcrales du présent type. Il est parfaitement impossible de conclure de la forme extérieure du tertre ou du monticule à la forme de la salle qu'il contient, ou de déterminer si ce monument appartient à l'âge de la pierre, du bronze ou du fer. C'est seulement à l'aspect de la chambre même que l'on peut dire positivement à quelle période elle appartient, et si l'on aperçoit la galerie latérale, on peut être bien certain de ne pas trouver de métal dans la chambre sépulcrale.

Des sépultures à galerie, ou comme on les nomme aussi en Suède, *sépultures en demi-croix*, *Halfkorsgrafvar*, pareilles à celles dont je viens de parler, ont été décrites et reproduites dans de nombreux ouvrages. Je citerai entre autres les *Annales danoises d'archéologie* (*Antiquariska Annaler*); dans le tome III on voit une de ces sépultures (Pl. II, fig. 3) découverte dans l'île de Moën. Le tome II du même journal en contient une autre (Pl. II) présentant cette particularité que la galerie a été double et que la salle contenait une cloison la séparant en deux pièces.

À la même époque primitive et au même peuple appartient aussi la chambre sépulcrale, ouverte en 1819, dans le tumulus d'Åsa (Åsahög), près de Qvistofta (Scanie), décrite et dessinée dans le journal suédois *Iduna*, neuvième cahier, page 285, Pl. I,

fig. A, B, par M. le pasteur Magnus Bruzelius. Cette chambre est remarquable à un double titre. La longue galerie dirigée vers le sud (voir *Iduna*, *l. c.*, Pl. I, fig. 3) montre au premier coup d'œil qu'elle appartient à la même classe de monuments primitifs que ceux reproduits planche XIV, figures 243 à 245. Ce fait est en outre pleinement corroboré par la description indiquant que l'on y a trouvé une foule d'ustensiles de pierre et de parures d'ambre, mais nulle trace de métaux.

Quant à la chambre sépulcrale, elle est circulaire, au lieu de former un carré long comme toutes les précédentes (voir la figure dans *Iduna*, et la figure 250, planche XIV du présent ouvrage). Cette forme toute particulière est, comme nous le verrons plus tard, remarquable à un haut degré. La salle paraît en outre avoir été divisée en deux pièces par une cloison. La seconde particularité digne d'attention que nous fait connaître la description de cette chambre sépulcrale, c'est qu'elle contenait un lit ou série plus ancienne de corps, placés sans aucun ordre et recouverts d'une couche de sable, le tout formant le plancher d'une série plus récente de restes humains. On a constaté un mode identique d'inhumation dans d'autres salles sépulcrales de la Vestrogothie. Cela aussi prouve que le même édifice a servi de sépulture pendant un temps très-long.

On voit de temps à autre, principalement dans les champs labourés, des tertres tumulaires renfermant des hypogées carrés sans galerie latérale, et dans lesquels on a trouvé des ustensiles de pierre; mais un

examen plus attentif fournit bientôt la preuve qu'ils ont subi une mutilation et qu'ils ne constituent qu'une partie de la chambre primitive. On aperçoit du reste toujours des traces plus ou moins évidentes de la galerie latérale détruite (1).

(1) Tous les auteurs, qui se sont occupés de la question, ne croient pas que la destination des sépultures à galerie ait uniquement été de recevoir les corps des individus nouvellement décédés. Quelques archéologues pensent qu'elles ont aussi servi de *charniers* ou d'*ossuaires*, et que l'on y entassait les ossements humains dès que les chairs avaient disparu de manière ou d'autre. On y a trouvé parfois des ossements humains de tous les âges et des deux sexes, enfouis par couches distinctes, dans un tel désordre et en telle quantité, que l'on s'est cru forcé d'admettre que les chairs avaient été, par un procédé quelconque, séparées des os, que l'on avait ensuite jetés dans l'hypogée comme dans un osshaire.

M. le pasteur M. Bruzelius est, autant que je sache, le premier qui en Suède ait émis cette supposition, lors des fouilles entreprises par lui dans le tertre sépulcral d'Åsa (Åsagraf) en Scanie, monument décrit par lui dans le journal *Iduna* (1832, 9e cahier, p. 285). L'hypogée contenait, outre les ustensiles de pierre, des vases d'argile et une foule d'objets de parure d'ambre, une grande quantité d'ossements humains séparés en deux lits par une couche intermédiaire de sable, de l'épaisseur de 15 centimètres. M. Bruzelius tira l'induction que les os avaient été dégarnis des chairs, de la circonstance qu'il trouva, par place, des os des extrémités, mais nulle trace de vertèbres (*ibid.*, p. 290), ailleurs une masse de crânes (*ibid.*, p. 293, 328 et suiv.), etc., et il rappelle à cet égard (*ibid.*, p. 312) les procédés identiques d'inhumation qui ont lieu à Otahiti et dans le royaume de Siam.

L'archéologue danois V. Boye, qui exécuta en 1863 des fouilles dans une sépulture à galerie des environs de Hammer (sud-est de l'île de Séeland), en a donné une description complète avec les dessins des antiquités que l'on y découvrit*. Les ossements que contenait cette sépul-

* La dissertation de M. Boye est fort intéressante et très-instructive, en ce qu'elle montre la présence simultanée dans un seul et même hypogée (Pl. I) des objets de silex les plus grossièrement travaillés (fig. 11 19) et de silex de la facture la plus fine et la plus élégante. Cela est de nature à provoquer certains scrupules contre une division de l'âge de la pierre en deux périodes, basées uniquement sur la différence des ustensiles de pierre au point de vue de leur plus ou moins grande perfection. Ce fait, joint à plusieurs autres, montre que la facture, plus ou moins rude, plus ou moins parfaite, des silex ouvrés ne les empêche pas d'être contemporains.

Ordinairement les sépultures mégalithiques du type à galerie ne sont pas solitaires ; on en trouve généralement plusieurs au même endroit et souvent très-près les unes des autres. La plupart occupent un terrain légèrement élevé, non loin d'une eau actuelle ou

ture se trouvaient aussi répartis en plusieurs couches, sans aucun ordre, et d'une manière montrant jusqu'à l'évidence qu'ils y avaient été déposés après avoir été dépouillés de leurs chairs. A cette occasion, M. Boye rappelle le fait cité par Schoolcraft (*Historical and statistical Information respecting the History, etc., of the Indian tribes*, I, p. 80 et 102) : jadis, lorsqu'un Indien mourait, le corps était enveloppé dans des peaux et placé à un endroit élevé dans une caverne pour le préserver contre l'atteinte des bêtes féroces. Il y restait jusqu'à ce que l'action de l'air eût séparé les chairs des os. Dès que plusieurs cadavres avaient été de la sorte réduits en squelettes, on rassemblait les os à des époques déterminées de l'année, et on les déposait dans de grandes tombes communes avec des armes, des ustensiles et des parures. On a trouvé un grand nombre de ces ossuaires, de dimensions considérables. M. Boye pense que la sépulture à galerie de Hammer était un ossuaire de ce genre.

Pendant l'été de 1863, presque en même temps que M. Boye ouvrait le tumulus de Hammer, deux sépultures à galerie furent ouvertes en Vestrogothie et explorées par MM. Hildebrand, archéologue de l'État (*Riksantiquarie*), le professeur baron de Düben et G. Retzius, étudiant en médecine. Le premier de ces messieurs a donné, dans le Journal d'Archéologie suédoise (*Antiquarisk Fidskrift för Sverige*, I, p. 255 et suiv.), la description d'une sépulture à galerie des environs de Luttra. Elle était remplie d'un terreau noir très-compacte mêlé de quelques pierres roulées. Cette terre ayant été enlevée à une profondeur de 1 mètre 19 centimètres, on rencontra des squelettes humains en grande quantité, enfouis sans aucun ordre dans la masse terreuse et entre les pierres, et une partie de ces débris humains, surtout les crânes, plus ou moins brisés ou fendus. Tous les os étaient dans un désordre indescriptible. On ne trouva que peu d'antiquités de silex ou d'os. La plupart se rencontrèrent en dessous du lit d'ossements et sur la couche du fond consistant en un humus très-compacte. Après avoir donné la description complète et singulièrement intéressante de l'hypogée et de son contenu, description accompagnée de gravures sur bois intercalées dans le texte, reproduisant une partie des antiquités fort remarquables trouvées dans les deux monuments explorés, M. Hildebrand arrive, p. 271, à la conclusion suivante : « Je crois pouvoir admettre, comme résultat de nos

ancienne, au bord de laquelle les propriétaires du tertre sépulcral paraissent avoir eu leur station.

explorations, que les deux sépultures à galerie, ouvertes par nous, doivent plutôt être considérées comme des espèces d'ossuaires quo comme des tombeaux dans le sens ordinaire de ce mot. Car il n'est pas possible que les os aient pu se trouver dans un tel désordre, enfouis et pressés, comme je viens de le décrire, entre de la terre et des pierres, si les corps avaient été introduits entiers dans l'hypogée, et déposés, soit couchés, soit assis. Dans ce dernier cas, on aurait dû, en se fondant sur l'expérience fournie par le tumulus d'Axevalla et quelques autres sépultures du même genre, s'attendre à trouver l'hypogée divisé par des dalles où par des éclats de pierre en divers compartiments, chacun renfermant un ou plusieurs corps, etc.»— J'avoue sincèrement que je ne puis partager l'opinion émise par plusieurs savants de mérite, que les sépultures à galerie ont été des ossuaires et je vais indiquer mes raisons :

Aucun des auteurs qui voient d'anciens ossuaires dans les sépultures primitives du Nord, ne nous a dit de quelle manière les corps ont été dépouillés de leurs chairs avant d'être jetés en désordre dans l'ossuaire. Cela se pratiquait-il en déposant le corps dans un autre endroit jusqu'à ce que la chair eût eu le temps de se décomposer et de se détacher? Mais pourquoi cela, quand on possédait de grands et précieux mausolées pour y placer les corps? Ou croit-on peut-être que les os étaient dépouillés de leurs chairs au moyen de couteaux tranchants de silex? On sait quel effroi témoignent encore les individus des classes inférieures dès qu'il s'agit de porter la main sur un cadavre, effroi tel que plusieurs ne pourraient, même avec l'appât d'une grande récompense pécuniaire, se résoudre à couper une main ou un pied à un corps inanimé. On ne peut donc guère se figurer que l'usage de séparer la chair des os ait pu être établi pendant l'âge de la pierre dans le Nord, lorsque les populations étaient rudes et incultes au plus haut degré. Nous savons en outre que les peuples, qui ont construit nos sépultures à galerie, avaient la même coutume que les Groënlandais lorsqu'ils étaient encore païens (voyez p. 180), et qu'ils déposaient à côté du mort les armes et les ustensiles dont il s'était servi de son vivant, et si c'était une femme, ses parures, tout cela dans l'idée (ce que les missionnaires chrétiens ont constaté pour ce qui concerne les Groënlandais) que le mort s'en servirait, car on croyait qu'il se livrait dans la tombe aux occupations qu'il avait eues de son vivant. Le fait que les peuplades païennes, auxquelles on doit les sépultures mégalithiques de la Vestrogothie, ont eu la même croyance religieuse est prouvé par la circonstance qu'ils ont placé, comme par exemple dans le tumulus d'Axevalla, les corps assis dans la même position qu'ils avaient de leur vivant, et mis à côté d'eux les armes

Il est tout aussi impossible de prouver que de nier d'une manière absolue que ces hypogées primitifs

et les parures dont ils s'étaient servis. Cela semble montrer qu'ils avaient une vague perception de l'immortalité. L'idée de l'immortalité de l'âme a été profondément implantée dans l'esprit humain par le Créateur, et elle se trahit dès la première apparition de l'homme sur la terre. Ce n'est que du moment où les idées spéculatives l'ont emporté sur la voix innée de la conscience que le doute a pu naître çà et là. Quant aux peuples qui possédaient cette foi religieuse primitive, il est fort douteux qu'ils eussent jamais pu se résoudre à porter les mains sur les morts en séparant avec le feu ou avec des instruments tranchants les chairs d'avec les os *. On concède, et l'on s'y voit forcé par les faits, que des cadavres ont été introduits entiers dans leur dernier asile, mais l'on paraît admettre à côté que d'autres ont été réduits en squelette avant que leurs os fussent déposés dans l'hypogée. Un peu de réflexion montrera qu'il a pu en être ainsi, mais que tous doivent avoir été enterrés d'une seule et même façon.

Je suis convaincu, pour ma part, que tous les ossements qui se trouvent dans les tumulus de l'âge de la pierre du Nord, y ont été déposés quand les corps étaient entiers, et nous allons voir si cette conviction n'est pas confirmée par les faits mêmes que l'exploration des sépultures mégalithiques de la Vestrogothie a mis au jour. Nous devons nous rappeler préalablement que l'édifice a dû être terminé et recouvert de son toit de dalles avant qu'aucun corps ou qu'aucun os y aient été introduits; sans cette précaution, les renards et les loups auraient enlevé les os. Les habitants primitifs du Nord étaient si attentifs à la protection des restes de leurs morts dans le tombeau, qu'ils bouchaient, comme nous l'avons vu plus haut, les interstices entre les grands blocs par un remplissage très-soigné de pierraille. Nous ne devons pas oublier non plus que chaque hypogée possède une galerie latérale, par laquelle les ayants droit pouvaient entrer à volonté dans l'édifice, mais que cette entrée était protégée par une dalle fermant l'issue contre les tentatives des bêtes de proie.

Ces remarques faites, nous allons voir le résultat des explorations de M. le baron de Düben dans le tumulus de Luttra. Voici ce que dit (*l. c.*, p. 279) le savant professeur :

« Lorsque l'humus intermédiaire et les pierres grandes et petites eurent été soigneusement enlevés, on put voir les ossements à moitié détruits, en lignes parallèles continues, os des extrémités, vertèbres, etc., avec un crâne au milieu **. » — Il est indubitablement question ici de

* Nous avons vu que quelques cadavres, de la sépulture d'Axevalla, étaient ornés de colliers de perles. Il est parfaitement clair que les os n'avaient pas été dépouillés de leurs chairs lorsque ces corps furent déposés dans l'hypogée.

** Ce fait pouvait à peine être observé par une autre personne que par un anato-

aient pu être des habitations. C'est un fait digne de remarque que l'un des tertres ouverts à Stege dans l'île de Moën ne contenait pas trace de squelettes, mais par contre une foule d'ustensiles de pierre, de vases d'argile et de parures d'ambre. C'était aussi le cas dans l'une des sépultures explorées sur les collines de Glumlöf (Scanie).

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les chambres sépulcrales primitives me paraît mener nécessairement à la conclusion suivante : Ces monuments, appartenant à l'un des peuples primitifs qui, en Suède, se sont servis d'ustensiles en pierre, se distinguent de tous

squelettes dont les parties étaient placées dans leur agencement naturel respectif, et qui avaient été inhumés comme corps dans une position horizontale sur le sol de l'hypogée.— « Parfois, surtout dans la couche inférieure, on pouvait voir les os du tronc et des extrémités entassés sans ordre et dans toutes les directions l'un sur l'autre, et surmontés du crâne. » — Il est évident que ces squelettes aussi avaient été placés comme cadavres dans le caveau sépulcral, mais assis et non couchés. M. de Düben continue : « L'humus qui entourait les os était gras et onctueux à un degré infiniment plus grand que celui des autres parties de l'hypogée. » — Chacun comprendra immédiatement que cet humus gras et onctueux qui entourait les os était le résidu de la chair qui jadis les avaient garnis, et que par conséquent ces os n'y avaient pas été mis comme squelettes, mais comme corps entiers avec chair et sang. — « Mais le plus souvent, dit M. de Düben, les os étaient mêlés, confondus et présentaient un tel désordre qu'il était impossible de juger s'ils appartenaient au même individu. » — Comment expliquer maintenant, d'un côté cette masse d'ossements répartis en diverses couches ; de l'autre, le désordre inextricable qui frappa le savant explorateur ? Cette explication n'est pas difficile selon moi, pourvu que l'on se représente dès l'abord la chose telle qu'elle s'est probablement passée. Il paraît indubitable que ces monuments en pierres colossales, amenées à force de bras de loin ou de près, ont été construits pour servir pendant de longues années, des siècles peut-être, soit de nécropoles à des hordes entières, ou peut-être seulement de sépul-

miste. Je crois devoir rappeler que M. le baron de Düben est professeur d'anatomie, et, en Suède, peut-être le premier anatomiste *ex professo* qui ait exploré un tumulus.

les autres monuments antiques ayant eu la même destination, par une étroite galerie latérale dirigée vers le midi ou vers l'orient. L'hypogée lui-même forme tantôt un carré long, tantôt un cercle. L'on chercherait en vain cette forme soit comme chambre sépulcrale, soit comme habitation, chez les Germains de la Scandinavie ou d'autres contrées (1).

On n'a trouvé, que je sache, ni chez eux ni chez aucun autre peuple de la race caucasienne l'analogue de ces chambres sépulcrales; mais si nous allons chercher chez les Esquimaux du Groënland et de l'Amérique du Nord, nous trouvons dans leurs demeures

tures réservées aux chefs et à leurs familles *. Dès qu'un de ces édifices était prêt et le sol nivelé avec de la terre, du sable ou de l'argile, on y déposait les corps au fur et à mesure du décès des individus ou des membres de la famille du chef. La galerie répondait à ce but. Le plancher de la chambre sépulcrale s'étant avec le temps couvert de cadavres, le propriétaire, afin de procurer la place nécessaire pour une nouvelle couche de corps, dispersait sur le sol les squelettes les plus anciens et y déposait horizontalement les derniers corps introduits dont les os présentaient encore une certaine adhérence. Cette couche d'ossements nivelée, était recouverte de terre, de sable, ou même parfois de pierres en guise de pavé, ce qui donnait un nouveau sol prêt à recevoir une nouvelle série de corps. Cette série s'étant complétée à son tour dans la suite des années, on l'éparpillait comme la précédente et on la recouvrait d'une seconde couche de terre, de sable ou de pierre, prête à recevoir une troisième série de corps. Voilà, selon moi, la manière dont on a procédé, ainsi que la cause de l'état de désordre et d'endommagement dans lequel on a trouvé les os.

(1) Le tombeau de Harald Harfager (aux beaux cheveux), décrit par Sturleson, présente une construction et une forme toutes différentes (*Sagas royales* de Snorre Sturleson, traduction de Jacob Aal, I, p. 83). Des tombes identiques entourées d'éclats de pierre, avec deux pierres plus hautes pour la tête et pour les pieds, se voyaient encore il y a quelques années dans l'antique cimetière de Dalby (Scanie).

* L'aristocratie est, comme on le sait, singulièrement développée chez les peuples sauvages.

d'hiver une ressemblance surprenante avec nos hypogées primitifs. Bien loin de moi l'idée de bâtir des hypothèses sur ce fait; tout lecteur vraiment instruit comprendra fort bien la grande différence qui existe entre la simple constatation d'une ressemblance trouvée par la comparaison, et l'énonciation d'une hypothèse. Le lecteur pourra du reste constater par lui-même si cette ressemblance est réelle ou imaginaire, en jetant un regard sur la planche XIV, où la figure 243 représente une sépulture à galerie de la bruyère d'Oxevalla en Ostrogothie, et la figure 246, une habitation d'hiver des Esquimaux groënlandais. La ressemblance n'est toutefois pas restreinte aux contours extérieurs, elle s'étend aussi à la construction, aux dimensions et à l'aménagement intérieur. Pour le montrer, je vais décrire une habitation d'hiver des Groënlandais d'après ce qu'en dit le capitaine Graah, page 49 de son Voyage (1), dans lequel il donne en outre le dessin de la demeure groënlandaise reproduite planche XIV, figure 246 ; je profiterai aussi de renseignements verbaux que je dois à l'obligeance de personnes ayant vécu longtemps dans cette contrée polaire.

L'habitation forme un carré long. La grandeur en varie beaucoup d'après le nombre des familles qui s'accordent à vivre ensemble. Les plus grandes habi-

(1) *Undersogelse-Reise till Östkysten af Grönland, af M. A. Graah.* Kjöbenhavn, 1822.—J'ai fait dessiner sur ma planche la galerie latérale un peu plus longue que sur la figure donnée par Graah, parce que cette galerie est effectivement plus longue, tant d'après les témoignages verbaux do personnes qui ont vu les demeures d'hiver des Groënlandais, que d'après la propre description de Graah.

tations mesurent environ 18 mètres de longueur sur une largeur de 4 mètres à 4 mètres 75 centimètres; la largeur constitue donc environ un quart de la longueur. Les murailles, hautes de 1 mètre 78 centimètres à 2 mètres 37 centimètres, sont construites en pierres sèches avec des gazons dans les interstices (1). Le sol est ordinairement dallé. La toiture est plate et consiste en poutrelles de bois charrié par les courants marins et échoué sur la côte voisine, posées transversalement d'un mur à l'autre. Ces poutrelles supportent un treillage en bois de plus petite dimension, sur lequel sont jetées de la bruyère et des branches de genévrier, surmontées de mottes de gazon et d'une épaisse couche de terre. Au milieu de l'une des longues murailles et du côté du soleil (vers l'orient ou vers le midi), se trouve la galerie également couverte; elle mesure de 6 à 9 mètres de longueur sur une largeur de 74 à 89 centimètres. Elle présente parfois une légère courbe, et elle est le plus souvent si basse, que l'on y entre à peu près en rampant sur les genoux et sur les coudes (Pl. XIV, fig. 251). L'intérieur de la chambre est plus haut, mais il ne mesure toutefois que de 1 mètre 48 centimètres à 1 mètre 78 centimètres du plancher au plafond. Pour ce qui concerne l'aménagement *intra muros*, les habitants de la chambre n'étant assis ou couchés que le long des parois, celles-ci sont garnies de bancs et la pièce est parfois divisée en cellules ou compartiments assez analogues aux stalles de cer-

(1) Nous verrons plus loin que l'on rencontre aussi dans le Groenland de ces habitations dont les murailles sont exclusivement en pierre.

taines écuries. Chaque famille occupe une de ces cellules et les femmes non mariées en ont aussi une.

Que l'on veuille bien maintenant comparer, avec cette description d'une habitation d'hiver groënlandaise, la description donnée plus haut des sépultures primitives de la Scandinavie méridionale. Tout n'est-il pas essentiellement semblable, la forme, les proportions, la hauteur, la grandeur, l'orientation de l'étroite et longue galerie latérale, la division de la chambre en cellules établies le long des parois, etc.

J'ai mentionné en note que l'on a trouvé aussi au Groënland des demeures d'Esquimaux construites entièrement en pierre comme nos sépultures paléo-scandinaves. Le journal d'Archéologie du Nord (*Tidskrift for Nordisk Oldkyndighed*) contient (t. II, p. 332-333), une description intéressante de vieilles habitations de ce genre dans une région alpestre du Groënland. Les murailles de ces maisons n'étaient pas, comme celles des Esquimaux habitant les régions glacées, construites de pierre et de mottes de gazon, mais uniquement de pierre. Pour la forme, elles ressemblaient entièrement aux habitations d'hiver ordinaires des Groënlandais. Dans la plupart, les pierres étaient de moyenne grandeur, mais, dans d'autres, les murailles étaient formées de grandes pierres plates et en partie carrées, posées de champ et si parfaitement jointes ensemble, qu'il y avait à peine eu besoin de combler les interstices avec de la pierraille. A l'un des côtés se trouvait une ouverture donnant sur une longue galerie formée de deux rangées de pierres, placées de chaque côté de l'issue.

Comme elles étaient depuis longtemps abandonnées, elles n'avaient plus de toit, et se trouvaient par conséquent à ciel ouvert. Elles occupaient, en nombre considérable, une presqu'île entourée de trois côtés par un grand lac. On est vraiment étonné de voir cette description de demeures groënlandaises s'accorder si parfaitement, et pour ainsi dire mot pour mot, avec celle des sépultures scandinaves. La cause pour laquelle ces demeures n'étaient pas couvertes en pierre, comme nos hypogées, est facile à comprendre. Une dernière analogie, c'est qu'elles étaient par groupes, comme nos édifices sépulcraux et comme eux aussi placées dans le voisinage de l'eau (1).

Mais ce n'est pas seulement dans le Groënland que l'on trouve des habitations de ce type. Toute la race des Esquimaux en possède de semblables dans quelque

(1) Nous ne devons pas nous laisser tromper par la circonstance que les Groënlandais, qui accompagnaient le voyageur auquel on doit la description de ces maisons, cherchèrent à lui faire croire que c'étaient des restes des anciennes colonies norvégiennes du Groënland. Ce voyageur allait justement à la recherche de monuments de ce genre, et ses guides avaient sans doute des récompenses à attendre pour chaque découverte semblable qu'ils lui communiquaient. Aussi étaient-ils si zélés à cet égard qu'ils métamorphosaient en monuments norvégiens des fosses à renards faites par les Esquimaux et des excavations naturelles dans les montagnes. Nous pourrions peut-être plus ou moins admettre que ces demeures en pierre, avec leurs longues galeries latérales, étaient d'origine étrangère, et qu'elles avaient servi de modèles pour les demeures d'hiver des Groënlandais, si nous n'avions connaissance que des maisons, bâties d'après le même type, existent non-seulement chez les Groënlandais des localités où il y a eu des colonies étrangères, mais encore dans tout le Groënland et dans toutes les régions de l'Amérique du Nord occupées par les Esquimaux. Ce type d'habitation appartient donc primitivement à cette race, ce que je chercherai à établir plus loin par de nouvelles preuves.

endroit du globe qu'elle se soit fixée. Elles sont toujours et partout caractérisées par leur longue galerie latérale, étroite, droite ou courbe, tournée vers le sud ou vers l'est, et par leur chambre d'environ 1 mètre 48 centimètres de hauteur. La chambre peut au reste présenter des différences au point de vue des matériaux dont elle est construite et de la superficie qu'elle occupe.

Scoresby le jeune trouva dans la terre de Jameson, sous le 71° degré de latitude septentrionale, côte est du Groënland, les demeures d'Esquimaux reproduites planche XIV, figures 247, 248. Elles étaient abandonnées et formaient un groupe de 9 ou 10 habitations situées près de la berge d'une nappe d'eau. Les toits avaient disparu ou s'étaient effondrés. Ce qui restait encore de chaque maison consistait en une excavation d'environ 1 mètre 20 centimètres de profondeur sur 4 mètres 45 centimètres de longueur et 1 mètre 78 centimètres de largeur. Les murailles des côtés longs étaient de pierres brutes, et le sol consistait en un mélange de sable et d'argile. L'entrée était, comme à l'ordinaire dans les habitations d'Esquimaux, une galerie souterraine horizontale de 4 mètres 45 centimètres de longueur, orientée vers le sud ou le sud-est, et s'ouvrant sur la pente de la berge. Cette galerie était si basse qu'il fallait ramper sur les genoux et sur les mains pour pénétrer dans l'intérieur. Elle était couverte de dalles revêtues de mottes de gazon. La toiture de ces habitations ne présente qu'un faible relief au-dessus du sol environnant, et lorsqu'elle est revêtue de mottes de terre sur lesquelles

végète de la mousse ou de l'herbe, elle ressemble si parfaitement au reste du terrain, qu'il est difficile de l'en distinguer (Voir *W. Scoresby's d. J. Tagebuch einer Reise auf dem Wallfischfang*, p. 234, tab. VIII).

Qui ne croirait voir dans les lignes qui précèdent nos sépultures à galerie cachées sous leurs monticules de terre? Le reste de la description de Scoresby mérite à un haut degré notre attention. Il raconte que deux ou trois de ces édifices qui paraissaient plus vieux que les autres, avaient selon toute probabilité servi de lieux de sépulture aux habitants de cette station, vu que l'on y trouva des tombes avec des squelettes humains. Plusieurs tombes contenaient en outre des fragments des ustensiles et des instruments que les Esquimaux emploient dans leurs pêches et dans leurs chasses, et qui avaient été déposés auprès des corps afin de leur servir dans l'autre vie (p. 236).

Voici encore un fait prouvant que les habitations d'hiver des Groënlandais étaient parfois employées comme sépultures. Une personne digne de foi qui a longtemps habité le Groënland, m'a raconté que, vers 1830, on voyait près de Kongarsuk-Tange, à 20 kilomètres de Godhavn, une vieille habitation groënlandaise dans laquelle on trouva plusieurs corps accompagnés d'ustensiles et d'objets de parure. Ils étaient assis le long des murailles, exactement comme dans le tumulus de la bruyère d'Axevalla. Un fait identique est mentionné dans l'*Annual Report of the Smithsonian Institution for the year* 1862, p. 326-327, où il a été reproduit de la *Natural History Review. London. By John Lubbock.*

Les Baschkirs enterrent aussi leurs morts assis (Ermanns Reise, I, p. 436).

Nous avons vu que l'hypogée du tumulus d'Åsa, près de Qvistofta (Scanie), présentait une forme circulaire tout en ayant comme tous les autres sa longue et étroite galerie caractéristique orientée vers le sud. Je ferai observer à cet égard que dans les régions septentrionales de l'Amérique du Nord les habitations d'hiver des Esquimaux présentent, d'après Ross, toujours la même forme circulaire (Pl. XIV, fig. 250). Elles sont entièrement construites de neige gelée et munies de fenêtres de glace. Ces demeures possèdent aussi une longue galerie parfois courbe conduisant à l'intérieur. La chambre forme un cercle d'environ 3 mètres de diamètre, lorsqu'elle ne doit contenir qu'une famille, et un ovale de 4 mètres 45 centimètres de longueur sur 3 mètres de largeur lorsqu'elle en contient deux (1). La construction de ces édifices exige un temps singulièrement court : une demi-heure suffit. Quand, dans leurs voyages, les Esquimaux sont surpris par des tourmentes qui les empêchent d'aller plus loin pour le moment, ils se bâtissent immédiatement une de ces maisons de neige. Ross nous décrit (*l. c.* p. 390) les procédés de la construction. Même dans ces demeures élevées seulement pour la circonstance, ils n'oublient jamais la longue galerie d'entrée. Cette dernière constitue donc une partie essentielle des habitations de la race des Esquimaux, que ces ha-

(1) *Capitain sir John Ross' Zweite Entdeckungsreise nach den Gegenden des Nordpols*, 1829-1833. I, p. 322-324.

bitations soient rondes ou carrées, que les murailles en soient construites de pierres, de mottes de terre ou de neige. Le même fait s'applique à nos hypogées primitifs dans lesquels on trouve des ustensiles de silex : carrés ou circulaires, grands ou petits, ils ont toujours la même longue et étroite galerie latérale particulière à ce genre de monuments.

Ce que présentent par conséquent de commun les habitations des Esquimaux et les sépultures scandinaves primitives, c'est leur toiture plate, la hauteur identique (environ 1 m. 48) de leur chambre, et, en dernier lieu, leur longue galerie couverte de 59 à 89 centimètres de largeur sur 89 centimètres de hauteur et toujours orientée du côté du sud. Ces constructions se ressemblent encore en ce que la forme de la chambre varie, tantôt étant ronde, tantôt formant un carré long. Quant à l'aménagement intérieur, il est essentiellement le même de part et d'autre. Le centre de la chambre est vide, mais le pourtour est occupé par des cellules ou compartiments, et dans ces cellules sont les habitants vivants ou décédés, accroupis dans la position favorite de tous les peuples polaires, etc. Il semble à peine possible d'admettre que ces analogies si nombreuses, si essentielles et si exactes, soient simplement accidentelles. Et toutefois, d'un autre côté, il ne paraît guère possible, avec nos connaissances actuelles sur les différences si prononcées qui séparent ces races, d'admettre une communauté ou des relations entre elles. Il doit exister une autre cause qu'il nous est encore impossible d'expliquer.

Nous venons de voir que les Esquimaux, à l'instar des habitants primitifs de la Suède, déposent les ustensiles du mort à côté de lui dans la tombe. Le missionnaire Cranz raconte, dans son *Histoire du Groënland* (p. 301), qu'ils placent près de la tombe le kajak ou canot, les flèches et les outils usuels du défunt, « afin qu'il puisse les faire servir au soutien de sa vie dans un autre monde. » Voilà donc encore une conformité entre les mœurs et les rites des deux races!

Le même Cranz rapporte (*l. c.*) que de son temps encore bien des Groënlandais avaient coutume de placer une tête de chien près de la tombe d'un enfant, « afin que l'âme du chien qui sait trouver partout sa demeure puisse montrer à celle de l'enfant le chemin de la terre des esprits. » Je ne sais si cette belle et touchante idée appartient aux Esquimaux ou au missionnaire, mais un fait certain, c'est que l'on a trouvé des crânes de chien dans des tombes d'Esquimaux dans diverses localités du Groënland. Ainsi Scoresby raconte (*l. c.*, p. 230) qu'il trouva sur la terre de Jameson le crâne d'un chien « dans une petite tombe qui probablement était celle d'un enfant. »

Quelque portée que l'on puisse ou que l'on veuille donner au fait suivant, il est certain que l'on a aussi trouvé parfois en Suède des squelettes de chiens parmi les squelettes humains de nos chambres sépulcrales. Des recherches ultérieures montreront peut-être si les crânes de chiens que l'on rencontre dans ces hypogées reposent à côté des squelettes d'enfants.

Le résultat des explorations et des recherches rela-

tées dans ce chapitre sera donc que les débris encore existants de l'architecture des peuplades scandinaves primitives, dont nous nous occupons, ne ressemblent nullement aux constructions de la race gothique ou d'aucune autre race connue de la grande famille caucasienne, mais qu'ils présentent par contre une conformité frappante avec le mode de construction du peuple polaire des Esquimaux, race qui, grâce au bas degré de culture dans lequel elle se trouve encore, a le mieux conservé ses antiques usages.

Cette conformité s'applique non-seulement au mode de sépulture de nos populations primitives, mais encore, comme on vient de le voir, à certaines coutumes religieuses qui s'y rapportent. Et pourtant ces deux peuples n'appartiennent pas à la même race. La Scandinavie ne présente pas les plus légers indices d'avoir jamais été habitée par des peuples du type des Esquimaux. Cette ressemblance doit donc être attribuée au même degré de culture et à des circonstances extérieures identiques.

Pendant les années qui se sont écoulées depuis que je découvris et que je communiquai pour la première fois cette conformité entre nos sépultures primitives et les habitations des Esquimaux, j'ai minutieusement exploré les premières et j'ai pu constater encore mieux les faits énoncés plus haut. Mais ce que je crois pouvoir avancer, sinon complétement prouver, c'est qu'une partie de ces constructions à galerie, sont des ruines d'anciennes habitations, bien que la plupart soient et aient été réellement des édifices sépulcraux.

Ce que j'ai cité, page 180, d'après le voyage de Scoresby et d'après des communications verbales, prouve évidemment que, même parmi les Esquimaux, du moins dans certaines localités, c'était encore assez récemment l'usage d'inhumer les morts dans des chambres sépulcrales identiques aux habitations. Et, en vérité, si nous nous livrons à une comparaison encore plus minutieuse entre les habitations et les chambres sépulcrales, nous en constaterons l'identité absolue chez tous les peuples incultes. Si nous recherchons la cause de ce fait ethnologique remarquable, nous comprendrons bien vite qu'il doit en être ainsi et qu'il ne peut en être autrement. L'homme à l'état plus ou moins sauvage, ne suivant encore que ses instincts naturels, a pourtant un pressentiment, obscur et confus sans doute, de la continuation de la vie après la mort. Mais comme il ne peut s'élever à des notions plus pures et plus nobles, il croit que les morts continuent dans le tombeau le genre d'activité auquel ils s'étaient livrés pendant la vie. C'est sous l'impression de cette croyance qu'il construit pour les morts des demeures pareilles à celles des vivants; c'est pour cette cause que dans la chambre sépulcrale il leur donne la position qu'ils affectionnaient de leur vivant dans leurs habitations; c'est sous l'inspiration de la même pensée qu'il attache à leur cou ou qu'il dépose à leurs côtés les ustensiles et les objets dont ils se servaient journellement. Je ferai voir plus loin que ces faits sont en pleine conformité avec les plus anciennes traditions de la plupart des peuples. Ce que je viens de

dire suffira, je l'espère, pour faire comprendre que s'il existe en Suède des demeures de cette époque, elles doivent être parfaitement identiques de forme et de construction aux édifices sépulcraux de cette même époque. La vérité de cette thèse est évidente pour quiconque y veut réfléchir. Nous pouvons donc être pleinement persuadés que le sauvage des plaines boisées et dépourvues de rochers de la Scanie et de la Vestrogothie, avant qu'il eût élevé des édifices à galerie pour les morts, en avait déjà construit de semblables pour les vivants. Si je ne me trompe, nous possédons encore quelques-unes de ces habitations primitives. Elles se distinguent des demeures mortuaires en ce que l'on n'y trouve jamais de squelettes, et autant que j'ai pu m'en assurer jusqu'ici, en ce qu'elles ne sont que rarement, sinon jamais, couvertes de blocs de pierre, mais se présentent toujours à ciel ouvert. Cette dernière circonstance semble dénoter qu'elles avaient une toiture en poutres, comme les habitations des Groënlandais et des Esquimaux de l'Amérique du Nord, auxquelles elles ressemblent entièrement pour la forme et pour la construction.

Je vais décrire les ruines de deux de ces habitations primitives dont l'une se trouve à droite et tout près du grand chemin qui conduit de Skifvarp à Ystad (Scanie), à l'ouest du golfe de Skar (Skarviken) et non loin des bords de la mer. Elle se nomme Hölingen et est située sur une colline peu élevée de sable et de gravier. Elle forme plutôt un carré long qu'un ovale allongé et est orientée de l'est à l'ouest Elle se compose de grands

blocs de granit posés de champ en contact par leurs côtés étroits; quelques-uns se sont écroulés, les autres sont restés debout. Du milieu du long côté du sud part une galerie latérale dirigée vers l'E.-S.-E., construite de blocs plus petits et moins hauts que ceux de la chambre même. Celle-ci mesurait 5 mètres 94 centimètres de longueur sur une largeur de 2 mètres 59 centimètres. Les grands blocs qui constituaient les murailles reposaient sur un lit de cailloux et d'éclats de pierre pour empêcher les affaissements, et ils avaient une hauteur d'environ 1 mètre 63 centimètres. La galerie, qui mesurait 4 mètres 45 centimètres de longueur, avait à son débouché extérieur une largeur d'environ 59 centimètres et, à son entrée dans la chambre, d'environ 74 centimètres. Les pierres de la galerie, plus basses que celles des murailles, ne furent pas mesurées. De cette ruine, entièrement ouverte; la moitié ou un peu plus se trouvait au-dessus du niveau du sol. Le gazon enlevé, la couche sous-jacente se trouva consister en une masse de petits éclats de pierre mêlés de terre; ceux-ci déblayés, on arriva au plancher proprement dit, lequel était composé d'argile mêlée de sable. On y rencontra divers fragments d'éclats de silex (Pl. II, fig. 24) qui sans doute avaient été des couteaux du type le plus grossier et le plus primitif, plus quelques vases en terre cuite de différentes formes, enjolivés à l'extérieur d'ornements faits au poinçon. Aucun vase n'était entier; de quelques-uns on ne trouva que des fragments avariés, preuve qu'ils avaient été brisés avant la destruction partielle de l'édifice; tous étaient vides et

l'on n'y trouva aucune trace d'ossements calcinés. On recueillit, en outre, des perles d'ambre à peine reconnaissables (Voy. Pl. IX, fig. 191, 195) et quelques fragments d'os qui assurément n'étaient pas des os humains. On découvrit dans l'aile du nord des charbons et de la cendre, montrant que le foyer avait été là et, tout auprès, deux ou trois vases d'argile brisés. On ne trouva rien dans l'aile du sud. Si maintenant nous admettons, et l'on y est pleinement autorisé par les faits, que nous avons devant nous les ruines d'une maison habitée par des sauvages il y a deux ou trois mille ans; que cette maison était couverte de la même manière que les habitations d'Esquimaux groënlandais décrites dans les pages précédentes, savoir d'un toit plat en poutres soutenant un treillis de poutrelles, sur lequel reposaient sans doute des pierres de petites dimensions recouvertes de branches d'arbres résineux et de bruyère, le tout surmonté de terre; si donc nous nous figurons tout cela, le toit détruit par l'âge et par les intempéries se sera écroulé dans la maison et aura été réduit en poussière, et la ruine sera devenue précisément ce que nous venons de voir. Les éclats de pierre qui se trouvent toujours en grand nombre en dedans et autour de ces ruines remplissaient, selon moi, les interstices des murailles afin de consolider ces dernières. Ce fait est d'autant plus certain qu'on les rencontre toujours à leur place normale dans les interstices des chambres à galerie encore couvertes de terre et où, par conséquent, les murailles mieux protégées se sont conservées dans leur état primitif.

Sur une chaîne d'élévations longeant le village paroissial de Glumslöf (Scanie) et portant le nom de collines de Glumslöf, j'explorai, en mai 1842, deux constructions à galerie, dont l'une, celle du nord, est reproduite planche XIV, figure 249. Cette région, comprenant les paroisses de Glumslöf, Qvistofta, Bärslöf, etc., possède un nombre relativement considérable de ruines plus ou moins conservées du même type. Cela provient de la grande abondance de blocs erratiques qui ont fourni et fournissent encore aux habitants les pierres nécessaires à leurs besoins, ce qui enlève la tentation de s'attaquer aux ruines. Dans les localités où la pierre est plus rare, on a détruit ces ruines, qu'aucune couverture ne protégeait, pour les employer à la construction de maisons, de ponts, de murs secs, etc.

L'édifice reproduit ici, forme un ovale de 4 mètres 45 centimètres à 4 mètres 76 centimètres de longueur, sur une largeur d'environ 2 mètres 37 centimètres. La hauteur des murailles à partir du plancher est d'à peu près 1 mètre 52 centimètres. La galerie, orientée vers l'E.-S.-E., est longue d'un peu moins de 4 mètres 76 centimètres, et large de 59 centimètres. Comme dans les précédentes, le sol tant à l'intérieur qu'à l'extérieur était une terre mêlée d'une foule de cailloux et de petites pierres, dans laquelle on découvrit près de la surface une lance de silex brisée (c'était une pointe de lance ou d'épieu : voy. Pl. III, fig. 57). Tout près du plancher primitif, ou pour mieux dire sur ce plancher même gisaient le reste des trouvailles, consistant en

plusieurs vases d'argile, tous brisés, de diverses formes et dont deux, assez bas, étaient évasés en forme de coupes ou de tasses. Quelques-uns portaient à l'extérieur des ornements tracés au poinçon, d'autres étaient lisses. On rencontra une masse de fragments de ces poteries primitives. Les fouilles amenèrent en outre au jour, avec un assez grand nombre d'objets de parure plus ou moins détériorés, consistant en perles et en boutons d'ambre, un couteau de silex muni d'une poignée, pareil à celui de la planche III, figure 64, plusieurs lances, haches et éclats de la même pierre; au milieu des objets d'ambre se trouvait le polissoir pour aiguilles, décrit page 39 et reproduit planche VIII, figure 182. En dernier lieu, on trouva dans la chambre, comme dans les précédentes, des charbons et des cendres, principalement à un endroit qui sans doute avait été le foyer.

Les ruines étaient, comme ailleurs, à découvert sur plus de la moitié de leur hauteur; mais tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le sol dépassait légèrement le niveau du terrain environnant, et il était infiniment plus mêlé qu'à l'ordinaire de ces éclats anguleux de pierre, qui selon moi servaient à combler les interstices des murailles. On trouva aussi, comme ailleurs, quelques fragments d'os qui assurément n'avaient pas appartenu à des êtres humains. Dans cet hypogée, pas plus que dans nos autres édifices en demi-croix, on ne trouva de traces d'ossements humains calcinés.

Je répète ce que j'ai dit plus haut, savoir que si nous voyons dans ces ruines des habitations humaines datant

de deux ou trois mille ans, habitations couvertes d'une toiture de la même construction et des mêmes matériaux que celles du Groënland, auxquelles elles ressemblent complétement au point de vue de la forme, elles doivent maintenant, après des milliers d'années pendant lesquelles la toiture pourrie s'est écroulée en dedans et en dehors de l'édifice avec la terre qui la recouvrait, elles doivent, dis-je, se présenter à nos yeux précisément sous l'aspect des ruines décrites ici.

Les objections que l'on pourra faire contre la supposition que ces ruines ont été des habitations pour les vivants et non des demeures pour les morts, me paraissent pleinement réfutées par le fait que l'on n'y trouve jamais de squelettes humains, mais par contre toujours des traces plus ou moins nombreuses du mobilier des habitants primitifs de nos contrées, et toujours un endroit qui paraît avoir été le foyer.

Cela prouvé, je dois, avant d'aller plus loin, faire observer que la dénomination de sépultures en demi-croix (suédois : *halfkorsgrafvar*), donnée naguère à ces monuments, est impropre à plus d'un égard et de nature à fausser les idées. Premièrement, tous ces édifices ne paraissent pas avoir été des tombeaux; en second lieu, c'est seulement quand la chambre est un carré long, qu'elle forme une demi-croix avec la galerie, mais non quand elle est circulaire (Pl. XIV, fig. 250). La forme de la chambre est tantôt carrée, tantôt ovale, tantôt ronde; cette forme n'est donc pas constante; mais ce qui, par contre, est toujours constant et ne manque jamais dans ces édifices primitifs, c'est la ga-

lerie plus ou moins longue, composée de deux rangées de pierres et orientée vers le midi ou vers le soleil levant. C'est la partie la plus caractéristique de ces monuments, et qui, au premier coup d'œil, les fait distinguer de tous les autres. Si donc l'on en veut donner une notion juste et correcte, on devra les nommer précisément d'après cette galerie qui leur est propre. Ainsi ferai-je, et comme, en outre, ils se composent tous de pierres élevées et agencées par la main des hommes, je les appellerai : *Édifices ou constructions à galerie.*

Puis comme il en existe, selon moi, de deux espèces, savoir : des demeures pour les morts ou *chambres sépulcrales* et des demeures pour les vivants ou *habitations ordinaires*, je les diviserai, d'après cette distinction, en *Habitations à galerie* (suédois : *gånghus*), et en *Sépultures à galerie* (suéd. : *ganggrifter*).

J'ai déjà mentionné que ces antiques constructions se présentent en Suède sous trois formes différentes, qui sont :

1° La forme circulaire.

A ce type appartient l'hypogée du tumulus d'Åsa (Åsahög), près de Qvistofta, reproduit planche XIV, figure 250, dans l'état où il se trouvait avant qu'une partie des murs latéraux se fût écroulée, toutefois sans les blocs de pierre qui jadis le recouvraient (1). Cet édifice tire son nom de la circonstance qu'il est bâti

(1) Voy. le journal *Runa*, pl. III, fig. 9.

sur une de ces collines de sable, de gravier et de cailloux roulés connues en Suède sous le nom de *Åsar* (1). Entre cette colline et une autre colline surmontée d'un tumulus nommé le Stenshög (2), passe un petit cours d'eau qui se jette non loin de là dans un plus grand, jadis beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces habitations circulaires à galerie sont assez rares; toutefois on en rencontre dans plusieurs localités de la Suède et du Danemark, et même jusqu'en France. La *Chronique scientifique* du 24 février 1839, du journal *l'Institut*, relate la découverte faite à Saumur par quelques ouvriers, d'une sépulture primitive dans laquelle on trouva des squelettes humains et des ustensiles de pierre. Cette sépulture était circulaire, recouverte d'une immense dalle de pierre de 6 à 7 mètres de longueur sur une largeur à peu près égale, et de l'épaisseur de 1 mètre. La chambre intérieure était remplie d'une foule d'ossements humains; les os des jambes et des bras reposaient en croix les uns sur les autres, et sur le monceau d'ossements se trouvait la tête. Cela

(1) Prononcez *ósar*, le singulier est *ås* (pron. *óse*). — Nom générique donné à une formation assez commune dans certaines parties de la Suède, et qui a fort intrigué les géologues. La plus longue et la plus souvent décrite de ces chaînes de collines, est celle qui, sous des noms divers (*Brunkebergs ås* à Stockholm même, *Långåsen*, la longue colline, plus au Nord, etc.), court sur une longueur de 100 à 120 kilomètres, du littoral de la Baltique au sud de Stockholm jusqu'aux environs d'Upsal. — Ceci pour rectifier de légères erreurs qui se trouvent à cet égard dans les travaux de savants étrangers. Voir entre autres la traduction française (chap. XIII, p. 249) de l'ouvrage de sir Charles Lyell, sur l'*Ancienneté de l'homme*. (*Note du traducteur*.)

(2) *Runa*, pl. III, fig. 6.

montre que les corps avaient été, comme chez nous, placés assis dans l'hypogée. Un fait remarquable, c'est que, comme dans le tumulus d'Åsa, on trouva sous ce premier lit, un second lit d'ossements dans la même position. On découvrit parmi les os des haches de silex (casse-tête), des flèches à pointe très-aiguë et à bords dentelés, ainsi que d'autres flèches plus grossières, toutes de silex. On recueillit aussi deux poignards à manche formé d'un os oblong au bout duquel était enchâssée une dent de sanglier en guise de lame. Le tout était recouvert d'une couche de terre de 50 centimètres d'épaisseur.

Cette description présente une analogie frappante avec celle du tumulus d'Åsa, donnée dans le journal *Iduna*. On découvrit aussi dans le tumulus suédois deux ou plusieurs lits d'ossements (1); les pierres qui constituaient les murs étaient placées de champ et formaient une enceinte circulaire sur laquelle reposaient deux grandes dalles formant le toit. On recueillit de même dans la sépulture d'Åsa, outre des haches, des flèches, etc., de silex, une dent de sanglier qui avait pu servir de poignard, et dont le manche, peut-être de bois, s'était pourri. Mais à Saumur l'on n'a pas pu ou l'on n'a pas su remarquer qu'il partît de l'enceinte circulaire une galerie formée de deux rangées de pierres. Il est toutefois probable que cette galerie existait.

Le numéro de mai 1840 du journal *Das Ausland*,

(1) On remarqua la même circonstance dans les sépultures de la Vestrogothie.

fait aussi (p. 159) mention d'une chambre sépulcrale que l'on venait alors de découvrir près de Bougon, en France. Une galerie ou allée conduisait dans une grande chambre construite de neuf pierres levées, couvertes d'une dalle de 7 mètres 58 centimètres. L'intérieur était rempli de squelettes ayant la tête appuyée contre la muraille. A leurs côtés se trouvaient des vases d'argile remplis de vivres pour les morts. Les noisettes et les glands que l'on y voyait étaient parfaitement conservés (1).

On trouva aussi deux haches et deux couteaux de pierre, plusieurs petits instruments tranchants dont on ne put déterminer l'usage, deux colliers, l'un de petites coquilles, l'autre de grains ou boulettes de terre cuite (2), plusieurs dents d'ours, les os d'un chien, et une plaque de pierre sur laquelle on apercevait les traces d'un grossier dessin. On voit immédiatement que c'était une sépulture à galerie.

2° Le type ovale.

Ce type est plus commun que le précédent; la plupart des habitations à galerie que j'ai eu l'occasion d'étudier, présentent cette forme plus ou moins allongée, et s'approchant de la suivante. La figure 249 de la planche XIV reproduit une de celles du même type que l'on voit sur les collines de Glumslöf.

(1) Autant que je sache, on n'a jamais rien trouvé d'analogue en Suède, où le sauvage a sans doute vécu principalement de viande, comme il le fait encore sous les latitudes plus élevées.

(2) Ces grossières parures de terre cuite se rencontrent aussi en Scandinavie, principalement dans l'île d'Öland (côte E.-S.-E. de la Suède).

3° Le carré long.

Ce type est commun en Suède et en Danemark.

Les habitations d'Esquimaux mentionnées dans les pages précédentes, habitations encore en usage au Groënland, et qui à distance ressemblent à des tumulus, ont été trouvées jadis dans des localités de l'Amérique infiniment plus méridionales que celles où on les rencontre actuellement.

Les *Antiquitates americanæ* (1) mentionnent (p. 43), que lorsque l'Islandais Thorvald arriva avec ses compagnons dans le Winland (pays de la vigne), côte orientale des États-Unis de l'Amérique du Nord, entre les 40e et 42e degrés de latitude septentrionale, ils virent quelques monticules au fond d'un golfe et supposèrent que c'étaient des habitations, ce qui se confirma, car ils furent bientôt assaillis par une quantité de *Skrælingar* (hommes faibles et de petite stature), nôm que les Islandais donnaient aux Esquimaux du Groënland et de l'Amérique. Les plus anciennes traditions suédoises, dont je me réserve de parler plus loin, témoignent du fait que les habitations du même type dont les ruines ont été conservées jusqu'à nous, avaient aussi l'apparence de monticules de terre.

Ce qui précède prouve que les constructions à galerie existent encore, soit comme monuments primitifs, soit comme habitations contemporaines sur des

(1) *Antiquitates americanæ, sive scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America.* Hafniæ (Copenhague), 1837.

points de la terre très-éloignés les uns des autres, à Boothia (partie la plus septentrionale de l'Amérique du Nord), au Groënland, dans l'ancien Winland, en Suède, en Danemark, dans l'Allemagne du Nord et jusqu'en France, et il est fort probable qu'elles ont existé dans d'autres régions du globe où il ne reste plus actuellement aucune trace perceptible de ce genre d'édifices.

Le fait remarquable que ces habitations et ces sépultures offrent entre elles une analogie si frappante dans des régions et des localités si distantes les unes des autres, bien que construites par des races totalement différentes, ne comporte qu'une seule explication, celle donnée, chapitre I, au phénomène de la présence sur toute la terre d'instruments et d'armes de silex parfaitement identiques. Tous les sauvages habitant à peu près le même climat (1) et placés au même niveau de développement, doivent nécessairement avoir entre eux une ressemblance extérieure : ils se revêtent de peaux; ils pêchent et chassent de la même manière; ils ont les mêmes demeures, des cavernes dans les montagnes, ou, à défaut, des cavernes artificielles, dans lesquelles, à l'instar des animaux, ils pénètrent en rampant par une étroite ouverture (2). Toutefois, quant aux habitations à galerie dont il est ici question,

(1) Lorsqu'elles furent construites en France, ce pays avait-il le même climat que le Groënland? Cette question est pleinement justifiée par la découverte du mammouth avec les squelettes d'autres animaux arctiques. Toutefois les sépultures à galerie me paraissent avoir appartenu à une époque relativement beaucoup plus récente.

(2) Voy. Pl. VIII, fig. 251.

il est facile de comprendre qu'elles ne sont pas les plus anciennes demeures de l'homme.

Représentons-nous des sauvages arrivés par une cause quelconque dans un climat plus doux, où n'existait toutefois pas une température toujours égale. Quant bien même les nuits seules auraient été froides, tandis que les jours jouissaient d'une chaleur plus ou moins grande, il fallait toujours nécessairement des refuges, et ces refuges, les cavernes et les grottes naturelles les leur offraient. C'était là qu'ils allaient chercher un asile pour se soustraire à la rigueur des nuits, c'était à ces cavernes qu'ils allaient demander de l'ombre pendant la chaleur du jour(1). La caverne, la grotte formée par la nature dans le rocher, a été la première habitation de l'homme. Toutes les traditions primitives le démontrent. Les aborigènes de la Grèce habitaient des cavernes. Avant les Samoyèdes, habitaient en Sibérie des hommes ayant des excavations souterraines pour demeures(2). Les Cyclopes d'Homère, habitants des côtes de la mer Noire, quoique parés de fables nombreuses dues à l'imagination du poëte, ne sont aux yeux réalistes de la prose que des nomades demeurant dans des cavernes (3). Le pays situé entre la mer Noire et la mer Caspienne est regardé généralement, et avec raison, comme le point du globe d'où s'est répandue la race humaine la mieux favorisée des

(1) La même idée est exprimée par Diodore de Sicile, liv. I, ch. VIII : « Hieme in speluncas refugere, etc. »

(2) *Ermans Reise*, p. 710.

(3) Odyssée, I, v. 113-115, 182, 399, 400.

dons de l'esprit et la plus accessible à la civilisation; c'est là que nous reportent les traditions primitives de la plupart des peuples de l'Europe moderne. Les hommes y habitaient des cavernes, et les peuples se répandirent de là, emportant avec eux leurs coutumes, leurs usages domestiques et leurs souvenirs. Ceux qui restèrent étaient toutefois nombreux, et ils se propagèrent de plus en plus, de sorte que bientôt les grottes formées par la nature, ne suffirent plus à les contenir; ils se creusèrent alors des cavernes artificielles dans les roches les plus tendres (la molasse entre autres); le nombre des cavernes augmenta et l'on vit bientôt tout un système de villages et de villes cryptiques (1). Ces peuples de l'Orient et du Midi enterraient aussi leurs morts dans des demeures identiques à celles qui leur avaient primitivement servi d'habitations. Les Héthéens, peuple de Canaan, inhumaient au temps d'Abraham, leurs morts dans des cavernes. Ce patriarche acheta d'eux un double sépulcre de ce genre pour y enterrer Sara (2). Ce mode de sépulture continua chez les Juifs dans la ville même de Jérusalem, ce que prouvent entre autres les cryptes que l'on y trouve encore aujourd'hui. La même origine, c'est-à-dire l'imitation des cavernes ou demeures primitives, puis des cavernes sépulcrales, doit être, sans doute,

(1) Plusieurs descriptions de voyage contiennent des reproductions de ces cavernes artificielles. — Je citerai seulement Du Bois de Montperreux, *Voyage autour du Caucase*, atlas IV, pl. I, II et III. — Le voyage d'Ainsworth fait mention de villages de la Cappadoce entièrement creusés dans le roc. — Voy. *Das Ausland*, 1842, n. 170.

(2) Genèse, chap. XXIII.

reconnue aux catacombes, cryptes, grottes sacrées et temples creusés dans les rochers, etc.

Mais quand les peuples, qui avaient creusé et habité les cryptes du Caucase, en furent chassés par des hordes plus fortes, et qu'ils durent émigrer dans des contrées manquant de montagnes, ou dans d'autres manquant de roches assez tendres pour leur permettre d'y creuser des demeures, ils furent forcés de s'en construire soit de troncs d'arbres, soit de pierres réunies souvent à grand'peine et empilées les unes sur les autres. C'est ainsi, sans doute, qu'est née l'architecture ; elle a eu pour point de départ la caverne naturelle, cette première demeure de l'homme, et elle s'est développée dans deux directions : habitations pour les vivants, sépulcres pour les morts. Le palais est l'expression suprême de la première direction, le temple celle de la seconde. Il faut bien se rappeler ce fait, qu'aussi longtemps qu'un peuple habite dans des cavernes, il enterre aussi ses morts dans des cavernes. Comme toutes les coutumes religieuses, moins sujettes à se modifier que les coutumes profanes, cette coutume s'est conservée longtemps après que le peuple se fut construit des habitations régulières ; par exemple chez les Juifs de Jérusalem, et chez d'autres peuples encore. Cela prouve que la religion est presque aussi vieille que la race. Mais si la race change de religion, ou qu'elle ait reçu son culte après avoir eu longtemps déjà des demeures régulières, elle donne souvent à ses sépultures la forme et l'aspect de ses habitations. Les sépultures des Tartares de Kasan ressemblent par-

faitement, sur une petite échelle, à leurs habitations, et elles sont bâties comme les habitations de poutres fixées les unes sur les autres (*Ermans Reise*, I, p. 248). Une sépulture circassienne ressemble à une habitation circassienne (*Du Bois de Montperreux*, l. c., Atlas IV, Pl. 30, etc.). — Les sépultures des Juifs Karaïtes dans la vallée de Josaphat ressemblent à des maisons et à des églises (*Du Bois*, f. 7, 9). — Les sépultures néo-grecques de la Crimée imitent de même des églises (*ibid*, pl. XXVII).

Mais sous les zones chaudes du sud, le sauvage recherchait les cavernes, non pas tant pour la protection qu'elles lui assuraient contre le froid, que pour la fraîcheur qu'il y trouvait pendant la chaleur du jour.

Si des pays méridionaux nous tournons nos regards vers les zones froides du globe, nous comprendrons d'avance que les circonstances ne sont plus les mêmes. Représentons-nous des sauvages apparaissant pour une cause quelconque au bord des cours d'eau de ces régions et dans les forêts primitives, où, pendant une grande partie de l'année, le sol est gelé et couvert de neige. Là, le premier soin de l'homme aura été de tuer les bêtes sauvages afin de faire servir leur chair à sa nourriture et leurs peaux à ses vêtements ; il aura ensuite demandé à de profondes cavernes un abri contre la rigueur des hivers et l'intempérie des saisons. Ici, il ne s'agissait plus d'un abri contre la chaleur, mais d'une protection contre la tourmente, la tempête et le froid. Ce but donné, il était naturel que le sauvage se

cherchât ou se ménageât des cavernes avec de longues galeries tournées vers le sud. S'il ne les trouvait pas toutes faites, il les construisait lui-même (1). On possède les preuves les plus positives que les choses se sont passées de la sorte, et que les peuples sauvages de l'Europe ont eu des cavernes pour demeures, sous la zone froide comme sous la zone tempérée. J'ai déjà indiqué que les Lapons habitaient jadis des cavernes. On a trouvé dans plusieurs grottes ou cavernes naturelles de l'Allemagne et de la France des ossements humains, des haches et des armes de chasse de silex, mêlés à des amas d'ossements d'espèces animales actuellement éteintes, et l'explication la plus probable que l'on ait donnée de ce fait, c'est que dans ces cavernes où parfois se sont amassés les débris osseux d'animaux qui leur servaient de nourriture, vivaient et mouraient des sauvages grossiers qui y ont laissé leurs armes et parfois leurs os. Jornandès avait entendu parler de peuplades de la Suède (Scanzia), habitant à l'instar des animaux des rochers creusés par la nature ou par l'homme (2).

Mais ces demeures ne pouvaient exister que dans les localités où se trouvaient des rochers présentant des fentes ou des cavernes naturelles. Si l'homme fixait sa résidence dans un pays de plaine, il se voyait alors

(1) Cet instinct se rencontre aussi chez les animaux. Voir mon ouvrage : *Faune de la Scandinavie*, I, p. 217.

(2) JORNANDES, *de rebus Geticis*, ch. III. — C'est ainsi que je crois devoir interpréter le passage suivant : « *Hi* (*populi*) *exesis rupibus, quasi castellis inhabitant, ritu belluino.* » — Les données de Jornandès sur la Suède, manquent au surplus de la clarté désirable.

forcé de se construire, au moyen de pierres traînées avec effort de toutes parts, des habitations ressemblant autant que possible aux cavernes formées par la nature. De là naquirent les édifices à galerie dont la longue et étroite allée souterraine correspond à l'étroite entrée de la caverne naturelle, et dont la chambre est l'imitation de la grotte naturelle. Cette dernière peut donc affecter des formes différentes, mais la galerie ne manque jamais.

Si les demeures à galerie des peuples primitifs de différentes races, sont des imitations des cavernes naturelles, cela suffit, il me semble, pour expliquer le phénomène si remarquable de l'existence de formes parfaitement identiques dans des pays si éloignés les uns des autres, formes ayant servi de demeures à des races si diverses.

Mais si cette explication est juste, et c'est à vrai dire la seule rationnelle, il s'ensuit aussi que les habitations à galerie construites de pierres amenées de manière ou d'autre sur les lieux, ne doivent se présenter que bien rarement, sinon jamais, dans les régions rocheuses ou pourvues de montagnes, où se trouvent des cavernes naturelles. Cette thèse est en pleine conformité avec les faits. En Suède, on ne rencontre ces habitations que dans les grandes plaines de la Scanie, de la Vestrogothie, etc. Même en Scanie, où elles sont très-nombreuses sur quelques points de la plaine, et où, par conséquent, la population primitive à laquelle on doit ces monuments a dû être assez dense, principalement sur les hauteurs dominant les cours d'eau,

en Scanie, dis-je, elles manquent totalement dans toutes les localités où se trouvent des rochers et des montagnes avec leurs fentes et leurs cavernes naturelles. Ce fait est général, et, autant que je sache, sans exception. Mais il est remarquable que dans ces contrées rocheuses se trouvent des cavernes auxquelles les traditions populaires rattachent précisément les mêmes récits qu'à diverses collines de la plaine, de géants, de sorciers et de nains qui, jadis, y ont eu leurs demeures. Certaines habitations à galerie des plaines scaniennes sont nommées *chambres ou demeures de géants* (Jättestugor), *sépulcres de géants* (Jättegrafvar), *demeures de Trolls ou sorciers* (Trollstugor), *collines de pygmées* (Pysslinge-backar); or précisément les mêmes dénominations sont appliquées à certaines grottes des régions montagneuses. Ainsi dans une seule et même localité du nord de la Scanie, on trouve par exemple une *Trollstuga* dans les rochers de Björnkulla, une seconde dans ceux de Bille (*Billeshall*), deux chambres de géants dans le Skåra-li (chaîne de montagnes traversant la Scanie septentrionale du nord-ouest au sud-est), une dans les rochers de Klöfva (*Klöfvahallar*), une au village de *Röstånga*, etc. Ces dénominations identiques données depuis l'antiquité à la grotte naturelle et à l'édifice à galerie, montrent que la tradition sait qu'ils ont été employés jadis à un seul et même usage. Cela me paraît suffisamment expliquer le phénomène que les habitations à galerie ne se trouvent que dans les plaines.

J'ai énoncé plus haut ma conviction que plusieurs races de la Scandinavie se sont servies d'ustensiles de

pierre, tant les plus anciens occupants du pays, qui assurément n'avaient pas de demeures fixes, que les envahisseurs postérieurs auxquels on doit les constructions à galerie, et il me paraît plus que probable que divers ustensiles de pierre continuèrent à être en usage même longtemps après que l'on eut cessé de construire des sépultures à galerie. Ces ustensiles se retrouvent partout, même dans la Suède moyenne et dans celle du nord, parfois réunis en grand nombre et en exemplaires souvent remarquables par leurs dimensions et leur pesanteur, ce qui montre qu'ils n'ont pas été des amulettes comme certains archéologues l'ont supposé. On recueille même parfois les outils qui ont servi à la fabrication des objets de pierre. En outre, les antiquités de pierre dans la Suède moyenne et la Suède septentrionale, sont le plus souvent confectionnées en roches appartenant à la localité où on les rencontre, ce qui prouve à coup sûr qu'ils n'y ont pas été apportés d'ailleurs (1).

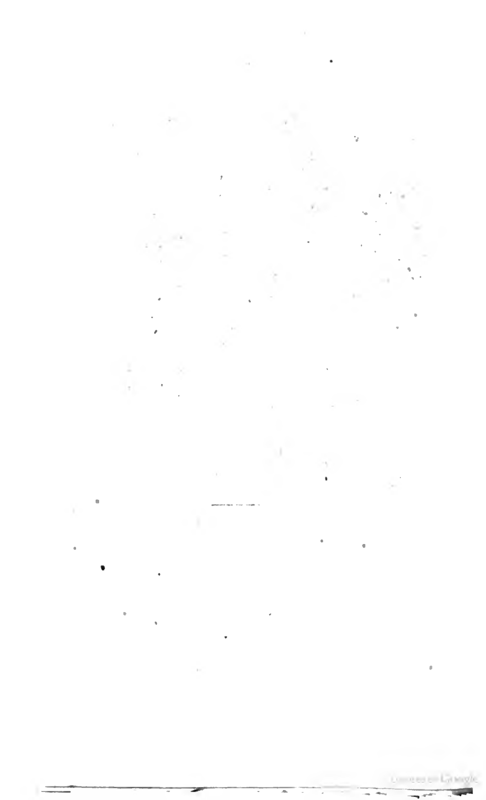
Il existe, en Scandinavie, un autre genre de sépulture de l'âge de la pierre. C'est le *dös* de la Scanie, le *dyss* du Danemark, le *dolmen* et le *cromlech* de la France et de l'Angleterre. Ces tombeaux se composent de 3 ou de 5 pierres levées posées en cercle et surmontées d'un grand bloc de pierre (Pl. X, fig. 211). Ils n'étaient destinés qu'à un seul corps, que toujours l'on y

(1) Tout cela s'expliquerait très-facilement en admettant que des ustensiles de pierre ont été employés même par des peuples qui n'avaient ni habitations, ni sépultures à galerie, d'autant plus que ces constructions ne se rencontrent pas partout où l'on découvre des objets de pierre.

rencontre assis, ayant à ses côtés des ustensiles et des armes, qui sont toujours en silex.

Il ne me paraît pas encore entièrement prouvé que ces *dösar* aient été contemporains des sépultures à galerie décrites plus haut, ni qu'ils doivent leur origine au même peuple ; toutefois, cela paraît probable. On les trouve çà et là en Scanie et en Vestrogothie, dans les mêmes localités que les précédentes. Parfois on en voit plusieurs en alignement, entourés d'un cercle de pierres levées.

Remarque. Je ne me crois pas en mesure de dire si les *dolmens* découverts en Afrique dans le voisinage de Constantine et reproduits page 80 du *Magasin pittoresque* de 1864, appartiennent à cette catégorie ou à la classe des Trilithes de l'âge de bronze. Les figures de la page 79 présentent nne ressemblance frappante avec le monument de Stonehenge. En outre on y a trouvé des objets de bronze et de fer.



CHAPITRE CINQUIÈME.

Chasses et guerres des habitants primitifs de la Scandinavie.

Nous avons vu, chapitre Ier, comment et par quels procédés les sauvages de la Scandinavie confectionnaient leurs ustensiles et leurs armes de pierre et d'os, ainsi que les formes données par eux à ces produits d'un art primitif; je vais maintenant indiquer par quelques exemples la manière dont ces armes s'employaient à la chasse et à la guerre.

§ 1. *Emploi des armes de chasse.*

Pendant l'été de 1840, on a retiré, en ma présence, d'un profond marais tourbeux de la Scanie méridionale, un squelette parfaitement entier du gigantesque *Bœuf sauvage à front plat* (*Bos urus*, Lin. Nilson, *Faune scandinave*, I, p. 537) (1). Ce ruminant parais-

(1) J'ai essayé de montrer dans ma *Faune* que c'est le véritable *Urus* de César, de Pline, de Gessner, etc., que les anciens Germains nommaient

sait avoir été, plusieurs années avant sa mort, atteint au dos d'un javelot armé, suivant toute apparence, d'une pointe en silex analogue à l'une de celles reproduites planche III, figures 55, 57 et 60.

L'arme a été lancée de face; elle a frappé l'apophyse épineuse de la première vertèbre lombaire (Pl. XI, fig. 220-222), sous un angle tellement aigu avec la surface de l'os, qu'il paraît presque inexplicable que la pointe du javelot ait pu pénétrer; cela aurait même été absolument impossible, si l'arme n'eût été lancée avec une force prodigieuse au moyen d'un engin que je mentionnerai plus bas, et en outre si elle n'eût pas été remarquablement aiguë; non-seulement elle a, comme je viens de le dire, percé d'avant en arrière l'apophyse épineuse de la première vertèbre lombaire, mais encore elle est entrée dans la seconde, où elle est restée enfoncée (fig. 221). Le trou produit par elle (fig. 220), s'est arrondi sous l'effet de la suppuration; mais à l'arrière, où elle est sortie (fig. 222), on voit à la forme de la plaie, que l'arme était comprimée ou aplatie comme une lance de silex, et la cicatrice de la seconde vertèbre lombaire indique que cette arme était pointue. D'après les renseignements qui m'ont été donnés par feu le Directeur en chef de l'École vétérinaire de Stockholm, M. le D[r] Nordling, qui a vu le squelette, l'animal n'avait pas plus de cinq ans à l'époque de sa mort; probablement il avait péri pendant

Ure. A une époque beaucoup plus récente, il a été nommé par Bajanus *Bos primigenius*, dénomination qui paraît provenir de ce que cet auteur n'a pas su reconnaître l'urus dans l'espèce fossile.

l'hiver dans une ouverture de la glace qui recouvrait la tourbière, où il gisait les cornes enfoncées dans l'argile du fond. Le cal ou bourrelet osseux qui entoure le point par lequel l'arme est sortie, montre que la blessure était d'ancienne date. L'animal était donc jeune lorsqu'il fut blessé par le javelot (1).

M. le professeur Steenstrup m'a fait voir d'autres indices de l'emploi des flèches de silex sur des crânes fossiles de cerfs, dans lesquels de petites flèches de pierre étaient restées fixées. Dans la grande galerie de chasse du château de Schwerin sont conservées, entre autres objets curieux, des flèches de silex trouvées avec des squelettes de cerfs dans des marais tourbeux.

§ 2. *Emploi des armes de guerre.*

Les petites flèches de silex que je viens de mentionner ont aussi servi d'armes de destruction entre hommes. M. Strunck, conseiller à la Chambre des finances de Copenhague, m'a montré un crâne humain avec une flèche de silex entrée dans l'un des orbites, où on l'a trouvée enfoncée.

Mais la plus remarquable, à divers égards, de toutes les antiquités que j'ai eu l'occasion de voir jusqu'ici, est la suivante, qui nous apprend en outre qu'en Suède, comme ailleurs, les sauvages ont attaqué les premiers colons qui commencèrent à défricher les forêts.

(1) J'ai fait don de ce squelette au Musée zoologique de Lund, où on le conserve au milieu d'une quantité d'autres ossements des marais tourbeux de la Scanie.

Il y a environ trente ans qu'une plaine du village de Tygelsjö (Scanie méridionale), devait être transformée en terre arable; on trouva tout près de la surface une quantité de squelettes humains qui avaient été inhumés dans cet endroit. Chaque squelette était entouré d'une rangée de pierres formant un parallélipipède de 7 pieds (2 mèt. 8 centim.) de longueur sur 3 (89 centim.) de largeur (Pl. XIV, fig. 252). Ce mode de sépulture ne se rencontre que chez le peuple qui s'est servi d'armes de bronze, et, suivant toute probabilité, seulement chez les moins riches; on ne le trouve jamais chez les peuples de l'âge de la pierre. Une preuve encore que ces squelettes appartenaient à la race qui avait des armes de bronze lors de son arrivée en Suède, c'est que l'un des squelettes, probablement celui d'une femme, portait autour de l'un des bras un anneau en spirale, de fil de bronze arrondi d'un côté, aplati de l'autre, pareil à ceux dont se parait le peuple de l'âge de bronze.

L'un des squelettes avait le crâne percé d'un javelot d'os (Pl. XI, fig. 213, demi-grandeur naturelle), fait d'un andouiller de corne d'élan. Ce javelot était brisé (fig. 213) lorsque je le reçus, mais on l'avait trouvé entier; il mesurait environ 17 centimètres de longueur, était arrondi, avait l'extrémité la plus mince pointue, la plus épaisse coupée transversalement et mesurant 25 millimètres de diamètre. La surface en avait été coupée et polie dans le sens de la longueur au moyen d'un instrument aigu dont le tranchant doit toutefois avoir été ébréché, assurément un outil de silex,

ce qui a produit sur la surface des stries longitudinales.

La figure 212 de la planche XI (grandeur fortement réduite) montre comment cet arme de jet avait été fixée à sa hampe. J'ai fait donner une position plus lâche au lien ou à la courroie, qui, sans doute était beaucoup plus serrée, afin de montrer avec quelle habileté le sauvage sait agencer ses outils et ses armes de la manière la mieux appropriée à leur destination. Une surface plane de l'arme ou de l'outil coupé horizontalement au bout opposé à la pointe ou au tranchant, s'appuie contre une surface correspondante de la hampe ou du manche, et communique à ce dernier la plus grande force possible, soit pour le jet soit pour le coup qui doit être porté. C'est ainsi que sont emmanchés les ciseaux de pierre des sauvages actuels (Pl. VI, fig. 129), et c'est évidemment de la même façon qu'étaient emmanchés nos ciseaux antiques Pl. VI, fig. 127 et 134). La hampe longue et pesante du présent javelot était probablement de chêne, ce qui permettait de donner une grande vitesse et une force prodigiense à l'arme.

La pointe du javelot entrée dans le frontal gauche, près de l'angle formé par les sutures sagittale et coronale (Pl. XI, fig. 219), avait pénétré d'environ 12 centimètres dans le crâne, où elle se trouvait si fortement engagée qu'il fallut un certain déploiement de force pour la retirer; elle y avait fait un trou parfaitement identique à celui qu'aurait produit la balle d'une arme à feu. La circonstance que le crâne ne se fêla ou ne se

fractura pas, dénote que le javelot avait été lancé avec une force extraordinaire et que le coup n'avait pas été porté comme avec une arme d'hast, car dans ce dernier cas les os auraient nécessairement été fracturés. L'on peut s'étonner à juste titre qu'une pointe d'os ait pu, comme l'on dit vulgairement, faire balle à travers un autre os et y produire un trou rond sans que l'os percé en ait été fêlé ou fracturé. Cette circonstance semble autoriser la supposition que le sauvage primitif de la Scandinavie connaissait déjà le moyen dont les sauvages de nos jours se servent encore pour donner à leurs armes de jet la vitesse et la force nécessaires. L'Esquimau du Groënland emploie une palette étroite munie d'une rainure longitudinale, au milieu de laquelle est fixée une cheville de bois amincie en pointe, dirigée obliquement en avant; à peu près au milieu de la hampe de la lance est un trou ayant la même direction que la cheville et dans lequel cette dernière entre. Lorsqu'il veut jeter sa lance, le Groënlandais tient la palette le long de l'avant-bras, qu'il peut plier jusqu'à lui donner une position horizontale; il détend subitement le bras, retient la palette dans sa main, et l'arme vole en sifflant à travers l'air avec une rapidité qui semble presque tenir du prodige. Ce fait m'a été conté par des témoins oculaires (1).

(1) Le sauvage de la Nouvelle-Hollande possède une palette à peu près identique; à l'extrémité postérieure de l'engin est un crochet pointu dirigé en avant, entrant dans un trou pratiqué à l'extrémité correspondante de la longue lance. L'arme lancée de la sorte, vole vers le but avec une étonnante rapidité.

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle Zélande, etc.,

Le procédé d'emmanchure que je viens de décrire et dont j'ai donné le dessin planche XI, figure 212, explique facilement comment la pointe du javelot a pu rester entière dans le crâne; le choc de l'arme lancée avec force et pénétrant dans un corps dur brisa la hampe à l'endroit où elle était le plus mince et le plus faible, c'est-à-dire à son point d'attache avec le stylet.

Si les sauvages de la Scandinavie ont eu un instrument qui leur servait à augmenter la vitesse de leurs armes de jet, cet instrument a dû être d'une matière que le temps a détruite, de sorte que nous ne pouvons guère nous attendre à le retrouver. Mais l'effet de leurs armes de jet appartenant au type actuellement en question, nous permet de supposer avec une grande probabilité qu'ils étaient aussi en possession d'un engin de ce genre.

Il est remarquable que des javelots identiques à celui décrit ci-dessus se retrouvent chez quelques peuples demi-sauvages qui appartiennent à une autre partie du monde que la Scandinavie. Lorsque dans le septième livre de son histoire, Hérodote décrit l'armement des divers peuples dont se composait l'armée

n'emploient pas de palette; ils lancent leurs javelots au moyen d'un instrument qu'ils nomment *sipp:* c'est une courroie tordue et très-courte se terminant en un œillet destiné à recevoir l'index; l'on passe ce lien au milieu de la hampe, que l'on met en vibration avant de la lâcher; au moment opportun, l'arme part avec rapidité et atteint toujours le but.

C'est un fait remarquable que les Romains aussi possédaient un instrument de ce genre pour donner une grande vitesse à leurs javelines. C'était une courroie qu'ils nommaient *Amentum* (*Enéide*, IX, 665.)

conduite par Xercès contre les républiques grecques, il mentionne, au chapitre LXIX, les Éthiopiens, peuple si grossier que leurs armes, comme celles des sauvages de la Scandinavie, n'étaient que de pierre et d'os. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes ; ils avaient de longs arcs faits avec la nervure centrale des feuilles de palmier; leurs flèches étaient des roseaux armés de pointes de silex taillées, et leurs lances se terminaient par une corne effilée de gazelle. On voit que nos sauvages étaient armés précisément de la même manière, sauf les modifications provenant de la différence du climat.

Dans la scène de meurtre où les sauvages de Tygelsjö employèrent comme javelot la pointe d'os précitée, ils se servirent aussi, pour le même usage, de pointes de silex. On en trouva plusieurs, les unes entières, d'autres brisées, gisant parmi les squelettes au milieu desquels on découvrit le crâne percé par le javelot.

J'ai dit plus haut que la pointe d'os était entrée dans le crâne près de l'angle formé par les sutures sagittale et coronale, par conséquent au sommet de la calotte. On en peut inférer que la victime était couchée lors de l'attaque, qui avait sans doute eu lieu pendant la nuit, et venait du fait d'une horde de sauvages. Les pointes de lances de silex tant entières que brisées, trouvées parmi les squelettes et qui, sans doute, avaient servi dans cette surprise nocturne, montrent que les sauvages étaient en nombre.

Les sauvages, après avoir perpétré cet acte de meur-

tre, se seront retirés en laissant aux colons survivants la triste tâche d'enterrer les morts selon leurs rites.

Des scènes de meurtre analogues à celle esquissée ici entre les aborigènes sauvages du pays et les premiers colons de la Scandinavie, se reproduisent de nos jours encore en Amérique entre les sauvages et les Européens qui détruisent leurs territoires de chasse. Mais, entre sauvages de races différentes, ces scènes de destruction sont encore plus affreuses. Les Indiens de l'Amérique du Nord en ont donné de terribles exemples à l'égard des Esquimaux. Je vais en citer ici une preuve de nature, en outre, à éclaircir plusieurs passages de nos sagas primitives. Elle montre aussi que le sauvage américain attaque ses victimes dans leur sommeil à l'instar de ce qui paraît s'être passé à Tygelsjö.

Cette preuve m'est fournie par le *Voyage de Hearne dans l'Amérique du Nord* (1). L'on verra dans les extraits, du moins, que j'emprunte à cet auteur la haine d'une race sauvage décrite dans toutes ses horreurs par un témoin oculaire.

Dans le but d'explorer jusqu'à son embouchure la rivière des mines de cuivre (*Coppermine River*), Hearne s'était joint à une troupe d'*Indiens cuivrés* (*Copper Indians*) et descendait avec eux les rives du fleuve. Ces Indiens, appartenant à la race américaine ou cuivrée, sont souvent de haute stature et doués d'une

(1) *A Journey from of Prince's Wales fort to the northern Ocean, by Sam. Hearne.* London, 1795; in-4.

force remarquable. Quoique constituant au point de vue de la langue, de l'aspect extérieur, de la religion, etc., plusieurs tribus distinctes, souvent hostiles les unes aux autres, quoiqu'ils se pillent réciproquement, qu'ils assassinent réciproquement leurs femmes, etc., ils se considèrent toutefois comme *hommes* et s'allient les uns aux autres par des mariages ou d'autre manière. Mais leurs rapports avec les Esquimaux, qu'ils considèrent à peine comme des êtres humains ou que du moins ils regardent comme leur étant fort inférieurs, sont bien différents. Ils ont une rage inextinguible d'assassiner cette pauvre race inoffensive sans la moindre cause et souvent par la seule soif du sang.

Écoutons maintenant Hearne.

« Pendant que nous étions à Clovey, un grand nombre d'Indiens convinrent avec ma troupe (composée aussi de sauvages) de nous accompagner à la rivière des Mines de cuivre, et cela sans aucun autre but que celui de tuer les Esquimaux que l'on dit visiter souvent en troupes assez considérables les bords de ladite rivière. Cette expédition, dans laquelle on pouvait s'attendre à des peines, à des fatigues et même à des dangers, fut néanmoins si généralement approuvée, que presque tous les guerriers que nous rencontrâmes dès-lors s'offrirent à nous suivre. Tous, tant les volontaires que ceux qui appartenaient à ma suite, se confectionnèrent des boucliers avant de quitter les forêts de Clovey. Ces boucliers, faits de planches minces d'environ 3/4 de pouce anglais (environ 2 centimètres) d'épaisseur et 2 pieds (60 centimètres) de largeur sur 3 (90 centi-

mètres) de longueur, étaient destinés à les protéger contre les flèches des Esquimaux (1).

« La veille du départ, les Indiens avaient envoyé deux d'entre eux comme espions ou en éclaireurs, afin de voir si les Esquimaux avaient établi leurs tentes de pêche sur les bords du fleuve. Les deux émissaires revinrent le 16 (juillet 1771) vers l'heure de midi, et rapportèrent que l'on apercevait 5 tentes d'Esquimaux sur la rive gauche (p. 148). La position, disaient-ils, en était singulièrement favorable pour une surprise, et, d'après leur récit, je compris qu'elles pouvaient être à environ 12 milles anglais (15 kilomètres) de nous. Dès que les Indiens eurent reçu cette nouvelle, ils mirent entièrement de côté toute aide et toute attention à mes recherches; toutes leurs pensées se dirigèrent sur la combinaison du meilleur plan d'attaque et sur la manière dont la nuit suivante ils pourraient surprendre les pauvres Esquimaux et les massacrer dans leur sommeil. Afin de parvenir d'autant mieux à l'exécution de leur sanguinaire entreprise, les Indiens crurent devoir passer la rivière au plus tôt. Après qu'ils eurent mis leurs fusils, lances, boucliers, etc., en bon état, nous passâmes à l'autre bord, ce qui exigea un certain temps. Arrivés sur la rive gauche, chacun d'eux peignit le devant de son bouclier : les uns de

(1) Quelque part (p. 166), Hearne dit que les flèches des Esquimaux étaient armées soit d'une pierre noire triangulaire (par conséquent analogue à celle de notre Pl. III. fig. 12) ressemblant à de l'ardoise, soit d'un morceau de cuivre, mais toutefois principalement de la première matière.

l'image du soleil, les autres de celle de la lune ; quelques-uns l'ornèrent de la représentation de bêtes féroces et d'oiseaux de proie, et plusieurs d'images d'êtres qui, suivant leurs idées naïves, habitent les divers éléments : la terre, l'eau, l'air, etc. Je leur demandai la raison de tout cela, et j'appris que chacun d'eux peignait sur son bouclier l'image de l'être en lequel il avait le plus de confiance pour le succès de l'expédition. Certains se contentaient d'une seule figure ; d'autres, par contre, hésitant, je le suppose, sur la vertu ou la puissance d'un être quelconque, avaient leurs boucliers recouverts jusqu'aux bords d'hiéroglyphes incompréhensibles pour d'autres que le peintre lui-même. La hâte avec laquelle cette opération devait avoir lieu, le manque de toute espèce de couleur, à l'exception du rouge et du noir, le manque surtout d'habileté chez l'artiste, tout cela fit que la plupart des peintures avaient plutôt l'air de taches accidentelles que de quelque chose qui se trouve sur la terre, dans l'eau ou sous la terre, et quoique quelques-unes de ces peintures donnassent une idée approximative de ce qu'elles étaient censées représenter, elles étaient toutefois infiniment au-dessous des peintures d'enseignes provinciales que l'on voit partout en Angleterre.

« Cet acte de superstition dûment accompli, nous commençâmes notre marche contre les tentes des Esquimaux tout en évitant soigneusement de gravir les collines ou de parler afin de n'être ni vus ni entendus des habitants de ces tentes. Non-seulement cela rendit la distance plus grande qu'elle ne l'eût été d'ailleurs,

mais encore afin de nous tenir dans les dépressions de terrain, nous dûmes traverser d'affreux marais d'une argile marneuse tenace, dans laquelle nous enfoncions parfois jusqu'aux genoux.

« Je dois faire observer que ma société, quoique composée d'un ramassis de vagabonds, nullement accoutumés à la discipline militaire, agissait évidemment dans cette horrible entreprise avec la plus grande conformité de pensées et de vues. L'on ne pouvait remarquer parmi eux la moindre différence d'opinion. Tous étaient unis en vue du but commun, et tous paraissaient tout aussi disposés à suivre Matonabbee partout où il les conduirait, que ce dernier à suivre les directions du vieil Indien cuivré que nous avions rencontré à notre arrivée au bord de la rivière où cette sanglante entreprise fut pour la première fois discutée.

« Jamais l'intérêt commun n'a été partagé ni compris plus généralement par une réunion d'individus qu'à cette occasion par le parti dont j'étais entouré, car personne ne manqua un instant de ce dont un membre pouvait se passer; et si jamais une amitié désintéressée a ouvert le cœur d'un Indien du Nord, ce fut bien à cette occasion-ci ; tout droit de propriété privée cessa pour ce qui pouvait être d'utilité générale et chacun possédant quelque chose de ce genre semblait fier de pouvoir le donner ou le prêter à ceux qui n'avaient rien ou qui se trouvaient avoir le plus besoin de l'objet désiré.

« Le nombre de mes compagnons était de beaucoup supérieur à celui des individus que pouvaient contenir

les 3 tentes d'Esquimaux, et la façon guerrière dont ils étaient équipés était tellement supérieure à ce que l'on pouvait supposer à cet égard chez les pauvres Esquimaux, que l'on devait s'attendre à voir l'affaire se terminer par le massacre de chaque individu, à moins que la Providence n'intervînt par un miracle en leur faveur (1).

« La forme du terrain nous permit de marcher couverts par des rochers et des collines jusqu'à 200 pas environ des tentes; là nous restâmes quelque temps en embuscade, en surveillant avec beaucoup d'attention les mouvements des Esquimaux.

« Pendant que nous étions là, les Indiens se livrèrent aux dernières cérémonies qu'ils jugeaient nécessaires avant le combat. Elles consistèrent principalement dans la peinture du visage; quelques-uns se le peignirent tout noir, d'autres tout rouge, d'autres se le bariolèrent de ces deux couleurs. Pour empêcher les cheveux de leur tomber dans les yeux, ils se les attachèrent par devant, par derrière et sur les côtés de la tête, ou ils se les coupèrent court tout autour du crâne. Cela fait, ils se préparèrent à se rendre aussi légers que possible à la course. A cet effet, ils se dépouillèrent de leurs bas, coupèrent les manches de leurs tuniques ou les faufilèrent aussi près que possible de l'ouverture du bras, et, quoique, vu la saison, l'on fût tourmenté par des myriades de moustiques, quelques

(1) On a peine à comprendre qu'un chrétien éclairé ait pu assister à cet affreux guet-apens contre d'innocentes créatures sans essayer de l'empêcher de manière ou d'autre.

Indiens se dépouillèrent néanmoins de leurs tuniques et engagèrent le combat tout nus, à l'exception de leurs culottes et de leur chaussure qu'ils conservèrent.

« Pendant tous ces préparatifs, on était arrivé à une heure du matin (le 17 juillet). Les Indiens, voyant que les Esquimaux reposaient tranquillement dans leurs tentes, s'élancèrent de leur embuscade, assaillirent les pauvres créatures qui ne se doutaient de rien et qui ne les aperçurent que lorsque ceux-ci, déjà arrivés aux piquets des tentes, se mirent en devoir de commencer le massacre. Il fut horrible et au-dessus de toute description. Les infortunées victimes furent surprises dans leur plus profond sommeil et n'eurent ni le temps ni la force de faire une résistance quelconque. Hommes, femmes, enfants, au nombre d'environ 20 individus, s'élancèrent tout nus de leurs tentes et essayèrent de fuir; mais comme les Indiens occupaient toutes les issues du côté de terre, il leur fut impossible de trouver un asile au large. Une alternative leur restait, celle de se jeter dans la rivière; toutefois personne ne le tenta et tous tombèrent victimes de la fureur des Indiens.

« Les cris et les gémissements des pauvres malheureux expirants étaient épouvantables; mon horreur redoubla lorsque je vis une jeune fille d'environ 18 ans assassinée si près de moi que, quand la première lance lui perça le côté, elle tomba à mes pieds et me serra si fort les jambes que je ne pus qu'avec peine me défaire de ses enlacements suprêmes. Je demandai instamment sa vie aux deux Indiens qui poursuivaient

cette infortunée, mais ses meurtriers ne me répondirent rien jusqu'à ce qu'ils eurent enfoncé tous les deux leur lance à travers son corps et qu'ils l'eurent clouée au sol. Alors me jetant des regards farouches, ils commencèrent à se moquer de moi, me demandèrent si mon intention était de prendre une femme chez les Esquimaux, et ils ne firent pas la moindre attention aux cris et aux douleurs de la victime qui se tordait comme une anguille autour de leurs lances. Après avoir essuyé de leur part plusieurs paroles injurieuses, je me vis enfin forcé de les conjurer de se dépêcher au moins de délivrer leur victime de ses souffrances, que sinon la pitié me ferait un devoir de mettre moi-même un terme à l'existence d'une créature humaine si cruellement blessée. Quand j'eus fait cette demande, un des Indiens retira sa lance de la partie du corps qu'il en avait transpercée et l'enfonça dans la région du cœur. L'amour de la vie, même dans cet horrible état, était pourtant si grand chez cette jeune fille que, quoique cet acte pût être considéré comme le plus miséricordieux envers elle, il ne paraissait pas le bienvenu pour elle, car affaiblie comme elle était par la douleur et la perte de son sang, elle essaya toutefois d'écarter l'arme qui devait lui donner le coup de grâce.

« La brutalité avec laquelle les sauvages traitaient les corps, auxquels ils avaient arraché la vie d'une manière si féroce, était si révoltante que ce serait faire un outrage à la pudeur que de la décrire.

« Immédiatement après que les Indiens eurent perpétré le meurtre des malheureux Esquimaux, leur at-

tention fut attirée par sept autres tentes sur la rive droite de la rivière ; heureusement nos bateaux et nos bagages avaient été laissés à quelque distance en amont, de sorte que les Peaux-Rouges n'avaient aucun moyen de traverser la rivière pour atteindre ces pauvres Esquimaux. La rivière mesurant ici une largeur d'un peu plus de 80 pas, ils commencèrent à tirer depuis la rive gauche sur les Esquimaux qui bordaient la rive opposée. Ceux-ci n'abandonnèrent cependant pas leurs tentes. Ils ignoraient tellement la nature des armes à feu, que, lorsque les balles frappaient contre les pierres, ils accouraient en foule pour voir ce qu'on leur avait envoyé, et paraissaient fort empressés à examiner tous les morceaux de plomb aplatis contre les rochers (1). A la fin, un Esquimau fut blessé au mollet, ce qui produisit une grande confusion dans leurs rangs. Immédiatement ils entrèrent tous dans leurs petits canots et firent force de rames jusqu'au milieu de la rivière, où se trouvait un banc de sable qui, situé à plus d'une portée de fusil de distance, les mettait en sûreté contre les balles des Peaux-Rouges.

« Les sauvages, voyant que les Esquimaux du second groupe avaient atteint le banc en question, se mirent à dépouiller les tentes des Esquimaux assassinés de tous les ustensiles en cuivre qu'ils purent trouver, comme haches, couteaux, poignards, etc. (2). Cela fait, ils se rassemblèrent sur une haute colline

(1) Ils se conduisaient donc comme de vrais enfants.

(2) On trouvait dans le voisinage des morceaux de cuivre natif, dont

du voisinage, et, massés en un seul groupe de manière à former un cercle fermé, levant leurs lances en l'air, ils poussèrent de nombreux cris de victoire en frappant continuellement leurs lances les unes contre les autres, et en répétant sans cesse : *tima*, *tima* (1), afin de se moquer des pauvres Esquimaux survivants qui étaient dans l'eau presque jusqu'aux genoux.

« Après avoir paradé un instant sur la colline, ils décidèrent de remonter la rive jusqu'à l'endroit où nous avions laissé nos bateaux et nos bagages, et qui se trouvait à une distance d'environ un demi-mille anglais. Traversant la rivière sur ce point, ils pensaient pouvoir piller les sept tentes de la rive orientale. Ce plan fut immédiatement mis à exécution. Comme un détour de la rivière et la conformation du terrain nous permettaient de marcher entièrement à couvert, plusieurs des Esquimaux, qui nous croyaient probablement retournés à nos occupations, sans autres projets de carnage, étaient revenus du banc de sable à leurs habitations. Nous étant approchés de leurs tentes à la faveur des rochers qui nous dérobaient à leur vue, nous les trouvâmes activement occupés à réunir leurs effets. Ils furent massacrés avec la même barbarie par les Indiens; ceux des Esquimaux qui avaient leurs embarcations à l'eau, s'y jetèrent immédiatement et parvinrent heureusement au banc

les Esquimaux façonnaient des haches, des couteaux, etc., en les aplatissant entre des pierres.

(1) Ce mot est, dit-on, dans la langue des Esquimaux une question amicale signifiant à peu près : *comment allez-vous?* — C'était donc ici une dérision sanglante.

de sable précité, à l'exception d'un vieillard tellement occupé à ramasser ce qui lui appartenait, que les Indiens le surprirent avant qu'il pût arriver à son bateau : il tomba victime de leur fureur. Je crois en vérité que vingt hommes au moins trempèrent dans ce meurtre, car tout son corps était criblé de blessures.

« J'ai oublié de mentionner qu'en remontant la rivière après le massacre des Esquimaux de la rive gauche, nous aperçûmes une vieille femme occupée, au pied d'une chute d'eau, à pêcher des saumons que l'on y voyait aussi serrés qu'un banc de harengs (1). Soit le bruit de la cascade, soit que la vieille fût sourde, elle n'avait aucune connaissance de la scène tragique qui s'était passée près des tentes, quoiqu'elle n'en fût pas éloignée de plus de 200 pas. Lorsque nous l'aperçûmes, elle paraissait parfaitement contente, et se trouvait entourée du produit de sa pêche. A en juger par ses gestes et ses yeux rouges comme du sang, il est fort probable que sa vue n'était pas très-bonne ; elle ne reconnut que les Indiens étaient des ennemis que lorsque ces derniers étaient à peine éloignés d'elle de deux longueurs de lance. Elle essaya en vain de fuir, car les misérables de ma suite la clouèrent au sol en quelques secondes et la mutilèrent de la manière la plus sauvage. Il y eut à peine un seul homme qui ne lui portât un coup de lance, et plusieurs, en le faisant, cherchaient

(1) Elle pêchait au moyen d'une fouine armée de quelques pointes, probablement identique à celles planche IV, figures 75 et 77. Le poisson était si nombreux, que, lorsque la fouine était plongée dans l'eau et subitement retirée, elle ramenait ordinairement deux ou trois poissons.

plutôt à la torturer qu'à lui donner une mort immédiate, vu que non-seulement ils lui arrachèrent les yeux, mais encore la percèrent à plusieurs endroits fort éloignés des parties vitales.

« Après avoir pillé les sept tentes de tous leurs ustensiles en cuivre, les seuls objets qui parussent dignes de leur attention, les Indiens jetèrent les tentes et leurs piquets dans la rivière, détruisirent une grande quantité de saumon sec, de viande de bœuf musqué et d'autres denrées alimentaires, brisèrent toutes les marmites de pierre et causèrent tous les dégâts qui furent en leur pouvoir, afin de plonger dans la misère les pauvres êtres qu'ils ne pouvaient assassiner, et qui, restés sur le banc de sable, se trouvaient forcément les infortunés témoins de leurs pertes peut-être irréparables. »

L'auteur décrit ensuite les cérémonies auxquelles se livrèrent les Indiens après le massacre, cérémonies montrant qu'ils se croyaient impurs pour avoir touché des êtres aussi méprisables et aussi haïs que les Esquimaux. — Ailleurs (page 338), il dit que la cause de ces persécutions est que les Esquimaux sont regardés comme sorciers, et que, quand un chef indien meurt, on prétend généralement que les Esquimaux l'ont fait périr par leurs sortiléges. Pendant l'été de 1756, plus de quarante Esquimaux furent en un seul endroit lâchement surpris et assassinés par les Indiens, pour la seule raison que deux de leurs chefs étaient morts l'hiver précédent.

Considérons maintenant de plus près les faits décrits

ci-dessus, qui ont eu lieu entre deux peuples sauvages de races et de tribus si différentes. Il est évident que le fanatisme religieux entrait pour beaucoup dans la rage féroce des Indiens contre les Esquimaux, qu'ils regardaient comme sorciers. Le fait qu'avant le massacre chacun avait peint son dieu ou ses dieux sur son bouclier, prouve qu'ils attendaient d'eux la victoire. La cérémonie sur la colline est une seconde preuve de ce fait (1).

Il est parfaitement clair que des actions et des victoires comme celles décrites plus haut, ont dû donner naissance à des récits dans lesquels le dieu des Indiens, de quelque nom qu'il se nomme, est représenté comme le tueur des sorciers, le destructeur et l'exterminateur du peuple des habitations souterraines (2), etc., et que ces récits passant en héritage de génération en génération, se chargent dans la suite des temps d'adjonctions toujours plus merveilleuses. Supposons un instant que ni la civilisation ni la langue écrite des Européens n'aient pénétré en Amérique, et que les sauvages aient seuls le soin de perpétuer le souvenir de ces faits par des récits oraux, les poëtes populaires, car les nomades à moitié sauvages ont aussi leurs bardes, leur donneront une forme poétique. Si alors, après des siècles, même peut-être avant, et dès qu'une certaine civilisation aura pris pied chez les

(1) La cérémonie de la purification après la bataille rappelle la purification des Juifs après qu'ils eurent battu les Moabites. *Nombres*, ch. XXXI, v. 19.

(2) On a vu précédemment que les habitations d'hiver des Esquimaux sont des espèces de trous ou de tannières recouvertes de terre.



Indiens, les sagas et les chants des temps anciens sont mis par écrit, la description de ces événements paraîtra tout aussi extraordinaire et tout aussi merveilleuse que nos sagas et nos chants poétiques les plus fabuleux (1).

Lisons maintenant, sans opinions préconçues et en tenant compte du raisonnement ci-dessus, les plus anciennes sagas de la Suède décrivant la manière dont les *Nains*, les *Trolls* (sorciers), les *Jotnar* (géants) et d'autres ennemis des peuples auxquels on doit lesdites sagas, furent soit battus en masse et exterminés par le dieu de ces peuples, soit poursuivis jusque dans leurs tannières et détruits en détail à coups de haches, au moyen de flèches chauffées à blanc, etc. Ne serons-nous pas amenés à reconnaître dans ces souvenirs des temps primitifs, entre les plus anciens sauvages et les races un peu plus civilisées de la Scandinavie, des relations hostiles identiques à celles décrites par Hearne et d'autres auteurs entre différentes races sauvages actuelles de l'Amérique?

Mais quelque forte que soit cette haine de race entre peuples sauvages et par conséquent aussi entre les différentes races américaines, elle ne se trahit toutefois nulle part d'une façon si amèrement méprisante et si destructive, sans raisons visibles, qu'entre les races les plus fortes, susceptibles d'une civilisation supérieure,

(1) Et peut-être, dans la suite des temps, certains historiens assureraient-ils à leurs contemporains et à la postérité que toutes ces sagas et tous ces chants de l'antiquité ne sont que des jeux d'imagination, des mythes, des allégories, qui ne sont fondés sur rien de réel.

et les races polaires de l'Amérique et de l'Europe, si maltraitées par la nature au double point de vue physique et intellectuel (1), races qui ont été infiniment plus répandues qu'elles ne le sont actuellement dans ces deux parties du monde, et qui probablement ont été détruites dans bien des endroits par suite de cette haine aveugle.

Nous venons de voir avec quelle férocité les Indiens cuivrés massacrent sans cause les Esquimaux. Nous retrouvons la même férocité pleine de mépris contre le même peuple inoffensif chez les Islandais qui au dixième siècle découvrirent le Vinland (côte orientale de l'Amérique du Nord entre 40-42° lat. N.). Il est raconté (*Antiq. amér.*, page 42) que, lorsque Thorvald et ses compagnons abordèrent dans cette contrée, « ils aperçurent trois tumulus sur la plage, au-delà d'une pointe de terre; allant de ce côté, ils virent trois bateaux et trois hommes (*Skraelingar*) (2), sous chacun des tumulus. Alors ils partagèrent les hommes de leur suite et saisirent les sauvages à l'exception d'un seul qui eut le temps de s'enfuir avec son bateau. Ils tuèrent les huit autres, puis s'en retournèrent à la pointe de terre. De là ils virent quelques tumulus ou monticules dans l'intérieur du golfe, et supposèrent que c'étaient des habitations, etc. »

On voit par là que la famille gothique de la race

(1) Il en a sans doute été de même en Asie.

(2) Les *Skraelingar* sont des Esquimaux (*Skraeling*, pygmée, homme faible et chétif. — En suédois *Skral*, faible, maladif, etc.)

caucasienne avait au dixième siècle le même penchant, que de nos jours les tribus indiennes de la race américaine, à surprendre les Esquimaux inoffensifs et à les massacrer sans cause. La même rage de destruction contre la race naine (les Lapons) de l'Europe, contre les *Skraelingar* de l'Amérique, est exprimée en traits vigoureux et positifs dans nos sagas primitives. Pourquoi cet instinct d'extermination, implanté, comme il le semblerait, par la nature? Le paragraphe du Code de la Création qui ordonnne que tout ce qu'il y a d'inférieur doit, une fois son but rempli, disparaître pour faire place à quelque chose de meilleur, ce paragraphe aurait-il son application aux différentes races de l'espèce humaine? — Cette matière est bien digne de l'intérêt et des méditations du penseur et du philosophe.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'âge de la pierre est commun à tous les peuples ; origine de la Saga (tradition, légende) ; les nains, géants, trolls (sorciers), etc., sont à l'origine des peuples de races et de cultes différents.

Tous les peuples, même les plus anciennement civilisés, ont eu leur âge de la pierre (1), et un grand nombre, chez lesquels cet âge a disparu avant le commencement de l'histoire, en ont longtemps conservé les traces dans les rites et les coutumes religieuses mentionnées au chapitre II.

De toutes les phases de développement par lesquelles doit passer un peuple avant de parvenir au degré suprême de la civilisation, les premières, les plus rudes, sont les plus persistantes et les plus difficiles à surmonter. Ermann a fait, dans ses voyages, la découverte ethnographique importante que les Agrippéens d'Hé-

(1) A l'égard des Égyptiens, voir chap. II. Je vis en outre, dans une visite au British Museum en 1847, parmi les flèches égyptiennes à tranchant transversal, une flèche armée d'un éclat de silex.

rodote sont les Baschkirs actuels de l'Oural, et que leur manière de vivre est encore aujourd'hui telle qu'elle était il y a plus de 2,300 ans (1) ; sans nul doute ce peuple avait vécu longtemps dans le même état demi-sauvage avant qu'Hérodote se fût occupé de lui.

La circonstance que cette première période de civilisation, l'âge de la pierre, a été aussi fort longue chez les peuples de la race indo-germanique scandinave, peut être déduite de plusieurs faits dont quelques-uns seront mentionnés au chapitre suivant. Ici nous nous contenterons de rappeler que cette période remonte si loin dans les ténèbres du passé, que ni l'histoire ni surtout les traditions suédoises ne mentionnent chez ce peuple d'autres armes que des armes de fer. Histoire et traditions ignorent même la période du bronze (2), et lorsque parfois l'on entend parler de flèches en silex, ces récits appartiennent à l'époque légendaire la plus reculée et à une tout autre race.

Un fait certain, c'est qu'il m'a été impossible de découvrir dans l'histoire ni dans les sagas un seul endroit où l'on parle d'autres armes que de fer, comme employées par les ancêtres des Suédois actuels,

(1) *Ermans Reise.*

(2) Il n'en est fait mention, non plus, chez aucun autre peuple de l'Europe septentrionale ou occidentale. Chez les Romains, on savait seulement par la tradition que le bronze avait précédé le fer (*prior æris erat quam ferri cognitus usus.* Lucrèce), et Hésiode se plaint d'être né dans l'âge du fer. Les héros d'Homère appartenaient aux temps dits héroïques. A Rome, nous pouvons suivre l'usage des armes de fer pour le moins jusqu'au règne de Tarquin l'Ancien.

les hommes de la race gothique. Cette preuve n'a sans doute qu'une valeur négative, mais elle tire pourtant une grande force de la circonstance que les anciens habitants de la Suède, hommes très-belliqueux, surtout les plus riches et les plus éclairés, qui ont laissé des témoignages et des renseignements précieux à la postérité, s'occupaient presque exclusivement de leurs armes. Il existe des lois d'un âge reculé, contenant des dispositions positives sur la qualité des armes que l'on devait avoir et employer. Des centaines de sagas contiennent des descriptions emphatiques des armes de ces temps-là. Chaque épithète y montre qu'il est question d'armes de fer et non de bronze ou de pierre. « Des épées incrustées d'or et d'argent, des casques dorés, des armures étincelantes comme la glace, » voilà ce que mentionnent les sagas scandinaves des temps les plus lointains de l'époque historique (1).

J'ai visité en Norvége plusieurs des localités où les légendes populaires placent les champs de bataille des temps les plus reculés, mais les armes que l'on a retirées de la terre sont toutes, sans exception, de fer. Celles dont on fit usage en 1030, à la bataille de Sticklarestad (2), étaient de fer et d'acier. On pourrait supposer, peut-être, que les armes de fer trouvées dans cette localité appartenaient aux Norvégiens, qui furent battus, et que l'armée des paysans avait des flèches de silex. Ce ne fut toutefois pas le cas, du moins pas généralement, à coup sûr. Outre que l'on

(1) Jahn, *Om Krigsväsendet* (des Institutions militaires), p. 192.

(2) Entre le roi *Saint-Olav* et les paysans païens de la Norvége.

n'a jamais rencontré d'armes de pierre sur le champ de bataille de Sticklarestad, on possède *au moins une preuve* qu'une flèche venant de l'armée ennemie était de fer. Le skalde Thormoder Kolbruna (*Thormoder Kolbrunu skald*) (1) fut atteint pendant la bataille d'une flèche dans la poitrine; la flèche se brisa dans la plaie, et le médecin, qui suivant l'usage de l'époque était une femme, essaya vainement de la retirer au moyen d'une tenaille, vu que l'inflammation s'était mise dans la plaie. Thormoder lui dit alors de tailler dans les chairs jusqu'à ce que l'on pût arriver au fer, et lorsqu'elle l'eut fait, il retira la pointe de flèche qui s'était courbée (2). La circonstance que le skalde mourut de l'opération n'intéresse pas notre sujet, mais bien celle que la flèche qui lui donna la mort et qui s'était recourbée, était de fer et non de pierre.

A la bataille de Brâvalla, qui eut lieu à une époque encore plus reculée, environ l'an 700 (3), et dans la relation de laquelle sont décrites une foule d'armes et d'armures diverses, rien n'est mentionné qui puisse donner lieu à la supposition que des armes de pierre aient été employées par les nombreuses hordes qui y

(1) Le même qui le matin de la bataille chanta, à la demande du roi, le chant magnifique : « Le jour paraît, le coq chante, il est temps, il est temps de commencer notre tâche, etc. (*Iduna*, I, p. 58.)

(2) Fostbrodra-Saga, p. 215.

(3) Divers auteurs qui en ont parlé la placent entre l'an 680 et l'an 735. — Cette bataille eut lieu entre les rois ou co-régents Harald Hildetand, de Danemark, et Sigurd Ring, de Suède, dans la plaine de Brâvalla en Ostrogothie. Harald fut tué et Sigurd Ring devint roi de tous les pays scandinaves.

prirent part (1). Mais ici, peut-être, comme à Sticklarestad, ceux qui nous ont laissé ces antiques récits étaient les plus nobles et les plus riches, qui avaient, eux, des armes de fer. Ils n'ont donc pas jugé nécessaire de parler d'armes aussi plébéiennes que les armes de pierre à l'usage des combattants vulgaires.

Nous pouvons nous expliquer aussi de la sorte pourquoi nos eddas et nos sagas primitives, dont le fond remonte au passé le plus lointain, ne parlent nulle part d'armes de combat de pierre employées par le peuple de la race historique. Elles font par contre souvent mention de ses armes de fer, dont les qualités et l'excellence sont décrites avec un vrai luxe d'hyperboles. Ces armes entamaient et la pierre et le drap, et, pour en éprouver le tranchant, on posait un flocon de laine sur une eau lente; on tenait l'épée dans l'eau avec le tranchant tourné contre le courant, et on laissait arriver la laine. Pour que l'épée pût être déclarée parfaite, le tranchant devait couper la laine (2).

Il est fort remarquable qu'aussi loin que remonte l'histoire de la race gothique, en Germanie, les armes

(1) Cela ne prouve pas, toutefois, que l'usage des armes de pierre eût entièrement cessé. Il n'est guère possible de se figurer que l'emploi du fer soit tout à coup devenu général; il aura lentement pénétré dans l'armement de la troupe, qui continua à se servir simultanément d'armes de pierre, pendant que seuls les chefs et les guerriers les plus riches en avaient de fer. Aussi voyons-nous ces deux espèces d'armes encore mêlées sur les glyptes des rochers (*Hallristningar*) du Bohuslän, qui datent du temps des Vikings. Voir *Hab. prim.*, II, p. 56 (édit. suéd.). *L'âge du bronze* ne put jamais extirper en Suède l'usage des armes de pierre. Différentes espèces d'armes étaient toujours de pierre. Ce ne fut que dans l'âge du fer que l'emploi de la pierre cessa peu à peu et fut enfin totalement aboli.

(2) Saga de *Didrik de Bern* (Théodoric de Vérone), ch. XXI.

de pierre y étaient, comme chez les Goths scandinaves, également très-peu employées. Tacite raconte (*Germania*, VI) que les Germains avaient des armes de fer. Mais de la circonstance que seulement quelques-uns se servaient du glaive ou de la grande lance des Romains, tandis que la grande majorité n'avaient que des petites lances nommées *framées* (*frameæ*) (1), Tacite en tira, comme il l'avoue, la conclusion que le fer n'était pas abondant chez eux. Je ne discuterai pas ce que cette conclusion peut avoir de plus ou moins logique.

Le seul peuple connu de Tacite assez pauvre et assez peu avancé en civilisation pour n'avoir pas même le fer, était celui des *Fenni*. Or ces *Fenni* sont évidemment les Lapons, connus dans tout le Nord sous le nom de Finnois à une époque peu éloignée de la nôtre, et qui sont même encore qualifiés de ce nom par les Norvégiens. A défaut de fer, les *Fenni* armaient leurs flèches d'un os pointu, et les Lapons, leurs descendants, le faisaient encore il y a un siècle. (Voy. *Leem. Lapp.*, page 229.)

Ainsi la race qui nous a laissé les plus antiques souvenirs, tant dans l'histoire que dans les légendes des sagas, aussi bien en Scandinavie qu'en Allemagne,

(1) Allemand *Pfrieme*, alène, poinçon. Espèce de pique à fer court et étroit. Je ne puis comprendre comment, malgré les termes clairs et positifs de Tacite, il s'est trouvé dans ces derniers temps des archéologues qui ont pu prétendre que la *framée* de Tacite était de bronze et qu'elle ressemblait au *paal-staf* des Danois, qui, certes, n'est ni mince ni étroit, mais qui possède un tranchant large et qui ressemble à un ciseau. Voir Lisch, *Jahrbücher*, IX, p. 335, fig. 6, et p. 376. Je ne vois pas pourquoi l'on traduit *ferrum* par bronze.

ne parle que d'armes de fer. D'un autre côté, nous venons de voir que la race laponne avait au moins ses flèches armées de pointes d'os. Or, comme les chapitres précédents l'ont pleinement établi, toutes les races qui ne connaissent pas l'usage des métaux, ont des flèches et d'autres armes ou ustensiles d'os, ainsi que de pierre. Nous savons, en outre, que les Lapons ont eu de ces armes de pierre jusqu'à une époque très-récente. Ces faits à eux seuls nous autorisent déjà à tirer la conclusion que les *Dvergs* (sing. *Dverg*, plur. *Dvergar*, nains) de la saga, peuple qui, comme tout le prouve, n'est autre que le peuple lapon, devaient avoir des armes et des ustensiles d'os et de pierre, mais non de métal. Nous avons cependant des preuves encore plus positives à l'appui de cette opinion, dans le récit d'une saga montrant clairement que les *Dvergs* se servaient de flèches de silex. Ce récit remarquable se trouve dans la saga d'Örvar Odd, roman à grandes aventures dont la lecture est des plus attrayantes, et qui partage avec nos romans historiques modernes le mérite de la réalité combinée avec la fiction du poëte.

Le *viking* ou chef des pirates scandinaves Örvar Odd, après avoir perdu dans différentes affaires ses frères d'armes les plus braves et les plus dévoués, errait de pays en pays en cherchant aventure. Il arriva au pays des Huns (Huneland), où il rencontra dans une forêt, devant une cabane, un vieillard qui fendait du bois. Ce vieillard était de petite taille et se nommait Jolf. Örvar, qui, voulant cacher son nom, avait pris

celui de *Vidforsel* (voyageur lointain), passa la nuit chez Jolf et lui fit présent d'un couteau. Le vieillard voulut lui donner en retour trois flèches de silex. Örvar lui dit : « C'est un bon présent, vieillard, mais je ne sache pas que j'aie besoin de porter sur moi des flèches de silex. » — « Il pourra bien arriver, Odd, lui répondit le vieillard, que ces flèches t'aident quand celles de Guse n'en auront pas la puissance. » — « Sais-tu que je me nomme Odd ? » — « Oui, répliqua le vieillard. » — « Alors, dit Odd, il peut bien se faire que tu saches aussi ce que tu viens de dire (savoir qu'Odd aurait un jour besoin de ces flèches de silex), je reçois donc avec plaisir ton cadeau et je t'en remercie fort, » et il les mit dans son carquois.

Une explication de ce passage rentre directement dans notre sujet. Il n'est pas dit expressément que le petit vieillard Jolf était nain, c'est-à-dire Lapon ; mais plusieurs passages parallèles des sagas, la manière d'agir, la ruse, le pouvoir magique et les prédictions du vieillard, tout cela nous montre clairement qu'il appartenait à la race des nains. Je dois aussi mentionner que les *flèches de Guse*, qu'Örvar portait dans son carquois et que Jolf connaissait déjà, étaient des flèches magiques enlevées au chef ou roi lapon Guse ; qu'elles avaient la propriété d'atteindre tous les objets sur lesquels on visait, et qu'elles retournaient d'elles-mêmes sur la corde de l'arc. Dans la réponse d'Odd, qui doit être considérée comme l'expression des idées courantes à l'époque où le roman fut composé, se trouve le raisonnement suivant : « Le présent

est bon, mais je ne sache que je puisse avoir jamais besoin de ces flèches de pierre (flèches de nains), ayant déjà dans mon carquois les flèches de Guse qui ont une vertu magique toute particulière». Mais le vieillard, qui était sorcier et qui connaissait l'avenir, fit comprendre à Odd qu'il serait un jour exposé à de tels enchantements que les flèches de Guse ne pourraient lui servir, et qu'il serait forcé d'avoir recours aux trois flèches magiques qu'il lui offrait. Ce que le vieillard avait prédit arriva, car Odd commanda plus tard comme chef dans un combat où une sorcière invisible du nom de Gyda fit un grand carnage parmi ses troupes. Odd décocha premièrement contre elle les flèches de Guse. « Lorsque Gyda en entendait le sifflement, elle étendait devant elles le plat de la main, et elles n'y pénétraient pas plus que dans de la pierre. Odd lui décocha toutes les flèches de Guse, mais elles tombèrent sans force dans l'herbe. Maintenant est arrivé ce que Jolf m'a prédit, dit alors Odd; les flèches de Guse sont perdues, mais il me reste à essayer celles de Jolf. — Odd prit alors une des flèches de pierre et la décocha sur Gyda; la sorcière en entendit le sifflement et y opposa le poing; mais la flèche, après le lui avoir percé, lui entra dans l'œil et ressortit par la nuque. Odd décocha la seconde qui suivit le même chemin. Alors il lança la troisième, qui atteignit Gyda droit au cœur, et elle tomba morte. »

Cet antique récit prouve manifestement qu'à l'époque où fut inventé le roman auquel je l'emprunte, on n'employait pas dans les guerres ordinaires des flèches

de pierre, ni d'autres pierres travaillées, comme armes, mais que l'on attribuait à ces armes, venant de la race experte dans la magie, une vertu magique contre les sorcières et la sorcellerie, en présence desquelles les armes ordinaires étaient impuissantes.

Nous trouvons encore, au milieu des populations de nos campagnes, des traces éparses de cette superstition attribuant une vertu magique aux ustensiles de l'âge de la pierre. Quelques personnes croient encore, par exemple, que les coins de pierre protégent contre la foudre; pour cette cause, elles en ont toujours chez elles, et il est fort difficile de les décider à s'en dessaisir. Dans quelques localités, on avait naguère la coutume de les placer dans le lit des femmes en couches pour faciliter l'enfantement. Ils sont encore employés de temps à autre par les paysans contre la teigne chez les enfants. Au moyen de ces pierres et d'un briquet on fait jaillir des étincelles sur la tête du malade.

En Irlande et en Écosse, parmi les descendants des Celtes, des superstitions analogues paraissent exister chez les populations des campagnes. Edw. Lluyd raconte dans ses *Observations on Wales* que, dans un voyage qu'il fit en Écosse, il s'amusa beaucoup des nombreuses formes d'amulettes gardées par les habitants. Il nomme entre autres les flèches de silex qui étaient censées avoir appartenu aux Alfes (*the Elfs*). — On voit dans la *Nenia Britannica* (Londres 1793, p. 154), la figure d'une flèche en silex venant de l'Irlande, pareille à celle de la planche V, figure 96 du présent ouvrage, et enchâssée dans de l'argent; le texte

dit que les paysans nomment les flèches de silex *Elf-arrows* (flèches d'Alfes), qu'ils les font enchâsser ou monter en argent pour les porter au cou comme amulettes contre les *traits d'Alfes* (flèches invisibles auxquelles on attribuait le pouvoir de produire des maladies, etc.) (1). Nous devons nous rappeler à cet égard que les Alfes de l'Edda et des sagas étaient de deux espèces, et que l'une de ces espèces, les Alfes noirs, était le peuple des nains, c'est-à-dire les Lapons (2). Les *traits d'Alfes* des paysans irlandais sont donc identiques aux *Lappskott* ou *traits de Lapons* des paysans suédois. C'est donc encore une preuve à l'appui de la thèse que les outils magiques en pierre ont appartenu au peuple des nains.

Bien des personnes trouveront peut-être étrange que l'on portât sur soi des *flèches laponnes* comme amulettes contre les *Lappskott* ou *jettatura* laponne. C'est cependant en parfaite conformité avec une vieille croyance populaire, et cela n'est pas plus singulier que la conviction enracinée dans les campagnes que les coins de pierre sont tombés du ciel sur la terre pendant l'orage, et protègent contre la foudre. On lit déjà dans la vieille Edda que l'objet qui a causé le mal

(1) Ces données sont fort instructives. Elles prouvent que ce ne sont pas les Celtes, mais un peuple considéré par eux comme magique, qui a confectionné et employé ces flèches de silex. En Scandinavie, des pierres façonnées en forme de cœur étaient jadis montées de la même manière, en argent, et portées au cou comme amulettes, probablement contre les traits *de Lapons* (*Lappskott*), et d'autres enchantements invisibles. Je n'ai jamais vu de ces *cœurs* de silex, tous ceux que j'ai rencontrés étaient d'ambre.

(2) *Edda de Snorre Sturleson*, p. 119-123.

doit aussi donner la guérison ; d'un serpent qui vous a piqué, on met la chair sur la blessure ; d'un chien qui vous a mordu on met du poil sur la plaie.

L'étude des crânes brachycéphales et dolichocéphales (ch. III) nous a fait constater que, pendant l'âge de la pierre, différentes races ont habité la Suède. Des crânes du premier type ressemblent à ceux des Lapons. Plusieurs raisons nous paraissent démontrer en outre que la race, dont les Lapons constituent un débris, a été répandue en Suède, en Danemark et dans plusieurs autres pays ; si d'un côté on a recueilli, soit dans la terre, soit dans les marais tourbeux des régions méridionales de la Scandinavie, des crânes qui ont évidemment appartenu à cette race, de l'autre, plusieurs mots suédois et danois présentent, avec des mots lapons ayant la même signification, une ressemblance que des philologues distingués, tels que Rask, Petersen, Christie, etc., ont fait ressortir. On répondra peut-être qu'en partie au moins ces mots ont pu tout aussi bien passer du suédois dans le lapon, et que ce mélange de langues prouve sans doute des relations entre les deux peuples, mais que les Lapons n'ont pas eu besoin pour cela d'habiter les localités où l'on trouve des mots lapons dans la langue ; que par conséquent cela n'établit pas que les Lapons aient habité la Suède moyenne et la Suède méridionale. La meilleure preuve de l'habitation des Lapons dans ces régions, après les crânes lapons fossiles et ceux trouvés dans les sépultures primitives, est fournie par les dénominations topographiques empruntées à la langue laponne. Les savants qui

connaissent cette langue, ont cru reconnaître plusieurs de ces dénominations non-seulement dans la Suède et dans la Norvége moyenne et méridionale, mais encore dans les pays au sud de la Suède. Le philologue Rask établit justement sur cette circonstance son opinion que le peuple lapon a occupé tout le Danemark à une période nécessairement reculée. Selon lui, le nom de l'île de Samsö est lapon. Celui de l'île de Hven, jadis Hvedn, est une forme laponne et paraît dériver du mot *Voudn*, golfe. A la même langue paraissent appartenir une foule de noms géographiques du Nord scandinave, qu'il est impossible de dériver de racines gothiques ; tels sont, par exemple, *Falstr*, *Tjön*, *Hledra*, *Thotn*, etc., en Norvége. On fait dériver *Trollhättan* (cataracte célèbre de la Suède occidentale) du mot péjoratif *troll* (sorcier) et du mot lapon *haüte* (cataracte). On m'a assuré sur le Dovrefjeld (Norvége) que le nom local *Jerkin* était lapon, et un souvenir du temps où les Lapons habitaient dans cette région. Le nom du lac *Jerken*, en Upland, paraît tirer son origine de la même source. La meilleure dérivation de l'*Allvar*, colline de l'île d'Öland, est probablement celle qui fait venir ce nom des mots lapons *all*, haut, et *vare* montagne. En Scanie, se trouve une colline semblable, dont le nom primitif, *allvar*, semble s'être conservé dans le nom actuel d'une petite ferme voisine, *Allvarstorp*, modifié en *Alfastorp*. L'adjectif *all* est en outre conservé dans les noms d'un grand nombre de montagnes et de tumulus de la Scanie : *Allberg*, *Allhög*, etc. De même les mots lapons *Stock*, détroit (Stockholm,

l'île du détroit) et *garn*, lac (*Garnsviken*, le golfe du lac), paraissent entrer dans une quantité de noms locaux de la Suède.

A côté de ces noms d'origine lapone, il existe dans la Suède méridionale une foule de traditions, d'origine évidemment très-ancienne, sur les *Dvergs* (nains), les *Bergfolk* (peuple ou gens des rochers), ou les *Trolls* (sorciers), qui jadis habitaient telle caverne ou tel rocher, et même parfois tel monticule de terre signalé par le peuple. A ces localités sont attachées des légendes détaillées d'événements qui doivent s'y être passés, légendes dans lesquelles l'investigateur reconnaît facilement des traits ethnographiques qui ne peuvent avoir été inventés à plaisir.

En présence de tous ces faits, l'on est forcé de reconnaître que les récits mentionnés ci-dessus reposent sur une base historique, qu'il est impossible d'y voir simplement une œuvre de l'imagination populaire, et que l'on doit admettre que des individus de race laponne ont habité (du moins dans quelques endroits, sinon partout) les localités où la légende place leur habitation.

Cette race petite et faible a donc été, dans l'Europe du Nord, chassée et repoussée par une race plus grande et plus forte, à l'instar de ce qui s'est passé de nos temps, et de ce qui se passe encore dans les latitudes septentrionales de l'Amérique, où les Esquimaux, le peuple polaire du nouveau monde et les premiers habitants de cette partie du pays, en ont été successivement repoussés par la race plus forte des Indiens cuivrés.

L'Europe primitive présente donc des faits iden-

tiques avec ceux qui de nos jours se reproduisent en Amérique. Une seconde ressemblance, c'est que, dans les deux contrées, la race envahissante et plus forte regarde l'autre comme experte dans l'art de la sorcellerie, et qu'elle la repousse et la persécute en grande partie pour cette cause.

Je mentionnais plus haut nos légendes et la tradition orale. Durant la période de peut-être plusieurs milliers d'années que les habitants du pays ont ignoré l'art de la lecture et celui de l'écriture, la tradition orale, la seule qui fût à leur usage, a dû passer et se propager de génération en génération. Or, étant donné un peuple en possession des rudiments d'une civilisation supérieure, trouvant, dans le pays où il fixe ses nouveaux pénates, un autre peuple, plus grossier, appartenant à une autre race, ayant des traits, une stature, des vêtements, une langue, des usages, des rites différents des siens : s'il combat, repousse et même extermine ces premiers possesseurs du sol, le souvenir de ces événements si remarquables pour lui doit se fixer au plus profond de son esprit, se perpétuer de siècle en siècle, tout en se défigurant peu à peu par des additions nombreuses provenant d'idées religieuses modifiées avec le temps; mais ce souvenir conserve toutefois suffisamment de son originalité primitive, pour être facilement reconnaissable à un esprit libre d'idées préconçues et ne professant aucun système arrêté d'avance.

Puisqu'il est ici question de nos innombrables légendes populaires, je prie le lecteur de se rappeler

qu'elles appartiennent à deux classes différentes, reposant également sur une base historique, *les légendes profanes* et *les légendes religieuses*. La seule preuve de l'authenticité des premières, c'est qu'elles constituent le fond principal des récits du peuple, et qu'elles sont racontées d'une manière identique dans des localités très-éloignées les unes des autres. C'était surtout le cas il y a environ soixante-dix ans. Celui qui ne se rappelle pas cette époque, et surtout celui qui est né et qui a été élevé dans une grande ville, ne peut se faire une idée de la *piété*, de l'entière conviction avec laquelle les légendes populaires se racontaient alors et étaient écoutées par les habitants des campagnes. D'autres temps sont venus : ces légendes font aujourd'hui sourire les gens du monde, et l'habitant des villes se croit trop éclairé pour y voir autre chose que des puérilités indignes de son attention.

Les légendes religieuses paraissent, par contre, reposer sur des fondements plus solides que les profanes, car elles continuent à se perpétuer dans certaines coutumes et dans certains usages religieux des populations; elles constituent ce que les gens éclairés appellent des *superstitions*. Tout débris d'un culte religieux, détruit par la marche du temps et par le changement des idées, devient superstition. Aucune superstition n'a pu venir d'elle-même et isolément. Lorsqu'elle naquit, et longtemps après, elle était *foi* et appartenait à un culte donné; mais ce culte détruit, les formes extérieures se maintinrent chez le peuple et devinrent des superstitions. Les croyances

superstitieuses sont en réalité de pâles fantômes de la foi jadis vivante; ce sont des ruines de temples écroulés depuis des siècles.

Ces restes de cultes païens existent encore chez nos populations, et l'investigateur impartial y peut même distinguer ce qui a appartenu soit au culte de Thor, soit à celui de Baal, soit à celui d'Odin. Tout changement religieux chez un peuple n'est à proprement parler qu'un amalgame de religions diverses. La nouvelle religion, qu'elle soit introduite par la force de la persuasion ou qu'elle soit imposée par le fer et le feu, ne peut arracher *en une seule fois* de l'esprit du peuple toutes les racines ténues et multiples que la religion précédente y avait poussées; il faut des générations sans nombre, peut-être des milliers d'années, avant que cela puisse s'opérer complétement. A ce point de vue, l'étude des légendes et des superstitions populaires est d'une grande importance pour l'ethnographie. Elle lui permet d'élucider l'histoire primitive de la race dont ces légendes et superstitions sont la propriété.

En ma qualité d'ethnographe, je dois considérer les légendes au point de vue de l'histoire et non à celui de l'esthétique, quoique je sache bien que nombre de personnes envisagent ce dernier point de vue comme le seul juste.

Dans l'étude de cette matière, je continuerai à employer la méthode comparative que j'ai suivie jusqu'ici. Pour montrer que les légendes et les traditions populaires suédoises reposent sur une base historique,

je rappellerai d'abord comment procèdent (ch. V), encore de nos jours, les peuples sauvages dans leurs guerres et dans leurs exterminations réciproques. Nous chercherons ensuite à découvrir, dans les traditions primitives de la Suède, les traces d'événements plus ou moins semblables.

Nous commencerons par rechercher si les dénominations de *nains*, de *géants*, de *Trolls* et d'*Alfes*, qui se retrouvent si souvent dans les antiques légendes, désignent réellement des hommes, ou s'il ne faut pas y voir plutôt des noms d'êtres mythiques et allégoriques qui n'ont rien de commun avec l'histoire.

Preuves que les Dvergs *(nains) et les* Pyslings *(pygmées) des anciennes légendes scandinaves sont des hommes, et qu'ils ont appartenu à la même race que les Lapons actuels.*

On a souvent prétendu que les *Dvergs* de la légende n'étaient pas des hommes appartenant à une race spéciale, mais uniquement des êtres allégoriques destinés à matérialiser certaines forces ou certains phénomènes naturels. Cette explication est singulièrement commode pour l'imagination, car dès qu'un objet est relégué dans le domaine de la poésie, on en peut faire tout ce que l'on veut, on peut jouer avec comme l'enfant joue avec ses poupées.

On rencontre cependant, dans les descriptions que la saga donne des nains, des caractères ethnographiques trop nombreux et trop marqués pour être méconnus. La raison principale pour laquelle on a refusé

aux *Dvergs* toute réalité historique, est sans doute leur habileté prétendue dans l'art de la magie (1). Ce n'est pas, toutefois, une raison suffisante pour nier leur origine historique. Alors non-seulement les Lapons de l'Europe, mais encore toute la race des Esquimaux de l'Amérique, pourraient être, avec tout autant de raison, relégués dans le domaine de la fable, car il n'y a pas longtemps, et peut-être même cela a-t-il encore lieu, que les peuples voisins des Lapons les croyaient experts dans l'art des sortiléges, et nous avons vu (ch. V) que les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord attribuent le même pouvoir aux Exquimaux, qu'ils cherchent à exterminer principalement pour cette cause.

On n'a pas eu plus de raison de ne voir dans les nains que des êtres allégoriques, parce que les légendes mettent une foule de choses merveilleuses sur leur compte. On aurait dû se rappeler que les peuples

(1) Les poëtes et les conteurs de l'antiquité embellissaient de choses impossibles leurs récits, qui, pourtant, étaient toujours basés sur des événements réels. C'est ainsi qu'Homère décrit Polyphème et Circé comme des sorciers et des êtres surnaturels, et cependant de nos jours, le Neufchatelois Du Bois de Montpéreux a prouvé, par des faits locaux et ethnologiques, que la fable repose sur un fondement historique; que la mer Noire et ses rivages ont été le théâtre des aventures d'Ulysse; que les Grecs étaient des aventuriers analogues aux Vikings du Nord, et que les peuples, qu'ils visitèrent dans leurs expéditions maritimes, étaient infiniment plus civilisés qu'eux. — Voy. Du Bois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, I, p. 60-61, et tome suivant. — L'assertion du savant suisse est fort remarquable au point de vue ethnologique. — Quel était le peuple jouissant d'une telle civilisation douze cents ans avant l'ère chrétienne? Il appartenait, sans nul doute, à cette race sémitique qui a répandu la civilisation sur plusieurs points de la terre, et qui fut aussi la maîtresse des Grecs, quoique ceux-ci l'aient distancée de beaucoup dans la suite.

sauvages font toujours les récits les plus extraordinaires sur les hommes appartenant à des races étrangères. Je vais le montrer par un exemple : Quand l'Anglais Mackenzie voyageait dans l'Amérique du Nord, les Esquimaux lui décrivirent les blancs (les Anglais), qui avaient un fort près d'une rivière de la côte occidentale, d'une manière tout aussi fabuleuse que les *Dvergs*, les *Trolls* et autres êtres sont décrits dans les sagas suédoises. Ils les représentaient comme des géants munis d'ailes; ils pouvaient tuer rien que du regard, et ne faisaient qu'une seule bouchée d'un castor tout entier. Avec la même raison que l'on a déclaré les *Dvergs* des êtres mythiques, on pourrait donc en dire autant des Anglais et de leurs semblables, décrits de la sorte, et par le procédé de l'analogie toute la population blanche de l'Amérique serait bientôt transformée en un simple mythe, en une pure allégorie.

Nous trouvons un pendant de cette description des blancs par des Esquimaux dans la saga (ch. 34) de Harald Hårfager (aux beaux cheveux), où sont décrits deux *Finnois* (lapons) (1), chez lesquels séjourna la belle Gunhild pour y apprendre l'art de la magie. Ils pouvaient aussi tuer du regard, car si un être vivant leur venait sous les yeux, il tombait mort immédiatement ; entraient-ils en colère, la terre se retournait à leur aspect. Ils atteignaient tous les objets sur lesquels ils décochaient leurs traits ; ils suivaient les

(1) Les anciens Scandinaves donnaient le nom de *Finnois* aux Lapons, et celui de Qvènes (Kajaniv) aux Finnois proprement dits. Les Norvégiens d'aujourd'hui font encore de même.

traces à la piste comme les chiens, que le sol fût gelé ou non, et ils couraient si rapidement sur leurs raquettes (patins à neige) que ni hommes ni bêtes ne les pouvaient suivre.

J'espère que cette description, quelque étrange, quelque exagérée qu'elle soit, ne sera pas considérée comme plus exagérée ni plus allégorique que celle, mentionnée plus haut, des Anglais avec leur stature gigantesque, leurs ailes et leur absorption d'un castor en une seule bouchée.

Il n'existe presque rien d'un peu extraordinaire qui ne puisse devenir l'objet exagéré des récits de l'ignorance, qui ne puisse être défiguré et revêtu de formes étranges. Il serait donc bien peu exact de croire que tout ce qui est défiguré par la description n'a pas existé, bien que les personnes raisonnables ne pensent pas que cela ait existé comme le représente la description.

De nombreux passages des sagas suédoises témoignent que les nains existaient réellement, et qu'ils étaient, en outre, considérés par les conteurs comme des êtres matériels et des hommes, quoique d'une autre race que celle des auteurs de ces légendes. Le *dverg* ou nain *Sindre*, qui habitait un rocher, c'est-à-dire une caverne de la petite Bräunö (île du Bohuslän, Suède occidentale), avait deux enfants, un garçon et une fille, que Thorstein Vikingson trouva jouant près d'un ruisseau de l'île. Afin de pouvoir s'aboucher avec le père, il fit des présents aux enfants; cela engagea Sindre, qui les aimait beaucoup, à donner à Thors-

tein les conseils et l'assistance qu'il désirait. — Une des mains d'Eigil ayant été coupée dans un combat singulier, il rencontra près d'un ruisseau, dans la forêt, un enfant de nain qui venait puiser de l'eau dans une jarre. Eigil laissa tomber un anneau d'or dans la jarre de l'enfant, et le père (le nain) lui en témoigna sa reconnaissance en conduisant Eigil dans sa caverne et en guérissant la blessure du héros scandinave (*saga d'Eigil*, p. 46). — Dans le voisinage de la demeure d'Odin (*Odin borg*), que la *saga de Hedin et de Högne* place en Asie, habitaient quelques hommes habiles et experts sachant travailler toute espèce de choses. « On nomme ces hommes *Dvergs* (nains), » dit la saga. — « Ils demeurent, ajoute-t-elle, dans des rochers, mais ils avaient alors avec les hommes plus de rapports qu'ils n'en ont actuellement. »

Je rappellerai en passant que tous les peuples sauvages se donnent le titre exclusif d'*hommes*, et qu'ils ont d'autres dénominations pour tous les autres peuples. Pour le Groënlandais, les Groënlandais sont seuls des *hommes;* pour le Samoyède, les seuls Samoyèdes. Lors donc qu'une saga mentionne des *nains* ou des *géants* en opposition aux hommes, cela prouve seulement qu'il s'agit d'hommes n'appartenant pas à la race qui a raconté la saga. Il en est ainsi dans la saga de *Didrik de Bern* (Théodoric de Vérone), ch. 20, et dans une foule d'autres. — Sturleson dit dans la saga d'Ynglinga : « En Suède (Suithiod) ..... sont différentes races et différentes langues; on y trouve des *géants* et on y trouve des *nains.* » — Qui pourrait douter

que les nains ne signifient ici une race d'hommes?

Il est raconté dans la *saga de Thorstein Bejarmagen* que Thorstein arriva un jour avec son navire en Jemland (Suède du Nord), et qu'il se rendit à terre. Il vit dans un endroit découvert une grande pierre et tout auprès un *nain* hideux de laideur qui se lamentait tout haut, et dont la bouche semblait s'ouvrir jusqu'aux oreilles. — « Pourquoi pleures-tu? lui demanda Thorstein. — Ne vois-tu pas, lui dit le nain, ce grand aigle qui vole là-haut ; il m'a ravi mon fils, et je crois que cette méchante bête a été envoyée par Odin ; mais je meurs si je perds mon enfant. » — Le nain n'était donc pas sectateur d'Odin, et les Lapons ne l'ont jamais été. — Thorstein abattit l'aigle d'une flèche et rendit, sain et sauf, le fils du nain à son père, qui dans sa joie donna à Thorstein quelques objets magiques, qui lui furent plus tard d'une grande utilité.

Nous venons de voir que les nains habitaient des cavernes. Les Lapons en ont habité même à une époque très-récente. Högström a vu de ses propres yeux des huttes en terre qui leur servaient d'asile contre les incursions des Karéliens (tribu finnoise). On trouve même encore, dit-on, des traces de ces demeures dans plusieurs points de la Laponie de Piteå (Suède sept.).

Les familles laponnes s'y rendaient dès que des corps ennemis infestaient la contrée. Voici ce que dit sur ce même sujet le célèbre pasteur suédois Pierre Laestadius, dans le Journal de ses missions en Laponie qui fait autorité. Une légende raconte que les ennemis dé-

couvrirent un jour une de ces cavernes de la manière suivante : Une femme qui s'y trouvait cria à quelqu'un, qui était dans un autre compartiment, de lui apporter la cuiller à pot. Les ennemis, qui étaient en dehors, l'entendirent, pénétrèrent dans la caverne et tuèrent tous ceux qui étaient dedans (1).

Actuellement les Lapons habitent en général sous des tentes (suéd. *kåtor*) nommées par eux *gammar*. A part les Lapons, aucun peuple n'a des demeures de ce genre. Il est, par conséquent, d'un intérêt tout particulier pour notre sujet de trouver, au moins dans une saga, qu'un *nain* avait un gamm pour domicile On voit dans la saga de Didrik de Bern (ch. 16), que, chassant un jour le cerf dans une forêt, il y rencontra un nain qui courait. Il le poursuivit et l'atteignit « avant qu'il eût pu rentrer dans son *gamm*. » Ce nain, dit la saga, était Alfrig, voleur célèbre et grand artiste. Il avait forgé l'épée *Nagelring*, possédée par Grim, qu'il conseilla à Didrik d'attaquer. — « Ce te sera un fait d'armes infiniment plus honorable, lui dit-il, que d'écraser mon ventre et mes petites jambes. »

Les *Dvergs* étaient donc petits de stature, laids à

(1) *Journal d'un missionnaire en Laponie*, 2e partie, p. 486. — Ce récit concorde exactement avec une quantité de légendes de la Suède méridionale, dans lesquelles il est parlé d'hommes qui, passant devant des rochers ou des monticules de terre, ou s'y étant couchés et reposés, ont entendu les « habitants des rochers » (*bergfolk*) parler dans l'intérieur, ou leurs enfants crier ; d'autres avaient vu par une fente ce qui s'y passait, ou enfin avaient aperçu la fumée sortir par une issue ou un soupirail de la colline. On trouve, même en Scanie, de ces rochers auxquels la tradition rattache des faits identiques. Que l'on se rappelle la légende du géant Finn qui a bâti la cathédrale de Lund.

voir et munis d'une large bouche; ils habitaient par familles des *gammar* (tentes), des rochers, des cavités dans la terre. Ils étaient voleurs, adroits des mains et, par-dessus tout, on les croyait sorciers et doués du pouvoir de communiquer des qualités magiques à leurs ouvrages.

Toutes ces choses sont parfaitement conformes aux idées que les populations de race gothique, établies au milieu des Lapons, se font encore aujourd'hui de ces derniers. L'ensemble de ces diverses raisons suffira, je l'espère du moins, à prouver que les *nains* de la saga sont des hommes appartenant à la race polaire des Lapons; mais l'examen des sagas et des traditions populaires paraît en outre démontrer qu'au temps où la plupart d'entre elles se formèrent, c'est-à-dire à l'époque du dernier envahissement de la race gothique, la race laponne avait déjà depuis longtemps cessé de constituer un peuple dans la Scandinavie méridionale, et qu'elle habitait alors, par familles éparses, les profondeurs des forêts primitives.

La tradition suivante, racontée encore en Scanie, laisse présumer que les nains épars dans le pays se servaient d'outils de pierre, même après l'arrivée d'un peuple plus civilisé : « Un paysan, qui était allé chercher ses chevaux dans la forêt, erra presque toute la journée sans les trouver. Arrivé vers le soir, dans une localité qu'il n'avait jamais visitée auparavant, il rencontra un nain occupé à un travail domestique. Celui-ci, apercevant le paysan près de lui, en fut si effrayé qu'il jeta immédiatement ses outils et s'enfuit à toutes jambes. Le paysan, se rendant à l'endroit où le nain tra-

vaillait, y trouva une hache, un ciseau et d'autres outils, qui toutefois étaient sans valeur pour lui, car le nain, avant de s'enfuir, les avait tous changés en pierre. »

Cette tradition est d'une fidélité trop naturelle pour ne pas être l'expression d'un fait réel. On me la raconta pour la première fois dans un district de la Scanie, et je l'ai entendue ensuite dans plusieurs autres localités de cette même province. Elle reproduit en entier l'opinion que la race gothique se faisait des membres épars de la race des nains, savoir : que les nains travaillaient comme d'autres hommes, et qu'ils avaient des besoins humains à satisfaire ; qu'ils s'enfuyaient à la vue d'un homme d'une autre race ; qu'ils possédaient le don d'éblouir la vue par leurs enchantements, et celui de se changer eux-mêmes et de changer d'autres objets en tout ce qu'ils voulaient, c'est-à-dire, en un mot, qu'ils étaient sorciers.

Chacun comprendra, du reste, que les outils du nain ne s'étaient pas métamorphosés en pierre comme le croyait le paysan, mais qu'ils étaient vraiment de pierre.

Nous avons vu plus haut que des amulettes de pierre étaient encore en usage chez les populations de la Scandinavie, de l'Écosse et de l'Irlande. Le christianisme a, pendant les dix siècles de son existence en Suède, naturellement balayé la majeure partie des vieilles superstitions païennes ; par conséquent, l'usage des amulettes de pierre était jadis beaucoup plus fréquent qu'il ne l'est de nos jours (1).

(1) Des restes de paganisme se sont perpétués dans plusieurs cou-

Nos anciennes sagas nous fournissent la preuve de ce fait. Il y est parlé de *pierres de vie* (*lif-stenar*), de *pierres de victoire* (*seger-stenar*), etc., que les guerriers goths portaient sur eux au combat afin d'obtenir la victoire. La *saga de Didrik de Bern* raconte (ch. 25)

tumes des populations de la campagne en Suède. Comme ces coutumes sont parfaitement innocentes et nullement en opposition avec l'esprit du christianisme, elles ne sont l'objet d'aucun blâme de la part des instituteurs populaires laïques ou ecclésiastiques, qui ne cherchent point à les détruire. Elles sont d'un grand intérêt pour l'historien et pour l'explorateur, comme débris d'un édifice religieux renversé il y a dix siècles, et peuvent apprendre bien des choses sur lesquelles l'histoire se tait. Ce serait une entreprise à la fois intéressante et féconde en résultats, que de recueillir et de rassembler tous les restes, conservés au milieu des populations actuelles, des coutumes qui ont leur racine dans le paganisme. Que l'on me permette d'apporter ici une légère contribution à une collection de ce genre.

Dans la Suède méridionale, le voyageur aperçoit de temps à autre, au bord des chemins, un petit tas de pierre de faibles dimensions, et tout auprès une croix de bois avec un écriteau indiquant que N. a péri là par accident. Ce petit tas de pierres est le *cumulus* antique suédois (*stenkummel*, monceau de pierres), à côté duquel le christianisme a planté sa croix.

Je me souviens combien de fois dans ma jeunesse j'ai été étonné en voyant des vieillards ne jamais passer devant ces endroits avant de s'être munis d'une pierre et de l'avoir jetée sur le tas. A défaut de pierre, ils y jetaient des branches, des morceaux de bois, ce qu'ils pouvaient trouver, car le cumulus devait être augmenté par quelque chose, c'était considéré comme un devoir sacré. Pourquoi? ils l'ignoraient. Ils répondaient à mes questions que celui qui négligeait ce devoir n'avait pas de bonheur. Cette coutume tombe actuellement en désuétude.

Ne pourrait-on pas inférer, avec raison, que cette coutume, qui a fort diminué pendant les cinquante à soixante dernières années, était bien mieux suivie il y a un ou deux siècles, et qu'elle était scrupuleusement observée dans les temps païens? Et ne serait-on pas autorisé à admettre avec pleine certitude que les grands amas de pierre de l'époque païenne, dont la plupart se trouvaient sans doute près des chemins et des voies publiques, n'ont pas été formés en une seule fois, mais qu'ils ont été successivement augmentés par les passants? Je me rappelle avoir lu quelque part que c'était censé rendre hommage au défunt que d'augmenter son *cumulus*.

que le roi Niduug rassembla une grande armée avec laquelle il marcha contre l'ennemi. Il était à une journée de distance de l'armée adverse et s'attendait à livrer bataille le jour suivant. Il s'aperçut toutefois vers le soir qu'il avait oublié sa « pierre de victoire ». — « Cette pierre avait passé en héritage de père en fils dans sa famille, et elle possédait la vertu de donner toujours la victoire à celui qui la portait. » Le roi craignit de perdre la bataille s'il n'avait pas sa pierre sur lui, d'autant que son armée était inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Il promit, par conséquent, sa fille et le tiers de son royaume à celui qui lui pourrait apporter cette amulette avant la bataille. L'armurier Valent alla à cheval chercher la pierre ; le roi engagea ensuite la bataille et la gagna.

Le chapitre 96 de la même saga contient à cet égard un récit encore plus détaillé. Ditlev, jeune guerrier de Tumatorp en Scanie (1) eut à soutenir un combat singulier contre un vieux guerrier du nom de Sigurd. Vers le soir, Sigurd, harassé et saignant d'une blessure, s'aperçut qu'il avait oublié sa pierre de victoire dans son domicile. Il invita Ditlev à venir passer la nuit chez lui, afin de continuer le combat le jour suivant. Ditlev y fit la connaissance de Gunhild, fille de Sigurd, et ils se prirent bientôt d'amour l'un pour l'autre. Le vieux Sigurd s'était hâté à son retour « *de s'attacher la pierre de victoire au col* », mais ayant trop bu pendant la soirée, il passa la nuit dans un sommeil pesant.

(1) Actuellement Tomerup ou Tomarp, simple village paroissial, annexe de Gladsax, mais jadis ville de commerce considérable.

Gunhild vola alors l'amulette à son père et la donna à son amant. Le combat ayant été repris le jour suivant, Sigurd reçut trois blessures et dut s'avouer vaincu.

Ces deux récits nous montrent : 1° que les amulettes portées par les guerriers *étaient de pierre ;* 2° qu'elles se portaient au cou au moyen d'une attache ou d'une courroie. Le musée des antiquités de Stockholm possède deux amulettes de ce genre, probablement portées jadis par nos aïeux de race gothique. Le fait même que ces objets magiques étaient en pierre, fait supposer qu'ils venaient de la race magique des nains, qui se servait d'instruments de pierre; un simple examen nous le fera facilement reconnaître. Nous avons vu ces objets magiques parmi les instruments de pierre décrits au chapitre Ier. L'un d'entre eux est un percuteur pareil à celui qui est reproduit planche I, figure 8; la seule différence est que la cannelure a été munie d'une bande de fer, en grande partie détruite par la rouille, et d'une boucle du même métal, dans laquelle on passait l'attache. On voit au même musée un autre percuteur qui, d'après les données de M. le pasteur Ekdahl, a été, ainsi qu'une épée de fer, trouvée par lui dans une sépulture antique de la Suède septentrionale. Ces objets ont sans doute appartenu à un individu d'une race qui se servait de fer, et la pierre en question était probablement son amulette de combat. La seconde amulette, qui vient d'un tumulus de la Scanie, est conservée au musée de Lund dans mon ancienne collection archéologique. Elle ressemble aux

rondelles reproduites planche IX, figures 197, 198, 199. Elle porte sur le pourtour une légende runique que le savant *Finn Magnusen* a déchiffrée. Il a trouvé que cette pierre avait été consacrée dans un lieu saint (*Wi*, temple païen ou lieu de sacrifice), et qu'elle devait être conservée comme une amulette de bonheur. D'autres personnes ont douté toutefois que ces traits fussent des runes.

J'ai cru devoir citer ces différents faits pour montrer qu'à une époque relativement récente, on attribuait une vertu magique aux instruments de pierre que l'on croyait avoir appartenu à la race magique des nains. J'ai déjà cité plusieurs exemples, empruntés tant à nos sagas qu'à nos traditions populaires, comme preuves que cette race des nains était censée sorcière et douée d'un pouvoir nuisible ou bienfaisant. Entre autres facultés on lui attribuait celle de se rendre invisible. Nos contes populaires et ceux du Danemark parlent souvent des *Trolls* (1) qui assistaient invisibles aux noces et y mangeaient le repas destiné aux invités. Dans le voisinage du Romelekliut (chaîne de collines de la Scanie centrale) l'on a une foule de récits sur les nains qui habitaient jadis cette région accidentée. On raconte que chaque fois que la cloche de l'office sonnait au domaine voisin de Heckeberga, les *Trolls* y accouraient et volaient toute la nourriture préparée

(1) Nom donné parfois aux *Dvergs* ou nains. Il paraît toutefois avoir signifié, en général, tous les peuples qui n'appartenaient pas à la race des Svears (Ases) ou des Goths. Les *Trolls* (*thræl*, serf) pouvaient donc être tout aussi bien des *Jothnes* (géants) que des nains, quoique la dénomination s'appliquât plus spécialement à ces derniers.

pour la journée. Comme cela se répétait chaque jour, les maîtres du domaine tombèrent à la fin dans une extrême pauvreté.

Sturleson rapporte une histoire toute pareille dans ses *Sagas royales* (*Konunga-sagor*, I, p. 79) : Le roi Halfdan le noir (*Halfdan svarte*) s'étant rendu pour les fêtes dans le Hadeland en Norvége, la veille de Noël, pendant que l'on était à table et qu'une foule de gens se trouvaient rassemblés, il advint que tout ce qu'il y avait sur la table, mets et boissons, disparut subitement. Tous les convives s'en retournèrent chez eux, et le roi, fort attristé, resta seul dans la salle du festin.

Voulant savoir qui lui avait joué ce mauvais tour, le roi fit saisir un Finnois (c'est-à-dire un Lapon) fort expert en sorcellerie, et le fit torturer de plusieurs façons pour le forcer à dire la vérité, mais il n'avoua rien. Après cela le Lapon s'enfuit, accompagné du fils du roi, Harald, âgé de 10 ans. En chemin ils arrivèrent chez un chef (sans doute un chef lapon) où ils furent bien reçus, et où ils séjournèrent jusqu'au printemps. Un jour le chef dit à Harald : « Ton père fut très-irrité de ce que je lui enlevai de la nourriture au commencement de l'hiver. Mais maintenant je vais te dire une bonne nouvelle : Ton père est mort ; tu peux donc retourner chez toi sans crainte et prendre possession du royaume qui lui appartenait ; en outre, un jour, toute la Norvége te sera soumise. »

Ainsi c'était le chef lapon qui, avec l'aide d'un subordonné, avait enlevé par ses sortiléges les mets

du festin de Noël. Cette saga et son dénouement expliquent parfaitement la sorcellerie du Romeleklint. Des *sorcelleries* identiques, qui toutefois portent de nos jours un nom plus vulgaire, ont assez souvent lieu, dit-on, au détriment des Norvégiens qui habitent dans le voisinage des régions alpestres où les Lapons font paître leurs rennes. Les Lapons, du moins une certaine partie d'entre eux, ont, comme jadis, la réputation d'être voleurs, rusés et adonnés à la sorcellerie. Ce que les sagas et les traditions populaires disent des *Finnois* (Lapons), des nains et des *Trolls*, se dit encore aujourd'hui dans la Norvége septentrionale des populations laponnes du Finnmark. La localité a changé, mais la scène est toujours la même, avec les seules modifications produites par la différence du degré de civilisation.

On objectera peut-être que les Lapons ont été de temps immémorial des nomades, errant avec leurs troupeaux de rennes, mais qu'il n'est jamais dit dans les sagas que les nains possédaient ces animaux à l'état domestique. Cette objection trahirait toutefois une grande ignorance des faits ; car les Lapons, après avoir exclusivement été chasseurs et pêcheurs, ne devinrent nomades et ne se procurèrent des troupeaux de rennes que un ou peu de siècles après le commencement de l'ère chrétienne. Procope décrit les *Skridfinnar* (*Finnois patineurs*, se servant de raquettes ou patins à neige), lesquels sont évidemment des Lapons, non comme des nomades mais comme des chasseurs errants. Paul Varnefrid, qui vivait au huitième siècle,

ne les mentionne que comme un peuple chasseur, et Tacite, qui écrivait sa *Germanie* vers la fin du premier siècle, savait aussi que les Fenni — évidemment les *Finnar* de la saga — étaient de sauvages chasseurs et la plus barbare de toutes les races dont il eût connaissance. La peinture qu'il fait d'eux est classique, mais exagérée, et l'on aperçoit sans peine que les matériaux lui en avaient été fournis par une race hostile aux Finnois : « Chez les *Fenni*, dit-il, il existe une barbarie étonnante, une hideuse pauvreté ; ils n'ont point d'armes, point de chevaux, point de demeures ; de l'herbe constitue leur nourriture, des peaux leurs vêtements, la terre leur lit. Leurs seules ressources sont des flèches qu'à défaut de fer ils arment d'une pointe d'os. La chasse nourrit hommes et femmes, car ils chassent en commun et partagent entre eux les animaux qu'ils ont tués. Contre les bêtes féroces et les intempéries, leurs enfants n'ont d'autre refuge qu'une hutte de branches entrelacées. C'est là que les jeunes passent la nuit, c'est là que se retirent les vieillards. Ils pensent que vivre ainsi est plus heureux que de suer à cultiver les champs, de se fatiguer à édifier des maisons, ou d'être pour leur fortune ou celle d'autrui continuellement entre la crainte ou l'espérance. Comme ils n'ont rien à redouter des hommes ni du sort, ils sont parvenus à ce qu'il y a de plus difficile, savoir à ne pas même sentir le besoin d'exprimer un vœu. » (*Tac. Germ.*, 46.)

Ce passage de Tacite fait voir que les Fenni étaient déjà, à l'époque où ce grand historien écrivait, une

race méprisée et haïe de la race germanique, et qu'elle se trouvait avec cette dernière à peu près dans les mêmes rapports que les Esquimaux de nos jours avec les races indiennes de l'Amérique du Nord (ch. V). On voit én outre qu'ils ne possédaient pas de rennes, qu'ils n'étaient pas nomades, et qu'ils ne se procuraient leur nourriture qu'avec leurs flèches (*sola in sagittis spes*). L'on ne pourrait mieux décrire l'état des Lapons de la Scandinavie avant la venue de races plus développées. Les *nains*, solitaires, séparés de la masse de leur peuple, ne pouvaient donc posséder des rennes.

On ne connait pas positivement le siècle qui vit les Lapons de la Scandinavie passer à la vie nomade. Divers passages des sagas et des plus anciens monuments historiques suédois semblent indiquer que ce peuple, même après avoir été chassé de la Suède méridionale et de la Suède moyenne par des races plus puissantes, conserva longtemps (par exemple dans la Norvége moyenne) une réputation infiniment supérieure à celle dont il jouit actuellement. Il avait ses chefs ou rois et ses assemblées populaires. Les filles des chefs épousaient parfois des hommes de la race gothique L'aïeule maternelle d'Örvar Odd était Laponne, car Örvar avait pour père Grim Lodikin, fils de Kettil Hing et de la nièce du chef finnois Guse. Kettil Hing paraît aussi être descendu de la même race, car il était fils de Halbjörn surnommé *Halftroll* ou *demi-troll*, ce qui montre que sa mère était d'une famille de *Trolls*. *Harald* aux beaux cheveux (*Hårfarger*) lui-même avait,

d'après Sturleson, épousé Snäfrid, fille du Finnois Svase (1).

Après avoir montré que les Finnois et les nains de la saga sont les aïeux des Lapons actuels, il me reste à ajouter ce qui suit : Les *Dvergs* ou nains, ou, comme les légendes les nomment ordinairement, les *Bergpyslingar* (*Bergmänlein*, pygmées des rochers) ou encore *Trolls* (sorciers), sont toujours représentés comme ayant habité jadis des trous et des cavernes dans des rochers ou des collines, ou bien des monticules de terre, le plus souvent dans des localités éloignées, et ordinairement près de l'eau. Ils étaient petits et laids. Il y en avait des deux sexes. Ils avaient des enfants et parfois des domestiques. Leurs jeunes femmes entretenaient parfois des relations très-in-

(1) Dans le titre de la saga, Svase est nommé *Jotun* (géant), mais *Finne* dans le texte même. Ce dernier titre est indubitablement le vrai, car sa fille Snäfrid est expressément nommée « *la femme finnoise.* » Elle faisait des enchantements; le roi Harald, dès qu'il en eut connaissance, en fut si fâché qu'il chassa de devant ses yeux les fils de cette femme. Ce pouvoir surnaturel montre qu'elle était Laponne, et les paroles de Thiodolfer au roi, qu'il ne devait pas mépriser les fils qu'il avait de Snäfrid, car ils ne demanderaient pas mieux que d'avoir une parenté maternelle plus distinguée, « si tu la leur avais donnée »; ces paroles, dis-je, témoignent que Snäfrid appartenait à une race méprisée. La race des *Jotnars* (géants) ne l'était pas. Odin lui-même épousa une fille de cette race, *Skade*, et chercha à s'allier à cette race puissante par des mariages entre plusieurs des principaux personnages de sa cour et des filles de *Jotnars*.

Il peut cependant paraître étrange que Snäfrid, appartenant à la race fort laide des Lapons, eût pu, par sa beauté, captiver ou, comme l'on disait, « ensorceler » (*förhexa*) le puissant Harald au point où le raconte la saga. Je dois toutefois ajouter ici l'observation, sans la garantir, que l'on rencontre encore de nos jours de jeunes Laponnes douées d'une certaine beauté.

times avec les jeunes paysans du voisinage (1). Ils possédaient ordinairement de grands trésors, le plus souvent en argent et en cuivre; de là l'expression proverbiale, *riche comme un Troll*. Ils étaient larrons, et pénétraient souvent dans les fermes et les habitations pour y voler, surtout de la nourriture, de la bière, etc. Parfois, quand ils avaient besoin d'objets qu'ils ne possédaient pas, ils allaient les emprunter le soir dans les habitations, restaient en dehors et annonçaient à haute voix ce qu'ils désiraient; ordinairement ils envoyaient dans ce but un ou deux de leurs enfants. Si l'objet requis était mis en dehors de la maison, quelques matins après on le retrouvait toujours au même endroit, et à côté une monnaie d'argent ou quelque autre objet de valeur comme témoignage de reconnaissance pour le prêt. Ils n'avaient point société avec « les hommes », mais ils se réunissaient souvent entre eux. Ils avaient parfois des festins, des noces, etc., auxquels assistaient des *Trolls* d'autres localités. Ils étaient lâches, évitaient les hommes et fuyaient la lumière du jour.

Toutes ces choses, quoiqu'elles paraissent à première vue de ridicules superstitions, ont toutefois leurs racines dans le passé le plus lointain, ce que prouve facilement l'époque reculée où nos sagas furent pour la première fois mises par écrit. La vieille

(1) On raconte entre autres, en Scanie, l'histoire d'un valet de ferme de Lyddelöf, qui visitait souvent une jeune femme de *Troll* du Romeleklint. La Scanie et le Danemark ont une foule de traditions semblables.

haine de race, dont elles portent le témoignage, contre les *Dvergs*, les *Bergtrolls*, pourchassés, transpercés de flèches chauffées à blanc, dépecés à coups de hache, etc., a disparu de la tradition orale. Ils y apparaissent plutôt comme une race méprisée, souvent voleuse et maligne, souvent généreuse et bienfaisante, mais avec laquelle personne ne voulait entrer en relation.

Je crois pouvoir tirer de ce qui précède la conclusion qu'à l'arrivée de la dernière invasion gotho-germanique, la race laponne, déjà dispersée, ne consistait plus, dans la Suède méridionale, qu'en quelques familles éparses habitant les localités écartées. Ce n'était plus qu'en Norvége, et principalement dans la partie septentrionale de ce dernier pays, qu'elle constituait encore une nation ayant ses chefs et ses assemblées populaires.

Que l'on me permette, en vue de compléter les preuves déjà fournies sur l'identité des *Dvergs*, les *Pyslings* de la tradition, avec les Lapons actuels, de tracer entre eux le parallèle suivant (1) :

1° Les Lapons sont petits et laids; ils ont la bouche large et les jambes fort courtes. La saga fait précisément le même portrait des *Dvergs* et des *Pyslings*.

2° Les Lapons sont vêtus d'une tunique grise (*lappmudd*) et coiffés d'un bonnet bleu ou rouge. Les

(1) J'ai à peine besoin de rappeler qu'il est moins question ici de ce que *sont en réalité* les Lapons que de ce qu'ils *sont censés être* suivant leurs voisins. Il n'est pas du ressort de cet ouvrage de rechercher s'ils ont vraiment tous les défauts que la haine de race leur impute.

Bergpyslings de la tradition populaire portent un costume identique. (Voy. Thiele, *Danstre Folksagn*, I, p. 122; IV, p. 3.)

3° Les Lapons, ceux de la Norvége, par exemple, parlent mal la langue du pays. Quand le Norvégien contrefait un Lapon, il le fait à peu près comme un paysan danois contrefait un Pysling. (*Thiele*, I, p. 114.)

4° Les Lapons sont lâches; ils feraient de mauvais soldats. Les nains de la saga sont représentés comme singulièrement lâches. Dès qu'ils aperçoivent un « homme », ils cherchent à fuir. Un enfant peut les soumettre à ses volontés. La saga raconte que Au, enfant de douze ans, força le nain Lit à lui forger des flèches.

5° Les Lapons ont la réputation d'être rusés et trompeurs. On m'assura en Norvége que si le marchand veut conserver la pratique du Lapon, il doit le tromper un peu et le lui faire comprendre à son départ. Pour se venger, le Lapon revient à l'ordinaire; mais, s'il a pu tromper le marchand, il ne retourne jamais. Ces traits de caractère se rencontrent aussi chez les *Dvergs* de la saga.

6° Les Lapons font preuve d'une certaine dextérité manuelle; ils forgent et confectionnent eux-mêmes leurs *Finnskjäft* (fusils rayés à très-petit calibre).

7° Les Lapons aiment à thésauriser. L'argent est leur métal de prédilection; ils n'acceptent pas d'autre monnaie que de la monnaie d'argent. C'est un fait constaté que plus d'un vieux Lapon cache son argent dans un lieu solitaire, connu de lui seul, de l'Alpe où il séjourne, et qu'il le va visiter de temps à autre.

Suivant la tradition et la saga, les nains possédaient de grandes richesses en argent.

8° On croyait les nains experts dans l'art de la magie. On attribuait assez récemment encore la même faculté aux Lapons. Ils le savaient fort bien eux-mêmes, et en profitaient, menaçant d'ensorceler (*sätta gan i*) celui qui ne leur donnait pas ce qu'ils désiraient. Dans la Suède méridionale on entend parler parfois de « Lappskott » (*Jettatura*, laponne). Bien des personnes croient encore les Lapons sorciers.

9° Les hommes de race gothique, habitant les mêmes régions que la race laponne, en font peu de cas et la méprisent même. Par suite de cette antipathie de race, il est rare qu'un Suédois ou un Norvégien épouse une femme laponne. P. Laestadius, malgré ses sympathies pour cette dernière race, dont il descendait par sa mère, dit à cet égard : « Les deux races paraissent si profondément séparées, qu'il semble même répugner à leur nature physique de frayer ensemble (1). »

10° Les Lapons célèbrent leurs fêtes et leurs noces entre eux. C'est précisément ce que l'on raconte des *Pyslings*. Rarement « les hommes » étaient invités à leurs fêtes; mais si quelqu'un s'arrêtait par hasard en pareille circonstance devant leurs demeures, il était largement régalé.

Cette comparaison pourrait être continuée jusque dans les détails les plus minutieux, mais ce que je

(1) *Journal d'un Missionnaire en Laponie*, p. 165.

viens de dire suffira, je l'espère, à montrer que les *Dvergs* de nos temps primitifs et les Lapons de l'époque présente ne sont en réalité qu'un seul et même peuple.

J'ai montré dans les pages qui précèdent que les nains de la saga sont des hommes; je vais maintenant essayer de prouver qu'il en est de même des *Jotnes* (Jotnar, plur. de *Jotun* ou de *Jotne*) ou géants de la saga, quoiqu'ils appartiennent aussi à une autre race que la nôtre.

Tous les peuples tirent de leur propre taille la mesure avec laquelle ils déterminent celle des autres. Un peuple de petite stature a donc donné à un autre plus favorisé à cet égard la dénomination de *géants* (Jotnes), tout aussi certainement qu'une race de stature élevée a donné à d'autres plus petites celle de *nains*. Les *Jotnes* ou géants n'ont donc pas eu besoin d'être plus grands que des hommes de taille moyenne de race celtique ou gothique, pour recevoir le nom de géants d'un peuple de petite stature comme les Lapons. Je vais démontrer cela par un exemple. A Ikaresarsuk, dans le district groënlandais de Fredrikshaab, il existe encore parmi les indigènes une tradition populaire qui se rapporte indubitablement à la destruction des colonies norvégiennes dans ce pays. Un Groënlandais du nom de Poviak rencontra un jour, dans les montagnes, deux femmes d'une grandeur surnaturelle (par conséquent des géantes), lesquelles vivaient là dans l'intérieur du pays. Elles s'emparèrent

de lui et l'emmenèrent avec elles. Après avoir vécu quelque temps en compagnie, il advint un jour que tous les trois arrivèrent au bord de la mer, où se trouvaient plusieurs Groënlandais en expédition. Poviak appela alors à grands cris ses compatriotes., qui accoururent à son secours. Les femmes essayèrent de s'enfuir, mais cela ne réussit qu'à l'une d'elles. La seconde fut saisie et emmenée par les Groënlandais. Ils la conduisirent à bord d'un de leurs canots à l'usage des femmes, mais elle était si grande et si forte que chacun de ses mouvements dans le canot menaçait de le faire chavirer. Elle vécut chez les Groënlandais jusqu'à l'époque de son accouchement, à la suite duquel elle mourut (1).

Cette tradition groënlandaise rapprochée de la description, donnée par les Esquimaux, des Anglais gigantesques de l'Amérique du Nord, montre d'une manière évidente que les sagas de géants ont pris naissance chez un peuple de petite stature. Or, comme les Lapons sont, d'après ce que nous savons, le seul peuple de petite race qui ait habité l'Europe, il s'ensuit que la dénomination de *Jotnes* ou géants vient d'eux; comme, en second lieu, il ne paraît pas avoir vécu en Europe d'autres peuples de plus haute stature que les Goths, les *Svears* et les Finnois, il faut en conclure que ces peuples sont les Jotnes de la race polaire, d'où résulte le fait auquel personne ne semble avoir pris garde jusqu'ici, *que toutes les légendes primi-*

(1) Nordisk Fidskrift for Oldkyndighed, 2^{det} Bind, p. 324.

tives de géants sont dues dans le principe à la race naine des Lapons. S'il en est ainsi, il doit exister encore chez les Lapons des traditions de géants, exprimant les idées et les sentiments de cette race sur ses oppresseurs de la race plus grande, tout comme les idées et les sentiments de ces derniers sur les Lapons se trouvent dans les légendes de nains. Laestadius (1) dit qu'il existe encore une foule de sagas de géants chez les Lapons. Elles se ressemblent toutes dans leurs traits généraux. Le géant a toujours une grandeur et une force prodigieuses, mais il est gauche et bête en comparaison du Lapon rusé, qui s'y donne naturellement les titre, qualité et dignité « d'*homme* », et qui trompe invariablement le géant simple et stupide, dans les mains duquel il est tombé (2). Le cannibalisme imputé aux géants par les légendes laponnes ne prouve pas qu'ils fussent en réalité cannibales, mais seulement que les Lapons les prenaient pour tels dans leur terreur puérile (3). Dans les sagas laponnes, le géant est nommé *Stallo* ou *Jatton*, et celui qui le trompe s'appelle « *homme* ». Parfois ce dernier est un rusé gamin, une façon de petit Poucet, qui se nomme « *Ascovis* », mot emprunté, dit Laestadius, aux colons suédois. Un Ascovis de ce genre, que j'appellerai tout simplement Lapon, était tombé au pouvoir d'un géant. Un jour ils sortent ensemble. Le Lapon fait semblant

(1) Suite du *Journal*, etc., p. 460-463.

(2) Les Groënlandais eux-mêmes aiment assez à se moquer en secret des Européens et à trouver leurs manières sottes et gauches.

(3) Voy. cependant *Nord.*, Fornl. Sagor, 2, p. 107.

de voir une foule de choses qui se passent à une grande distance, et il les raconte au géant. Celui-ci, qui naturellement ne voit rien, s'émerveille d'une vue si parfaite. « Ce n'est pas malin, lui dit le Lapon; il ne faut pour cela que de se faire couler du plomb fondu dans les yeux. » Le géant veut à toute force subir cette opération, mais le Lapon lui représente que cela fait bien mal, et que l'on commence par être entièrement aveugle, ce qui disparaît toutefois au bout de quelques jours. Le géant insiste, le Lapon doit donc procéder à l'opération; il coule du plomb fondu dans l'un des yeux du géant, puis dans l'autre, pendant que la victime hurle de douleur. Le géant devenu aveugle, veut au bout de quelques jours s'emparer du Lapon, mais celui-ci lui échappe de la même manière qu'Ulysse échappa au géant Polyphème.

Il est remarquable qu'un récit presque identique se retrouve dans une saga de la race gothique, celle *d'Eigil et d'Asmund* (ch. VII), l'une des plus anciennes sagas suédoises écrites. Au point de vue des détails donnés par elle sur les relations de la race des Jotnes, sectateurs de Thor, avec le peuple des nains, il y a de grands rapports avec la saga laponne. Thor était alors le dieu du peuple des géants, le culte d'Odin n'ayant pas encore été adopté. Odin se trouvait simplement un prince des ténèbres infernales. Eigil, guerrier de la race gothique (1), représentant ici l'Askovis ou le Lapon et par conséquent « l'*homme* » de la saga pré-

(1) J'essayerai d'expliquer plus loin comment les sagas de géants ont pu naître chez la race gothique, malgré sa grande taille.

cédente, fut saisi par un géant et forcé de garder ses chèvres. Un jour Eigil prit un chat dans la forêt et l'emporta le soir à la maison, lorsque la braise était déjà recouverte de cendre. Le géant lui demanda : « Comment as-tu pu trouver ton chemin si tard? — C'est grâce à mes yeux d'or, dit Eigil. — Laisse-moi les voir. — Alors Eigil éleva le chat, et le géant vit deux yeux qui brillaient comme des étoiles étincelantes. — Ce sont des objets bien précieux, lui dit le géant, veux-tu me les vendre? — Ce serait bien sot à moi, lui répondit Eigil, mais si tu me rends la liberté, je te les donnerai. — Alors il faudra aussi que tu les places de telle façon que je puisse m'en servir moi-même, lui répliqua le géant. — J'essayerai, dit Eigil, et tu t'en trouveras bien, car ils seront aussi brillants qu'ils le sont à présent, mais il faut premièrement que je t'enlève *tes* yeux, et, pour cette cause, je te vais lier à un poteau. — Alors tu me tueras sans doute, dit le géant. — Nullement, répondit Eigil. Le géant s'étant laissé lier, Eigil prit une fourche à deux dents, creva les yeux au géant et recouvra sa liberté par cette ruse. »

On voit que, même dans les sagas de géants qui ont pris place à côté des sagas de la race gothique, c'est l'infériorité corporelle, la faiblesse, qui triomphe par la ruse de la supériorité corporelle. Cette idée fondamentale est la base de toute saga de géant, quel que soit le peuple chez lequel on la retrouve. En y réfléchissant attentivement, l'on trouvera que ce fait est psychologiquement vrai, fondé sur la nature humaine,

et, pour cette cause, un fait général. Je m'y arrêterai plus loin.

Cette ressemblance remarquable des sagas de géants et de nains chez tant de races si différentes entre elles, vient sans doute de ce que chacune de ces races s'est trouvée une fois ou l'autre, dans sa période de barbarie, en collision avec une autre race plus grande ou plus petite qu'elle. Cela s'est probablement reproduit non-seulement en Europe, mais encore dans toutes les parties du monde, car elles contiennent toutes des races de grande stature et des races de petite stature, jadis infiniment moins mêlées qu'actuellement. Partout où ces races se sont trouvées en présence, il a dû naître des sagas de géants et des sagas de nains.

J'ai montré précédemment l'origine des sagas de nains, et la manière dont les Anglais donnèrent naissance dans l'Amérique du Nord à des sagas de géants chez le peuple nain des Esquimaux. Des faits analogues ont eu lieu dans l'ancien monde.

Le récit suivant, emprunté à la Bible, nous montre quels tableaux exagérés peut se créer une imagination effrayée. Lorsque Moïse, traversant le désert avec les Israélites, qui étaient sortis d'Égypte où ils avaient longtemps vécu dans l'esclavage, fut arrivé à Paran, il envoya des espions dans la terre de Chanaan, afin de s'assurer de la fertilité du pays, du nombre des habitants, de la force des villes[1], etc. Ils revinrent après quarante jours avec la nouvelle qu'entre autres peuples y habitaient les Enakims, ou les enfants de Hanak, en présence desquels, dirent les envoyés, « nous étions à nos

yeux et aux leurs comme des sauterelles ». — Après ce récit, tous commencèrent à crier et le peuple pleura cette nuit (1); tout le peuple murmurait contre Moïse et Aaron, et il était si effrayé qu'il aurait préféré retourner dans l'esclavage égyptien, plutôt que de se laisser conduire au combat contre ces horribles géants.

Voilà ce que nous dit la Bible; mais ce qu'elle ne nous dit pas, et que nous pouvons regarder comme certain, c'est que chez un peuple grossier, et nourri d'idées serviles, au milieu duquel une si grande panique peut être provoquée par la seule description d'une race de haute stature, l'esprit se créera des images exagérées et ridicules, et ces images, perpétuées de génération en génération, sont enfin devenues les légendes de l'antiquité. Plusieurs passages de la Bible montrent que l'on prenait les Enakims pour des géants : « La terre des enfants de Hammon a été réputée pays des Rephaïms (géants), car des géants y habitaient jadis. C'était un peuple grand, nombreux et de haute stature comme les Enakims (2). » — « Au pays des Moabites habitaient anciennement les *Emims*, peuple grand, nombreux et de haute stature comme les Enakims (3). » Ces géants Enakims étaient le même peuple que les Philistins, et de race phénicienne. Josué les battit plusieurs fois et les extirpa des montagnes d'Hébron, de Débir et d'Anab, et des

(1) *Nombres*, ch. XIII, v. 34; ch. XIV, v. 1 et suiv.
(2) *Deutéronome*, ch. II, v. 20, 21.
(3) *Ibid.*, *ib.*, 9, 10.

côtes; ils ne conservèrent que Gaza et Asdold (1). Il détruisit donc les géants de Chanaan, comme Asa-Thor ceux de la Scandinavie.

La scène qui eut lieu chez les Israélites aux frontières de Chanaan, par terreur des géants Enakims, se reproduisit dans le camp romain quand César marcha contre les *géants* de la Germanie, commandés par Arioviste. Lorsque César fut arrivé à Bisontium (Besançon), les Gaulois (2) et les marchands répandirent dans l'armée romaine la rumeur de la stature gigantesque des Germains. Cela provoqua une panique si grande parmi les officiers et les soldats, que plusieurs des premiers s'en retournèrent chez eux sous divers prétextes, et que ceux qui n'osaient pas demander la permission de partir, pleuraient et gémissaient dans leurs tentes. Tous firent leur testament ; la terreur se répandit aussi parmi les soldats et les chefs les plus aguerris (3). Il est à peine possible de lire le récit de ces événements sans comprendre qu'ils devinrent, au milieu d'une soldatesque grossière, les sujets de légendes plus ou moins surnaturelles, tout comme il est impossible, ce récit sous les yeux, de lire des sagas de géants sans penser qu'elles sont dues à des événements analogues.

Tout cela montre donc que les sagas de géants et de nains (idées d'une portée relative, l'une n'existant pas

(1) Villes des Philistins.

(2) Cela semble prouver que les Gaulois, bien que de haute stature, étaient pourtant à cet égard inférieurs aux Germains.

(3) CÆSAR, *de Bello Gallico*, ch. I, 39.

sans l'autre) ne sont pas de simples jeux de l'imagination, mais qu'elles ont une base historique. Déjà fort exagérées à leur naissance, elles se sont chargées, par la transmission orale, de fables et d'ornements qui ont grandi avec les siècles.

Ainsi :

1° Les Philistins étaient les géants des Israélites, et ceux-ci les nains des Philistins.

2° Les Cimbres étaient les géants des aventuriers grecs, et les Grecs les nains des Cimbres (1).

3° Les Germains et les Celtes étaient les géants des Romains, et ces derniers étaient leurs nains.

4° Les Islaudais, les Norvégiens, les Anglais, etc., étaient les géants des Esquimaux du Groënland de l'Amérique du Nord, et les Esquimaux étaient leurs *Skrälingar* (hommes petits et chétifs), c'est-à-dire leurs nains, etc.

Il est facile de voir, dans toutes les sagas de géants et de nains, si elles sont venues de la race de petite taille ou de celle de grande taille. La race qui a inventé la saga se donne invariablement le titre « d'*homme* », et se trouve d'une taille convenable; la race étrangère est décrite, si la saga provient des hommes de petite stature, comme douée d'une grandeur et d'une force prodigieuses, et si elle vient de ceux de grande taille, comme affligée d'une petitesse et d'une faiblesse pi-

(1) *Odyssée*, IX, 105-556. Du Bois de Montperreux a montré que les Cyclopes du Bosphore, décrits par Homère comme d'horribles géants qui jetaient d'immenses blocs de pierre contre les vaisseaux grecs, étaient une race nomade cimbrique de haute stature, et les Grecs, des aventuriers dans le genre des Vikings scandinaves.

toyables. La race la plus grande se vante de sa force et traite la plus petite avec un orgueilleux mépris : c'est Thor qui, d'un coup de pied, lance le nain sur le bûcher de Balder ; ce sont les Enakims de Chanaan qui comparent les Israélites à des sauterelles; c'est le Gaulois jetant avec mépris les yeux sur la petite taille du Romain (1).

La race inférieure en force physique se venge de son oppresseur de haute stature, en lui donnant les attributs de la gaucherie et de la bêtise, et en se conférant ceux de l'esprit et de la finesse : c'est Ulysse dans l'antre de Polyphème ; c'est le Romain qui rit de la bêtise du Gaulois et la passe en proverbe (2) ; c'est le Groënlandais se moquant en secret de la simplicité et de la gaucherie de l'Européen (3) ; ce sont Eigil, Askovis et tous ceux qui, dans les légendes de géants, figurent sous le nom d'hommes.

Tout cela prouve clairement que des faits réels se trouvent au fond des sagas de géants, que toutes ces sagas proviennent de races de stature relativement inférieure, et que par conséquent les *Jotnes*, ou géants de la Scandinavie étaient des hommes. Cela établi, nous allons rechercher à quel peuple ils appartenaient. Ce devait être, si nos déductions sont justes, un peuple de haute stature avec lequel une race plus petite a eu des relations hostiles. Pour obtenir un fil conducteur

(1) CÆS., *de Bello Gallico*, II, 30.

(2) CAMBDEN, *Brit.*, p. 2.

(3) D'après la communication verbale du Danois Dr.. qui a longtemps habité le Groënland.

dans cette matière, nous chercherons premièrement à découvrir le dieu qu'avait ce peuple ou l'une de ses tribus, les Jotnes. Dans la saga citée plus haut d'Eigil et d'Asmund, une femme *Jotne* invoque l'aide de Thor, lui promettant de récompenser sa peine par le don ou sacrifice d'un grand bouc. Elle dit plus loin qu'elle avait une fille de Thor, ajoutant ces mots : « Thor m'a choisie parmi son peuple (*i lid sini*). » Ainsi, d'après cette saga, les *Jötnes* étaient le peuple de Thor, ou, en d'autres termes, Thor était le dieu des Jotnes. Odin est représenté, dans cette saga, comme un prince des enfers, qualification généralement appliquée aux dieux étrangers. Une seconde saga nous fournit les mêmes données. La saga de *Fornjotr* (l'ancien géant) et de sa race raconte que « Thorre (évidemment le même que Öka Thorr), c'est-à-dire Thor, était roi de Jotland (1), de Qvenland et de Finland. Ainsi, suivant cette saga, Thor était aussi le dieu des *Jotnes*, et ceux-ci un peuple finnois. Les Qvènes (Kajaniens, peuple de la Finlande septentrionale où se trouve encore le district de Kajana) lui sacrifiaient à la mi-hiver (solstice d'hiver), pour qu'il leur envoyât beaucoup de neige, afin qu'ils pussent se servir de leurs raquettes. Thor était donc un dieu finnois, et d'après cette saga obscure, son culte (ses enfants) (2) avait passé de la Finlande en Norvége et en Suède.

(1) Une autre rédaction de la même saga dit que Fornjotr était roi de Jotunland, nom générique du Qveuland (Kajana) et de la Finlande.

(2) Cette famille était : le vent, le feu, la neige, les traînées de neige accumulées par le vent, etc. Nous devons nous rappeler, pour com-

Guidés par cet indice, nous allons chercher à découvrir le peuple chez lequel le culte de Thor a pris naissance, et d'où il est venu en Scandinavie.

Nous savons que les images de nos anciens dieux païens étaient des idoles en bois peint, revêtues des costumes et portant les attributs de ces dieux. L'image de Thor était très-grande (1) et décorée d'une longue barbe rouge ; sectateurs et ennemis l'appellent le *dieu à la barbe rouge*. Comme nous pouvons admettre, en toute sûreté, que ce dieu était un représentant du peuple chez lequel son culte avait vu le jour (chaque peuple païen se crée un dieu à son image), nous avons ici deux signes ethnologiques importants : le peuple de Thor était de haute stature ; il avait les cheveux et la barbe rouge, et, par conséquent, les yeux bleus.

Suivant des données authentiques, il existe encore une quantité de races finnoises dans l'intérieur de la Russie, et ces races se divisent en deux groupes principaux, dont l'un, par ses cheveux rouges et ses yeux bleus, ressemble de fort près aux Finnois actuels (Qvènes) et aux Esthoniens (2). A ce groupe appartiennent les Bjarmiens (Permiens), les Piraniens, les Ostjaks de l'Obi, les Votjaks (3) et les Tschuwas-

prendre cela, que Thor était non-seulement le dieu du tonnerre, mais encore de tous les autres phénomènes météorologiques, tels que la pluie, le soleil, le froid, la neige, etc. Aussi lui offrait-on, par exemple, des sacrifices pour obtenir de bonnes moissons. Voy. ADAM DE BRÊME, Ed. Mss., p. 25.

(1) Saga de saint Olav, ch. CXVIII, etc.

(2) Kruse, dans sa *Necrolivonica*, donne des portraits d'Esthoniens.

(3) Les Ostjaks et les Vugules, qui habitent les deux côtés de l'Oural,

ches (1). Ce qui, de concert avec les caractères communs que nous venons de constater, mérite particulièrement notre attention, c'est que, du moins chez une partie de ces peuples, Dieu s'appelle encore aujourd'hui Thor. Pallas dit dans sa *Zoographia Rosso Asiatica* (I, p. 59) que l'hirondelle est nommée par les Ostjaks de Beresow *Torum-Jischki*, c'est-à-dire l'oiseau de Dieu, et près de l'Irtisch, *Toromvoi*, la bête de Dieu. Erman raconte, dans son *Voyage autour du monde* (*Reise um die Welt*, I, p. 170), que les Ostjaks, peuple beau, bien fait et de haute stature, nomment Dieu *Toruim* (p. 657) ou *Torum* (p. 699), ce qui chez eux signifie maintenant l'Être suprême. Les Votjaks sont aussi des hommes forts, à larges épaules et à haute stature, à cheveux et à barbe rouges (p. 253). Les Tschuwasches nomment Dieu *Thora*, et le dieu du tonnerre et de la température était *Tara* chez les Finnois de l'Esthonie. (Geyer, Annales de Suède (*Svea Rikets Hafder*), I, p. 291, note 3, d'après Mone.)

Il résulte de ce qui précède que le nom et le culte de Thor ont passé en Scandinavie par l'entremise d'une race finnoise, et qu'ils s'y sont répandus parmi ses habitants; mais il ne s'ensuit pas que cette race ait jamais habité sans mélange et en masse toutes les parties de la Scandinavie où le culte de Thor a été répandu; il se sera probablement propagé par des

appartiennent à la même souche mère, mais les uns ont les cheveux noirs et les autres les cheveux rouges. Prichard, 3, p. 214.

(1) Rask : *Om de Nordiske Sprogs Oprindelse*, pp. 96, 97, d'après d'Obrowsky.

mariages entre les habitants anté-Odiniques de nos contrées et une race finnoise du voisinage (1). Avec le culte de Thor arrivèrent naturellement chez les Goths les récits de ses hauts faits comme dieu des Jotnes. Ces combats, ces victoires des Jotnes, le peuple de Thor, dont les victimes furent un peuple de plus petite race, auront eu pour théâtre les localités où la race des Jotnes entra en collision avec celle des Lapons. Il est impossible de constater si cela a eu lieu en dedans ou en dehors des frontières de la Scandinavie.

La race scandinave des Goths, chez laquelle prit pied le culte de Thor ou peut-être avec laquelle il arriva en Scandinavie, eut à combattre ce même peuple des Lapons qui jadis, comme les Esquimaux de l'Amérique du Nord, occupaient une étendue de pays infiniment plus grande qu'actuellement (2). Au cycle légendaire de cette race appartiennent toutes les sagas de Thor qui vivent encore sur les lèvres du peuple dans les provinces méridionales de la Suède, et qui toutes sont antérieures à l'arrivée du culte d'Odin en Scandinavie. Les sagas de l'Edda, dans lesquelles Thor est représenté comme l'ennemi des Jotnes, sont inconnues parmi les populations de la Suède méridionale (Göta rike), car la masse du peuple n'y a jamais été sectatrice de l'Odin du Valhall; elle ne connaissait

(1) On a la preuve historique que le peuple finnois a jadis habité le Norrland suédois actuel. Le culte de Thor existait en outre chez plusieurs peuples germains.

(2) Sur l'ancien séjour des Lapons dans le gouvernement norvégien de Bergen (Bergens stift), voir Urda, 2, p. 108.

pas Asa-Thor, le destructeur des géants, mais bien le vieux Auka-Thor, l'extirpateur des nains. Toutes nos légendes populaires mentionnent ses combats contre les nains et les pygmées. Le tonnerre (suéd. *åska*) est encore nommé *Thordön* (fracas, roulement de Thor) dans toute la Suède méridionale. Dans mon enfance, j'entendais souvent les vieillards dire, lorsqu'il tonnait, que Thor roulait (*åkte*, de *åka*, pron. *auka*, aller en voiture) sur son char dans les nuages et frappait les *Trolls* de sa foudre (1). L'orage durait-il, ils disaient : « Maintenaint *il* (2) a hâte de chasser les *Trolls*, » et ils se représentaient toujours ceux-ci comme des pygmées habitant les rochers, les arbres creux, les monticules de terre, etc. Jadis il existait un adage populaire, que, sans le tonnerre, le monde serait détruit. Les vieilles gens disaient encore dans ma jeunesse : « il tonne (*thordönar*) actuellement moins que par le passé, car la plupart des *Trolls* sont morts. » Ce qui suit montrera quelle exiguïté de taille les populations attribuaient aux *Trolls* poursuivis par Thor. Quand le tonnerre était violent et que les faneurs ou les moissonneurs se trouvaient surpris par des averses, les femmes n'osaient se protéger la tête de leurs jupons comme elles le font d'ordinaire en temps de pluie, de peur que les *Trolls* ne s'y cachassent. C'était arrivé parfois, mais la femme avertie par une voix mystérieuse, avait abaissé son jupon, et le *Troll* s'était

(1) Je n'ai jamais entendu dire qu'il détruisît les géants.

(2) Sans nommer Thor, on l'appelait souvent *il* ou *lui*, *le vieux*, expression correspondant au dicton populaire français *le vieux de là haut*.

enfui en roulant à terre comme un peloton de fil, pour être bientôt exterminé par la foudre.

A l'époque où le culte de Valhall pénétra en Scandinavie, celui de Thor y était le plus répandu, quoiqu'il ne fût pas le seul (1). Mais pour la caste sacerdotale et princière des Ases (2), qui, apportant le culte d'Odin, fixa ses premières demeures sur les rives du Mälar, il était d'une importance et d'une sagesse politique toutes spéciales de rallier à soi les dieux du pays afin de dominer par la religion les races diverses établies dans ces contrées (3). Les anciens dieux du pays, furent par conséquent adoptés comme fils d'Odin. Les Goths, sectateurs de Thor (4), constituant peut-être la race la plus nombreuse (5), Thor devint le premier-né d'Odin (6); et, pour flatter la race puissante dont il était le dieu, son image fut placée au siége d'honneur dans le temple métropoli-

(1) Le culte de Baal-Balder y a aussi existé. Voyez deuxième partie de cet ouvrage : l'*Age du Bronze*.

(2) Je comprends sous ce nom les prêtres qui apportèrent en Suède la doctrine d'Odin ou du Valhall, et dont je parlerai plus loin.

(3) C'est ce que faisaient aussi les Romains, qui admettaient dans leur panthéon les dieux des peuples conquis.

(4) Cela peut être prouvé par la tradition historiquement vraie. — Voir plus bas. — L'origine reculée du culte de Thor et sa naissance chez un peuple fort peu civilisé, sont démontrées par l'arme de combat de Thor, qui était un marteau (*malleus* — Saxo) ou une massue (*clava* — Saxo). La Massue (et le marteau n'est rien autre qu'une espèce de masse) est plus ancienne que le glaive, même plus ancienne que la hache. C'est le *patoo-patoo* des sauvages, c'est l'arme faite d'un fragment de tronc d'arbre aminci vers le bout. C'est ainsi qu'est figurée la massue d'Hercule. Hercule est le type du sauvage avec la peau de bête fauve jetée sur ses épaules et l'épais rejeton arraché dans des forêts pour lui servir d'arme.

(5) PROCOPIUS, *de Bello Gallico*, II, c. XV.

(6) D'après l'Edda.

tain d'Upsal, ayant d'un côté Odin, le dieu principal de la race la plus récemment immigrée (1), et de l'autre le dieu Wende Fricco ou *Freyr* (2). Plusieurs passages des sagas suédoises montrent que la race des Ases chercha, dès son arrivée dans le bassin du Mälar, à s'allier, par des mariages, avec de puissantes familles de la race des Jotnes. Njord, Odin, Frey, etc., prirent des vierges Jotnes pour épouses. Les femmes Jotnes étaient des beautés blondes à cheveux « jaune d'or » ou légèrement rouges et à magnifiques yeux bleus. Telles étaient entre autres, Gerda, fille du Jotun ou Jotne Gymer, Skade, fille du Jotun Thjasse, etc. Les Odinides, qui, suivant tous les renseignements que nous possédons, étaient un peuple guerrier et avide de domination, paraissent toutefois avoir cherché dans la suite à étendre leur pouvoir par la conquête, et ils se seront trouvés de la sorte engagés dans des hostilités flagrantes avec des races finnoises (Jotnes). Asa-Thor devint alors naturellement l'ennemi de la race Jotne, hostile aux Ases, et par consé-

(1) Odin était le dieu de la race indo-germanique ; son nom, avec des variantes de prononciation, se retrouve chez plusieurs peuples de l'antiquité appartenant à cette race. Les prêtres du culte d'Odin se nommaient *Assir*, *Osser*, *Asar*, etc., et le plus ancien lieu de culte connu, *Asgård* ou *Ashof*. Tacite parle d'un *Asburg* (*Aschiburgium*) dans l'Allemagne du sud, d'un temps si reculé que quelques-uns le croyaient fondé par Ulysse, lequel vivait plus de douze cents ans avant Tacite (*Germania*, ch. III). Il est impossible d'attribuer avec une chance quelconque de probabilité cet *Asburg* à l'*Odin* de Sturleson. Il faudrait peut-être plutôt admettre que le culte d'Odin existait et était répandu dans la Germanie méridionale bien des siècles avant qu'il arrivât, six cents ans après l'ère chrétienne, dans la Scandinavie avec l'invasion des colons hérulés.

(2) Adam de Brême, *l. c.*, p. 25.

quent l'ennemi des Jotnes ou géants. C'est ainsi que le représentent l'Edda et les autres sagas qui tirent leur origine de la même source. A ce cycle légendaire appartiennent toutes les sagas racontant comment *Thor alla combattre les géants* (Jotnes); au même cycle se rapportent les chants des skaldes de la race des Ases, que « Thor est l'exterminateur des géants des montagnes, des monstres des montagnes, l'ennemi mortel des Jotnes, etc. ». De cette manière, la dénomination de Jotun (Jotne), qui représentait primitivement une certaine race, vint à signifier un ennemi en général, c'est-à-dire une race avec laquelle celle des Ases était en guerre; dès lors le mot de Jotun devint peu à peu un titre injurieux, du même genre que *Keltring* (criard, *ganache*, descendant des Celtes), *Vandale* (Vende), *Krabat* (mauvais drôle, Croate), *Kurre* (polisson, Courlandais), etc., tous noms qui, ayant appartenu à des races hostiles, sont de nos jours devenus des injures.

J'ai donc montré que le culte de Thor appartenait dans le principe à une race finnoise, que la Finlande a jadis été nommée Jotland, et enfin que les Jotnes, sectateurs de Thor, étaient des Finnois (Qvènes ou Esthes, Esthoniens) (1). J'ai dit ensuite que, lorsque le culte

(1) Quelques savants voient dans les Jotnes des Esthes (Esthoniens.— Finn Magnusen, Eldre Edda, I, p. 204), et, en effet, il n'est pas improbable que ce peuple ait été aussi nommé Jotnes. Finn Magnusen dit ailleurs (tome III, Remarques sur le chant de Hyndla, p. 24) que les *Æstui* de Tacite, habitants présumés des rives de la Baltique (? *Germ.*, ch. XLV), adorant la mère des dieux et portant pour cette raison l'image d'un sanglier sur leurs casques, étaient des sectateurs de la lune, et que la mère des dieux, Freya, était la déesse de la lune. Si les Æstui et les

odinique du Valhall vint en Scandinavie, celui de Thor y était un culte jotne répandu, et que par conséquent le culte de Thor est beaucoup plus ancien en Scandinavie que celui d'Odin. On a contesté ce fait, mais il existe des preuves presque historiques qui ne pourront jamais être réfutées. Divers princes norvégiens qui savaient, par une tradition positive de famille (1), qu'ils appartenaient du chef de leur mère ou de leur père à des ancêtres jotnes, restèrent pour cette raison toujours fidèles au dieu jotne Thor, et ils lui offraient même des sacrifices, quoique comme princes ils ne dédaignassent pas les délices du Valhall.

Les Jarls ou chefs norvégiens de Hlade, descendant par leur mère de Skade, la fille du somptueux prince jotne Thjasse, sacrifiaient pour cette cause le plus souvent à Thor. Le puissant chef Hakon Jarl, principalement dévoué au culte de Thor (2), avait un temple

Esthes sont le même peuple, il s'ensuivrait que les Jotnes adoraient la lune. Ce fait mériterait des recherches plus longues que ne le permettent les limites du présent ouvrage. Je signalerai cependant à cet égard le fait suivant : dans une saga laponne de géants, citée par Læstadius dans son journal, un Lapon ayant enlevé par ruse les vêtements d'un géant, celui-ci, tout nu, commençant à sentir les atteintes du froid, se plaignit de sa détresse à la lune dans les termes suivants : « Vois, ton fils gèle. »

(1) Avant l'apparition de l'écriture en Suède, la tradition doit avoir été infiniment plus vivante, plus positive et plus sûre qu'elle ne le fut ensuite. L'écriture est la mort de la tradition, fait que l'on remarque aussi chez les populations de nos campagnes.

(2) Lorsqu'il est dit de Hakon Jarl que les *Trolls* se vantaient de son amitié, ce mot de *Trolls* indique évidemment les descendants des Jotnes restés dans le pays. Le nom de *Trolls* n'est jamais donné aux descendants mâles ou féminins de la race des Ases, à laquelle on doit les sagas ; il

d'idoles dans lequel, entre autres dieux et déesses jotnes (particulièrement l'enchanteresse ou sorcière Thorgerdr Haurgabrud et sa sœur Yrpa) (1), se trouvait une image de Thor ornée d'anneaux d'or et placée sur une voiture (2), représentant par conséquent Öka-(Auka-)Thor. Or comment le culte de Thor aurait-il pu être considéré et appelé un culte jotne, si Thor n'avait pas été un dieu jotne? Et comment cela pourrait-il s'accorder avec le fait qu'il est nommé par les skaldes islandais « le destructeur des autels des anciens dieux jotnes, qui tua les dominateurs finnois des montagnes, l'exterminateur et le tueur des géants, des loups des montagnes » (3) (Geyer, *l. c.*, p. 274 et suiv.), s'il n'avait été dieu Jotne pendant une période et dieu Ase à une *seconde* période, et, comme tel, qualifié d'ennemi des Jotnes par le peuple des Ases? Assurément, ce n'était pas au *destructeur des Jotnes*, Thor, mais au *dieu des Jotnes*, Thor, que sacrifiaient les Jarls semi-jotnes de Hlade. Tout cela prouve

ne se donnait qu'aux races étrangères considérées comme vaincues et soumises. *Troll* ou *tröll* paraît être la même chose que *thräll*, et a reçu la signification d'esclave (suéd. mod. *träl*, serf), les prisonniers de guerre devenant généralement esclaves. C'est ainsi que le nom de Slaves ou Esclavons a pris dans la plupart des langues européennes la signification de serviteur ou d'esclave.

(1) Pour son temple en Norvége, voir *Urda*, tome III, p. 7. Ce fut à celle déesse que Hakon Jarl sacrifia son fils Erling, âgé de sept ans, afin d'obtenir la victoire sur les *Jomsvikingar* (vikings de Jom). — *Saga d'Olof Tryggvason*, 47. — Schöning, *Histoire de Norvege*, III, p. 269.

(2) Geyer, *Urda*, l. c., p. 282-283.

(3) Il est curieux que ce nom soit donné à ce même Jotne Thjasse duquel descendait Hakon Jarl, qui précisément à cause de cette parenté adorait le dieu Thor.

d'une manière presque historiquement certaine, d'un côté que le culte de Thor est de beaucoup antérieur en Scandinavie à celui d'Odin, de l'autre que plusieurs des familles les plus puissantes et leurs descendants n'admirent jamais exclusivement la doctrine d'Odin, mais restèrent fidèles au vieux dieu de leurs pères, à Thor. La doctrine d'Odin n'était pas de nature à pénétrer dans les masses, car cette doctrine avec son Valhall princier ne pouvait guère devenir la religion du peuple (1). Elle fut donc reçue principalement dans le Svea rike proprement dit (Suède moyenne, des rives de la Baltique au lac Vener, mais surtout le bassin du Mälar) et, à ce qu'il paraît, dans quelques familles de princes apparentés avec les Ases, de certaines provinces de la Suède, du Danemark et de la Norvége. Ces familles faisaient remonter leur généalogie jusqu'aux dieux. La masse du peuple et une partie des princes de la Norvége et du Göta rike (Suède moyenne et méridionale, de la Baltique à la mer du Nord et au Sund) restèrent fidèles au culte de Thor.

Si ce que je viens de dire est vrai, et les faits cités à l'appui semblent le prouver presque jusqu'à l'évidence, à l'arrivée du christianisme le culte de Thor doit avoir existé principalement chez le peuple proprement dit, et par conséquent avoir été le plus difficile à extirper; il s'ensuit que s'il se trouve encore des traces du paganisme dans le Göta rike et la Nor-

(1) C'était à proprement parler une religion aristocratique militaire.

vége, elles doivent en majeure partie appartenir au culte de Thor. Nous allons voir que c'est précisément le fait.

Le jeudi (suédois *Thorsdag*, jour de Thor, *dies Jovis*) était encore, il y a environ cent ans, une espèce de jour saint dans diverses parties du pays (1). Même au temps de mon enfance vivaient encore dans la Suède méridionale quelques vieilles femmes, qui ne filaient jamais et ne faisaient jamais de beurre le jeudi. Ce jour était sacré pour elles à quelques égards, et l'on ne devait pas s'y permettre certains travaux plus ou moins importants, ou plus ou moins pénibles. Différentes traditions populaires parlent d'avertissements de la *vieille barbe rouge*, de ne pas profaner le jeudi soir par le travail. C'est à coup sûr une réminiscence du culte de Thor. Par contre, tous les actes de superstition païenne et de magie devaient avoir lieu le jeudi pour être efficaces. C'était le jeudi qu'il fallait, chez le sorcier, voir dans un seau d'eau la figure de celui qui vous avait volé; c'était le jeudi (le jeudi saint) que les sorcières allaient au sabbat; c'était le jeudi que la personne affligée de maux de dents s'en allait sans dire mot dans la forêt, munie d'un clou dont elle se frottait les dents et qu'elle enfonçait ensuite dans un arbre pour se débarrasser de son mal; celui qui était né un jeudi avait la faculté de voir les esprits et les revenants, etc. Toutes ces choses étaient évidemment des restes de l'ancien culte de Thor dans le Göta rike. A peu près

(1) D'après les récits des vieillards, souvent entendus dans mon enfance.

les mêmes faits paraissent s'être reproduits en Norvége. Finn Magnusen raconte (1) que les paysans de certaines parties des Alpes norvégiennes avaient, jusqu'à la fin du siècle dernier, la coutume de conserver des pierres d'une forme ronde, et de leur témoigner la même adoration que leurs ancêtres païens témoignaient aux idoles. Chaque jeudi soir ils les lavaient, les oignaient auprès du feu de beurre ou d'un autre onguent, et les plaçaient au haut de la table, dans de la paille fraîche, au siége d'honneur; à certaines époques on les soumettait à des ablutions de petit lait, et à Noël on les arrosait de bière : le tout dans la croyance que ces pierres apportaient le bonheur et le bien-être dans la maison (2). Ce débris du culte de Thor en Norvége à une époque si récente, est fort extraordinaire et singulièrement instructif.

On trouve même dans nos rites chrétiens quelques traces paraissant indiquer que le jeudi a longtemps été regardé comme un jour païen, dans lequel on ne de-

(1) *Annaler for Nordisk Oldkyndighed*, 1838-39, p. 133.

(2) Finn Magnusen, qui admet avec toute raison que le paganisme auquel se livrait le paysan était le culte de Thor, dit aussi que, ces amulettes étant de pierre, le culte de Thor consistait évidemment dans l'adoration d'objets de pierre. Cette conclusion est à coup sûr erronée. Ces objets n'étaient pas adorés parce qu'ils étaient de pierre, mais parce que c'étaient des amulettes païennes. Eussent-ils été de bois, de métal ou d'os, le paysan leur aurait sans doute voué le même culte. Il ne faut voir dans leur matière qu'un fait accidentel. Les sagas ne mentionnent aucune image de Thor en pierre, mais, par contre, de grandes images en bois et de petites images en os. Halfred Wandrådaskald fut accusé par Rolf, devant Olof Tryggvadson, de sacrifier en secret, même après son baptême, et d'avoir *une image de Thor en os* dans son sachet ou aumônière. — Muller, Sagob. III, p. 276.

vait se livrer à aucune des cérémonies de la religion chrétienne. Une de ces traces existe encore dans les campagnes de la Suède méridionale : le jeudi on n'y enterre aucun corps, on n'y unit aucun couple, on n'y baptise aucun enfant, etc., vu que jamais les populations ne demandent la célébration de ces cérémonies ce jour-là. Si vous vous enquerriez de la cause de cette étrangeté, on vous répondrait qu'on l'ignore, qu'on sait seulement que c'est l'usage, et personne ne semble se douter de l'origine de cette vieille coutume.

Tout cela nous montre clairement que le culte de Thor était le culte païen le plus répandu dans le Göta rike et la Norvége, lorsque la religion chrétienne y fut introduite. Mais, comme je l'ai déjà dit, le culte de Thor n'était pas la seule religion païenne qui existât alors dans la Suède méridionale et occidentale ; nous y trouvons aussi des indices positifs d'un culte sémitique de Baal ou de Balder, dont je parlerai dans la seconde partie de cet ouvrage.

J'ai donc montré que les *Dvergs* et les *Jotnes* (les nains et les géants) étaient des races différentes habitant la Scandinavie. Il en est de même des Alfes, des Vanes, etc., dont il sera parlé dans une autre partie de cet ouvrage (1). La preuve que ces races païennes

(1) Personne n'a jamais contesté que les Alfes, Vanes, Dvergs ou nains, etc., ne soient présentés comme des forces naturelles dans la Voluspa et d'autres chants de l'Edda. L'erreur consiste en ce que l'on n'a pas voulu, ou que l'on n'a pas su voir que les skaldes tirent du monde réel les matières de leurs images. Quand la Voluspa fut composée par un skalde de l'antiquité, les récits faisant allusion aux différentes races qui ont habité la Scandinavie, étaient déjà des sagas des temps reculés qui avaient pris naissance au milieu même de ces races anciennes.

et plus ou moins grossières se livraient à des guerres sanglantes, nous est abondamment fournie par les sagas et par les traditions populaires suédoises, si souvent jetées de côté, mal comprises, traitées de mythes, allégories, de simples jeux de l'imagination. Nous ne comprendrons jamais les passages des sagas décrivant ces luttes de races, si nous ne nous rappelons la rage que déploient, de nos jours encore, les peuplades sauvages et demi-sauvages pour se combattre et s'entre-détruire. Je crois donc devoir reporter l'attention du lecteur sur ce que j'ai déjà dit là-dessus au chapitre V.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Aspect probable de la Scandinavie à l'arrivée de l'homme.

Pour nous faciliter l'entrée en matière et éclaircir notre sujet, jetons un coup d'œil préalable sur l'époque infiniment plus reculée, où la Scandinavie tout entière, recouverte de glaces épaisses, présentait à peu près l'apparence actuelle du Groënland ou du Spitzberg. Nous rencontrons dans une foule de localités les traces patentes de cet ancien état : ce sont ici des roches granitiques polies et striées, là dans certaines provinces, des milliers de blocs colossaux portant souvent les traces de la même action glaciaire, provenant en général de contrées lointaines, et formant çà et là des amas de débris dans lesquels on reconnaît facilement d'anciennes moraines.

Cette affreuse destruction a sans doute eu lieu dans la période actuelle; mais il est absolument impossible de supputer, avec la moindre chance de probabilité, l'immense laps de temps qui s'est écoulé depuis lors,

et nous ne pouvons savoir non plus si, avant cette période, il se trouvait déjà des hommes dans la partie de l'Europe qui constitue la Scandinavie. Il est certain que cette destruction s'est étendue sur d'autres contrées, et elle paraît avoir agi sur tout l'hémisphère septentrional; mais l'on a toute raison de supposer qu'elle a eu lieu pour chaque pays à des époques différentes, et qu'une nouvelle création n'a pas été nécessaire pour peupler d'animaux et de plantes ces parties du globe désolées de la sorte.

Les causes du commencement, de la continuation et de la fin de cette période ont pu être multiples; on a voulu trouver la principale dans des circonstances astronomiques; mais je crois, pour ma part, que la cause la plus proche, suffisante à tous égards pour l'explication de la période glaciaire, doit être cherchée dans un phénomène qui continue encore de nos jours, savoir les *oscillations de l'écorce terrestre*. En effet, si nous nous représentions comme possible le soulèvement actuel des parties septentrionales, et l'affaissement simultané des régions méridionales de la péninsule scandinave, se produisant sans interruption pendant un laps de temps suffisamment long, nous verrions nécessairement se reproduire la période de destruction dont nous rencontrons partout les traces; le pays tout entier se transformerait alors de nouveau en un seul champ de glace, où tout être vivant serait condamné à périr.

Pour en trouver la preuve, nous n'avons qu'à nous rappeler que l'atmosphère terrestre est froide, que la

chaleur émanant de la terre a une limite placée à une distance insignifiante de la surface du globe, et qu'au-dessus de cette limite, nommée *limite des neiges éternelles*, tout se change en glace. On peut représenter cette limite sous la forme d'une ligne parallèle à un méridien terrestre, ayant son point culminant sous l'équateur et descendant vers les pôles jusqu'à la surface de la mer.

L'on comprendra donc sans peine que, si le soulèvement de la Suède continuait jusqu'à ce qu'une assez grande partie de la surface du pays parvînt au-dessus de la limite des neiges, non-seulement cette partie, mais encore les localités voisines se couvriraient de glaces et de neiges permanentes, et que le résultat serait nécessairement une seconde période glaciaire. Mais ce mouvement peut, avant d'arriver à ce résultat, s'arrêter et se transformer en un mouvement contraire d'abaissement, comme il l'a fait évidemment une fois déjà. Car, pendant la dernière partie de la période glaciaire, les régions septentrionales qui s'étaient élevées à une hauteur considérable, se sont plongées profondément sous le niveau de la mer. Lorsque ce mouvement d'abaissement eut atteint un certain degré, il fut remplacé et suivi par un mouvement de hausse qui continue encore de nos jours. Quand les parties septentrionales de la péninsule scandinave, immergées dans les profondeurs de la mer, recommencèrent à se rapprocher du niveau, elles furent recouvertes de coquillages vivant à une moindre profondeur, et qui, l'eau ayant dû avoir une tempéra-

ture encore très-basse, à la suite de la période glaciaire, appartenaient à des types et à des genres qui ne vivent actuellement que dans les zones glacées du Spitzberg et du Groënland.

Plus tard, quand les glaces de la surface de la mer se furent fondues et que la température se fut élevée, vinrent d'autres coquillages exigeant des eaux moins froides; en même temps, le pays émergea toujours davantage du sein de l'Océan, et l'eau de la mer arrivant enfin à sa température actuelle, put recevoir les coquillages qui vivent aujourd'hui sur les côtes de la Suède et de la Norvége.

Tous ces faits nous sont prouvés par l'inspection des lits coquillers que l'on rencontre sur divers points du N.-O. de la Suède et de la Norvége, souvent à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Dans les lits situés aux altitudes les plus élevées, nous trouvons les genres appartenant à un climat glacé et dont les congénères vivent encore sur les côtes du Spitzberg; mais, si nous descendons sur les flancs de la montagne à des couches plus basses, nous les trouvons composées de genres appartenant à une eau plus tempérée, et en dernier lieu nous arrivons aux coquilles vivant encore le long de nos côtes (1).

Le fait qu'un golfe, partant de la mer Glaciale et

(1) Ce fait a été constaté tant en Écosse que dans la Scandinavie. M. le professeur Sven Lovén en a fait l'objet d'une communication à l'Académie des sciences de Suède (1839), et d'un travail plus étendu inséré dans les Mémoires de cette Académie (1846, p. 254). M. Smith a fait la même découverte en Écosse. Voir *Memoirs of the Wernerian Society*, VIII, 1, p. 49.

recouvrant la Finlande dans toute son étendue, s'avançait jusqu'à l'île de Gotland, peut se déduire de la circonstance que, dans l'argile glaciaire des côtes de la Suède moyenne sur le littoral de la Baltique, M. le professeur Erdman a trouvé des exemplaires fossiles de la *Yoldia pygmea* que l'on ne rencontre actuellement vivante que dans les parages du Spitzberg (1).

On rencontre en outre des crustacés d'espèces arctiques vivant encore dans les profondeurs du Wetter et du Wener, ce qui prouve que ces lacs ont été jadis des continuations du golfe venant de la mer Glaciale (V. S. Lovén, *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1861, p. 285) (2).

Tandis que la partie septentrionale de la péninsule s'élevait successivement, la région méridionale, plus haute alors qu'elle ne l'est de nos jours, paraît avoir été la première en état de recevoir des plantes, des animaux et enfin des hommes, venus de contrées plus méridionales, dont la période glaciaire n'avait pas été *simultanée* avec la nôtre. Il ne sera pas difficile de déterminer, avec un haut degré de probabilité, l'ordre dans lequel ont eu lieu ces immigrations.

Les végétaux ont dû être les premiers arrivants; ceux qui exigent le moins d'humus végétal précédè-

(1) On a recueilli les espèces suivantes dans les couches coquillères d'Uddevalla : *Pecten islandicus, Arca glacialis, Terebratula spitsbergensis, Yoldia arctica, Margarita rundata*, etc., déterminées par MM. S. Lovén et O. Torell.

(2) Ces crustacés sont *Mysis relicta*, *Gammarus loricatus*, *Idothea enthomon* et *Pontopercia affinis*.

rent tous les autres. Parmi les animaux, les herbivores furent les premiers à s'établir dans ces contrées, à mesure que la vie végétale put suffire à leur subsistance. Ils furent suivis par les carnivores qui se nourrissaient de leur chair, et en dernier lieu vint l'homme, organisé pour la nourriture végétale aussi bien que pour l'alimentation animale, et qui se vêtit tout d'abord de la peau des animaux tués à la chasse.

Alors déjà, et longtemps après la venue de l'homme, dans la Suède méridionale, cette région était réunie au continent de la Germanie septentrionale, et les animaux à habitudes migratoires erraient en liberté, suivant la saison, d'un pays à l'autre. C'est ainsi que le renne, l'aurochs, le bison, etc., passaient à volonté de la Germanie en Scanie et *vice versâ*.

Si nous jetons un regard sur l'état de la Suède méridionale durant cette période, nous constaterons les faits suivants : Le sol était vierge des travaux de l'homme; tout le pays était couvert de forêts, de lacs, de rivières et de marais. Dans les forêts erraient des élans et des cerfs majestueux, des *Urus* et des bisons gigantesques, vivant chacun avec ses congénères (1). Dans les régions humides et marécageuses l'on voyait des troupeaux de sangliers; des montagnes du continent arrivaient de temps à autre des troupes de

(1) Je n'ai jusqu'à présent jamais vu de squelettes d'*urus* et de *bisons* trouvés dans la même tourbière; ils ne pouvaient vivre ensemble, de même qu'il existe encore actuellement une antipathie insurmontable entre les bêtes bovines domestiques et les bisons de la Lithuanie. On n'a pas encore pu jusqu'ici amener un bison mâle à s'accoupler avec une vache domestique; il la tue immédiatement.

rennes sauvages (1). Sur les cours d'eau, les castors construisaient leurs demeures, et dans les lacs poissonneux habitaient la tortue des rivières (*Emys lutaria*) et d'énormes brochets, qui y ont laissé leurs squelettes.

Les premiers hommes du pays paraissent avoir eu leur domicile dans les forêts ainsi qu'au bord des lacs et des cours d'eau, où ils se livraient à la pêche et à la chasse, leur seule industrie, et où nous trouvons les instruments et les outils qu'ils y ont laissés.

Cette première invasion humaine dans les parties méridionales de la Scandinavie a dû avoir lieu à une époque singulièrement reculée, comme le prouvent les produits humains, trouvés associés à des os de

(1) Le renne sauvage fait chaque année des migrations très-étendues. Voir Blasius, *Reise in Russland*, I, p. 265. — Les rennes dont on rencontre des squelettes dans les tourbières de la Scanie, appartiennent à une autre race que ceux de la Laponie. Ils sont sans doute venus en Scanie d'une contrée plus méridionale, et peut-être appartiennent-ils à la même race que les rennes hantant encore, au temps de César, la forêt Hercynienne. Après avoir lu ce qu'au vingt-sixième chapitre (livre VI) de la Guerre des Gaules, César dit de l'animal ayant l'aspect d'un cerf (*cervi figura*) avec des cornes plus longues qu'aucun autre des animaux vus par lui, et de l'extrémité supérieure desquelles partaient des branches (pointes) comme les doigts sortent du plat de la main, et qu'enfin la femelle portait des cornes semblables à celles du mâle, aucun zoologiste, dis-je, après avoir lu cette description, ne pourra douter que César n'ait vu au moins *une* corne de renne. Une équivoque de la langue lui aura sans doute fait croire que l'animal n'en avait pas plus d'une, et par la même raison, il aura reçu une description peu correcte de l'animal lui-même. Le fait que le renne n'a pas successivement passé de Scanie en Laponie, est prouvé par la circonstance que l'on n'a jamais trouvé de squelette ni même un seul os de renne, dans aucune des provinces situées entre ces deux extrémités de notre péninsule. Le renne lapon est arrivé à une époque relativement récente de la Finlande dans les Alpes scandinaves, où il a encore sa station principale.

l'ours des cavernes (Pl. XI, fig. 223, 224) dans nos plus anciennes tourbières, ainsi que dans les tourbières recouvertes par le Järavallen, dont nous parlerons plus bas, par conséquent antérieures à la révolution qui a formé cette colline (1).

Quant à la longueur du temps qui s'est passé depuis lors, nous l'ignorons, et nous n'avons pas encore trouvé le moyen de la supputer, même en réservant dix à vingt siècles pour la part de l'erreur. On a découvert, il est vrai, à environ 100 pieds au-dessus du niveau actuel de la mer, deux squelettes humains dans un lit de coquillages, qui était naturellement au-dessous de ce niveau lorsque se noyèrent les hommes auxquels ont appartenu ces squelettes. Mais nous ne savons pas combien de temps il a fallu pour élever à sa hauteur actuelle le lit de coquillages et la roche sur laquelle il repose. Car, quoique le mouvement de hausse ait lieu de nos jours d'une manière égale, nous n'en pouvons inférer qu'il ait toujours été tel; nous avons

(1) Voici les raisons qui nous permettent de conclure qu'un immense laps de temps nous sépare de la première apparition de l'homme dans le Nord : 1° L'association d'ouvrages dus à la main de l'homme avec des os de l'ours des cavernes, quoique ce mammifère ne soit pas à beaucoup près le premier habitant de la Scanie, où il a été précédé par les ruminants, et, par conséquent, probablement aussi par l'homme; 2° les produits de l'industrie humaine recueillis dans les grandes tourbières sous-marines, antérieures à la révolution qui sépara la Scanie de l'Allemagne; 3° les flèches et les lances de silex complétement changées en une matière blanche, tendre comme la craie. J'en ai vu plusieurs de cette catégorie (Pl. XIII, fig. 242); voir aussi *Revue des Deux-Mondes*, avril 1867, p. 645 : « Ces silex dont la patine blanchâtre prouve la haute antiquité, » — fait qui, par conséquent, s'applique encore bien davantage à ceux totalement transformés en une masse crayeuse.

au contraire toute cause de croire que le soulèvement de ces localités a eu lieu par saccades et avec de longs intervalles de repos, pendant lesquels il a pu être lent et uniforme. La raison qui me le fait croire, c'est que les flancs des montagnes du Bohuslän portent des traces évidentes d'anciens niveaux, échelonnés les uns au-dessus des autres avec d'assez grands intervalles, et que des balanes et autres productions marines reposent encore tout entières sur les pierres du rivage, ce qui ne serait pas le cas, si ce rivage, sur les pierres duquel elles se sont développées et attachées, n'avait été subitement soulevé avec elles à une hauteur où la vague ne pouvait plus les atteindre. Dans le cas contraire, elles eussent été broyées entre les pierres heurtées les unes contre les autres par la violence des vagues. Cette circonstance m'a donné lieu d'admettre que le même fait s'est reproduit dans d'autres localités, et m'a fourni l'explication du phénomène suivant :

Le long des côtes de la Baltique, d'Ystad à la région située entre les petites villes de Trelleborg et de Falsterbo (S.-O. de la Scanie), court une *ås* (prononcez *ôse*) ou colline de sable et de gravier plus ou moins interrompue, nommée le *Järavall* (rempart ou colline de Jära); dans quelques endroits, elle est haute et large, dans d'autres elle se divise en plusieurs chaînons longitudinaux, se dominant réciproquement et trahissant par là qu'ils ont été formés à des époques différentes. *Cette* ås *recouvre, dans plusieurs endroits, des marais tourbeux dont le niveau est au-dessous de celui de la mer.*

Les opinions divergeront peut-être longtemps sur l'origine de ces *åsar*. Pour ma part, et en prenant en considération différents phénomènes qui s'y rattachent évidemment, je ne puis comprendre la cause de ce phénomène naturel que d'une manière, savoir en admettant un mouvement d'oscillation, rapide, transitoire, *mais plusieurs fois répété*, de la masse des eaux de la Baltique, mouvement produit par l'affaissement de la croûte terrestre dans les parages méridionaux de cette mer et le soulèvement simultané des parages septentrionaux (1).

J'ai déjà mentionné, et l'on peut établir, par des preuves géologiques et zoologiques, qu'à une époque fort reculée un golfe large et profond, venant de la mer Glaciale dans les environs d'Archangel, recou-

(1) On se rappellera que la géologie et l'histoire fournissent plusieurs exemples de ces soulèvements et de ces affaissements subits de l'écorce terrestre. Voici pour les soulèvements : Le 19 novembre 1822, après un violent tremblement de terre, on trouva qu'une étendue considérable des côtes du Chili avait été soulevée de 3 à 4 pieds, de sorte que des huîtres, des patelles et d'autres mollusques furent trouvés fixés aux pierres au-dessus du niveau de la mer. En 1819, une longue étendue du delta de l'Indus fut exhaussée de 10 pieds, etc.

Des preuves d'affaissements subits nous sont fournies par la Hollande. En 1530 eut lieu une inondation qui détruisit dix-sept villages. En 1569, une autre inondation ravagea toutes les côtes de la Hollande et mit la Frise tout entière sous l'eau. Plus de vingt mille personnes perdirent la vie. Ce déluge provenait évidemment d'un affaissement du pays, accompagné sans doute d'un soulèvement correspondant sur un autre point.

Au temps de César, le Flevus était un lac ; maintenant c'est le large golfe maritime connu sous le nom de Zuy-der-Zee. Les colonnes d'Hercule, mentionnées sur la côte par Tacite, ont depuis longtemps disparu dans le sein de la mer, comme toutes les autres choses du temps des Phéniciens. Les savants hollandais ne devraient pas inférer de l'absence de monuments phéniciens dans leurs pays, que des monuments de ce genre n'y ont jamais existé.

vrait toute la Finlande et s'avançait jusqu'au voisinage de l'île de Gotland; je disais en outre qu'à cette même époque la Suède méridionale était unie au continent germanique. Pendant un soulèvement violent dans le nord accompagné de l'affaissement qui eut lieu dans le sud, je me figure qu'une immense masse d'eau aura subi une commotion d'une égale violence, se sera jetée irrésistiblement sur la région terrestre alors située entre la Poméranie et la Scanie, l'aura changée en mer, se sera frayé un chemin entre le Sund et les Belts, aura entassé les *åsar* de la côte de Scanie et les *Havstokkar* (même signification) des îles danoises, en un mot aura formé les rivages actuels et plongé à 3 ou 4 mètres de profondeur les nombreuses tourbières sous-marines que l'on rencontre dans cette région de la Baltique (1).

J'explorai, il y a nombre d'années, l'un des marais tourbeux du Järavall. Le lit de tourbe mesurait une épaisseur de plus de 3 mètres, dont 72 centimètres au-dessus et 2ᵐ,65 au-dessous du niveau de la mer. La tourbe en était tellement comprimée, que, sèche, elle avait presque la dureté de l'anthracite; les troncs

(1) Les végétaux de ces tourbières sous-marines sont : des troncs de pin, de bouleau, d'aulne, de coudrier, de chêne, etc., mais jamais de hêtre; des noisettes; de nombreuses plantes aquatiques des types *Equisetum palustre* et *fluviatile*, *Arundo phragmites*, *Polygonum amphibium*, *Calamagrostis*, *Hypnum fluitans*, etc., qui toutes montrent que la tourbière avait été formée dans une eau douce de la terre ferme. Parmi les insectes d'eau douce, on y rencontre le *Dysticus marginalis* et un *Gyrinus*; parmi ceux qui habitaient les plantes des marais, deux espèces du genre *Donacia*, etc. Je ne doute pas que l'on n'y trouve un jour des traces d'industrie humaine.

d'arbres avaient aussi subi une compression considérable, et lorsque l'on cassait verticalement un copeau ou une branche de pin, la cassure en était noire et luisante, toutes choses causées par le temps et par l'énorme pression à laquelle la tourbe avait été soumise. Elle avait évidemment été formée dans l'eau douce, comme les tourbières sous-marines qui existent devant Falsterbo, et à l'époque de sa formation le fond de la tourbière se trouvait au-dessus du niveau de la mer, car l'on y rencontrait les mêmes plantes et les mêmes animaux que ceux qu'on a recueillis dans les tourbières de l'intérieur de la Scanie. Mais sur le fond, composé d'une argile bleue et fine, on a trouvé plusieurs fois des *pointes de flèches* et de lances, des couteaux et autres objets de silex, toutes choses prouvant que des hommes vivaient déjà dans cette localité à l'époque où la tourbière était encore une eau ouverte, et avant que la tourbe eût commencé à s'y former.

Il existait donc des hommes en Scanie avant le grand cataclysme qui forma l'*âs* dont il est question, et qui jeta une large mer entre la Scandinavie méridionale et l'Allemagne du nord. Nous ne connaissons pas combien de milliers d'années après la période glaciaire cette catastrophe a eu lieu; mais diverses circonstances nous amènent à la conviction qu'elle s'est passée à une époque infiniment reculée. On a trouvé des os de l'ours des cavernes sous plusieurs points du Järavall Or, comme l'on en a recueilli au fond d'autres tourbières avec des os de renne, dans

celle de Kullaberg, entre autres, laquelle contenait en outre un grand nombre d'éclats de silex (Pl. II, fig. 24), nous en pouvons inférer que ces marais tourbeux sont contemporains des tourbières du Järavall, et que tous sont par conséquent antérieurs à la grande révolution signalée ci-dessus. Je ferai observer en outre que l'on n'a jamais trouvé dans ces tourbières primitives de traces de métaux quelconques, et nous en tirerons en dernier lieu la conséquence que cette révolution a eu lieu pendant la période de la pierre, avant l'introduction du bronze dans nos contrées, et même dans la première partie de cette période, vu que l'on n'y a jamais rencontré de hache ni d'autre outil de pierre polie, mais seulement des éclats de silex, des flèches et des couteaux.

La race primitive qui habitait à cette époque la Scanie méridionale, venait sans doute de contrées situées plus au sud, et il est à croire que les parties septentrionales de notre pays ne s'étaient pas encore relevées de l'affaissement qui suivit la période glaciaire, et qu'elles étaient inhabitables pour les hommes comme pour les animaux terrestres.

On est réduit à de simples conjectures à l'égard de la race qui vint la première habiter nos régions, car l'on n'a découvert jusqu'ici de squelette humain, ayant positivement appartenu à cette époque antéhistorique, ni dans les tourbières du Järavall, ni avec les os de l'ours des cavernes. Il est cependant probable que c'était une race brachycéphale, vu que

l'on a trouvé dans d'autres tourbières scaniennes des crânes de cette race, dont les Lapons sont les derniers restes en Scandinavie. Les Lapons ont été chasseurs avant de devenir nomades. Des peuples plus forts, du type dolichocéphale, les auront, comme je l'ai admis dans le chapitre précédent, exterminés ou repoussés vers les régions septentrionales de la Péninsule.

Après la révolution, qui coupa court aux migrations du renne du continent germanique en Scandinavie, ce ruminant paraît avoir bientôt disparu de nos régions méridionales (1). C'est sans doute postérieurement à cette disparition qu'habitait en Danemark le peuple auquel on doit les *Kjökkenmöddings*; car l'on n'a jamais trouvé d'os de renne dans ces amas de débris, mais bien dans les tourbières du Danemark et de la Scanie. Si le renne, qui devait faire de longues migrations annuelles, s'éteignit bientôt dès qu'elles lui furent devenues impossibles, l'aurochs paraît, par contre, s'être perpétué plus longtemps. Le fait qu'il vivait déjà en Scanie pendant cette première période de la pierre (2) est prouvé par le squelette de ce colossal ruminant conservé au Musée de Lund, squelette portant les traces d'une blessure occasionnée par une flèche de silex (Pl. XI, fig. 220, 221). L'au-

(1) Il n'est pas impossible que la catastrophe ait eu lieu pendant la saison où le renne se trouvait en Scandinavie.

(2) Il me paraît même antérieur chez nous à l'ours des cavernes. Les carnassiers qui arrivèrent les premiers, appartenaient sans doute à des espèces plus petites.

rochs a dû habiter encore la Suède pendant une partie de l'âge du bronze, car la corne ou trompette décrite dans mon travail sur cet âge (p. 93, édition suédoise), et reproduite pl. IV, fig. 50 du même ouvrage, est évidemment l'imitation d'une corne d'aurochs.

Avant le peuple du bronze, et pendant l'âge le plus pur de la pierre, arriva le peuple des *sépultures à galerie*, race forte et vigoureuse (Pl. XIII, fig. 236-238). Il connaissait l'usage du feu que lui avaient enseigné sans doute les incendies provoqués dans les forêts par le frottement des branches sous l'effet de la tempête; il cuisait ses aliments, et l'on voit parfois de la suie aux vases grossiers dont il se servait. Il paraît en outre avoir eu du bétail, et peut-être un peu d'agriculture (Pl. VIII, fig. 180, 181).

Ce fut probablement pendant cette période qu'un peuple de race sémitique fonda des colonies sur les rivages de l'Europe occidentale et sur les côtes du sud et de l'ouest de la Scandinavie, où il introduisit avec le bronze (1) le culte phénicien de Baal.

Des peuples de race cimbrique paraissent être entrés

(1) Pour comprendre l'*origine du bronze en Scandinavie*, il faut nécessairement s'être clairement convaincu du fait que les petits bracelets, que les épées *les mieux travaillées*, distinguées par leurs courtes poignées et par leurs ornements en spirale, que ces objets, en un mot, sont *les plus anciens*, et que l'art de travailler le bronze est allé, en Suède, en dégénérant. L'hypothèse que les objets de bronze les plus mal faits et les plus grossiers sont les plus anciens, et que l'industrie du bronze a suivi dans nos contrées un développement progressif, a sa racine dans l'ignorance ou dans une vanité nationale par trop grande. Il est à regretter que d'éminents savants étrangers aient adopté cette manière de voir.

vers cette époque dans le Danemark et dans les parties méridionales de la Suède. Ils nous ont laissé des traces de leur passage dans certains noms locaux et dans quelques antiquités, parmi lesquelles je mentionnerai le bœuf cimbrique, en fonte de cuivre, probablement porté comme amulette.

J'ai dit plus haut que le Järavall se compose, sur quelques points, de plusieurs séries de collines qui se sont élevées les unes après les autres, dénotant ainsi plusieurs inondations arrivées à des époques différentes. L'une de ces inondations a été nommée le déluge cimbrique, parce que ce fut après elle qu'une grande foule de Cimbres quittèrent la Scanie et le Danemark, et allèrent se faire battre par Marius dans les champs de Vérone, l'an 101 avant Jésus-Christ. *Ammien Marcellin* parle (livre XV, ch. IX) d'une tradition conservée parmi les Druides, qu'une partie de leurs ancêtres étaient venus des îles lointaines situées de l'autre côté du Rhin, et que les causes de leur migration vers le sud avaient été des attaques fréquentes de la part de leurs voisins et un déluge occasionné par la mer.

On avait encore, il y a une soixantaine d'années, des traditions sur ce peuple en Scanie, où il se serait rassemblé avant son départ dans une plaine qui, dans mon enfance, était une bruyère et portait le nom de *champ* ou *terre des Cimbres* (*Cimber-marken*); elle est située entre les villages de Gislöf, Åby, Jsie et la Baltique. Le nom de la ville de *Cimbrishamn* (pointe S.-E. de la Scanie) est peut-être aussi un souvenir de ces peuples.

Peu à peu la péninsule scandinave reçut sa forme actuelle, ses limites et le peuple qui l'habite encore, peuple dont la dernière branche arrivée fut celle des *Svears* (*Svearna*) apportant le culte odinique du Valhall. Mais ces temps appartiennent à l'âge du fer.

FIN.





TABLE DES MATIÈRES.

SIXIÈME SECTION.

SEPTIÈME SECTION.

HUITIÈME SECTION.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Impr. de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères 19.

ERRATA.

Page 3, ligne 27, *au lieu de* races, *lisez* peuples.
— 7 — 5 et 6, *au lieu de* genre, *lisez* espèce.
— 8 — 7 de la note, *au lieu de* « L'enfant suédois appelle le chien *wo-wouow*, le mouton *baë*, la vache *boû*, etc. En grec, le mouton se nomme *mêlon*, la vache *bou(s)*, etc. » *Il faut lire* L'enfant appelle le chien *wou-wou*, la brebis *bé*, le bœuf *boû*, etc. En grec, la brebis se nomme βῆκα (βῆ (*bé*) — *ka*) ; le bœuf βοῦς, etc.
— 9 — 16, *au lieu de* devient, *lisez* a été.
— 18 — 30, *au lieu de* os de poissons, *lisez* os d'animaux.
— 20 — 12, *au lieu de* flèche, *lisez* flèche en silex.
— 22 — 9, *supprimez* et parfois munis de remarquables détails d'ornementation.
— 23 — 27, *supprimez* la pointe de.
— 24 — 3, *au lieu de* une concrétion siliceuse, *lisez* un rognon de silex.
— — — 18, *au lieu de* la pointe, *lisez* le côté.
— 25 — 7, *au lieu de* plus grande, *lisez* percutrice.
— — — 23, *supprimez* en deux.
— — — 30, *au lieu de* supérieur, *lisez* semblable.
— 26 — 6, *au lieu de* et, *lisez* on.
— 27 — 13, *supprimez* par la fraction.
— 28 — 7, *supprimez* primitifs.
— 29 — 6 et 12, *au lieu de* stries, *lisez* sillon.
— — — 21, *au lieu de* sans nul doute, *lisez* vraisemblablement.
— 31 — 22, *au lieu de* infiniment, *lisez* beaucoup.
— 32 — 14, *au lieu de* surface, *lisez* pourtour.
— 34 — 22, *au lieu de* une pierre, *lisez* un bloc.
— 37 — 24, *au lieu de* en relief, *lisez* gravés.
— 38 — 4, *au lieu de* horizontalement, *lisez* en travers.
— 40 — 16, *au lieu de* lehm, *lisez* M. Lehon.
— 41 — 11, *au lieu de* horizontalement, *lisez* en travers.

Page 41, ligne 27, *au lieu de* de trop petite taille, *lisez* ayant la bouche trop petite.

— 43 — 3, *Voyez la note additionnelle A, ci-après.*

— — — 24, *au lieu de* Fidskrift, *lisez* Tidskrift.

— 45 — 14, *au lieu de* silex, *lisez* caillou.

— 47 — 6, *au lieu de* fig. 65, 66, *lisez* fig. 54.

— — — 16, *au lieu de* fig. 47, *lisez* fig. 43.

— 49 — 22, *après* des deux côtés, *ajoutez* et étaient peut-être employés comme flèches.

— 50 — 19, *au lieu de* Freijde, *lisez* Tryde.

— 51 — 18, *au lieu de* perpendiculaire, *lisez* transversale.

— 53 — 27, *au lieu de* perpendiculairement, *lisez* transversalement.

— 60 — 26, *au lieu de* perpendiculairement, *lisez* transversalement.

— 61 — 6, *au lieu de* perpendiculaire, *lisez* transversale.

— 62 — 24, *au lieu de* parmi nos antiquités nationales, *lisez* dans les collections suédoises.

— 64 — 7, *au lieu de* fig. 107, *lisez* fig. 103.

— 65 — 16, *au lieu de* fig. 94, 98, *lisez* fig. 94 à 98.

— — — 25, *au lieu de* 1856, *lisez* 1836.

— 66 — 2, *au lieu de* actuellement roi, *lisez* feu le roi.

— — — 8, *supprimez* peu.

— 68 — 15, *au lieu de* première, *lisez* originaire.

— — — 29, *au lieu de* on doit avoir, *lisez* on dit qu'on a.

— 71 — 10, (*Voyez la note additionnelle* B, ci-après).

— 75 — 22, *au lieu de* perpendiculairement, *lisez* transversalement.

— 76 — 26, *au lieu de* supérieure un prolongement assez long contre lequel s'appuie, *lisez* une échanerure profonde dans laquelle s'ajuste.

— — — 27, *au lieu de* le dos de ce prolongement contient, *lisez* de l'autre côté est.

— 79 — 18, *au lieu de* il n'est pas rare en, *lisez* il provient de.

— 81 — 17, *supprimez* actuel.

— 83 — 16, *supprimez* perpendiculaire.

— 87 — 23, *au lieu de* je possède, *lisez* j'ai vu.

— 91 — 11, *supprimez* véritable.

— 96 — 27, *au lieu de* mon ancienne collection, *lisez* ma collection.

— 102 — 11, *au lieu de* planche III, *lisez* planche II.

— — — 19, *supprimez* par une retaille transversale.

— 103 — 5, *au lieu de* 186, *lisez* 185.

— 107 — 28, *au lieu de* Toupie, *lisez* Toupin.

— 113 — 1, *au lieu de* Gristofta, *lisez* Quistofta.

— 125 — 26, *au lieu de* d'Alcibiade, *lisez* de Miltiade.

Page 142, ligne 14 et passim, *au lieu de* dolychocéphales, *lisez* dolichocéphales.
— 144 — 12, *au lieu de* prononcée, *lisez* pénétrante.
— — — 21, *au lieu de* long, *lisez* ovale.
— 164 — 4, *au lieu de* Ostrogothie, *lisez* Vestrogothie.
— 172 — 37, *au lieu de* se livrait, *lisez* continuerait à se livrer.
— 176 — 10, *au lieu de* Oxewalla en Ostrogothie, *lisez* Axevalla en Vestrogothie.
— 196 — dernière (note), *au lieu de* dÖ'land, *lisez* d'Öland.
— 197, titre, *au lieu de* Windland, *lisez* Winland.
— 209, ligne 14, *au lieu de* Nilson, *lisez* Nilsson.

NOTES ADDITIONNELLES.

A. — Page 43, ligne 3. — Sur le fond argileux d'un lac nouvellement desséché, on a trouvé, dans la Scanie méridionale, plusieurs hameçons en os, pour la plupart petits et minces, qui, vraisemblablement, servaient à la pêche de la perche et de l'anguille.

B. — Page 71, ligne 10. — Nos ancêtres appelaient la première espèce de fronde *Stafslunga*, la seconde *Handslunga* ou *Bandslunga*. Voy. *Kongs-Skugg-Sjó*, p. 380.



PLANCHE I.

Fig. 1. — Percuteur venant de la Scanie.

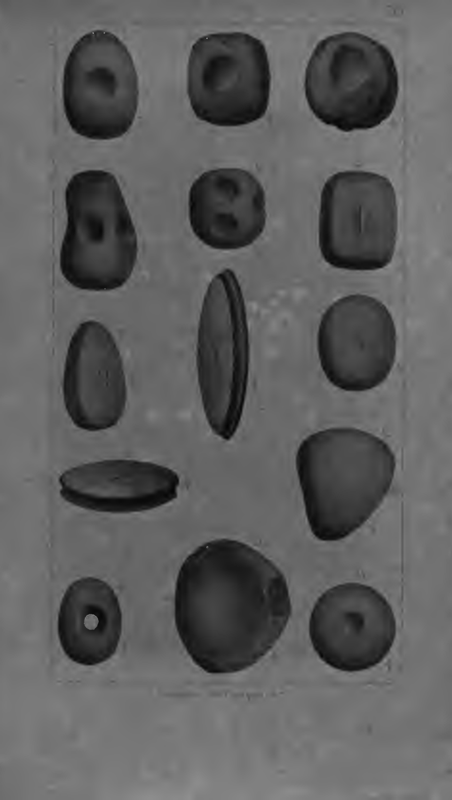
» 2. — » » du Groënland.

» 3. — » » des rives de la Delaware.

» 11. — Caillou ayant servi de percuteur.

» 13. — » » » » venant du Périgord.

» 4-10, 12 et 14. — Percuteurs à cannelure circulaire ou à deux ou plusieurs dépressions ; tous venant de la Suède et la plupart de la Scanie.



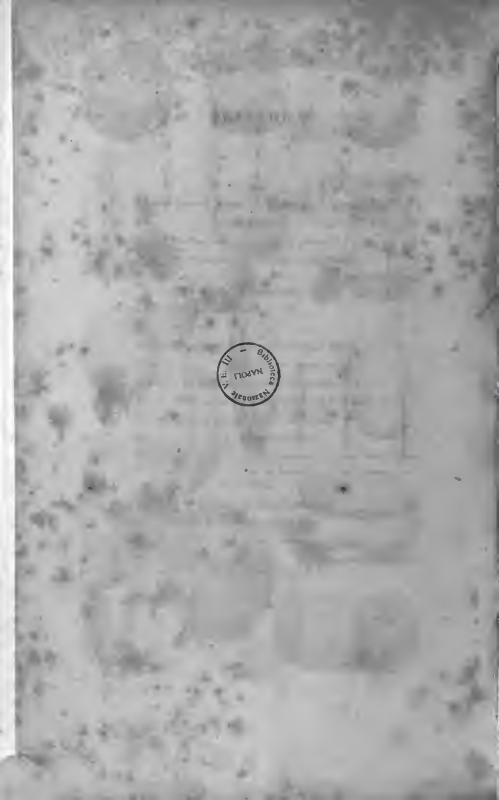


PLANCHE II.

Fig. 15. — Polissoir à plusieurs dépressions longitudinales.

» 16. — » » 4 faces planes.

» 17. — Caillou roulé ayant servi de polissoir.

» 18—20. — Polissoirs pour aiguilles en os (Scanie).

» 21 et 22. — » » » » presque identiques, venant du Groenland.

» 23 et 24. — Eclats de silex.

» 25. — Perçoir.

» 26. — Hameçon fait de test de coquillage (Otahiti).

» 27. — » en bois, avec une pointe en os.

» 28 et 29. — Hameçons en silex, de la Scanie.

» 30. — Hameçon en os, d'une tourbière de la Scanie.

» 31. — Poids de ligne en pierre, du Bleking.

» 32—34. — » » à rainure médiane.

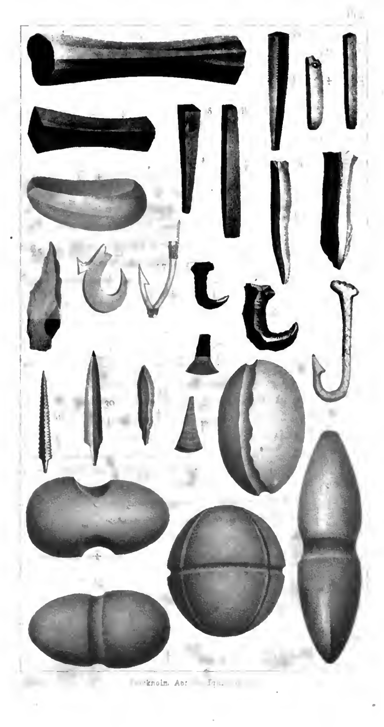
» 35. — » » à deux rainures se croisant dans le sens de la longueur et une rainure médiane.

» 36 et 37. — Flèches à tranchant transversal.

» 38. — Pointe de flèche munie d'une soie.

» 39. — » » » à bords retaillés.

» 40. — » » » » » plus ou moins dentelés.




V. E. III - Biblioteca Nazionale
NAPOLI

PLANCHE III.

Fig. 41. — Harpon des îles Kouriles.
» 42 et 46. — Pointes de harpon, de l'Amérique du Nord.
» 43 et 48. — » » de la Scanie.
» 44 et 54. — Lance en silex.
» 45 et 47. — Têtes de flèche, type court, la première en quartz.
» 49. — Pointe de harpon avec une partie de la hampe.
» 50 et 51. — Harpons à pointe fixe.
» 52 et 53. — » » » mobile.
» 55 et 57. — Lances en silex, minces et grêles.
» 56. — Lance à pointe en os.
» 58. — Lance en os, trouvée en Suède.
» 59. — » du Kolmarden (Suède).
» 60. — Cou eau en silex.
» 61 et 62. — Pointes de lance trouvées en Scanie.
» 63, 64, 66 et 67. — Couteaux en silex, à manche de la même pierre.
» 65. — Couteau en silex, de la Nouvelle-Zélande.

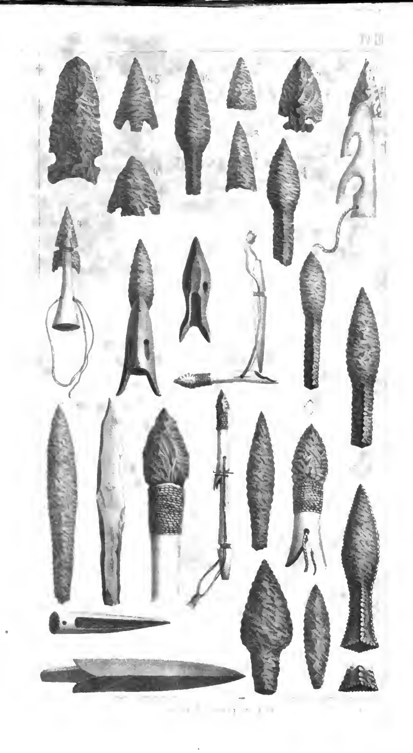




PLANCHE IV.

Fig. 68. — Lance en os trouvée en Suède.

» 69 et 72. — Harpons à pointe fixe (Scanie).

» 70. — Lance de pêche (Terre-de-Feu).

» 71. — Harpon en os.

» 73. — Harpon en os de l'île de Séeland.

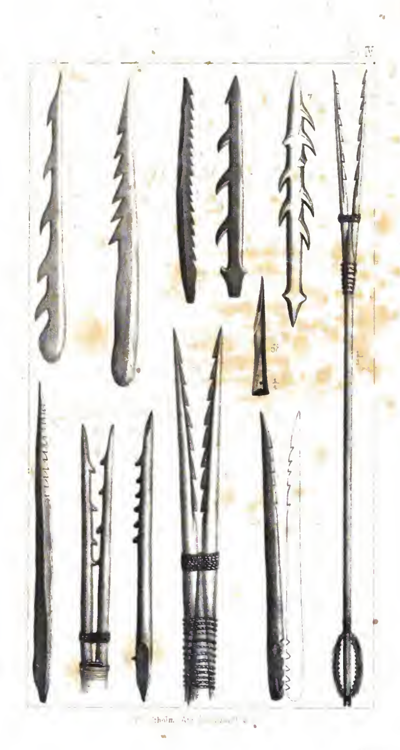
» 74. — » » de la Scanie.

» 75. — Fouine (Musée de Bristol).

» 76. — Moitié de fouine (Amérique du Nord).

» 77 et 78. — Fouines de l'Amérique du Nord, territoires au nord de la baie d'Hudson (Musée de Copenhague).

» 9. — Stylet en os (Scanie).



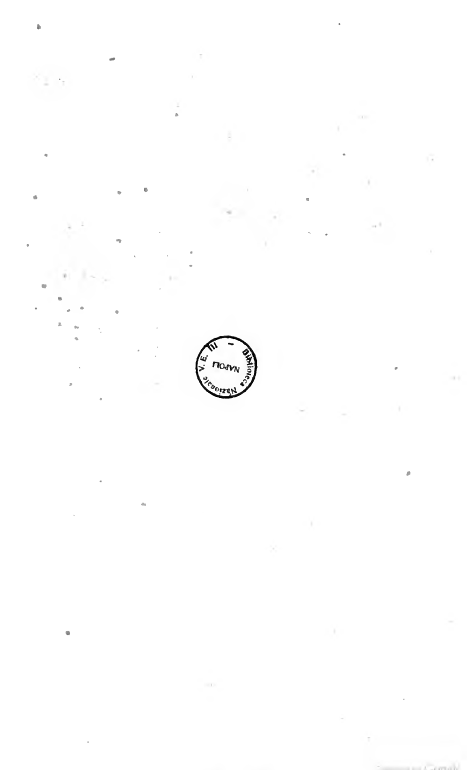


PLANCHE V.

Fig. 80 et 83. — Couteaux en silex.

» 81 et 82. — Poignées de couteaux en silex.

» 84 et 85. — Couteaux à trancher, à dos large et courbe.

» 86. — Couteau courbe des Esquimaux.

» 87 et 91. — Couteaux courbes, le dernier employé probablement aussi comme scie.

» 88. — Couteau courbe, un côté courbe, l'autre droit.

» 89. — » » muni d'une soie.

» 90. — » » dentelé des deux côtés.

» 92. — Flèche à bords dentelés (type long).

» 93. — Scie ressemblant à une pointe de lance.

» 94, 95, 96, 97 et 98. — Pointes de flèche dépourvues de soie, à tranchants retaillés, plus ou moins échancrées à la base.

» 99, 100, 101 et 102. — Pointes de flèche avec soie (type long).

» 103. — Pointe de flèche (type court), d'Obsidienne (Terre-de-Feu).

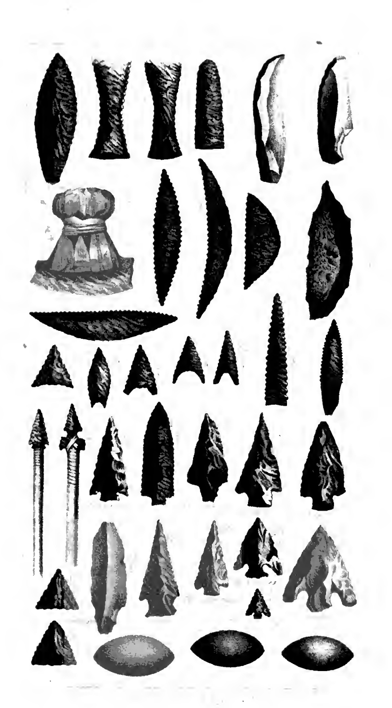
» 104 et 105. — Flèches munies d'une soie (Californie).

» 106, 107, 108, 109, 110 et 111. — Pointes de flèche avec soie (type court).

» 113 et 114. — Pointes de flèche dépourvues de soie, base droite.

» 115. — Pierre de fronde.

» 116 et 117. — Pierres de fronde de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande.




Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI



PLANCHE VI.

Fig. 118. — Epieu en pierre, à deux tranchants, plus court, plus large et plus mince que le suivant.

» 119. — Epieu en pierre, à deux tranchants, plus large et plus mince à sa partie inférieure.

» 120. — Pointe de flèche en silex (Ohio).

» 121. — Lance (Scanie méridionale).

» 122. — Javelot en os, barbelé d'un côté (Iles Kouriles).

» 123. — » en fer (Groënland).

» 124, 125 et 126. — Javelots en os (tourbières de la Suède).

» 127. — Ciseau droit en silex.

» 128. — » » en os (Danemark).

» 129 et 130. — Ciseaux droits en pierre, à tranchant étroit (Nouvelle-Zélande).

» 131. — Ciseau droit arrondi (Scanie).

» 132 et 133. — Gouges étroites en os (Otahiti).

» 134. — Gouge étroite en silex.

» 135. — Ciseau en pierre, avec poignée (Nootka).

» 136. — Instrument fréquemment trouvé en Danemark, ressemblant au ciseau fig. 135.

» 137 et 138. — Ciseau large à tranchant droit.

» 139 et 140. — Gouge à tranchant large.

» 141. — Ciseau à glace.

» 142. — Hache en pierre (île Pitcairn, Pacifique).

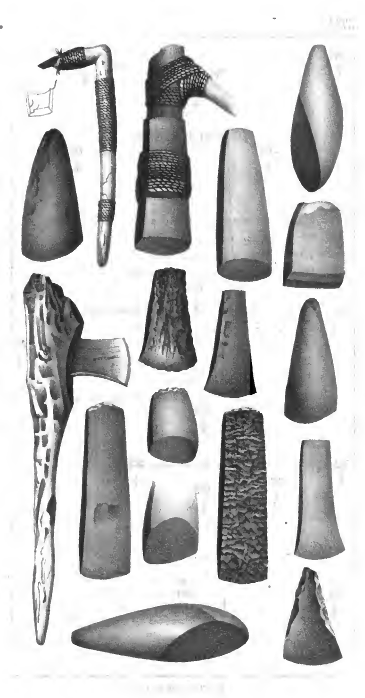
» 143. — » » » (Scanie).

» 144 et 145. — Haches en basalte (Scanie).



PLANCHE VII.

Fig. 146. — Gouge en serpentine, trouvée fréquemment en Scanie.
» 147. — Doloire (Californie).
» 148. — Hache en basalte noir (Scanie).
» 149. — Doloire de schiste argileux (Scanie).
» 150. — Doloire.
» 151. — Hache droite (type ordinairement en basalte).
» 152. — » » à tranchant courbe.
» 153 et 158. — Haches en silex (Suède).
» 154 et 156. — » » cuivre (Scanie).
» 155. — Hache de la Terre-de-Feu.
» 157. — Hache droite, ressemblant à celle fig. 158, mais non polie.
» 159 et 160. — Haches droites.
» 161. — Hache en silex.
» 162. — » droite, presque ronde, en diorite (Scanie).



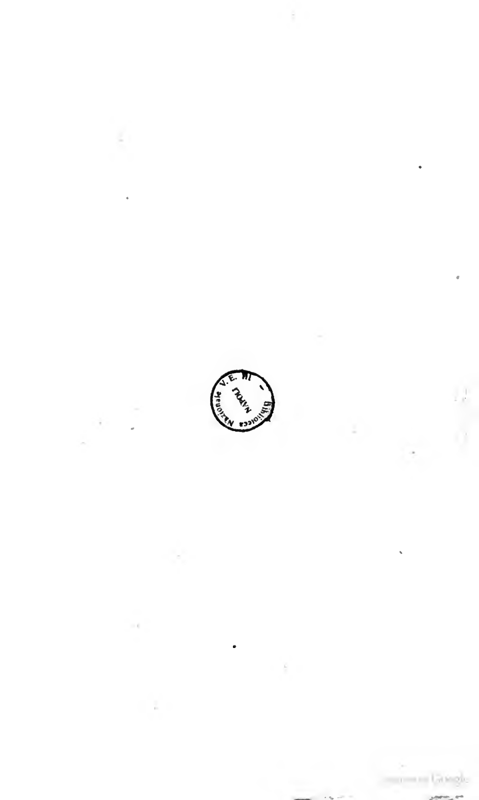

Biblioteca Nazionale V.E. III - NAPOLI

PLANCHE VIII.

Fig. 163. — Marteau-hache.

» 164. — Hache droite sans trou, présentant une projection à sa partie supérieure.

» 165. — » » avec trou d'emmanchure à sa partie supérieure, type trouvé en Suède et en Danemark (pierre talqueuse).

» 166 et 167. — Coins en hornblende.

» 168. — Marteau-hache du Danemark.

» 169. — » » en diorite, à boulon.

» 170. — » » fait d'un andouiller de cerf.

» 171. — Marteau fait d'un andouiller de cerf.

» 172. — » en diorite (Scanie).

» 173 et 174. — Haches d'amazone.

» 175. — Ornements en ambre.

» 176 et 177. — Haches de bataille.

» 178. — Marteau-hache en basalte poli (Hurfva, Scanie).

» 179. — Marteau-hache.

» 180. — } Houes.
» 181. — }

» 182. — Polissoir pour aiguilles.


Biblioteca Nazionale V.E. III – NAPOLI



PLANCHE IX.

Fig. 183 et 184. — Coins à manche faits d'une pierre très pesante.

» 185. — Quiosse.

» 186. — Objet ressemblant à une houe, mais sans trou d'emmanchure (basalte).

» 187. — Enclume d'une pierre quartzeuse très-dure.

» 188. — Grattoir en silex.

» 189. — Casse-tête.

» 190. — } Boutons en ambre.
» 191. — }

» 192. — Rondelle en pierre } peut-être des boutons.
» 193. — Ornements en grès }

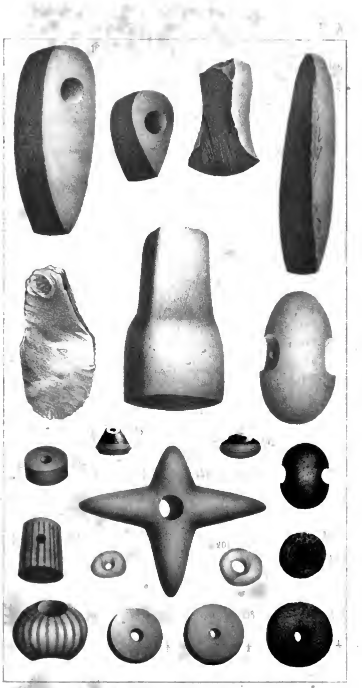
» 194. — }
» 195. — } Ornements en ambre.
» 197. — }
» 198. — }

» 196. — Ornement en grès à grain fin.

» 199. — Rondelle (ornement).

» 200. — » en os, avec dessins.

» 201. — } Perles de verre.
» 202. — }



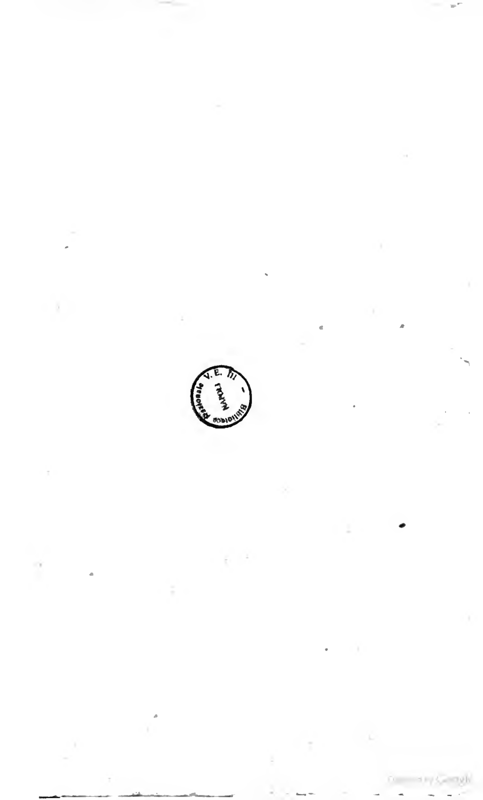


PLANCHE X.

Fig. 203. — Pointe de harpon.

» 204. — Poinçon fait d'un andouiller de cerf.

» 205. — Parallélipipède rectangle en silex.

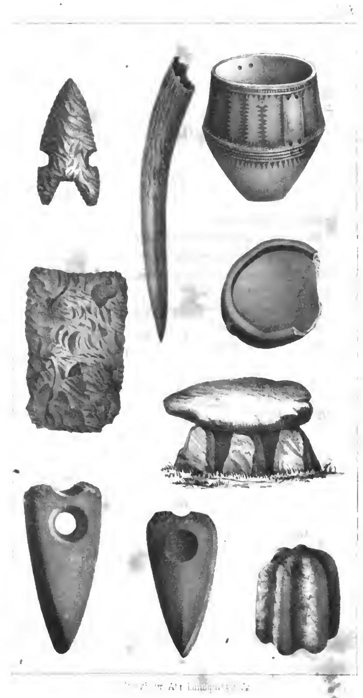
» 206. — } Outils brisés au trou d'emmanchure, et percés à
» 207. — } nouveau.

» 208. — Instrument fait d'un grès très-dur (peut-être une toupie).

» 209. — Vase en argile.

» 210. — » » pierre calcaire.

» 211. — Dolmen.



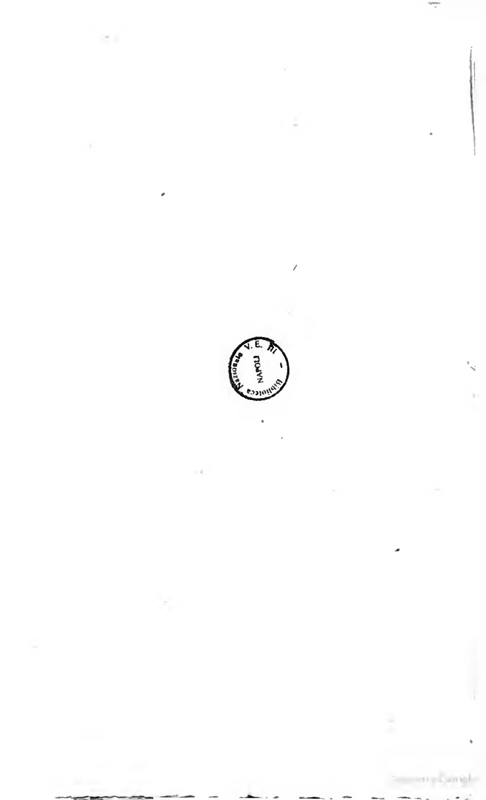

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

PLANCHE XI.

Fig. 212. — Javelot fait de la pointe d'un andouiller de cerf et fixé à un manche.

» 213. — Javelot fait d'une corne d'élan.

» 214. — Sifflet de chasse.

» 215. — Aiguille percée ou à chas, trouvée dans un tumulus.

» 216. — Poids de ligne ou percuteur.

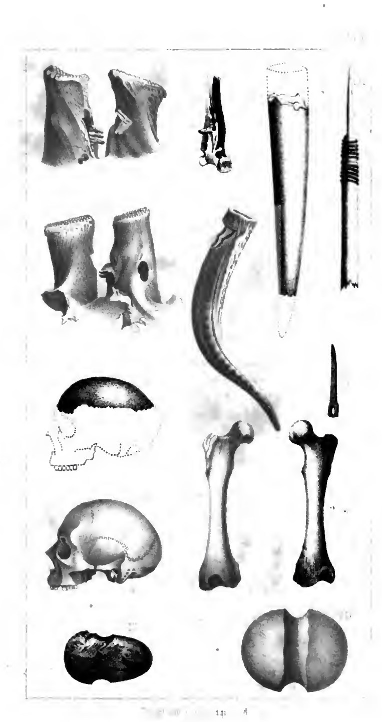
» 217. — » » » de la Pensylvanie.

» 218. — Crâne du même type que le suivant.

» 219. — » percé du javelot figure 212.

» 220. — }
» 221. — } Vertèbre lombaire d'un Aurochs (*Bos urus*), vue de différents côtés.
» 222. — }

» 223. — }
» 224. — } Os de l'ours des cavernes.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

PLANCHE XII.

Fig. 227. —		
» 228. —	}	Crâne de la race gotho-germanique.
» 229. —		
» 230. —		
» 231. —	}	Crânes du type dolichocéphale.
» 232. —		
» 233. —	}	Crâne lapon.
» 234. —		

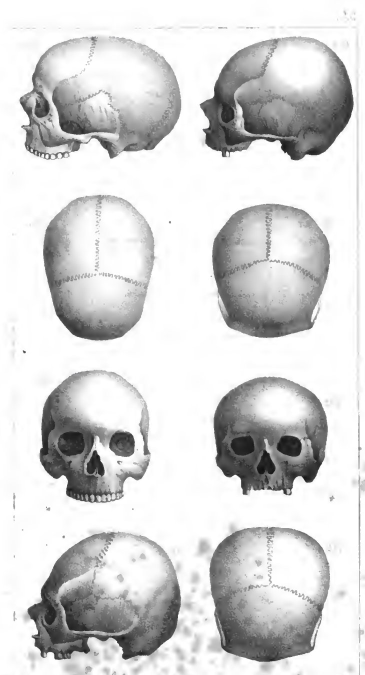


PLANCHE XIII.

Fig. 225. — } Pointes de lance presque entièrement usées.
» 226. — }
» 235. — Crâne lapon.
» 236. — } Crânes des sépultures à galerie de la Vestrogothie (âge de la pierre).
» 237. — }
» 238. — }
» 239. — Crâne de l'île de Moën (d'après un moulage en plâtre).
» 240. — » de femme laponne.
» 241. — Pointe de flèche en os, oblongue, triangulaire.
» 242. — Javelot en silex, en partie décomposé par le temps, montrant la haute antiquité à laquelle ces armes remontent en Suède.

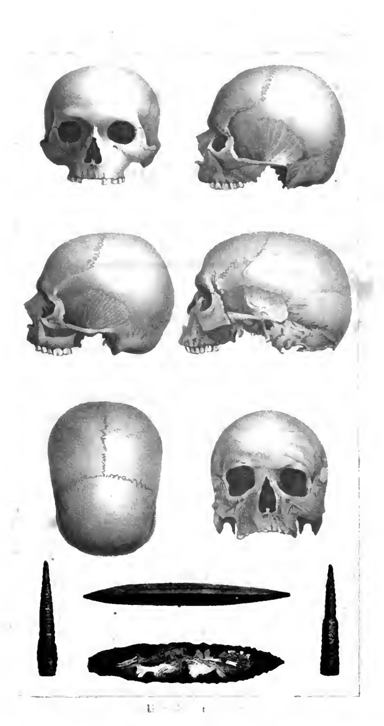


PLANCHE XIV.

Fig. 243. — } Sépultures à galerie.
» 244. — }
» 245. — }

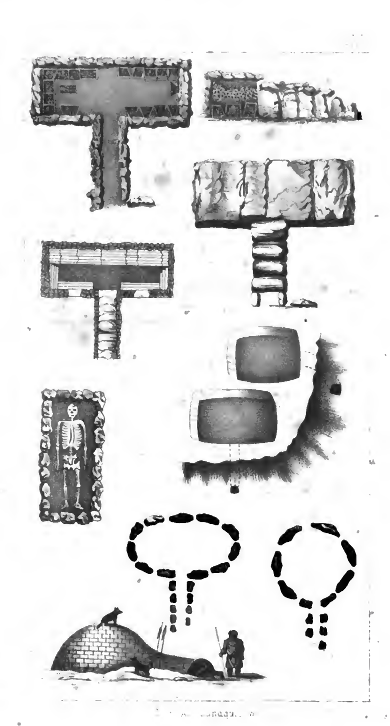
» 246. — Habitation d'hiver d'une famille d'Esquimaux groënlandais.

» 247. — } Huttes d'Esquimaux groënlandais.
» 248. — }

» 249. — } Sépultures à galerie.
» 250. — }

» 251. — Hutte d'Esquimaux.

» 252. — Squelette de Fygelsjo.



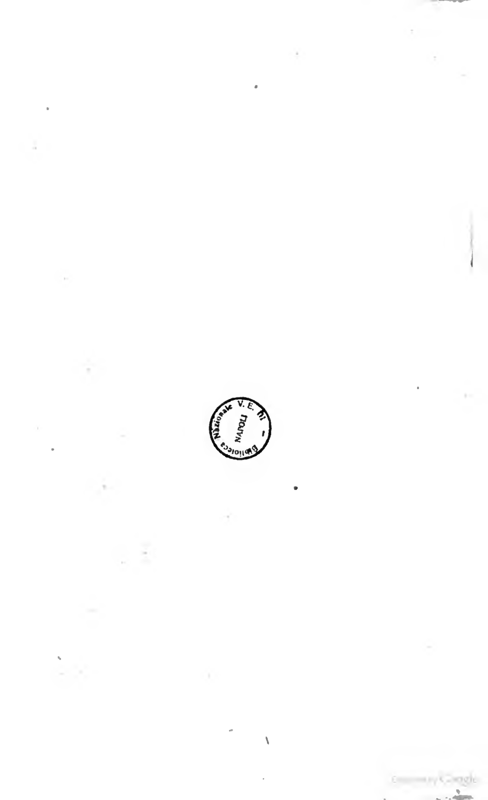
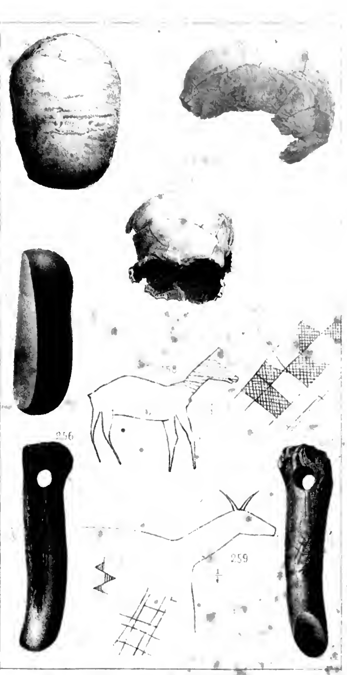

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

PLANCHE XV.

Fig. 253. — } Crânes extraits du banc de coquillages de Stångenäs (Bohuslan).
» 254. —
» 255. —
» 256. — } Houes.
» 257. —
» 258. — } Dessins d'animaux.
» 259. —
» 260. — Galet oblong-arrondi (lissoir ?).



Stockholm Abr Lundquist & C°

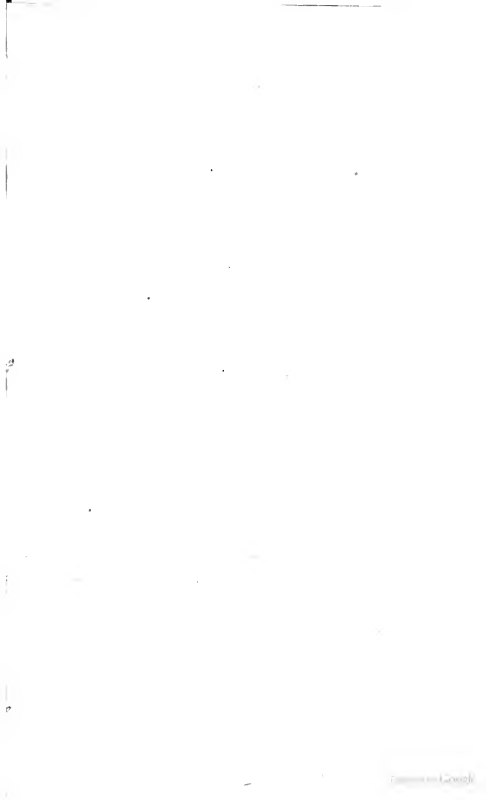


PLANCHE XVI.

Fig. 261. — Incisive d'ours.
» 262. — » de loup.
» 263. —
» 264. — Stylets en os.
» 265. —
» 266. —
» 267. — Mêmes flèches que figures 36 et 37, planche II.
» 268. —
» 269. — Fragment d'une hache polie, retaillée en ciseau.
» 270. — Rondelle ornement ayant probablement servi de bouton.
» 271. —
» 272. — Crâne trouvé dans une catacombe de Malte.
» 273. —




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



